





1875







HISTOIRE

DE

L'ANCIENNE INFANTERIE FRANÇAISE.





HISTOIRE
DE
L'ANCIENNE INFANTERIE FRANÇAISE.





UNIVERSITY OF CALIFORNIA







HISTOIRE
DE
L'ANCIENNE INFANTERIE FRANÇAISE.



Paris. — Imp. de H. VRAVET DE SURCY et Cie, rue de Sèvres, 37.

HISTOIRE

DE L'ANCIENNE

INFANTERIE FRANÇAISE

PAR LOUIS SUSANE,

Capitaine d'artillerie.



TOME DEUXIÈME.



PARIS,
LIBRAIRIE MILITAIRE, MARITIME ET POLYTECHNIQUE
DE J. CORRÉARD,

LIBRAIRE-ÉDITEUR ET LIBRAIRE-COMMISSONNAIRE,

RUE CHRISTINE, 1.

—
1850

AVERTISSEMENT.



En me décidant à publier l'histoire des régiments de l'ancienne infanterie, je dois au lecteur, je me dois à moi-même, de commencer par justifier, en quelque sorte, mon ouvrage, d'indiquer les principales sources où j'ai puisé, et d'expliquer par quel procédé je suis parvenu à reconstruire un édifice, dont les matériaux semblaient ou perdus ou tellement dispersés et défigurés, qu'il fallait une persévérance et une attention extrêmes pour les rechercher, les reconnaître et les remettre en place.

La difficulté la plus sérieuse contre laquelle j'ai eu à lutter, c'est l'excessive mobilité du titre des anciens régiments. Non-seulement la plupart d'entre eux changeaient

de nom autant de fois que de chefs ; mais ces chefs eux-mêmes , appartenant presque tous à de grandes familles pourvues de plusieurs fiefs, changeaient de titres dans certaines occasions solennelles de leur vie, à la mort de leurs pères, d'un frère aîné, en se mariant, etc. Il m'a fallu préalablement, si je puis m'exprimer ainsi, faire connaissance intime avec tous les personnages de la société des trois derniers siècles. C'était le seul moyen de s'y reconnaître.

Si l'on fait attention que cette cause incessante d'erreurs et de confusion se compliquait du nombre considérable des régiments sur pied, de l'existence simultanée de plusieurs corps appartenant, soit au même gentilhomme, soit à des membres différents d'une même famille, et enfin du passage fréquent d'un mestre de camp d'un régiment nouveau à un régiment plus ancien, on comprendra que le problème à résoudre était des plus embarrassants.

Je n'hésite point à dire que dans l'origine il me parut insoluble, et que j'eusse certainement été contraint d'abandonner la partie, si le hasard ne m'eût point fait connaître la Chronologie historique-militaire de Pinard.

Cet excellent ouvrage, œuvre de patience d'un commis aux bureaux de la Guerre du temps de Louis XV, et qui mériterait d'être continué et réimprimé, m'a fourni une masse de faits, de points de repère hors de contestation, qui ont été pour la suite de mes recherches comme des

phares lumineux auprès desquels toutes les obscurités, toutes les incertitudes disparaissaient peu à peu.

En réunissant aux indications de Pinard sur les dates de levée et de transmission d'un grand nombre de régiments, les renseignements de même nature puisés dans la *Gazette de France*, dans des Mémoires particuliers et dans quelques ouvrages spéciaux, tels que l'*Histoire de la Milice française* de Daniel, l'*École de Mars* de Guignard, etc., je suis parvenu, à force de patience à composer, pour chaque année, depuis l'institution des régiments jusqu'à la guerre de Sept Ans, une suite d'états militaires présentant tous les régiments sur pied, les noms de leurs chefs et les armées dans lesquelles ils étaient employés. L'Annuaire militaire, qui commença à paraître en 1758, complétait ce travail préparatoire.

Muni de ce canevas et possédant, par conséquent, le signalement de chaque corps, à chaque époque de sa carrière, je n'ai plus eu qu'à rapporter à leur place les faits et anecdotes militaires que me fournissaient en abondance les chroniques contemporaines.

Je ne puis citer ici tous les livres que j'ai consultés; la liste en serait trop longue. Après avoir mis à contribution ceux dont les titres connus me promettaient une riche moisson, j'ai été conduit à en ouvrir beaucoup d'autres aujourd'hui presque oubliés et, prenant courage à mesure que je voyais ma récolte s'augmenter, désireux de com-

bler la moindre lacune, j'ai fini par me résoudre à tourner une à une, toutes les pages de la *Gazette de France*, depuis le premier numéro que Théophraste Renaudot fit paraître au mois de mai 1631 jusqu'au jour où le *Moniteur universel* vint détrôner cette doyenne de nos feuilles périodiques.

Je ne crois cependant pas pouvoir me dispenser de nommer quelques ouvrages qui m'ont été plus particulièrement utiles à cause de leur spécialité.

L'*Histoire de la Milice française* m'a fourni la première idée et le plan de mon travail.

La *Chronologie historique-militaire* m'en a donné les bases et les meilleurs matériaux.

J'ai trouvé dans l'*Histoire de la Maison militaire du roi* de l'abbé Lepipre de Neufville et dans l'*Histoire militaire des Suisses* de Zurlauben des détails très-précieux pour les monographies des Gardes Françaises et des régiments suisses.

Enfin, j'ai profité des notices, publiées vers 1760 par de Roussel, sur les régiments de Picardie, Piémont, Navarre, Champagne, Normandie, Bourbonnais, Béarn, Guyenne, Royal, Royal-Vaisseaux et Médoc. M. de Roussel, fondateur del'*Annuaire militaire*, avait lui aussi entrepris d'écrire l'histoire de tous les régiments, et il avait déjà, lorsqu'il mourut, publié une vingtaine de notices, mais celles des corps

que je viens de nommer sont les seules que j'aie pu retrouver dans ce chaos qu'on appelle la Bibliothèque nationale.

Les notices que j'ai écrites, reproduisant sur un plan uniforme et dans l'ordre chronologique, les actions de guerre qui forment la partie la plus importante de la vie des corps, sont nécessairement des œuvres monotones, et d'un faible attrait littéraire.

Pour qu'il en fût autrement, il eût fallu leur donner une étendue considérable, et grossir, par conséquent, cet ouvrage, bien au delà de l'importance qu'il peut avoir.

M. Roux de Rochelle, se bornant à écrire la vie d'un seul corps, du régiment de Champagne, a pu renfermer dans ce cadre un brillant résumé de l'histoire militaire de la France pendant les trois derniers siècles. Le titre qu'il a adopté n'est, en quelque sorte, qu'un prétexte; mais un livre comme celui-là ne peut pas être recommencé cent fois de suite, en changeant seulement le titre, et j'ai dû me restreindre, pour chaque régiment, à ce qui lui est tout à fait spécial.

En résumé, je n'ai point eu en vue de faire un livre amusant, bien moins encore ai-je eu la prétention de combler une grande et importante lacune de nos annales. Mon but, comme je l'ai dit ailleurs, a été d'abord la satisfaction d'une curiosité toute personnelle. Cette curiosité, une fois satisfaite, j'ai pensé que le résultat

de mes recherches pourrait intéresser mes camarades de l'armée et une certaine classe de lecteurs, heureusement encore assez nombreuse, qui préfère l'histoire au roman, les faits aux hypothèses, la certitude au rêve, et qui trouve plus de charmes et de profit dans l'étude paisible des réalités du passé que dans l'exploration fiévreuse des profondeurs de l'avenir.

Ceci suffira, j'ose l'espérer, pour m'assurer la bienveillance des esprits graves : pour obtenir celle des lecteurs qui veulent être divertis j'ai brodé, çà et là, sur le fond sévère des notices, les anecdotes que j'ai pu extraire sans inconvénient des joyeuses chroniques du bon vieux temps, regrettant, je l'avoue, que la prudence de notre époque m'ait contraint à laisser de côté de très-piquants détails, qui eussent servi à mettre en relief la sagesse exemplaire des soldats de nos jours.

L. SUSANE.

TABLE DES MATIERES.

AVERTISSEMENT.....	v
RÉGIMENT DES GARDES FRANÇAISES.....	1
102 ^e RÉGIMENT D'INFANTERIE.....	154
103 ^e RÉGIMENT D'INFANTERIE.....	155
104 ^e RÉGIMENT D'INFANTERIE.....	156
13 ^e BATAILLON DE CHASSEURS.....	158
14 ^e BATAILLON DE CHASSEURS.....	158
GENDARMERIE NATIONALE.....	159
RÉGIMENT DES GARDES SUISSES.....	167
RÉGIMENT DE PICARDIE.....	221
RÉGIMENT DU COLONEL-GÉNÉRAL, 1 ^{er} RÉGIMENT D'IN- FANTERIE.....	304
RÉGIMENT DE PICARDIE, 2 ^e RÉGIMENT D'INFANTERIE..	308
RÉGIMENT DE PIÉMONT.....	314
RÉGIMENT DE PIÉMONT, 3 ^e RÉGIMENT D'INFANTERIE...	402
RÉGIMENT DE PROVENCE, 4 ^e RÉGIMENT D'INFANTERIE.	405

FIN DE LA TABLE.

1

HISTOIRE

DE

L'ANCIENNE INFANTERIE FRANÇAISE.

DEUXIÈME PARTIE.

NOTICES HISTORIQUES DES RÉGIMENTS SUR PIED EN 1789.



RÉGIMENT DES GARDES FRANÇAISES.

« C'est à bon droit qu'on luy donne le titre
« de meilleur Régiment de toute la Chrestienté. »

LE DUC DE PARME.

MESTRES DE CAMP OU COLONELS.

1. DE CHARRY (Jacques Prévôt), 1^{er} août 1563.
2. STROZZI (Philippe), 1^{er} janvier 1564.
3. DE COSSEINS (N. de Montlezun), 29 mai 1569.
4. DU GUAST (Louis de Béranger), 1^{er} octobre 1574.
5. Marquis de BEAUVAIS-NANGIS (Antoine de Brichanteau),
1^{er} juillet 1579.
6. Chevalier de CRILLON (Louis des Balbi de Bertons), 15 septem-
bre 1584.
7. Marquis de CRÉQUI-BLANCHEFORT (Charles), 31 mai 1605.
8. Marquis de RAMBURES (Jean), 17 mars 1633.
9. Duc de GRAMONT (Antoine), 18 avril 1639.
10. Duc de la FEUILLADE (François d'Aubusson), 3 janvier 1672.
11. Duc de BOUFFLERS (Louis-François), 1^{er} février 1692.

HIST. DE L'ANC. INFANTERIE FRANÇAISE. T. II.

1

12. Duc de GUICHE (Antoine de Gramont), 26 octobre 1704.
13. Duc de GRAMONT (Antoine-Louis-Armand), 16 septembre 1725.
14. Duc de GRAMONT (Louis-Antoine), 19 mai 1741.
15. Duc de BIRON (Louis-Antoine), 26 mai 1743.
16. Duc du CHATELET-LOMOND (Marie-Louis-Florent), 29 octobre 1788.

C'est en 1560, après l'échauffourée connue sous le nom de conjuration d'Amboise, que commence l'histoire du corps célèbre qui pendant plus de deux cents ans porta le nom de Gardes Françaises.

Jusque-là les rois de France n'avaient guère confié la sûreté de leur personne qu'à des gardes nobles, c'est-à-dire à cheval, ou à des hommes de pied étrangers, Écossais ou Suisses. Une conspiration de la noblesse conduisit Catherine de Médicis à remettre à une troupe roturière le soin de veiller autour de son fils François II (1). Cette première garde à pied française ne fut composée que d'une seule enseigne et eut pour capitaine d'abord François de Richelieu, prévôt de l'Hôtel, et quelques mois plus tard Philippe Strozzi (2), d'une illustre famille florentine, alliée des Médicis et attachée à la fortune de la France depuis les guerres d'Italie.

(1) A l'assemblée de Fontainebleau, qui eut lieu peu après la conjuration d'Amboise, l'amiral de Coligny s'éleva contre la formation de cette nouvelle garde de François II. (La Popelinière, *Livre IV*.)

(2) La première charge qu'il eust jamais, ce fust aux premières guerres (civiles), qu'il eust une compagnie de gens de pied, laquelle seule fust destinée pour la garde du roy. (Brantôme. *Discours des colonels*.)

Au commencement de l'année 1561, quand François duc de Guise tenta, sous les murs d'Orléans, le premier essai d'organisation régimentaire de l'infanterie, en partageant en trois corps distincts, commandés chacun par un mestre de camp, les gens de pied de l'armée royale, cette compagnie de Philippe Strozzi fut versée dans le régiment de Richelieu (1) et participa ainsi aux principaux actes de cette première guerre civile, qui furent la bataille de Dreux et les sièges de Rouen et d'Orléans.

Après la paix d'Amboise, en 1563, la reine-mère, ayant pris l'engagement de casser les régiments récemment formés et de les réduire en compagnies, songea à augmenter la garde à pied de son fils. Cette garde était, en effet, à peu près la seule force dont elle pût disposer, les autres troupes d'en deçà les monts étant, d'après les constitutions de l'armée, sous la dépendance absolue du colonel-général d'Andelot, et par conséquent à la disposition des plus mortels ennemis de Catherine et de son fils.

Pour exécuter son dessein, la régente avait besoin d'une occasion. Celle-ci se présenta dans cette même année 1563.

Les Anglais étaient maîtres du Havre qui leur avait été livré par le prince de Condé pendant les troubles de l'année précédente. La paix ayant rendu un moment de calme au royaume et de raison aux partis,

(1) Voyez au 1^{er} vol. page 145 et suivantes.

ceux-ci se réunirent dans la patriotique pensée de reprendre le Havre aux étrangers. Le siège de cette place fut entrepris au mois de juillet et on y appela les régiments de Richelieu, de Sarlabous aîné, de Charry, d'Hémery et de Rieux, conservés provisoirement sur pied pour cette opération.

La garnison anglaise capitula le 28 juillet, et la reine, profitant habilement de la victoire, après avoir établi dans le Havre quelques bandes de Sarlabous, s'empressa de casser les régiments, ainsi que cela avait été convenu, et congédia gracieusement les gentilshommes qui, la plupart, n'avaient pas revu leurs manoirs depuis deux ans. « Ce fait, le roy, après « avoir distribué somme d'argent et appointemens « divers aux soldats blessés et estropiés, partit avec « la royne le dimanche 1^{er} août pour aller à Saint-Romain et de là à Rouen. »

Ce fut dans ce village de Saint-Romain où la cour coucha le même jour, que Catherine de Médicis, libre de toute entrave, réunit à la compagnie de Strozzi, qui jusque-là avait seule composé toute la garde à pied française du roi, trois autres compagnies du régiment de Richelieu, et quatre compagnies du régiment de Charry, et en forma un corps de huit enseignes, dont elle donna le commandement au mestre de camp Charry (1).

Les quatre premières enseignes, qui appartenaient

(1) Charry, simple gentilhomme du Nivernais, parvint au poste élevé qui lui fut confié, par son mérite et sur la recommandation du

aux vieilles bandes de Picardie, avaient pour capitaines Strozzi, Gohas aîné, Sarrieu et Montlezun-Cosseins. Les quatre autres, composées de vieux soldats gascons, sortis des vieilles bandes de Piémont licenciées à la paix de Câteau-Cambrésis, étaient commandées par les capitaines Iromberry, Noualhan, Cabanes et La Mothe. Ce dernier n'était que le lieutenant de Charry et commandait pour lui la mestrede-camp. Il est probable que les compagnies des régiments de Richelieu et de Charry qui entrèrent dans cette organisation, furent soumises à une épuration et qu'on n'en prit que les meilleurs soldats, car chacune des huit enseignes de la garde du roi n'était à l'origine composée que de cinquante hommes.

La première marche de la nouvelle garde fut un triomphe ; son premier service fut de participer à une grande solennité royale et de protéger un coup d'Etat. La reine, avant de rentrer à Paris, dont le parlement lui inspirait de la méfiance, s'arrêta à Rouen et y fit déclarer le 17 août son fils Charles IX majeur par le parlement de Normandie, quoique ce prince n'eût pas alors quatorze ans accomplis.

maréchal de Montluc, dont il avait été le lieutenant en Italie. « C'était un Montluc en orgueil et en valeur, et qui l'aurait pu être en dignité, s'il ne se fût fait de trop grands ennemis pour l'attendre. » (Le Laboureur). — « D'un revers de son épée il abattit le bras d'un officier ennemi, quoique cet officier fût armé de corselet et de manches de maille. » (Boyvin du Villars.)

Les grands comprirent la valeur du coup qui venait de leur être porté et ne tardèrent pas à laisser paraître leur mécontentement. « Ceci, dit Brantôme
« en parlant de la garde, n'avoit point esté du goût
« de tout le monde, et moins encore de celui des
« huguenots. »

Le mestre de camp Charry, chef fidèle, vaillant soldat, étranger aux intrigues des factions, fut la première victime de l'humeur des mécontents. Son refus de reconnaître l'autorité et de prendre l'attache de d'Andelot, colonel-général de l'infanterie française en deçà des monts, fit « qu'on lui dressa une
« querelle d'Allemagne fondée sur un meurtre par
« luy commis en un duel, y avoit quatorze ans, en
« Piémont, où il tua un gentilhomme, nommé
« Chastellier - Portaut du Poictou. Le frère duquel
« estant à la suite d'Andelot, poursuivit lors ceste
« ancienne querelle... Ains Charry ayant toujours fuy
« de luy en faire raison,... comme le 30 décembre,
« il revenoit de la rue de la Harpe pour retourner au
« Louvre, accompagné du capitaine La Gorrète, bas-
« que, et d'un simple soldat, fut assailli sur le pont
« Saint-Michel, par Mouvans, Chastellier et Bricquè-
« maut-Protest, suivis de quelques-uns, ne luy disant
« Chastellier autre chose à la rencontre, sinon : Te
« souvient-il, Charry, du tort que tu me tiens? Metz
« la main à l'espée, et aussitôt lui lance quelques
« coups parez, mais le troisième lui perça le cœur,...
« et la luy tortilla deux fois dedans, afin de faire la

« playe plus grande : et par ainsi tomba mort par
« terre,... comme La Gorrète et son compagnon tâ-
« choient, mais en vain, à le couvrir des coups mor-
« tels de ces réformez. Lesquels soudain se mettant
« au pas pour se retirer et poursuivis par longues
« huées et réitérées injures du menu peuple, plus que
« d'aucun autre effort, eurent loisir de tourner sou-
« vent tête pour faire enfin retirer ce populas, pour
« gagner à leur aise le faubourg Saint-Germain, où
« ils trouvèrent les chevaux frais pour faire perdre la
« veüe d'eux plus que le souvenir d'une si outrecuidée
« hardiesse. Dont plusieurs firent plaintes au roy et à
« la royne mère, lesquels mirent toute peine de pu-
« nir un tel attentat. Lescorps des meurtris feurent au
« lendemain portez honorablement en l'église Notre-
« Dame : y assistans plusieurs Chevaliers de l'Ordre et
« grans seigneurs et tout l'Hôtel-de-Ville. Où enter-
« rez, fut fait un sermon funèbre à leur louange et
« détestation des auteurs du massacre... Et ne fut
« autre chose de ce meurtre, sinon force crieries,
« mutineries et parolles des capitaines de cette garde.
« Dieu et la fortune voulurent qu'au bout de quatre
« ou cinq ans, ledit Chastellier fut pris à la bataille
« de Jarnac, et tué de sang froid, luy faisant payer sa
« vieille depte. » (*La Popelinière, Brantôme, d'Au-
bigné.*)

Philippe Strozzi succéda à Charry en qualité de
mestre de camp de la garde, et augmenta celle-ci en
1565 de deux compagnies nouvelles, commandées par

les capitaines Forest et Cadilhan (1), ce qui porta la force du corps à 500 hommes.

« Monsieur de Strosse donc, fait mestre de camp
« général (2) de la garde du roy, servit très-bien son
« maistre tout le long du voyage que fit sa majesté,
« et en tournant en son royaume, qui dura deux ans :
« et après, pour l'amour des troubles survenus en
« Flandres, et qu'on voyoit quelques apparences d'une
« paix assez perdurable en France, le roy ne voulut
« plus de garde, et les renvoya aux garnisons anciennes
« de Picardie : à quoy pousoient fort les huguenots,
« disant, qu'il n'estoit bien séant au roy d'avoir tant
« de gardes, et que c'estoit une despense superflue, et
« mesme au corps de son royaume que la principale
« garde du roy estoit le cœur de ses subjects, comme
« je leur ay veu dire souvent. Tant y a qu'ils cryèrent
« tant, qu'ils furent crus ce coup par leur importu-
« nité. Et disoit-on à la cour, que l'enclouëure n'es-
« toit pas là, mais parce qu'ils vouloient jouer leur
« jeu plus seûrement ; qu'ils le jouèrent après à Meaux
« pour la Saint-Michel, que, sans les Suysses, qui au-
« paravant estoient envoyez quérir pour faire teste

(1) La Mothe était devenu capitaine en pied de la compagnie de Charry, et Gohas jeune avait eu en 1564 la compagnie de Cabanes.

(2) Brantôme tombe ici dans l'abus de langage qu'il reproche ailleurs à ses contemporains. Le mot de général est de trop. S'il voulait exprimer que Strozzi était chef et maître de ses gens et indépendant de l'autorité du colonel-général, c'était colonel qu'il fallait dire, et non pas mestre de camp général.

« au duc d'Albe, passant vers Flandres, la bécasse
« (Catherine de Médicis) estoit bridée. » (*Brantôme.*)

En effet, durant le voyage politique que la reine mère fit entreprendre au roi (1), une réconciliation fut traitée, en 1566 à Moulins, entre les princes de la maison de Guise, d'une part, les Montmorency et les Coligny de l'autre, et Catherine, pour faciliter ce rapprochement, promit de supprimer les dix enseignes de la garde du roi après sa rentrée à Paris.

Mais Catherine, qui ne se fiait guère à la sincérité de leurs protestations, trouva moyen d'éluder en partie sa promesse. Les deux compagnies de Cadilhan et de La Mothe furent seules supprimées. Celles de Gohas l'ainé et de Sarrieu partirent, la première pour la Champagne et la seconde pour la Picardie, d'où elles revinrent plus tard pour servir de noyaux aux deux régiments qui portèrent les noms de ces provinces. Les six autres compagnies des Gardes furent mises en garnison, la compagnie de Strozzi à Calais; celle de Cosseins à Montreuil; Iromberry à Péronne; Noualhan à Boulogne; Gohas jeune à la citadelle de Péronne et Forest à Doullens. Toutes devaient se tenir constamment prêtes à marcher sur Paris au premier ordre.

Le régiment que, vers ce temps, on voit appelé in-

(1) Nous transcrivons ici un curieux passage de Brantôme. L'incident qu'il raconte se rattache à l'histoire des Gardes, et donne une idée des mœurs du temps. Il s'agit d'une scène qui eut lieu à Bor-

différemment régiment de Strozzi et régiment de Picardie, du nom de son mestre de camp et de celui de la province où il était cantonné, ne resta pas longtemps éloigné de la cour.

Le prince de Condé et l'amiral avaient entrepris d'enlever le roi. Le 28 septembre 1567, Charles IX

deux en 1565, entre le connétable de Montmorency et des magistrats de cette ville.

« Monsieur Strozzy, dit-il, l'alla un jour voir disner, avec ses capitaines. Aussitôt qu'il le vit, il luy dit : Strozzy, vos gens firent hier monstre : il les fait beau voir (qui estoient les gardes du roy). « Ils toucheront aujourd'hui de l'argent : je l'ai commandé. Monsieur Strozzy luy dit : Monsieur, ils voudroient bien vous faire une prière. C'est que le bois est cher en cette ville, et se ruynent pour en acheter; car il fait froid. Ils vous supplient de leur vouloir donner un navire, qui est sur la grève, qui ne vaut rien, qu'on appelle le navire de Montréal, pour le mettre en pièces, et s'en eschauffer. Je le veux, dit monsieur le Connestable : qu'ils y aillent tantôt, et y meinent leurs goujats, et le mettent en cent mille pièces, et s'en eschauffent très bien.

« Par cas, il y avoit là présents quelques Jurats de la ville et Conseillers de la cour, qui le voyoient disner, et luy voulurent remontrer que cela n'estoit pas bien fait, et que c'estoit grand dommage du defraudement de ce beau navire, qui estoit de trois cents tonneaux, qui pourroit encore servir.

« Et qui êtes-vous, messieurs les sots, qui me voulés controller et me remontrer? Vous estes d'habiles veaux, d'estre si hardis d'en parler. Si je faisois bien, j'envoyerois tout à cette heure dépêcher vos maisons, au lieu du navire.

« Qui furent étonnés, ce furent ces galands, qui tous rougirent de honte. Et le navire fut déffait en une après-disnée, qu'on ne vit jamais si grande diligence de soldats et goujats. »

fut attaqué sur le chemin de Meaux à Paris, et il ne leur eût pas échappé sans la bravoure des Suisses de Louis Pfiffer.

Pendant cette marche dangereuse, on avait pu mesurer l'étendue de la faute qu'on avait commise en consentant à l'éloignement des Gardes. A peine arrivé à Paris, Charles IX qui se voyait bloqué dans sa capitale, donne commission à Philippe Strozzi pour exercer la charge de colonel-général à la place de d'Anelot et lui enjoint de ramener les compagnies des Gardes auprès de sa personne avec tout ce qu'il pourra tirer des bandes de la Picardie et de la Champagne.

Strozzi se charge lui-même de rassembler les compagnies les plus voisines et prescrit à Sarrieu et Gohas de réunir le reste.

Le prince de Condé et l'amiral, prévenus de ces mesures, veulent s'y opposer et détachent M. de Mouy (1) avec 1200 chevaux pour barrer le passage aux Gardes. Mouy les rencontre entre Abbeville et Amiens. Cette brave troupe, réduite à 400 hommes au plus, « mais composée de vieux soldats choisis, « la plupart qui avoient commandé, ou dignes de « commander, » marchait serrée, entourée de toutes parts de charriots qui lui servaient de remparts mobiles. Mouy, malgré son intrépide valeur fut intimidé

(1) Isaac de Vaudray de Mouy, un des officiers calvinistes les plus renommés.

par cette mâle contenance et n'osa pas attaquer; il se contenta de faire harceler les Gardes par ses chevaux-légers, espérant ainsi les attirer hors de leurs barricades; mais ils ne tombèrent point dans le piège et continuèrent fièrement leur marche, abattant à coups d'arquebuses ceux qui venaient les insulter de trop près. A huit lieues de Paris, la cavalerie protestante abandonna la partie sans avoir pu les entamer. Cette marche d'une poignée d'hommes, pendant trente lieues de plaine, au milieu d'une cavalerie numériquement triple, fut justement admirée à une époque où l'infanterie était encore loin d'avoir établi sa supériorité.

Arrivé à Pontoise, Strozzi ayant appris que la route lui serait encore barrée vers Saint-Denis et Argenteuil, se décide à aller passer la Seine à Poissy et gagne « dextrement » Paris par la rive gauche du fleuve. Il y fut bientôt rejoint par Sarrieu et Gohas, et se trouva à la tête de 6,000 hommes qu'il logea dans le faubourg Saint-Martin.

Charles IX voulut voir ses Gardes et les combla d'éloges. « Il n'y avoit guère de soldats, dit Brantôme, qui ne méritât d'être capitaine, jusqu'aux jeunes cadets, qui eussent combattu jusqu'au dernier soupir, comme les dix mille Grecs que souhaite un jour Marc-Antoine... » Le roi reconnut leurs services en créant six compagnies nouvelles, en faveur de ceux qui s'étaient le plus distingués. C'étaient : La

Chambre, Guincourt, Verdelet, Verrière, Saint-Géran et Tésigny.

Quelques jours après, le 10 novembre, eut lieu la bataille de Saint-Denis, où les 6,000 hommes de Strozzi formaient l'aile droite de l'armée royale et occupaient la plaine entre la Villette et Aubervilliers. On sait que le centre et la gauche, composés de bourgeois parisiens « *bien armez et dorez comme calices,* » furent d'abord enfoncés par la cavalerie des princes (1). Les calvinistes criaient déjà victoire... mais ils poursuivirent trop loin les bandes qu'ils venaient de vaincre. L'aile droite de l'armée royale, restée intacte, fit un mouvement de conversion à gauche, les prit en flanc et les rejeta en désordre au delà de Saint-Denis. Strozzi suivit les débris des troupes protestantes jusqu'aux confins de la Lorraine et revint ensuite à Paris, où ses bandes prirent leurs quartiers.

C'est pendant ce séjour à Paris, en 1568, que l'infanterie royale reçut une nouvelle organisation, décidée dès le mois d'octobre de l'année précédente, mais que la rapidité des événements avait empêché de compléter. Les 6,000 hommes de Strozzi restèrent sous son commandement immédiat, sous son régiment, comme on disait alors; mais les enseignes dont le nombre s'élevait à cinquante-cinq, tant du régiment

(1) « Cette charge eut si bonne mine, dit d'Aubigné, que les Parisiens la perdirent. » On voit que le style charivaresque date de loin.

des Gardes que des bandes amenées par Sarrieu et Gohas, furent réparties en trois corps, commandés chacun par un mestre de camp.

Montlezun-Cosseins eut vingt enseignes appartenant toutes à la garde du roi, qui, en décembre 1567, après la bataille de Saint-Denis, avait encore été augmentée des huit compagnies suivantes : Maulny, Bourdeille (1), Montluc (2), Verduisant, Flamarens, Saint-Pessaire, La Garde et San-Salvador.

Les trente-cinq autres enseignes furent partagées entre Sarrieu et Gohas qui conservèrent en même temps leurs compagnies aux Gardes.

Dans les derniers mois de 1568, le prince de Condé, qui avait reçu des secours de l'Allemagne, recommença la guerre et obtint d'abord de grands succès dans le Poitou et la Saintonge. Le duc d'Anjou fut envoyé au commencement de 1569 pour s'opposer à ses progrès. Le régiment de Strozzi, qui formait la meilleure partie de l'armée du duc, contribua puissamment à la victoire de Jarnac (13 mars). Après la défaite et la mort du prince de Condé, le duc d'Anjou fit camper son armée sous les murs du château de La Rochefoucauld en Angoumois, et ce fut là, le 29 mai 1569, que Philippe Strozzi, pourvu de la charge de colonel-général de l'infanterie française à la place de

(1) C'est le célèbre chroniqueur connu dans les lettres sous le nom de Brantôme.

(2) Fabian de Montluc, fils de l'illustre maréchal.

d'Andelot qui venait de mourir à Saintes, partagea définitivement, ainsi qu'on l'a dit ailleurs, les quarante-sept enseignes présentes de son régiment entre les trois mestres de camp qui en commandaient les fractions.

Dans ce partage, les compagnies des Gardes furent distribuées inégalement dans les trois nouveaux corps, ce qui explique, avec l'ancienneté des compagnies de Sarrieu et de Gohas, les prétentions soulevées plus tard par les régiments de Picardie et de Champagne contre la priorité de rang des Gardes-Françaises. Ce dernier corps, dont le commandement fut donné à Montlezun-Cosseins, eut quinze compagnies, parmi lesquelles il y avait six compagnies seulement de l'ancienne garde. Deux appartenaient au colonel-général, les autres étaient : Cosseins, Iromberry, La Chambre, Montafié, Savaillans, Chanteron, Thomassin, Bellebrune, Barant-Mesnil, Beaurobot, Launay, Vuély et Saint-Pessaire. Des deux compagnies qui appartenaient à Strozzi, l'une garda l'enseigne blanche du colonel-général, et l'autre fut chargée de porter le grand étendard royal bleu d'azur parsemé de fleurs de lis d'or, qui fut donné plus tard aux autres compagnies et qui demeura jusqu'à la fin le drapeau particulier du régiment des Gardes Françaises.

A la reprise des hostilités, les Gardes assistèrent au combat de la Roche-Abeille en Limousin, firent des prodiges de valeur au combat de Jazeneuil, et prirent une part très-active au siège de Chatelleraut. Le 3

octobre , à la bataille de Moncontour , ils avaient la garde de l'artillerie qu'ils conduisirent ensuite au siège de Saint-Jean d'Angély. Après la prise de cette ville (2 décembre), le régiment eut ses quartiers dans le Bas-Poitou , où il guerroya tout l'hiver et jusqu'au milieu de 1570.

Le 15 juin , quelques compagnies des Gardes , qui revenaient d'une expédition sur le château de Rochefort , furent attaquées à la fin d'une marche pénible , près de Sainte-Gemme , par une nombreuse troupe de calvinistes rochelais conduits par le brave La Noüe. L'italien Margarino , sergent-major du régiment et capitaine d'une des compagnies de Strozzi , qui commandait le détachement , se replia sur le village et y fit une résistance terrible. « L'infanterie , dit d'Aubigné , comme estants des plus vieux soldats de France , « tira à bout apuié : et encore que les refformés frais « et donnant furieusement , eussent brisé les sept ou « huict premiers rangs , se rallioient par les côstés et « prenoient les avantages de tous les fossés. » Mais le nombre finit par l'emporter. Le vaillant Margarino et le capitaine la Ilhière , lieutenant de la colonelle , se firent tuer , « l'enseigne-colonel s'enveloppa dans son « drapeau et mourût ainsi. » (*La Popelinière*). Le bataillon décimé se retira à Luçon où il fut fait prisonnier. Son illustre vainqueur , plein d'admiration pour tant de bravoure , le traita généreusement. « La Noüe « usa là d'une grande courtoisie de guerre ; car il le « renvoya avec toutes ses armes , enseignes et tabou-

« rins, comme point vaincu. De quoy fut fort loué
« d'un chacun, et le vys fort louer à la Roynie et au
« Roy, comme de chose inouïe et peu advenue. »
(*Brantôme*).

La paix fut signée le 8 août 1570 à Saint-Germain, et les Gardes revinrent à Paris (1). Au mois de novembre, ils accompagnèrent Charles IX à Mézières où furent célébrées le 26 les noces de ce prince avec Élisabeth d'Autriche.

Comme on le pense bien, un corps aussi dévoué à la cour que l'était alors le régiment des Gardes Françaises ne pouvait pas rester inactif dans l'exécration de la Saint-Barthélemy. Le mestre de camp Cosseins fut, en effet, le chef des exécuteurs des vengeances royales. « L'homme qui blessa l'admiral
« le vendredi (22 août 1572), étoit un arquebuzier de
« la garde, nommé Boland. Les protestants voulurent faire partir l'admiral, mais le roi pour empêcher cela, lui offrit chambre dedans le Louvre pour
« s'y retirer : que si la douleur de ses playes ne le
« permettoit, il promit lui envoyer pour sa seureté une

(1) En passant la Loire, aux Ponts-de-Cé près d'Angers, le mestre de camp Cosseins fit jeter à la rivière 800 filles de joie qui suivaient le régiment. Ceci prouve, que si le mestre de camp ne plaisantait pas, les Gardes-Françaises avaient dès cette époque mérité cette réputation de galanterie, qui les rendaient si recommandables aux yeux des Parisiennes. Ajoutons, comme peinture de mœurs, qu'à cette période du bon vieux temps, on semblait se battre pour savoir si définitivement la messe serait dite en français ou en latin.

« compagnée des soldats de sa garde. Ce qui fust aus-
« sitôt rapporté à l'admiral, lequel, s'en contentant, le
« remercia très humblement. Et furent ainsi mis
« cent harquebuziers sous Cousseins devant son lo-
« gis par le commandement du Roy... Dont s'aper-
« cevans les capitaux ennemys des confedérez, et ne
« voulant fuir à si belle occasion de trancher les raci-
« nes à leurs vieux ennemys, incitèrent assez tost nom-
« bre de forains (*étrangers*) retreuvev dedans Paris pour
« en peu d'heure avoir toute raison du passé. Ce fut de
« tuer les plus renomez d'eux en une nuict, se faisant
« forts d'en faire apreuver l'exécution au Roy, Royn-
« mère et Monsieur après le fait beaucoup mieux
« qu'avant le coup pour la grandeur et douteux ha-
« zard de si haut dessein. Ainsi curieux de profiter
« l'occasion qui se présentoit si favorable, avoir mar-
« qué les maisons (presque tous les chefs demeu-
« roient près de l'amiral), et donné les noms des prin-
« cipaux et autres plus signalez après eux. Sur les
« deux heures après la minuict du samedi venant au
« dimanche vingt-quatrième août, firent bastre la clo-
« che Saint-Germain de l'Auxerrois pour signal à
« tous les advertis et autres de mesme volonté de tuer
« les plus marquez et mieux connus huguenots qu'es-
« toient en Paris. Alors les gardiens de l'admiral en-
« foncèrent ses portes et l'avoir tué en son lict, jeté
« par la fenestre : puis trainé en la rue et sa maison
« saccagée... Après que la troupe de Cousseins eut
« commencé le jeu et accomodé l'admiral de la façon

« que dessus, les autres gardes et la noblesse preste à
« cet effet, se portèrent de mesme sur les autres quar-
« tiers prochains du Louvre.» (*La Popelinière.*)

Suivant d'Aubigné, ce fut Cosseins lui-même qui se fit ouvrir la porte de l'amiral. Ceux qui montèrent chez l'illustre vieillard, ses assassins par conséquent, furent Cosseins, les capitaines Atain, Cardillac, Sarlabous, un Italien et l'Allemand Behm. Après le témoignage de ces deux historiens protestants, voici celui de Brantôme qui est encore plus explicite, s'il est possible. En parlant de Cosseins, il dit : « Il fut
« fort blâmé d'avoir esté un grand meurtrier à la
« Saint-Barthélemy, à Paris, aussi d'y avoir gagné
« beaucoup ; car il y avoit là toutes les enseignes des
« gardes du Roy, dont il estoit mestre de camp, et les
« y fit là bien mener les mains. Du commencement,
« quand le Roy lui en découvrit l'entreprise et sa
« volonté, il y fit grande difficulté et impossibilité,
« pour, avec si peu de gens, forcer un si grand nom-
« bre d'huguenots qui estoient dans la ville. Mais le
« Roy et son Conseil en cela, après luy en avoir ouvert
« les moyens et intelligences, qu'il avoit toute la ville
« à soy, il y prist goust, et n'y espargna par après le
« sang, dont on l'appeloit le principal boucher. »

Le doute n'est donc point permis. Le drapeau d'azur des Gardes Françaises est souillé d'une tache de sang ineffaçable. Les assassins de la Saint-Barthélemy, ce furent les Gardes Françaises, aidés de cette hideuse lie de la population de la grande ville qu'on trouve,

en tous temps et pour toutes les causes, prête à de pareilles besognes, aussitôt qu'on la débride.

Cependant, la Saint-Barthélemy n'avait pas eu les résultats qu'on en avait espérés. Le calvinisme, qu'on voulait anéantir, se releva furieux : le désespoir et la colère avaient doublé les courages. La Rochelle insurgée se préparait à une vigoureuse résistance.

Philippe Strozzi, colonel-général de l'infanterie, arrive le 13 décembre 1572 au village de Puy-le-Boreau et investit La Rochelle avec une partie des Gardes Françaises et quelques autres régiments. Au printemps de 1573, après l'arrivée du duc d'Anjou et d'une armée formidable, le siège commence avec une rage incroyable de part et d'autre. La Noue commandait dans la ville. Le 18 avril, le mestre de camp Cosseins « étant aux tranchées, fut frappé d'une harque-
« buzade dont il mourut comme en furie et chaude
« langueur. Son corps fut porté en son pays avec
« honneur d'estre un des plus resoluz et fidelles chefs
« de ce tems. » La place soutint neuf grands assauts et plus de vingt attaques où les Gardes se firent toujours remarquer par leur courage; mais les assiégés réparaient leurs brèches ou les masquaient par des retranchements intérieurs, et rendaient tous les efforts inutiles. Le duc d'Anjou, qui venait d'être élu roi de Pologne, pressé de mettre une couronne sur sa tête, accorda aux Rochelais des conditions si honorables que la paix fut rétablie encore une fois. Le siège fut levé le 8 juillet. « La composition de la ville

« faite, et la paix arrêtée, chacun se retira à la cous-
« tume aux garnisons, mais non en si grandes troup-
« pes : car il y eut de très-grandes casseries ; mesme
« le Roy cassa ses gardes, et n'en voulut plus avoir
« auprès de soy. Mais la guerre du Mardy-gras estant
« venue, qu'on appelloit ainsi, et beaucoup d'entre-
« prises secrettes et mauvaises contre sa personne
« découvertes, il bailla commission nouvelle au ca-
« pitaine Lussan... très-brave, vaillant et fort sage,
« et au capitaine Forian..., un fort homme de bien
« et brave Seigneur, pour dresser chacun une compa-
« gnie nouvelle, et les prit pour sa garde, les tenant
« pour *très-fidèles*, et s'en servit jusques à la mort
« *très-fidèlement*. »

On a prétendu que la suppression du régiment des Gardes par Charles IX, avait été une concession faite aux calvinistes, qui auraient exigé le licenciement des assassins de l'amiral comme une des conditions de la paix. Nous ne croyons point que cette explication soit bonne, parce que la garde ne fut cassée qu'en septembre, c'est-à-dire deux mois après la fin des hostilités et lorsqu'elle était déjà rentrée à Paris. Nous pensons plutôt, et certaines expressions du passage de Brantôme qu'on vient de lire nous confirment dans cette opinion, que l'esprit jaloux et soupçonneux de Charles IX s'était irrité de quelques démonstrations trop chaleureuses de sympathie manifestées par les Gardes Françaises en faveur de son frère le duc d'Anjou, auquel sa victoire de Moncontour, une bravoure

incontestable et sa bonne mine avaient fait une certaine réputation militaire.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un des premiers actes du duc d'Anjou, devenu roi de France sous le nom de Henri III, fut de rétablir le régiment des Gardes. « Le Roy mort, Monsieur du Gua, qui estoit « fort aymé du Roy nouveau son maistre, et qui avoit « sur tout estat aspiré à celui de mestre de camp de « la garde du Roy... remit sus ce régiment, et le fit « aussi beau que jamais. » (*Brantôme.*)

Au 1^{er} octobre 1574, il se trouvait reconstitué à huit compagnies, qui avaient pour capitaines : Louis de Béranger du Guast, mestre de camp (1) ; Lussan, Faurian, la Ilhière, Béon du Massèz (2), Blou de Laval, Dominique Vic de Sarried et Sérillac. Depuis ce jour jusqu'à la prise de la Bastille en 1789, il n'y a plus d'interruption dans l'existence du régiment des Gardes Françaises.

Béranger du Guast n'occupa pas longtemps la haute position où l'avaient porté de brillants services au siège de La Rochelle et la faveur du nouveau roi. Marguerite de Valois avait eu à se plaindre de quelques

(1) Béranger du Guast avait eu un régiment de son nom dès 1571.

(2) Bernard Béon du Massèz, vieux capitaine des bandes de Picardie, fut en même temps nommé lieutenant-colonel. Avant cette époque, le régiment étant sous les ordres directs du colonel-général Strozzi lui-même, il n'y avait pas de lieutenant-colonel. Du Massèz eut un brevet de maréchal-de-camp, le 16 novembre 1585.

indiscrétions de sa part. Il avait dévoilé ses galanteries avec Bussy d'Amboise. Elle trouva dans le baron de Vitteaux un assassin dont elle fit taire, dit-on, les scrupules en l'enivrant de caresses, et l'envoya tuer le favori presque sous les yeux de Henri III.

Philippe Strozzi (1) fut alors rétabli mestre de camp du régiment, mais il en laissa le commandement au capitaine Beauvais-Nangis qui ne lui succéda en titre qu'en 1579. Beauvais-Nangis conduisit en 1575 les Gardes Françaises à Langres, où le duc de Guise rassemblait une armée destinée à agir en Champagne. La seule affaire un peu importante de cette campagne fut le combat de Dormans où la victoire fut en grande partie due à la bravoure du régiment.

En 1576, on trouve celui-ci à Blois pendant la tenue des États. Il comptait alors 2,000 hommes sous ses enseignes.

L'année suivante, augmenté de quatre compagnies, il fit partie de l'armée du duc de Mayenne qui força le prince de Condé à lever le siège de Saintes et prit Tonnay-Charente, Marans et Brouage. Le capitaine Pierre de Pontcenais fut tué devant cette dernière place dans une sortie où les assiégés furent repoussés. Dans cette même campagne, Beauvais-Nangis, à la

(1) Philippe Strozzi reprit la charge de mestre de camp des Gardes le 1^{er} novembre 1575. Il fut tué le 26 juillet 1582 dans une expédition tentée sur les Iles Açores pour le compte du Portugal.

tête du régiment, força en plein jour la petite ville de Melle.

En 1580, M. de Matignon fut, par ordre du roi, reprendre La Fère, d'où les protestants faisaient des courses jusqu'aux environs de Paris. Les Gardes y ouvrirent la tranchée le 20 juin, du côté du faubourg de Saint-Quentin et emportèrent d'assaut plusieurs ouvrages. La place capitula le 31 août après un siège de soixante-dix jours. Ce siège fut long, mais la saison était belle, les vivres abondants, les soldats l'appelèrent le *siège de velours*.

Pendant les années qui suivirent, Henri III, menacé dans Paris même par la faction des Seize, garda le régiment près de lui. En 1582, le duc d'Epéron obtint la charge de colonel-général de l'infanterie française, qui fut érigée en office de la couronne en décembre 1584. Le faible monarque s'était laissé arracher par le duc d'Epéron une concession qui fut pour lui et ses successeurs une source de contrariétés. Le colonel-général s'était fait donner la nomination des capitaines aux Gardes et exigeait que le mestre de camp prit son attache. Beauvais-Nangis refusa longtemps de se plier à cette formalité, et enfin aima mieux se démettre que de céder.

Le régiment fut alors donné au chevalier de Crillon, dont le nom est resté si populaire, qui ne l'accepta toutefois qu'avec le titre de lieutenant-colonel général de l'infanterie française. Cette charge, purement

honorifique, créée pour lui, fut abolie à sa mort (1).

En 1585 les Gardes accompagnèrent le roi à Lyon. Une partie du régiment se joignit à l'armée du duc d'Epéron et prit part à toutes les expéditions de ce général, en Provence et en Dauphiné, notamment au siège de Bréoles (1586) où Crillon fut blessé et à celui de Chorges où le régiment de Champagne disputa aux Gardes Françaises le droit de le précéder à l'assaut. Le colonel-général décida en faveur des Gardes qui enlevèrent la ville de vive force, au grand mécontentement des braves de Champagne.

Après la bataille de Coutras (1587), Henri III, effrayé des succès du roi de Navarre, sort de sa torpeur, se met en personne à la tête de son armée et court à la Charité-sur-Loire pour s'opposer au passage des Allemands qui cherchaient à joindre l'armée du Béarnais. Les gués furent si bien gardés que les Allemands désespérant de franchir le fleuve, se jetèrent dans les plaines de la Beauce où ils furent écrasés par le duc de Guise aux batailles de Vimory et d'Auneau.

Ces victoires exaltèrent l'ambition du chef de la ligue, et quand Henri III revint à Paris, le duc, soutenu par la faction des Seize, osa former le projet d'arrêter le roi. La conspiration fut révélée à ce

(1) Le capitaine Blou de Laval fut en même temps nommé lieutenant-colonel du régiment. Il avait été mestre de camp d'un régiment de son nom en 1572. Crillon en avait eu un en 1575.

prince par Nicolas Poulain, lieutenant de la Prévôté de l'Isle de France. Henri, indigné, se résolut à prendre d'énergiques mesures contre celui qu'il soupçonnait déjà d'en vouloir à sa couronne. Il rassembla sa noblesse, augmenta le nombre des compagnies des Gardes, s'entoura de bourgeois ennemis des troubles, et fit venir à Lagny les 4,000 Suisses du colonel Gaspard Galatti.

Guise, qui pendant ce temps était à Soissons, arrive à Paris, le 9 mai 1588, malgré la défense du roi. Celui-ci était dans son cabinet avec Alphonse d'Ornano, lorsqu'on lui annonce l'arrivée du duc. « Voilà
« Monsieur de Guise qui vient d'arriver contre ma
« défense, dit-il au colonel Corse : si vous étiez en ma
« place, que feriez-vous ? Sire, répondit d'Ornano,
« il n'y a qu'un mot en cela, tenez-vous le duc de
« Guise pour ami ou pour ennemi ? Là-dessus, le
« roi sans parler, fit un geste qui dénotait sa pen-
« sée... Sire, continua d'Ornano, il me semble que
« je vois à peu près le jugement qu'en fait votre ma-
« jesté. Cela étant, s'il vous plaît de m'honorer de
« cette charge, sans vous en mettre autrement en
« peine, j'apporterai aujourd'hui à vos pieds la tête
« du duc de Guise, ou je vous le rendrai en lieu où
« il vous plaira, sans qu'aucun bouge, sinon à sa
« ruine. » Le roi répondit qu'il espérait donner ordre à tout par une autre voie. Cependant, le duc de Guise se rend au Louvre. Il passe au milieu des compagnies des Gardes Françaises. Le brave Crillon, voyant

que le duc saluait jusqu'au moindre soldat, « témoi-
« gna par sa contenance qu'il en faisoit peu d'estime.
« Le duc s'aperçut de son mépris et en devint pâle. »

Le résultat de cette entrevue du roi avec le duc de Guise fut peu favorable à la paix, car le matin du 12 mai, on vit M. d'O faire entrer par la porte Saint-Honoré, les Gardes Françaises et le régiment suisse de Galatti. « Il y avoit neuf enseignes françoises et
« quatorze suisses. Elles marchèrent d'abord sans bruit
« au cimetière des Innocents. Ce fut en cet endroit
« qu'elles reçurent les ordres du roi. Bientôt après
« elles firent battre leurs tambours et retentir leurs
« fifres, ce qui mit l'alarme dans toute la ville. Le
« maréchal de Biron et Crillon conduisirent au Mar-
« ché-Neuf deux compagnies françoises et trois suis-
« ses. Le Petit-Pont fut occupé par une de ces compa-
« gnies suisses. Les deux compagnies françoises, cel-
« les de Du Guast et de Mallivault s'emparèrent du
« pont Saint-Michel. Six compagnies, savoir : deux
« françoises et quatre suisses, conduites par François
« d'O, se saisirent de la place de Grève ; les autres
« compagnies aux ordres de Bonouvrier de Saintonge
« restèrent au cimetière des Innocents. Deux com-
« pagnies françoises qui étoient de service à la cour
« gardoient la porte du Louvre du côté de la rue Saint-
« Thomas. Pendant tout ce jour, il n'y eut que la
« porte Saint-Honoré qui fut ouverte, étant gardée
« par une compagnie françoise. »

Crillon blâme vainement la timidité de ces me-

sures : en vain dit-il que c'est à la place Maubert, dans la rue Saint-Antoine, aux abords de la Bastille et de l'hôtel de Guise qu'il faut porter ses forces et agir avec vigueur : il n'est pas écouté.

Au bruit des tambours, les Parisiens s'alarment, ferment leurs boutiques et courent aux armes. Le peuple s'assemble en tumulte dans les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marcel. La présence des Suisses excite surtout la colère et devient le prétexte de la révolte. Vers le milieu du jour, sur l'avis des préparatifs qui se faisaient rue Saint-Antoine à l'hôtel de Guise et sur la place Maubert, le Roi dépêche enfin l'ordre à d'O et à Crillon d'occuper ces points, mais il n'était plus temps. M. de Bois-Dauphin avec les écoliers et les bateliers de Saint-Jean-en-Grève s'était emparé de la place Maubert. On avait tendu les chaînes à travers les rues et fermé les avenues avec de grosses pièces de bois et des tonneaux remplis de fumier et de terre. Crillon, repoussé de ce côté, veut rétrograder et se frayer un passage le long de la rive gauche de la Seine; le chemin lui est barré par M. de Brissac à la tête des habitants du faubourg Saint-Germain. Les Gardes restent engagés entre les ponts sans pouvoir faire un mouvement; l'émeute est triomphante. Le duc de Guise, voyant alors les choses au point où il les voulait, sort de son hôtel à cheval, une simple baguette à la main, calme comme par magie la sédition et fait reconduire les Gardes au Louvre par le comte de Brissac, mais à rangs rompus,

la tête nue et les armes renversées. Telle fut la journée du 12 mai 1588, dite la Journée des barricades. Elle valut aux Parisiens sept années d'affreuse misère.

Le dernier des Valois sortit secrètement de sa capitale le lendemain 13 mai, pour n'y plus rentrer. Il passa la Seine à Saint-Cloud, coucha à Rambouillet et se rendit le lendemain à Chartres. Les Gardes couchèrent le même soir à Trappes et rejoignirent le Roi le 15. Henri III, après avoir erré quelque temps de ville en ville dans la Normandie, se rendit au mois de septembre à Blois pour y tenir les États.

Quand ce prince eut pris la résolution de se défaire des Guise, il confia avec beaucoup de détours son projet à Crillon, qu'il espérait amener à se charger de l'exécution. Le brave mestre de camp fut longtemps avant de comprendre où son maître en voulait venir, mais dès qu'il eut saisi sa pensée. « Sire, lui « dit-il, je suis serviteur de votre majesté, ma fidélité, mes devoirs et mes services vous sont acquis, « mais je fais profession de soldat et de cavalier. En « cette qualité, s'il lui plaît que je fasse un appel au « duc de Guise et que je me coupe la gorge avec lui, « me voilà prêt à le faire ; mais de dire qu'en cette « mort je dois servir d'exécuteur de votre justice, « c'est une chose qui ne s'accommode pas avec un « homme de ma condition et que je ne ferai jamais. »

Après l'assassinat des Guise, auquel participèrent, dit d'Aubigné, le prévôt du régiment Richelieu et le capitaine du Guast, les Gardes Françaises furent en-

voyés avec les Suisses de Galatti à Orléans. Ces troupes ne purent pas se maintenir dans ce mauvais poste et l'abandonnèrent le 31 janvier 1589 pour se retirer à Beaugency. L'immense bouleversement qu'avait produit la fin tragique du chef de la ligue, contraignit bientôt le roi à se jeter dans les bras du Béarnais et à se renfermer dans Tours pour y attendre les secours que lui amenait son nouvel allié. Henri III n'avait avec lui que quatre régiments, en y comprenant les Gardes. Le duc de Mayenne, brûlant du désir de venger son frère, rassembla une nombreuse armée dans la Beauce et la conduisit près de Tours où il s'était ménagé des intelligences. Le roi, instruit de son approche, sortit de la ville pour aller le reconnaître, et faillit tomber dans une embuscade de cavalerie qui l'attendait; mais il eut le temps de regagner les faubourgs. Mayenne, furieux de l'avoir manqué, ordonna aussitôt l'attaque (8 mai). Henri III, dans ce péril, retrouva sa première valeur. On reconnut le vainqueur de Jarnac et de Moncontour. Crillon, chargé de défendre avec les Gardes Françaises le faubourg Saint-Symphorien, y fit des merveilles. « Il alla recevoir les enfants perdus au bout du chemin creux qui descend au faubourg, mais trouvant à cette teste de mauvais garçons, soustenus du régime de Chastaignerais qui ne marchanda point, il fallut revenir à la barrière, qui ne fust guères gardée, pour ce que les terriers des deux costés furent aussi-tôt saisis par l'harquebuzerie des ennemis, qui

« leur eust donné à l'eschine ; il fallut donc se con-
« tenter de défendre la porte du faux-bourg, en laquelle
« fermant, Crillon se trouva tellement engagé, que
« n'ayant encore que le costé droit au dedans, il fust
« blessé (1) au gauche à coups d'espée ; et si, tout
« blessé, il n'eust poussé la porte d'autant de force que
« de courage, elle estoit prise, pour ce qu'il y de-
« meura seul, »

Le roi rallia ses troupes dans la ville et fit rompre une arche du pont, décidé à tenter un nouvel effort le lendemain. Mais à sept heures du soir, l'avant-garde du roi de Navarre arriva à Tours et Mayenne prit le parti de la retraite.

Les deux rois, avec leurs armées réunies, marchent alors sur Paris et prennent en passant Gien, la Charité, Pithiviers, Étampes, Poissy et Pontoise. Après s'être assuré la possession de cette dernière ville (25 juillet), Henri III vint établir son quartier général à Saint-Cloud, où il fut frappé, le 1^{er} août, par Jacques Clément d'un coup de couteau dans le bas-ventre. « Ah ! le méchant moine, il m'a tué, qu'on le tue, » s'écrie Henri, et Jacques Clément tombe à l'instant sous les épées des Gardes. Le dernier des Valois vécut encore deux jours et reconnut solennellement, en

(1) Crillon reçut, à cette affaire, un coup d'arquebuse au travers du corps et deux coups d'épée dans le flanc gauche, dont il fut dix-huit mois à guérir.

présence de l'armée, les droits de Henri de Navarre à la couronne de France.

Huit cents gentilshommes catholiques et neuf régiments d'infanterie s'éloignèrent immédiatement de Henri IV. Le vertueux d'Anglure de Givry lui dit à cette occasion : « Sire, vous êtes le roi des braves et ne serez abandonné que des poltrons. » Le maréchal d'Aumont, sous les ordres duquel les Gardes étaient directement placés, réunit tous les officiers, les présenta au nouveau roi, et, faisant allusion aux discours de certains courtisans, l'assura qu'il trouverait dans le régiment un corps disposé à le servir sans *si* et sans *car*.

Henri IV, abandonné par une partie de l'armée, ne se sentant point assez fort pour continuer le siège de Paris, envoya le maréchal d'Aumont en Champagne avec les Gardes Françaises et quelques autres régiments, et se retira lui-même en Normandie avec 3,000 hommes de pied français, deux régiments suisses et 1,000 chevaux. Ce fut avec cette poignée de braves gens qu'il battit à Arques les 30,000 hommes du duc de Mayenne. On sait que dans l'ivresse de son triomphe, il écrivit à Crillon, encore retenu par les blessures qu'il avait reçues à Tours, ce billet si original et en même temps si adroit : « Pends-toi, brave
« Crillon, nous avons vaincu à Arques, et tu n'y étois
« pas. Adieu, brave Crillon, je t'aime à tort et à
« travers. »

Le combat d'Arques avait été livré le 21 septembre

1589. Avant la fin du mois toute l'armée était réunie sous les murs de Paris, et le 1^{er} novembre les Gardes Françaises essayaient d'en emporter les faubourgs. Cette attaque échoua et le roi se résolut à conquérir d'abord les provinces pour revenir plus fort contre la capitale. Le 5 novembre les Gardes emportaient la ville d'Etampes et son château le 7. Le 19 du même mois c'était le tour de Vendôme, le 2 décembre celui du Mans; Alençon capitulait le 15 et Pont-Audemer le 21 janvier 1590. Cette brillante expédition fut couronnée le 14 mars par la victoire d'Ivry, où Mayenne fut complètement défait. Crillon, guéri de ses blessures, y commandait le régiment et s'y comporta en homme jaloux de montrer que, si l'on pouvait vaincre sans lui, cependant le secours de son épée n'était pas à dédaigner.

Après la déroute de l'armée de la Ligue, Henri IV revint sous les murs de Paris, et le 27 juillet il fit donner l'assaut aux faubourgs. Les Gardes Françaises furent chargés d'emporter le faubourg Saint-Honoré et les Tuileries, où ils se logèrent après un rude combat. Cette attaque n'eut point, au reste, d'autre résultat, et il fallut encore abandonner la partie.

En 1591, le régiment se distingua aux deux assauts livrés à la ville de Chartres et au siège de Noyon. Il se rendit ensuite devant Rouen. Placé d'abord aux Chartreux, au pied du mont Sainte-Catherine, il céda courtoisement ce poste aux auxiliaires anglais et s'établit au Bois-Guillaume. Il prit sans doute une grande

part à toutes les opérations de ce siège mémorable, mais les chroniqueurs ne le signalent nominativement qu'à l'affaire du 23 janvier 1592. L'amiral de Villars, qui défendait Rouen, fit sortir ce jour-là, sous les ordres du célèbre Bois-Rozé, 300 cavaliers, qui fondirent si brusquement sur le quartier des Gardes, que Crillon eut à peine le temps de rassembler cent hommes, avec lesquels cependant il tint ferme, jusqu'à ce que les autres eussent rallié leurs enseignes. Les Rouennais sortirent en plus grand nombre de leurs murs et le combat devint une véritable bataille, où les succès furent longtemps balancés. Enfin, le roi, arrivant avec un escadron de reîtres, repoussa l'ennemi et le contraignit, l'épée dans les reins, à rentrer dans la place. Crillon eut dans cette affaire un bras fracassé d'un coup d'arquebuse.

Le régiment fit aussi cette année le siège d'Epernay. Pendant deux ans encore, royalistes et ligueurs s'épuisèrent en vains combats. Henri IV s'étant enfin décidé à abjurer le calvinisme, la plupart des villes se soumirent à lui. Sacré à Chartres le 27 février 1594, il fit son entrée dans Paris le 22 mars. « Le soir, le Roy
« se mit à une fenêtre qui étoit au-dessus de la porte
« Saint-Denis, et vit défiler les compagnies napolitai-
« nes, espagnoles, allemandes et wallones qui for-
« moient la garnison pour la ligue. Les chefs le saluè-
« rent fort bas; Henri leur rendit leur salut et leur
« dit : Recommandez-moi à votre maître, mais n'y
« revenez plus : ce qui donna occasion de sous-rire

« aux seigneurs, gentilshommes et aux *archers* (1) des « gardes qui y estoient présents armez de pied en « cap, tenans la *picque* en la main. »

Les Gardes, après avoir reconduit le roi au Louvre, reprirent leurs anciens quartiers dans les faubourgs.

Le duc de Mayenne restait seul debout. Il obtint de l'Espagne une armée et vers la fin d'avril il vint mettre le siège devant La Capelle. Biron y courut, mais il était trop tard, la place avait déjà capitulé. Le maréchal se rejeta sur Laon qu'il investit. Le roi arriva bientôt avec les Gardes. Le 27 juin, Mansfeld tenta une attaque et s'empare d'un bois qui couvrait le camp de Henri. Les Gardes et Navarre font d'inutiles efforts pour l'en chasser. Il ne fallut rien moins que la présence du roi et de ses terribles cheval-légers qui mirent pied à terre et aidèrent les Gardes Françaises à reprendre ce poste. Après la prise de Laon (2 août), le régiment accompagna le roi à Amiens et fit ensuite le siège de Noyon qui fut vigoureusement défendu.

L'année suivante, il passa en Bourgogne et prit part aux sièges de Dijon, de Talan et de Gray. En

(1) Ce nom d'archers ne veut point dire que les soldats aux Gardes fussent armés d'arcs. C'était un vieux mot consacré par l'usage. De nos jours le nom de carabiniers est resté à deux régiments de cavalerie, qui depuis longtemps n'ont plus de carabines, et il y a, je crois, peu de grenadiers qui sachent ce que c'est qu'une grenade. Ces exemples montrent quelle attention on doit apporter dans la lecture des documents anciens.

1596, on le trouve au siège de la Fère et en 1597 à celui d'Amiens que les Espagnols venaient de surprendre. Les capitaines Sallebœuf et Colleville y furent tués. La prise d'Amiens fut suivie de la paix de Ver vins et les Gardes rentrèrent à Paris.

A cette époque, le régiment comptait vingt compagnies. Deux furent supprimées. Ce fut la seule réforme qu'éprouva ce corps déjà illustre.

Cependant le duc de Savoie avait profité des troubles qui agitaient la France pour s'emparer du marquisat de Saluces. Lesdiguières, qui commandait en Dauphiné, avait déjà formé le projet de le reprendre, mais n'ayant que peu de troupes à sa disposition, il avait prié le roi de lui envoyer les Gardes Françaises. Henri IV, occupé ailleurs, avait répondu comme le vainqueur de Pharsale : « La dixième légion ne marche point sans « César, il vaut mieux avoir patience. » En 1600, la paix étant rétablie dans le royaume, il dirige trois attaques sur les Etats du duc de Savoie. L'une d'elles était conduite par Crillon. Le brave mestre de camp débute en se saisissant de Pont-d'Ain, Saint-Rambert, Saint-Denis, Poncin, Belley, Pierre-Châtel et Fort-l'Ecluse. Après cette rapide conquête de la Bresse, le 23 août, il marche droit à Chambéry, et partage son régiment en deux parties, dont l'une investit la ville du côté de Montmeillan, tandis que l'autre insulte le faubourg des Roches. Les deux pointes sont poussées si vivement que les deux détachements se rencontrant inopinément dans la ville et ne pouvant s'ima-

giner avoir fait tant de chemin, se prennent réciproquement pour ennemis et s'attaquent avec fureur. Il y eut des morts et des blessés, mais on se reconnut bientôt et Chambéry resta au pouvoir des Gardes. Ce fut là leur dernier fait d'armes sous Henri IV.

A son retour à Paris, le roi, désirant restreindre les charges qui accablaient son peuple, fit de grandes réformes dans son armée. Le nombre des compagnies des Gardes fut réduit à douze; cependant, pour ne pas mécontenter les braves officiers qui l'avaient si bien servi dans la guerre, Henri décida que les six compagnies excédantes ne seraient supprimées qu'au fur et à mesure de l'extinction des capitaines.

Après la campagne de Savoie, Crillon, à qui le roi venait de décerner le glorieux surnom de *brave des braves*, et que les soldats appelaient l'*homme sans peur*, alla dans ses terres y chercher le repos, et se démit enfin de sa charge en 1605. « Il avait esté cou-
« vert d'une infinité de playes, sans avoir encore pu
« mourir par elles, les ayant toutes gagnées de la belle
« façon. » Pendant cet intervalle, le régiment fut commandé par le lieutenant-colonel d'Arquien (1), et ne sortit de Paris que pour accompagner le roi dans le voyage qu'il fit à Metz en 1603. Quelques compagnies restèrent en garnison dans cette ville.

(1) Antoine de la Grange d'Arquien. Sa petite-fille épousa Jean Sobieski, et devint reine de Pologne. Arquien fut remplacé en 1610 par Jean-Jacques de Montesquiou, seigneur de Sainte-Colombe, qui était capitaine au corps depuis 1577.

Henri IV trouvait exorbitant le privilège accordé par son prédécesseur au colonel-général de nommer les mestres-de-camp des Gardes. Aussi désigna-t-il de son chef, pour remplacer Crillon, M. de Créquy-Blanchefort (1), en l'astreignant toutefois à prendre l'attache du duc d'Épernon. Malgré cette condition, le duc fut si irrité de cette nomination qu'il quitta la cour, et se retira dans son gouvernement d'Angoumois. Créquy, par les ordres du roi, fut obligé de le suivre à Angoulême, pour obtenir son agrément. Le colonel-général le fit attendre une journée entière à sa porte, et ne lui accorda qu'après bien des délais ce qu'il venait demander.

Cette même année 1605, dix compagnies des Gardes Françaises furent employées sous le duc d'Épernon à la pacification du Limousin.

Pendant le reste du règne de Henri IV et le commencement de la minorité de son fils, il ne se passa aucun événement important où les Gardes aient eu un rôle à jouer. En 1611, quatre compagnies se rendirent dans le Berry, pour y réprimer les troubles suscités par un gentilhomme du nom de Vastan, qui empêchait les officiers du roi de lever la taille.

Le corps fut reporté en 1612 à vingt compagnies,

(1) Charles de Créquy, gendre de Lesdiguières, déjà illustre comme mestre-de-camp d'un régiment de son nom, fut fait maréchal-de-camp le 22 mars 1619 et maréchal de France le 27 décembre 1621. Tué devant Brema en 1638 d'un coup de canon.

et suivit Louis XIII en 1614 sur la Loire. La guerre des mécontents venait de commencer, et la reine régente, Marie de Médicis, voulait être en mesure de secourir Poitiers, menacé par le prince de Condé, et de comprimer la révolte organisée en Bretagne par les ducs de Vendôme et de Retz. Ces deux buts furent atteints, et cette expédition se termina par la démolition de Port-Blavet, à laquelle douze compagnies des Gardes Françaises furent employées.

En 1615, le régiment suivit à Bordeaux le roi qui se rendait au-devant de l'Infante Anne d'Autriche. La sœur de Louis XIII, qui épousait en même temps le prince de Castille, fut escortée jusqu'à la Bidassoa par un détachement des Gardes, qui ramena à Bordeaux la jeune reine de France.

Quand l'insolence du maréchal d'Ancre et le scandale de sa fortune firent reprendre les armes aux princes en 1616, Marie de Médicis, qui voulait prolonger l'état de tutelle où elle tenait son fils, et qui se méfiait avec raison de la bonne volonté du régiment des Gardes, envoya à l'armée du comte d'Auvergne quatorze compagnies, dont les capitaines lui étaient suspects, et garda auprès d'elle les six autres. Les premières furent employées aux sièges de Péronne et de Château-Porcien, et se trouvaient devant Soissons en 1617, lorsque la nouvelle de la mort du favori vint mettre fin aux hostilités. Les compagnies, qui étaient restées à Paris, servirent le 1^{er} septembre 1616, à arrêter le prince de Condé dans le Louvre, et le len-

demain à châtier le peuple qui démolissait l'hôtel du maréchal d'Ancre. Dans les premiers jours de juillet 1617, deux compagnies conduisirent le prince de Condé de la Bastille au château de Vincennes, et restèrent chargées de sa garde jusqu'à ce que le régiment de Normandie fût venu les relever.

En août 1619, un petit corps d'armée, qui comprenait une compagnie des Gardes, se rendit en Bretagne pour réduire à l'obéissance la place de Concarneau.

Au commencement de 1620, Marie de Médicis, brouillée avec son fils, avait réussi à soulever la Normandie. Le roi, averti que le château de Caen est au pouvoir des révoltés, ordonne aussitôt à Droué (1), premier capitaine des Gardes, qui commandait le régiment en l'absence de Créqui, de partir avec six compagnies, et de se mettre aux ordres du maréchal du Plessis-Praslin. Quelques jours après, le mestre-de-camp part lui-même avec quatre nouvelles compagnies, et le maréchal fait investir la place. La tranchée est ouverte et poussée avec une telle activité que la garnison se mutine et force le gouverneur à capituler. Dans cette rapide opération le corps perdit le lieutenant Bellemont qui eut les deux cuisses brisées d'un coup d'arquebuse à croc. Deux compagnies restèrent en garnison à Caen. Les autres joignirent l'armée royale qui, après la soumission de la Normandie,

(1) saac du Rainier, baron de Droué, eut une compagnie aux Gardes dès 1591. Il parvint au grade de maréchal-de-camp le 2 novembre 1640.

chassa les troupes de la reine-mère de La Flèche et du Mans, et les poursuivit jusqu'au château des Ponts-de-Cé, place alors très-forte, où s'était jetée la plus grande partie des mécontents.

Le 7 août, le marquis de Bassompierre ordonne l'attaque. Dix compagnies des Gardes, ayant le mestre-de-camp Créqui à leur tête, s'élancent sur l'infanterie ennemie qui était sortie de ses retranchements, et la rejettent en désordre dans le château. Attaquées à leur tour par la cavalerie du comte de Saint-Aignan, elles baissent leurs piques, et lui font tête. Les arquebusiers profitent d'un moment d'hésitation qui se manifeste dans cette cavalerie, et déchargent si à propos leurs armes sur elle, que les rangs éclaircis se rompent ; les cavaliers fuient en désordre, et le comte de Saint-Aignan reste prisonnier. Après ce double succès, les Gardes Françaises se précipitent au pas de course à la poursuite des fuyards, et s'engagent sur le pont avec une telle ardeur que plusieurs d'entre eux, conduits par les lieutenants Maleyssie, Mazotte et Droué, se trouvent portés jusque dans les fossés du château. Séparés du reste de l'armée par un pont étroit qu'enfilaient deux coulevrines (1), ils étaient

(1) Bassompierre raconte que deux soldats aux Gardes, dont l'un se nommait *Bosségu*, entrèrent pèle-mêle avec les ennemis dans le château, et que là, feignant d'être des leurs, ils furent mis précisément à ces coulevrines et eurent soin de tirer haut. Ce *Bosségu*, dont le nom est défiguré par Bassompierre, n'est autre que Puysegur, cadet aux Gardes en 1617, plus tard mestre-de-camp du régiment da Piémont, et auteur de curieux mémoires.

perdus si les assiégés, remplis de terreur, eussent osé sortir de leurs murs. Créqui, ému du danger que couraient ces braves, détacha trois cents hommes, qui abordèrent avec des bateaux au pied du château, ramenèrent en triomphe leurs camarades, et construisirent à la tête du pont une barricade qui en fermait complètement l'issue. Le soir, la garnison demanda à capituler.

Cette action de vigueur mit fin aux troubles. Les Gardes Françaises suivirent alors le roi dans le voyage qu'il fit en Béarn, et contribuèrent à la soumission du château de Navarreins, où quatre compagnies demeurèrent pendant quelque temps en garnison.

Le 22 avril 1624, Louis XIII quitta Fontainebleau, et se rendit à Tours avec les Gardes. Le roi craignait que Duplessis-Mornay, qui commandait à Saumur, ne se déclarât pour les calvinistes ; il y envoya six compagnies du régiment avec les Gardes Suisses qui occupèrent le château. Le reste du corps suivit le roi en Saintonge, et arriva avec lui, le 29 mai, devant Saint-Jean-d'Angély, dont l'investissement était déjà commencé. Le soir même de ce jour, les assiégés mirent le feu à leurs faubourgs, à l'exception de celui de Taillebourg, enfermé par les bras de la Boutonne, et qu'ils espéraient conserver comme ils l'avaient fait en 1569. Mais Créqui s'y élance avec les Gardes, s'en empare, et eût poussé plus avant, si les assiégés, en se retirant, n'eussent rompu le pont qui rattache le fau-

bourg à la ville. Dans cette affaire, Créqui fut blessé à la joue.

Maître de cette position importante, le roi somme, mais inutilement, M. de Soubise de remettre la place. On distribue alors les attaques. Les Gardes Françaises, qui présentaient un effectif de quatre mille hommes, furent chargés avec Navarre et Rambures, de l'attaque de la Tour-Blanche. En peu de jours, la descente de fossé fut praticable, et les soldats se préparaient à l'assaut, quand la ville arbora le drapeau blanc. Les Gardes y entrèrent le 24 juin, et se saisirent des brèches et des corps-de-garde. Un seul officier avait péri à ce siège, c'était le capitaine de Matha, de la maison de Bourdeille.

La prise de Saint-Jean-d'Angély fut suivie de la reddition des places de Sainte-Foy, Castillon et Bergerac. L'attaque des retranchements de Clérac donna lieu à un sanglant combat qui dura depuis huit heures du matin jusqu'à neuf heures du soir. Les retranchements furent emportés, mais la victoire avait coûté au régiment cent cinquante hommes tués et autant de blessés. Parmi les morts, on avait à regretter particulièrement les lieutenants Mazotte et la Rivière.

Il restait à prendre la ville. Les habitants avaient juré de s'ensevelir sous ses ruines, et se disaient *soldats sans peur d'une ville sans roi*; mais, après une vigoureuse résistance, voyant leurs efforts inutiles, ils demandèrent à capituler. Pendant ce siège, un jour que

le roi visitait les batteries, un sergent aux Gardes (1), animé par la présence du souverain, sort de la tranchée suivi de dix soldats, marche droit à une demi-lune, l'escalade, en chasse les défenseurs et s'y loge. Louis XIII, qui connaissait presque tous les hommes de sa garde par leurs noms, applaudit à tant de courage et s'écria en battant des mains : « Voilà Lechesne ! voyez comme il fait bien ! » C'était beaucoup pour un roi qui parlait si peu.

Les Gardes Françaises terminèrent cette laborieuse campagne devant Montauban. Ils y ouvrirent la tranchée le 8 septembre du côté de Montmirail, et prirent une part active à toutes les opérations de ce siège long et meurtrier. Ils y perdirent le capitaine Castelnau et eurent un grand nombre de blessés ; parmi ces derniers se trouvait le marquis de Fourilles qui devint lieutenant-colonel du régiment en 1656. A la levée du siège, le régiment protégea la retraite de l'armée et rentra à Paris.

Créqui, nommé maréchal de France à la fin de 1621, eut la permission de se faire remplacer

(1) Dans les temps qui ont précédé la révolution, on s'est montré si avare de citations à l'égard des hommes qui n'appartenaient point à la noblesse titrée, que nous croyons remplir un devoir en inscrivant tout ce que nous avons pu trouver d'honorable concernant *les gens de rien*, rôturiers ou gentilhommes campagnards. Les noms que nous pourrions citer sont en bien petit nombre, et étaient certainement portés par de valeureux soldats.

dans le commandement du régiment par son fils, le marquis de Canaples (1) qui avait épousé une parente du duc de Luynes favori de Louis XIII et qui fut d'ailleurs un des plus braves chefs qui aient marché à la tête du corps.

M. de Soubise venait de s'emparer de l'île de Riez. Le roi partit de Paris avec les Gardes, le dimanche des Rameaux de l'année 1622 et se dirigea sur Nantes. A cette époque les marais du bas Poitou n'avaient pas encore été définitivement conquis sur l'Océan, et le territoire de Riez était séparé de celui de Saint-Gilles par plusieurs ilots et par un canal de cinq cents pas de largeur qu'on appelait le canal de Bosse et qui n'était guéable qu'à marée basse. Le 15 avril les Gardes s'aventurent bravement au nombre de quatorze compagnies dans ce chemin périlleux. Ils parviennent sans obstacle sérieux jusqu'à l'île de Mons et en chassent l'ennemi, mais il restait à franchir le détroit qui les séparait encore de l'île de Riez. A la basse mer et à la faveur d'une nuit sombre, ces braves soldats s'engagent dans le canal de Bosse, et quoiqu'ayant parfois de l'eau jusqu'à la ceinture, ils arrivent en si bel ordre sur l'autre rive, que l'ennemi,

(1) C'est à tort qu'on a compté Charles de Créqui, marquis de Canaples et François de Bonne de Créqui, comte de Sault, son frère, parmi les mestres-de-camp titulaires du régiment des Gardes. Le maréchal de Créqui ne se démit de sa charge qu'en 1633 et fut remplacé directement par Rambures.

après une lutte désespérée dans laquelle il perd 1,400 hommes, prend le parti de s'embarquer et de se retirer à La Rochelle.

Après avoir pourvu à la défense de l'île, le roi alla mettre le siège devant Royan. Au bout de quatre jours, les protestants, voyant les Gardes logés dans le fossé, rendirent la place.

Au siège de Sainte-Foy, où les femmes combattirent sur la brèche avec autant de vigueur que les hommes, les troupes royales étaient repoussées, les Gardes arrivent et la ville est emportée.

Au siège de Négrepelisse, le sergent Botillon va seul reconnaître la brèche, il est blessé, le régiment vole à son secours, et du même bond pénètre de vive force dans la place (10 juin), quoique la brèche fût défendue par deux ouvrages et vue à revers par le château. La résistance des habitants fut terrible, leur malheureuse ville fut livrée à un sac complet.

Les Gardes arrivent devant Saint-Antonin. Repoussés dans un premier assaut, ils donnent au deuxième avec tant de furie que la place, pour éviter le sort de Négrepelisse, demande à capituler.

Après cette conquête, Louis XIII se rendit à Toulouse avec deux compagnies. Les autres continuèrent la guerre en Languedoc sous les ordres du maréchal du Plessis-Praslin et prirent part au siège de Sommières, où le capitaine Pigeolet fut tué et à la soumission de Lunel au mois d'août. Bientôt après le régiment se trouva réuni tout entier sous les murs de Montpel-

lier. Il y fut chargé de l'attaque principale et y perdit le capitaine Castelnau et les enseignes Gault et Montigny. Après la reddition de Montpellier dont les Gardes prirent possession le 19 octobre, le corps suivit le roi en Provence et en Dauphiné, traversa Lyon le 3 décembre, et rentra à Paris le 10 janvier 1623. Il y resta jusqu'en 1627.

Ce repos de quatre années fut mis à profit pour perfectionner l'organisation et l'instruction du régiment des Gardes dont Louis XIII s'occupait exclusivement. Ce prince, plus que médiocre comme roi, entendait fort bien le détail des troupes. L'époque à laquelle nous sommes parvenus marque le commencement de la période la plus brillante de l'histoire de ce corps.

Cependant les Rochelais ne pouvaient souffrir que le roi eût fait élever le Fort Louis à une portée de canon de leurs murs, pour les contenir dans l'obéissance, et ils avaient appelé les Anglais à leur secours. Une flotte britannique venait de débarquer à l'île de Ré un corps d'armée commandé par le duc de Buckingham, qui mit le siège devant la citadelle de Saint-Martin défendue par le marquis de Toiras, mestre-de-camp du régiment de Champagne.

Le roi résolut d'aller en personne chasser les Anglais de l'Aunis et forcer la ville rebelle à rentrer dans le devoir. Quatorze compagnies des Gardes Françaises le devançant et arrivent à Marans, rendez-vous de l'armée. Le 4 août 1627, La Rochelle est investie, et

les Gardes prennent leurs quartiers au village d'Aytré. Bientôt Louis XIII amène le reste du régiment. La première opération fut de porter secours à Toiras (1). Huit cents hommes des Gardes, avec d'autres troupes, sont embarqués au Plomb sous les ordres de Canaples. Le 30 octobre, entre dix et onze heures du soir, ils mettent pied à terre près du Fort La Prée. Le sergent Carabin saute le premier à terre à la tête de dix hommes. Bientôt découverts par l'ennemi, les soldats aux Gardes sont attaqués vigoureusement au milieu de l'opération toujours si périlleuse d'un débarquement. Malgré cette difficulté qu'augmentait encore l'obscurité de la nuit, chaque compagnie prend successivement son ordre de bataille et fait si bien son devoir que les Anglais sont culbutés et refoulés dans l'intérieur de l'île et le corps de secours s'établit solidement dans le Fort La Prée. Un auteur contemporain et calviniste a dit à ce propos. « Ces troupes étoient d'hommes si choisis qu'elles eussent été capa-

(1) La garnison de Saint-Martin de Ré était réduite aux abois. Le lieutenant Saint-Preuil, des Gardes Françaises, qui avait voulu accompagner son ami Toiras dans sa périlleuse mission, réussit, au milieu de mille dangers, à traverser seul l'armée et la flotte anglaise, et vint rendre compte à Louis XIII, de la fâcheuse position de Toiras. Ce brave Saint-Preuil (François de Jussac d'Ambleville), l'un des plus brillants officiers de l'époque, se mit mal avec le cardinal de Richelieu qui lui fit trancher la tête en 1641 à Amiens, pour un acte d'indiscipline des plus pardonnables. Il avait battu, sans permission, un détachement espagnol.

bles de défaire le double de ce qu'elles étoient. » Dans cette action, le capitaine de Fourilles se distingua d'une manière toute particulière, ainsi que son lieutenant La Grange qui fut tué. Les capitaines de Mansan et Maleyssie y perdirent aussi la vie. Le capitaine de Restinclières avait été tué quelques jours auparavant en cherchant à rejoindre Toiras, son frère.

Le 6 novembre, Toiras prévient le marquis de Canaples que les Anglais doivent livrer le lendemain un assaut général à la citadelle de Saint-Martin. Averti par trois coups de canon, Canaples attaque Buckingham dans ses propres retranchements et le force à porter toutes ses forces de son côté; puis, satisfait d'avoir fait manquer l'assaut, il se retire par le bourg de la Flotte, y brûle dans le port trois vaisseaux anglais et rentre au fort La Prée.

Le lendemain, le maréchal de Schomberg débarquait avec de nouvelles troupes. A son approche, les Anglais levèrent le siège en toute hâte et voulurent se retirer dans le nord de l'île; mais, suivis de près par l'armée française et chargés au passage de l'isthme étroit qui est entre la Couarde et Ars, leur cavalerie fut renversée sur l'infanterie, et là commença une épouvantable boucherie. Précipités pêle-mêle dans la presque île de Loix par une charge furieuse des enfants perdus des Gardes Françaises, conduits par le jeune Droué, que soutenaient les capitaines Fourilles, Por-

cheux (1) et Tilladet avec leurs compagnies, presque tous ces malheureux Anglais furent passés au fil de l'épée ou noyés.

Les résultats de cette brillante affaire furent la prise de lord Montjoie, qui rendit son épée à un sergent des Gardes nommé Chabannes, du colonel Grey, commandant de l'artillerie, du chef de la cavalerie anglaise, de trente-cinq officiers et de cent-vingt soldats, avec tous les chevaux de l'armée; seize cent soixante-cinq cadavres furent comptés sur la plage, sans ceux que la mer emporta. Cinq colonels, trois lieutenants-colonels, vingt gentilshommes qualifiés, cent cinquante capitaines, lieutenants et enseignes avaient été tués. On ramassa sur le champ de bataille les armes de plus de trois mille hommes, et quinze cents soldats français furent vêtus des dépouilles des morts. Enfin les trophées de la victoire étaient quatre canons et quarante quatre drapeaux qui furent triomphalement transportés à Paris pour être déposés, les canons à l'Arsenal et les drapeaux à Notre-Dame.

Après l'embarquement des débris de l'armée de Buckingham, le bataillon des Gardes revint devant La Rochelle. Le roi s'étant décidé à prendre la place par la famine, le siège transformé en blocus dura en-

(1) Le capitaine Porcheux y fut mortellement blessé. Maleyssie, lieutenant de la mestre de camp, y fut blessé d'un coup de mousquet, et obtint une compagnie. Henri de Tardieu, marquis de Maleyssie, parvint au grade de maréchal-de-camp, le 28 mai 1637.

core près d'un an, et n'offrit plus aucune action digne d'être rapportée. A la fin d'octobre 1628, la ville réduite aux abois, consentit enfin à se rendre, et le 30, à sept heures du matin, quatre cents Gardes Françaises ayant à leur tête le duc d'Épernon, colonel-général de l'infanterie, y entrèrent et prirent possession des tours et des portes.

Quelques jours plus tard, Louis XIII reprit le chemin de Paris, laissant toutefois six compagnies du régiment pour la défense de l'île de Ré.

En 1629, le roi marcha au secours de Charles de Nevers, duc de Mantoue, que les Espagnols tenaient assiégé dans Casal, et demanda au duc de Savoie le passage à travers ses États. Sur la réponse équivoque du duc, Louis part de Grenoble malgré un froid rigoureux et s'avance vers le Pas de Suze. Un défilé, large au plus de six pas, entre deux montagnes d'une hauteur prodigieuse, et au delà un chemin couvert et trois retranchements formidables semblaient présenter un obstacle insurmontable. Le 6 mars, à six heures du matin, les Gardes Françaises et Suisses, le régiment de Navarre et celui d'Estissac, connu depuis sous le nom d'Auvergne, étaient en bataille devant le passage. Le maréchal de Bassompierre, voyant les troupes pleines d'ardeur, demande en ces termes la permission d'attaquer : « Sire, l'assemblée est prête, « les violons sont entrés et les masques sont à la « porte ; quand il plaira à votre majesté, nous donnerons le ballet. — Savez-vous, répondit le roi,

« que nous n'avons pas cent livres de plomb dans le
« parc d'artillerie ? — Laissez-nous faire, Sire, et
« tout ira bien. — M'en répondez-vous ? — Ce seroit
« témérairement fait à moi de cautionner une chose
« si douteuse : bien, vous répondez-je, que nous en
« viendrons à bout à notre honneur, ou j'y serai
« mort ou pris. — Allons, commencez donc, dit le
« roi. » A l'instant, les Gardes, suivis de Navarre et
d'Estissac, se précipitent dans le défilé et donnent tête
baissée sur les barricades avec une telle impétuosité,
que rien ne leur résiste. L'ennemi est poussé jusqu'en
vue de Suze qui se rend le soir même. Le duc de
Savoie, qui avait failli être pris, demanda la paix, et le
siège de Casal fut levé.

Quand le duc de Savoie vint faire sa cour à Louis XIII, celui-ci, au milieu de la conversation, apercevant un Garde qui était en faction devant sa porte, lui dit :
« Mon oncle, voyez-vous bien ce soldat qui est en
« sentinelle ? il se nomme Bréauté (1) : il est riche de
« plus de 30,000 livres de rente. J'ai, dans mon ré-
« giment des Gardes, quatre cents gentilshommes
« d'aussi bonne maison qui portent le mousquet. »

Cependant, les protestants avaient profité de l'éloignement de l'armée pour tenter encore une fois la fortune. Louis XIII repasse les Alpes avec une partie de ses troupes, et met le siège devant Privas. Les

(1) Le marquis de Bréauté devint mestre de camp du régiment de Picardie.

Gardes y eurent l'attaque de droite. A l'assaut du 26 mai, ils emportèrent l'ouvrage à cornes et la demi-lune, et en passèrent tous les défenseurs au fil de l'épée. Le capitaine de Marcillac et le lieutenant Pagne y furent tués. La prise de cette ville fut suivie de celle d'Alais et de la soumission de presque toutes les autres places occupées par les protestants. Montauban, ce dernier boulevard des réformés, se rendit et dut subir une garnison. Les six compagnies des Gardes Françaises, qui avaient été laissées l'année précédente dans l'île de Ré, y furent envoyées.

Le duc de Savoie n'avait pas plutôt vu l'armée française repassée de l'autre côté des monts, qu'il avait, lui aussi, recommencé la guerre. Le roi donna rendez-vous à ses troupes à Grenoble, où le régiment des Gardes se trouva réuni le 12 mai 1630. Il comptait alors quatre mille hommes sous ses enseignes. La campagne commença par la prise de Pignerol, où périt d'une mousquetade le capitaine Comminges. A l'investissement de Chambéry, les Gardes emportèrent le faubourg, mais Canaples, leur valeureux chef, y fut mortellement blessé (1). La ville se rendit peu après, et le régiment marcha à l'attaque du poste de Saint-Maurice, couvert d'un côté par l'Isère et de l'autre par des montagnes inaccessibles. Malgré les

(1) Il fut remplacé à la tête des Gardes par son frère François de Créqui, comte de Sault, qui exerça aussi à la place de son père jusqu'en 1633.

difficultés du terrain, ce poste fut emporté, et les Savoyards, mis dans une déroute complète, abandonnèrent tous leurs bagages et passèrent dans la vallée d'Aoste. Le lieutenant Guitaud perdit la vie dans ce beau combat.

Après ces rapides succès, le grand objet de la guerre était la délivrance de Casal, où Toiras, le brave défenseur de l'île de Ré, était assiégé par Spínola. Le duc de Montmorency fut chargé de porter de prompts secours à la place, et Louis XIII renforça de huit compagnies des Gardes Françaises la petite armée confiée au duc. Celui-ci s'enfonça dans les gorges voisines de Veillane pour rejoindre le maréchal de La Force campé près de Javenne. Au passage des défilés, au moment où elles allaient y pénétrer les dernières, les compagnies des Gardes furent chargées par 600 chevaux soutenus de 8,000 fantassins, l'élite des troupes impériales. Un combat terrible s'engagea, mais il eût fallu céder au nombre, si Montmorency, accourant à la tête des Gendarmes du roi, n'eût rétabli le combat par des prodiges de valeur. En vain, les vieilles bandes de l'Empereur font-elles de nouveaux efforts; frappées de terreur par l'impétuosité française, elles jettent enfin leurs armes et s'enfuient dans toutes les directions. Ainsi, 1500 hommes, attaqués dans un terrain défavorable par 9,000 hommes choisis, remportèrent la plus complète victoire. La moitié des Impériaux fut tuée ou prise, et les Gardes s'emparèrent de dix-neuf drapeaux, parmi lesquels se

trouvaient ceux du régiment de Gallas, général des troupes ennemies. Ce succès éclatant fut, il est vrai, payé cher. Quatre cents Gardes Françaises étaient restés sur le champ de bataille. Parmi les officiers qui versèrent leur sang dans ce mémorable combat, l'histoire ne cite que le marquis de Chouppes blessé.

Quelques jours après, Montmorency attaque les redoutes de Carignan. Trois cents Gardes marchent à la tête de l'armée : l'ennemi tente une résistance inutile ; un régiment espagnol est anéanti. Le prince de Savoie fait en toute hâte repasser le pont de Carignan à son armée, et les compagnies du régiment entrent dans la place. Ce fut le dernier exploit de cette guerre qui se termina bientôt par le traité de Chérasco. Les Gardes Françaises rentrèrent en France, et arrivés à Lyon, ils reçurent l'ordre de marcher sur Verdun que le roi voulait assiéger, mais qui se rendit avant leur arrivée.

En 1634, le régiment fit partie de l'armée de Lorraine qui prit Pont-à-Mousson et Nancy. Pendant cette campagne, on organisa dans le corps quatre compagnies de mousquetaires auxquels des chevaux furent donnés pour se transporter plus rapidement d'un point à un autre. Ces compagnies débutèrent au mois de juin au combat de Rouvray, où fut défaite la cavalerie du duc de Lorraine. « A la fin de novembre, ces mousquetaires montés, armés du corselet et du mousquet, et que le roi avoit surnommés ses *Griffons*, firent leur entrée à Paris aux grands

« applaudissements de la multitude émerveillée de « cette nouveauté (1). » Les autres compagnies des Gardes passèrent l'hiver à Metz.

En 1632, Gaston d'Orléans se jette dans le Languedoc, dont le duc de Montmorency avait le gouvernement, et y rallume la guerre civile. Le roi y envoie les maréchaux de Schomberg et de La Force, et leur donne 500 Gardes Françaises, parmi lesquels se trouvait une partie des mousquetaires. Schomberg, qui n'avait que 2,000 fantassins et 1,200 chevaux, rencontre bientôt les ducs d'Orléans et de Montmorency auprès de Castelnaudary. Ils avaient 10,000 hommes. Une action particulière engage une bataille générale. Les mousquetaires, jaloux de montrer leur valeur et leur adresse, escarmouchent sur la gauche des mécontents. Montmorency, oubliant le rôle d'un général, charge ces enfants perdus; mais presque tous ceux qui l'entourent sont renversés par une décharge faite à bout portant. « Le duc étoit « monté sur un généreux cheval de poil gris pom- « melé, gascon, tout couvert de plumes d'izabelle et « bleu, et lui d'un simple corps de cuirasse et de son « pot. Il portoit deux pistolets à l'arçon de sa selle,

(1) On a vu ailleurs, que déjà au seizième siècle, les mousquetaires des régiments d'infanterie avaient l'habitude de se monter. Cet usage avait à peu près disparu. En 1631, la mode en revint au contact des armées allemandes. On remarquera ce nom de *griffons*, dont le sens naturel présente de l'analogie avec celui de dragons.

« accompagnés de deux épées larges et courtes, et
« d'une autre à la main droite. Emporté par sa bra-
« voure, il franchit un fossé plein d'eau, suivi à
« peine d'une douzaine des siens. » Lauzières, capi-
taine aux Gardes, a son cheval tué sous lui; son fils
le croit mort, court pour venger son père, et perce le
cou de Montmorency d'un coup de pistolet. Le che-
val du duc ayant été tué dans le même temps et celui
d'un de ses cavaliers s'étant renversé sur lui, il fut
pris par les sergents Botillon et Sainte-Marie. La prise
de Montmorency laissa son armée sans direction, et
elle se dispersa. « Que j'aurais fait une belle escarre,
» disait l'infortuné duc, si ceux qui étoient avec moi,
» avoient voulu me suivre et me seconder ! — Oui,
» répondit un officier, si ceux que vous commandiez
» à Veillane n'eussent pas combattu contre vous. »
Les Gardes Françaises conduisirent à Toulouse leur
ancien général, et Richelieu le fit décapiter. La ba-
taille de Castelnaudary coûta au régiment les lieute-
nants Menneville et de Gade, qui y furent tués.

Au mois de mars 1633, le maréchal de Créquy
ayant été nommé ambassadeur à Rome, se démit du
régiment des Gardes qui fut alors donné au marquis
de Rambures (1), mestre de camp d'un régiment d'in-
fanterie célèbre à cette époque. Ce nouveau chef fut

(1) Le marquis de Rambures fut nommé maréchal-de-camp, le
3 octobre 1634. Il n'eut pas le temps d'arriver à de plus hautes di-
gnités.

reçu en grande cérémonie au bois de Vincennes, et faillit payer cher l'honneur qu'il eut ce jour-là de faire manœuvrer le corps devant la reine, car dans le feu de l'exercice, il fut grièvement blessé au visage par un maladroit.

Le cardinal de Richelieu s'était décidé (1634) à prendre part dans la guerre de Trente Ans contre la maison d'Autriche. L'armée française fut mise sur un pied formidable. Le régiment des Gardes, qui n'avait que vingt compagnies, fut porté, par ordre du 8 juillet 1635, à trente enseignes de 400 hommes chacune. Au commencement de cette année, douze compagnies s'étaient rendues à Pont-à-Mousson où se rassemblait l'armée du cardinal de La Valette. Les autres arrivèrent bientôt aussi en Lorraine avec le roi et firent le siège de Saint-Mihiel. Louis XIII étant ensuite retourné à Paris avec six compagnies, le reste du régiment fut partagé entre les armées d'Allemagne et de Lorraine. La première ravitailla Mayence malgré les efforts des Impériaux, et força le général Gallas à lever le siège de Deux-Ponts. Dans la nuit du 6 au 7 septembre, l'armée étant campée sur les bords du Rhin, près de Mayence, Gallas tenta de brûler le pont de bateaux qui établissait la communication des Français avec la ville. Des brûlots descendaient le fleuve et allaient atteindre le pont; mais les Gardes, toujours attentifs et prêts au combat, furent bientôt en bataille sur la rive, et ouvrirent un feu si terrible sur les nacelles qui accompagnaient les brûlots, que les soldats

chargés de l'entreprise ne songèrent plus qu'à se mettre à couvert. Les brûlots abandonnés vinrent échouer à vingt pas du pont.

Ce fut le 16 septembre que l'armée française, fatiguée d'une longue et pénible campagne, commença cette retraite sur Metz, qui lui fit tant d'honneur. Le 20, les douze compagnies des Gardes commandées par Guébriant, depuis maréchal de France, battirent, près de Messenheim, huit régiments impériaux conduits par Colloredo, prirent leur canon et un grand nombre de chevaux. Quelques jours plus tard, toujours à l'arrière-garde, elles défirent neuf régiments d'infanterie soutenus par six régiments de Croates ou de dragons. Enfin, après deux glorieux combats livrés à Haudreheim et Waudrevange, et des fatigues inouïes, l'armée arriva sous les murs de Metz.

Les compagnies qui faisaient partie de l'armée de Lorraine pendant cette même année, 1635, assiégèrent au mois de juin, sous les ordres du capitaine Du Hallier, le château des Bruyères, près de Rambervillers.

La campagne terminée, toutes les compagnies rentrèrent à Paris. En février 1636, le duc de Parme étant venu dans cette ville, le roi voulut lui montrer ses Gardes. La revue et les exercices qui eurent lieu au bois de Boulogne, près du château de Madrid, valurent au régiment un compliment très-flatteur, que nous rapportons pour constater la réputation dont jouissait le corps à cette époque. « C'est à bon droit,

« dit le duc , qu'on luy donne le tiltre de meilleur Régiment de toute la Chrestienté. »

L'année 1636 est restée célèbre dans nos annales par la panique qui s'empara des Parisiens, quand les Espagnols, se jetant sur la Picardie, se saisirent de Corbie et envoyèrent des partis jusqu'aux portes de la capitale.

Le régiment des Gardes sortit tout entier de Paris, pour s'opposer aux progrès des Espagnols. Seize compagnies furent jetées dans Guise, que l'ennemi n'osa pas assiéger; les autres, aidées du régiment de Piémont, lui disputèrent le passage de la Somme à Cérisy. Le capitaine de Matha y fut tué. Elles terminèrent la campagne par la reprise de Corbie, qu'elles occupèrent le 14 novembre.

En 1637, dix compagnies sont employées au siège de Landrecies où elles ouvrent la tranchée le 10 juillet au bastion de La Clochette. Elles contribuent ensuite à la prise du château de Busigny et de Maubeuge et font le siège de La Capelle au mois de septembre. Le marquis de Rambures, en allant reconnaître une redoute qu'on venait d'achever, fut enveloppé par sept mousquetaires espagnols et blessé de plusieurs coups d'épée et de mousquet. Comme on venait à son secours, les ennemis, ne pouvant l'emporter, l'achevèrent. Le régiment resta pendant dix-huit mois sans mestre de camp.

L'année suivante, dix compagnies étaient à l'armée du maréchal de la Force et dix autres à celle

du maréchal de Châtillon, toutes les deux agissant dans les Pays-Bas. Elles firent le siège de Saint-Omer qui fut levé, celui de Renti qui se rendit après huit jours de tranchée ouverte, et celui du Catelet que les Gardes et Picardie emportèrent d'assaut.

En 1639, le cardinal de Richelieu donna le régiment au comte de Guiche (1) auquel il fit épouser une de ses parentes, mademoiselle du Plessis-Chivray. Après avoir reconnu leur nouveau chef, les Gardes Françaises furent partagés entre les armées de Picardie et d'Italie. Une moitié, en quittant Paris, se rendit à Compiègne et se trouva à la prise d'Hesdin, où fut tué l'enseigne Bellebrune. Après le mauvais succès de la bataille de Thionville, elle alla renforcer l'armée du maréchal de Châtillon qui couvrait la Champagne, contribua à faire lever le siège de Mouzon défendu par Reffuges, capitaine du régiment, et prit part au siège d'Ivoy.

L'autre moitié des Gardes Françaises accompagna le roi à Lyon, se rendit au mois d'août à l'armée du comte d'Harcourt, et contribua à la prise de Quiers où le capitaine de Matha fut tué, au ravitaillement de Casal et au siège de Trino. Le 20 novembre, au combat de la Route, les Gardes Françaises, commandés

(1) Le comte de Guiche, nommé maréchal-de-camp le 17 avril 1635, lieutenant-général le 10 avril 1641 et maréchal de France le 22 septembre de la même année, était, si l'on en croit Tallemant des Réaux, un singulier personnage et avant tout un courtisan très-délié.

par le capitaine Porcheux, décidèrent, par leur intrépide valeur, le succès d'une journée qui devait être funeste. Ce fut après ce combat que le marquis de Léganèz, général de l'armée espagnole, fit dire au comte d'Harcourt que s'il était roi de France, il lui ferait trancher la tête pour avoir hasardé ses forces

Le cardinal de Richelieu qui voulait se l'attacher, lui avait d'abord promis en mariage sa nièce mademoiselle de Pontchâteau ; mais ayant trouvé à la placer plus à sa fantaisie, il dit au comte de Guiche : « Je vous avois promis mademoiselle de Pontchâteau la cadette ; je suis bien fâché de ne vous la pouvoir donner, et je vous prie de prendre à sa place mademoiselle du Plessis-Chivray : » Le comte de Guiche lui répondit bravement que c'était son éminence qu'il épousait, et qu'il prendrait celle qu'il lui donnerait. Le cardinal, charmé de sa docilité, le fit lieutenant-général, et lui confia le commandement d'une armée. Guiche, s'empressa de s'aller faire battre à Honnecourt, et le cardinal ne l'en fit pas moins maréchal de France. Tout cela le décrida si fort, qu'on donna le nom d'éperons à la Guiche, à certains grands éperons qui devinrent à la mode en ce temps-là. On fit aussi contre lui, après la déroute d'Honnecourt, plusieurs vaudevilles sur l'air de *Lampons*. L'un qui se terminait ainsi :

Monseigneur, prenez courage,

Il vous reste encore un page

Lampons, lampons,

Camarades, lampons.

semble faire allusion à quelque déplorable goût du maréchal. Quoi qu'il en soit, il prit le titre de maréchal de Guiche, mais le public s'obstina à le nommer le maréchal Lampons. On n'est pas impunément en France l'ami d'un premier ministre. Le maréchal de Guiche prit le nom de maréchal de Gramont le 4 octobre 1645, à la mort de son père. Louis XIV le contraignit en 1671 à se démettre de sa charge de colonel des Gardes Françaises.

CONTRE UNE SI GRANDE ARMÉE ; à quoi d'Harcourt répondit que s'il était roi d'Espagne, il lui ferait couper le col pour s'être si mal défendu AVEC UNE SI GRANDE ARMÉE.

En 1640 eut lieu le siège d'Arras. Les Gardes Françaises y ouvrirent la tranchée le 4 juillet et se distinguèrent à la reprise du fort Rantzaw. Le capitaine de Pauliac y fut tué. Les huit compagnies qui étaient en Italie servirent le 29 avril à l'attaque des retranchements de Léganèz devant Casal. Elles y furent repoussées trois fois par un feu à bout portant ; sans se laisser décourager, elles revinrent une quatrième fois à la charge, pénétrèrent jusqu'au milieu des bataillons espagnols, et s'emparèrent de la principale redoute, ce qui détermina la chute de toutes les autres. Le capitaine de Vieuxbourg perdit la vie dans cette attaque, ainsi que le lieutenant Villeblevin et l'enseigne du Buisson. Le capitaine du Bourdet, qui commandait le bataillon, y reçut vingt-deux blessures qui ne l'empêchèrent pas de servir au siège de Turin où les Gardes se rendirent ensuite (1).

Pendant ce siège, les Gardes défendirent vigoureusement, le 3 juin, le passage du Pô que Léganèz voulait franchir pour secourir la ville. Les capitaines

(1) Louis Acarie du Bourdet, capitaine aux Gardes dès 1632, parvint au grade de maréchal-de-camp le 10 mars 1649. Il donna sa compagnie en 1651 à son fils ; mais celui-ci ayant été tué devant Valenciennes en 1656, le père la reprit et ne s'en démit qu'en 1657.

des Réaulx et de Matha donnèrent, dans cette occasion, des preuves d'une valeur extraordinaire. Le premier fut blessé d'une mousquetade; le deuxième eut la tête emportée d'un coup de canon, après avoir tué de sa main plusieurs ennemis (1). L'enseigne de Sérizy perdit aussi la vie dans cette affaire.

Le corps combattit avec la même bravoure le 11 juin, quand les lignes françaises furent attaquées. Les compagnies des Gardes soutenaient le régiment de Nérestang, sur qui tombaient les principaux efforts des Espagnols. A la dernière charge que ceux-ci exécutèrent sur Nérestang épuisé par une lutte acharnée, les mousquetaires des Gardes s'approchèrent en silence, et, arrivés à vingt pas, ils firent une si furieuse décharge que, lorsque la fumée se fut dissipée, on n'aperçut plus que les talons des Espagnols en fuite. Turin capitula après quatre mois d'un siège qui présente une particularité unique dans l'histoire des guerres. La citadelle de Turin était occupée par

(1) Le comte Barthélemy de Matha, qui périt en cette occasion, était le quatrième frère tué depuis 19 ans à la tête de la même compagnie, qui fut donnée alors au cinquième et dernier de la famille de Bourdeille. Celui-ci était l'ami et le compagnon d'armes du célèbre chevalier de Gramont. Pour répondre une seule fois, à un grand nombre d'observations semblables que le lecteur pourra faire, en parcourant ces notices, on rappelle que les compagnies étaient la propriété, souvent la plus claire propriété d'une famille noble. Tous les membres de la famille servaient ordinairement dans la compagnie, ou du moins dans le corps, et se succédaient dans les charges d'officiers.

une garnison française aux ordres du comte de Couvonges, qui était assiégée par le prince Thomas de Savoie, maître de la ville. Le comte d'Harcourt assiégeait la ville avec une armée française et était lui-même assiégé dans ses lignes par les Espagnols de Leganèz.

Les huit compagnies dont il vient d'être question continuèrent de servir en Piémont en 1641, sous le comte d'Harcourt, dont le célèbre Jean de Werth disait : j'aimerais mieux être le général d'Harcourt que l'empereur. Elles prirent part cette année au siège d'Ivrée, au secours de Chivasso, à la prise de Ceva et de Mondovi, et enfin au siège de Coni, où le 1^{er} septembre elles emportèrent de vive force l'ouvrage à cornes. Elles prirent possession de la place le 8. « C'étoit une » ville pucelle, bien qu'elle eût déjà soutenu quatre sièges royaux. » Le régiment avait perdu, dans cette campagne, le capitaine Giscaro tué devant Ivree : le capitaine Buffalini se distingua fort et fut blessé à l'assaut de Coni.

Les compagnies qui servaient en Picardie firent, en 1641, le siège d'Aire, qui résista quarante-neuf jours. L'enseigne La Vaupalière y fut tué le 18 juin. Le 29, les Gardes perdirent un aide-major et 190 hommes en livrant l'assaut à la demi-lune. L'enseigne Rapont fut tué le 23 août et la place capitula le 26. Les Gardes terminèrent la campagne par le siège de Bapaume et partirent de cette ville

pour se rendre à Fontainebleau où était le roi (1).

En 1642, ils suivirent ce prince à l'armée de Roussillon. Le 18 mars, sous les ordres de l'illustre Fabert (2), ils ouvrent la tranchée devant Collioure, du côté de la redoute Sainte-Thérèse; le 24, ils attaquent 3,000 Espagnols, retranchés sur une colline et couverts par un ruisseau, les culbutent, les poursuivent jusqu'aux portes de Collioure, et emportent le fort d'Argillers et la redoute Sainte-Thérèse. Le capitaine d'Amfreville fut tué à l'assaut de ce dernier ouvrage, et deux enseignes y furent blessés. Le 1^{er} avril, les Gardes entrèrent de vive force dans la ville. On fit ensuite le siège de Perpignan, dont la prise termina la campagne de ce côté. Au retour de ce siège, sept compagnies, commandées par le capitaine de Fourilles, allèrent prendre possession de Sedan.

Les compagnies de l'armée d'Italie se trouvèrent au siège de Nice et à la prise de Tortone et de son

(1) La charge de lieutenant-colonel, occupée depuis 1610 par le capitaine Sainte-Colombe, fut donnée le 10 mai 1641 à Jacques de Simiane, comte d'Evennes, qui, après avoir longtemps servi dans Normandie, avait obtenu une compagnie aux Gardes en 1628. D'Evennes parvint au grade de lieutenant-général le 10 juillet 1652, et se démit de sa charge le 13 février 1656.

(2) Abraham de Fabert était entré cadet aux Gardes en 1613. Passé enseigne dans Piémont, puis major dans Rambures, il n'eut une compagnie aux Gardes que le 18 octobre 1639. Il la garda jusqu'en août 1643.

château, où presque tous les officiers furent blessés. Les capitaines Saint-Paul et des Réaulx, et l'enseigne Rouvroy, le furent grièvement; l'enseigne Grosbois fut tué.

La maladie et la mort de Louis XIII, au commencement de 1643, retinrent à Paris, pour protéger le jeune roi et la reine régente, la partie du régiment qui servait en France. Les Gardes Françaises ne figurèrent donc point le 19 mai à la bataille de Rocroi. Quatre compagnies furent envoyées plus tard à l'armée que commandait le duc d'Enghien en Lorraine. Elles se trouvèrent à la prise de Thionville, et firent partie, au mois d'octobre, du secours que le prince conduisit à l'armée d'Allemagne, occupée, sous les ordres du maréchal de Guébriand, au siège de Rothweil. Après la prise de cette place et la mort du maréchal, la confusion se mit dans l'armée, composée en grande partie d'étrangers; les compagnies des Gardes Françaises se retirèrent à Dillingen avec le comte de Rantzaw; elles y furent surprises par la cavalerie impériale, et forcées à se rendre.

Cette même année 1643, les huit compagnies de l'armée d'Italie contribuèrent à la prise de la citadelle d'Asti et au siège de Trino. Le capitaine Despanelles fut tué à ce siège, et le lieutenant d'Archeville fut blessé. Le 15 octobre, les Gardes investirent Ponte di Stura, et repoussèrent une sortie le jour de l'ouverture de la tranchée. Le lieutenant de Pintin y reçut une blessure. Ce siège termina la campagne de 1643,

la dernière que les Gardes Françaises aient faite en Italie.

En 1644, le régiment entier, sauf quelques compagnies de service auprès du roi, était à l'armée de Flandre sous le duc d'Orléans, et ouvrit la tranchée devant Gravelines le 18 juin. A l'assaut général, malgré la vive résistance des assiégés, les Gardes, après un combat opiniâtre de deux heures, emportèrent le haut du bastion, et s'y établirent solidement. La ville s'étant rendue le lendemain, ils furent employés à soumettre les forts situés sur la rivière d'Aa, et terminèrent cette campagne en forçant les retranchements des Espagnols à Steenfort.

L'année suivante, le régiment est au passage de la rivière de Colme, à la prise de Mardyk, du fort de Lencke qu'il emporte le 23 juillet, de Bourbourg, Menin, Armentières, Béthune et Saint-Venant. Quatre compagnies, détachées en Lorraine avec le capitaine Magalotti, firent le siège de La Mothe, où le capitaine de Pruneloy fut tué le 21 juin. Quelques jours auparavant, le capitaine des Essarts avait été emporté d'un coup de canon.

En 1646, les Gardes font toujours partie de l'armée de Flandre sous le duc d'Orléans. Ils étaient commandés par le baron de Courcelles (1), premier

(1) Le baron de Courcelles (Jean-François de Biet de Boitron) fut nommé maréchal-de-camp le 20 novembre 1648. Il resta premier capitaine jusqu'à sa mort en 1661.

capitaine, et ouvrent la tranchée devant Courtrai dans la nuit du 14 au 15 juin. Après un siège pénible, contrarié par la présence de 30,000 Espagnols qui inquiètent journellement l'armée française, la ville capitule sous les yeux de l'ennemi. Le lieutenant chevalier du Luc et l'enseigne de Passy sont grièvement blessés à ce siège. Le régiment participe ensuite à la prise de Berghes et à la reprise de Mardyk. Le capitaine de Bellebrune est blessé, le 9 août, à l'ouverture de la tranchée devant Mardyk ; les lieutenants de Froulay et de Genlis le sont à leur tour à la sortie exécutée le 10 par les assiégés, et le capitaine comte de Grignan est tué d'un coup de fauconneau qui lui emporte la tête au moment où il dirige l'attaque de la demi-lune, dans la nuit du 22 au 23. Les lieutenants de Gastines et Parfait sont blessés dans la même occasion, et le lieutenant de Pradel, depuis lieutenant-colonel du régiment, l'est le lendemain. La ville arbore le drapeau blanc le 24. Les Gardes passent de là au siège de Furnes et ensuite à celui de Dunkerque, où les vingt compagnies présentes sont divisées en deux bataillons qui ont chacun leur attaque particulière, et qui rivalisent de bravoure dans les combats des 24 et 25 septembre et 1^{er} octobre. Dans une de ces actions, le capitaine Porcheux et les lieutenants Romé, Chailly-Brécour, baron de Dennemarie, et du Vouldy, sont blessés.

Six compagnies étaient dans Armentières en 1647 quand l'archiduc Léopold-Guillaume vint assiéger cette

place. Elles eurent la plus grande part à la belle et vigoureuse défense qu'y fit le marquis du Plessis-Bellièvre. D'autres compagnies se trouvèrent cette année à la prise du fort de la Knocque et au siège de Dixmude. Quatre cents Gardes Françaises, chargés d'attaquer une demi-lune de Dixmude, s'élancent au signal, et, guidés par les lieutenants de Noncour et de Vieuxbourg, qui firent admirer leur audace, ils franchissent à découvert un espace de plus de cent pas, renversent les palissades, gravissent le talus de l'ouvrage et en chassent l'ennemi qui est encore contraint d'abandonner les deux demi-lunes voisines. Les assiégés sont alors poussés si brusquement au-delà du fossé que quelques Gardes, passant pêle-mêle avec eux sur un petit pont fait de deux planches qui répondait à une fausse-porte, pénétrèrent jusque dans la ville qui capitule le lendemain.

Une autre partie du régiment faisait pendant ce temps-là le siège de la Bassée, où elle emportait aussi une demi-lune de vive force. Elle coopérait ensuite au siège de Lens et au combat de Pont-à-Vendin, qui fut un épisode de ce siège. Le 28 août les Gardes Françaises emportaient encore une demi-lune à Lens; ce fut là et dans leurs rangs que le brave maréchal de Gassion trouva une mort glorieuse. Avec lui périrent le capitaine de Montigny et le lieutenant Campagnols. Le capitaine Droué fut blessé.

En 1648, le régiment est sous les ordres du grand

Condé. On fait d'abord le siège d'Ypres où le lieutenant La Grèze est tué. On rencontre ensuite les Espagnols dans la plaine de Lens. Condé, qui avait cru n'avoir affaire qu'à une partie de l'armée ennemie, reconnaît bientôt son erreur et ordonne la retraite. Les Gardes Françaises, placés en première ligne dans l'ordre de combat, forment alors l'arrière-garde et sont fort maltraités par la cavalerie lorraine. Le lendemain 19 août, le prince est contraint d'accepter la bataille et place le régiment en réserve, prêt à rétablir avec lui le combat, si quelque point de sa ligne d'infanterie vient à faiblir. Les Gardes murmurent tout bas de l'inaction à laquelle ils semblent condamnés, mais les événements de la journée se chargent de justifier les prudentes mesures du général. Dans un moment décisif, sur un signe de Condé, le régiment s'élance à travers les intervalles des bataillons placés en avant, reprend la tête de l'armée, détruit un régiment espagnol et deux régiments allemands, et détermine par des prodiges de valeur le succès de la journée. Cette charge mémorable coûta cher aux Gardes Françaises. Vingt-deux officiers restèrent sur le champ de bataille, tués ou blessés. Les morts étaient les capitaines de Cavoye, Saint-Val, Belle-brune, Matarel, Porcheux et d'Héricourt, et les lieutenants Dennemarie, Noncour et Salins d'Espesses. Les capitaines de Langlade, Vittermont, de Villiers, Boisdavid, Boisseleau, Genlis, Pradel, les lieutenants de Nancre, Renouard, Cursy et Vieuxbourg, et les

enseignes de Brossin et Bazicourt étaient plus ou moins grièvement blessés. Les capitaines Chalmazel et Riberpré avaient été blessés et faits prisonniers dans la retraite de la veille.

Après la victoire de Lens, les troubles naissants de la Fronde rappellent les Gardes Françaises à Paris. Ils contribuent le 26 août à l'arrestation des présidents Broussel et Blanckmesnil, et le lendemain 27, deux cents hommes, commandés par le capitaine Droué, arrachent des mains de la populace, qui voulait le tuer, le chancelier Séguier et le mettent en sûreté au Palais-Royal. Pendant le blocus de Paris, le régiment fut logé à Poissy pour être à portée du roi qui s'était retiré à Saint-Germain. Après la paix de Ruel, il retourna en Flandre et fit le siège d'Ypres que l'archiduc avait repris et celui de Cambrai qui fut levé. Il participa ensuite à l'attaque des retranchements de l'armée espagnole à Neufville et au siège de Condé. Dès leur arrivée devant cette place, les Gardes emportèrent le faubourg et se logèrent sur le bord de la contrescarpe, ce qui força la ville à se rendre le lendemain.

La Bourgogne se soulève en 1650, après l'arrestation des princes de Condé et de Conti. Les Gardes marchent vers cette province avec le roi et la reine mère. Ils arrivent le 16 mars à Dijon et investissent Seurre aux cris de : Vive le roi. La garnison répond à ce cri et la ville ouvre ses portes.

La paix étant faite en Bourgogne, le régiment passe

à l'armée de Picardie sous les ordres du maréchal du Plessis-Praslin. Quatre compagnies sont jetées dans Arras et quatorze dans Saint-Quentin. Les autres tiennent la campagne et se trouvent au mois de décembre à la prise de Rethel et à la bataille livrée le 15 devant cette ville, et dans laquelle Turenne, un moment rebelle, fut battu par une circonstance qui démontre à quel point la guerre était méthodique à cette époque et combien les mouvements de troupes sur le champ de bataille étaient rares. Les Gardes, au début de l'affaire, étaient au centre de l'armée royale ; mais le capitaine de Pradel, qui les commandait, voulut avoir l'aile droite qu'il considérait comme le poste le plus honorable et où se trouvait Picardie. Le mouvement s'exécute, et Turenne, croyant voir du désordre, descend du poste avantageux qu'il occupait et charge à la tête de toutes ses forces. Reçu par les Gardes Françaises et Picardie avec une vigueur à laquelle il ne s'attendait pas, il voit son infanterie espagnole enfoncée, perd quatre mille hommes et huit canons, et ne parvient à s'échapper que par le dévouement de quelques braves. Cette victoire, qui coûta au corps le capitaine Cumiac, fut suivie de la prise de Château-Porcien, après laquelle le régiment rentra à Paris.

En 1651, quelques compagnies furent envoyées en Guyenne sous le comte d'Harcourt. Le prince de Condé assiégeait Cognac. Le comte réunit son armée à Saint-Jean-d'Angély, court à Cognac et attaque le

14 novembre l'armée des princes qui est complètement dispersée. Après ce succès, le comte d'Harcourt s'assure de Tonnay-Charente et marche sur La Rochelle, où le comte du Daugnon s'était déclaré pour Condé et s'était emparé des tours du port. Quatre compagnies des Gardes, commandées par le comte d'Estissac, en commencèrent l'investissement. La tour de la Chaîne et celle de la Lanterne capitulèrent immédiatement, mais il fallut attaquer régulièrement la tour Saint-Nicolas. Une mine y ayant été pratiquée, la garnison effrayée jeta du haut en bas de la tour son commandant, nommé Besse, capitaine au régiment d'Aunis. Ce malheureux eut la chance cruelle d'y arriver sain et sauf; les assiégeants le tuèrent à coups de piques. Cette affaire et la soumission de Bordeaux terminèrent la campagne.

Pendant celle de 1652, une partie des Gardes servit encore en Guyenne et fit le siège de Saintes. Les compagnies qui étaient restées à Paris reprirent Saint-Denis, et le 2 juillet se trouvèrent à la bataille du faubourg Saint-Antoine. Elles étaient à l'aile droite de l'armée de Turenne avec le marquis de Saint-Mégrin, et donnèrent tête baissée sur les barricades de la rue de Charonne. Mais après la mort de Saint-Mégrin, elles faiblirent, furent repoussées et perdirent même quelques drapeaux. D'autres compagnies étaient cette année dispersées dans les garnisons de Flandre; elles prirent part à la défense de Dunkerque et de Gravelines. Les capitaines Boisse-

leau et Villers-Courtiin se signalèrent en conduisant trois cents hommes choisis de Dunkerque à Gravelines à travers l'armée espagnole.

En 1653, dix compagnies des Gardes, aux ordres du capitaine de Vautourneux, arrivent le 15 septembre devant Mouzon, et entrant immédiatement en garde, y poussent les travaux avec une telle activité que la place capitule le jour même. Elles se rendent ensuite devant Sainte-Menehould, et ouvrent la tranchée le 31 octobre. Le roi assistait à ce dernier siège. Les Gardes emportèrent d'assaut la demi-lune le 31 novembre. Le capitaine de Charmont y fut tué. Sa compagnie fut donnée au lieutenant d'Orties qui avait été gravement blessé (1).

L'année suivante, la tranquillité régnant momentanément dans le royaume, les Gardes Françaises accompagnèrent le roi à Rheims, où il fut sacré. Ils partirent de là pour se rendre au siège de Stenay, où ils ouvrirent la tranchée le 4 juillet. Le régiment y perdit les capitaines du Thil, de Rouvray et d'Ervillé. Après la reddition de Stenay, il marcha à l'attaque des lignes espagnoles devant Arras. Il était à la droite avec le maréchal d'Hocquincourt. Dans cette sanglante affaire périrent les capitaines de Lognac et Cassedieu, les lieutenants ou enseignes de Castellan,

(1) Antoine de Boissonade d'Orties obtint le grade de maréchal-de-camp le 25 février 1677.

de Bragelonne et de La Folie. Les capitaines de Vittermont, Vieuxbourg et Bazicourt, les lieutenants Bezonville, Gremonville, Cavoye, Dennemarie, Sollière, Erronville et Bernier, et les enseignes d'Aspremont, Montigny, Ivoy et Saint-Cosme y furent blessés.

En 1655, tout le régiment, sauf deux compagnies qui demeurèrent à La Fère auprès du roi, se rendit au siège de Landrecies. Le 1^{er} bataillon y ouvrit la tranchée le 26 juin à l'attaque de Turenne. Il fut ensuite au siège de Condé, où le capitaine de Vautourneux (1) fut tué dès l'ouverture de la tranchée, le 16 août. Le capitaine de Raré fut tué le lendemain, ainsi que le lieutenant Misery en emportant l'ouvrage attaqué. Les capitaines d'Orties et Rubantel, et les lieutenants de Tracy et d'Aspremont furent blessés à cet assaut. La place capitula le 18, et les Gardes allèrent ouvrir la tranchée devant Saint-Ghislain sous les yeux du roi qui venait d'arriver à l'armée.

En 1656 (2), le régiment fut partagé entre les deux

(1) Gaston de Bellanger de Vautourneux avait eu le brevet de maréchal-de-camp le 1^{er} avril 1654.

(2) Michel de Chaumejean, marquis de Fourilles, entré aux Gardes le 16 mai 1617, obtint la charge de lieutenant-colonel, le 14 février 1656. Il était maréchal-de-camp depuis le 10 mars 1649. Il fut nommé lieutenant-général le 25 octobre 1656, et se démit de la lieutenance-colonelle en mars 1667, après 50 ans de services non interrompus dans le corps.

armées des maréchaux de Turenne et de La Ferté. Ces deux maréchaux se réunirent le 15 juin pour faire le siège de Valenciennes. Les Gardes furent fort maltraitées dans la sortie que firent les assiégés dans la nuit du 15 au 16 juillet, pendant que le prince de Condé attaquait les lignes de l'armée française. Les officiers qui furent tués ou qui moururent des blessures reçues dans cette malheureuse affaire, étaient les capitaines Vittermont (1), d'Acquigny, de Rubantel, du Bourdet et Maupeou-Noisy, et le lieutenant des Aubins. Le lieutenant d'Aspremont reçut trois coups de mousquet au travers du corps; il en guérit. Après la levée du siège de Valenciennes, et quelques manœuvres dans le Hainaut, les Gardes reprirent leurs quartiers habituels.

En 1657, le régiment fut partagé comme dans la campagne précédente. Les compagnies, qui étaient à l'armée de Turenne, investirent Cambrai. Le prince de Condé contraignit encore les Français à lever ce siège. Les compagnies qui faisaient partie de l'armée du maréchal de La Ferté assiégèrent Montmédy qui capitula après quarante-six jours de tranchée ouverte. Turenne prit Saint-Venant, fit lever le siège d'Ardres et assiégea la Mothe-aux-Bois, qui fut rasée. A la fin de cette campagne, pendant laquelle Tu-

(1) Alexandre du Bosc de Vittermont, entré aux Gardes en 1637, était maréchal-de-camp, depuis le 3 septembre 1649.

renne enleva encore Bourbourg et Mardyk, les quatorze compagnies des Gardes de son armée s'établirent en quartiers d'hiver à Calais. Elles avaient perdu devant Mardyk le capitaine de Marigny et le lieutenant de Ligny.

Ces compagnies quittèrent Calais le 15 mai 1658, sous les ordres du comte de Guiche (1) et joignirent l'armée au Vieux-Hesdin. Le 19, elles attaquèrent les régiments irlandais d'York et de Muskerry retranchés à Mont-Cassel et leur firent 500 prisonniers. Elles se rendirent de là au siège de Dunkerque, où tout le régiment se trouva réuni le 25 mai. Les Gardes ouvrirent la tranchée devant cette place dans la nuit du 4 au 5 juin. Dans la sortie que les assiégés firent le 7, le comte de Guiche reçut un coup de mousquet qui lui déchira la main droite et qui l'empêcha de prendre part avec le régiment à la bataille des Dunes livrée le 14. Le prince de Condé qui se trouvait dans les rangs de l'armée ennemie, voyant l'ordre de bataille des Français et la fière

(1) Armand de Gramont, comte de Guiche, avait obtenu à l'âge de 12 ans, le 26 avril 1649, la survivance de son père, en qualité de mestre de camp des Gardes Françaises. Il ne commença à exercer cette charge qu'en février 1658. Nommé maréchal-de-camp, le 25 septembre 1663 et lieutenant-général le 18 octobre 1664, quelques indiscretions sur les amours de Louis XIV le firent exiler en Pologne. Il ne rentra que sous la condition de se démettre de sa survivance, et n'a jamais exercé en titre. C'est donc à tort qu'on l'a compté parmi les mestres de camp ou colonels des Gardes Françaises.

contenance des régiments qu'il allait avoir à combattre, dit au jeune duc de Gloucester : « Vous n'avez jamais assisté à une bataille ? — Non, répondit le duc. — Eh ! bien vous allez voir comment on en perd une. » Les compagnies des Gardes Françaises étaient à l'aile droite que Condé s'était chargé d'attaquer en personne, et elles contribuèrent beaucoup au succès de la journée en rendant inutiles les efforts inouïs que fit ce prince pour rétablir de son côté la bataille déjà perdue par les Espagnols du côté de la mer.

Ce même jour, les compagnies restées à la garde des tranchées devant Dunkerque soutinrent et repoussèrent une grande sortie. L'enseigne de Galines y fut tué. Le régiment prit possession de Dunkerque le 23 juin, et le même jour, une partie du corps alla ouvrir la tranchée devant Berghes-Saint-Winoc qui fit peu de résistance. Douze compagnies prirent part aux opérations du siège de Gravelines. Dès le lendemain de l'ouverture de la tranchée, elles s'emparèrent de la demi-lune, ce qui amena peu de jours après la capitulation. Les Gardes perdirent devant Gravelines le capitaine Maupeou et le lieutenant Brécourt. Beaucoup d'officiers y furent blessés. Le lieutenant d'Aspremont eut la mâchoire fracassée par un éclat de grenade (1).

(1) François de la Mothe-Villebert, vicomte d'Aspremont, entré aux Gardes en 1654, fut nommé capitaine en 1659. Il se démit de sa compagnie en 1672, fut fait brigadier le 3 novembre 1673, et maréchal-de-camp le 25 février 1677.

Les armées réunies de Turenne et de La Ferté prirent ensuite Audenaerde, Menin, Ypres et autres petites places de la Flandre (1). A la paix six compagnies demeurèrent dans Audenaerde et quatre dans Ypres. Les autres accompagnèrent le roi lorsqu'il se rendit en 1659 au devant de l'Infante Marie-Thérèse.

Après le mariage de Louis XIV en 1660, Ypres et Audenaerde ayant été rendues à l'Espagne, tout le régiment se trouva réuni à Paris et y jouit enfin des douceurs de la paix, après quarante-cinq campagnes de guerre consécutives.

(1) Le 23 août 1658, un conflit survenu entre le Parlement et les Augustins du grand couvent de Paris, donna lieu à une expédition burlesque, mais sanglante. Les religieux ayant refusé d'obéir à un arrêt du Parlement qui les condamnait, la Cour fut obligée d'employer la force. Le couvent fut investi par les archers de la ville et par les compagnies des Gardes Françaises restées à Paris. On essaya vainement d'enfoncer les portes; elles avaient été murées en dedans. On dut travailler à faire une ouverture dans la muraille du jardin, du côté de la rue Christine. Les Augustins sonnent alors le tocsin et tirent des coups de mousquets sur les assiégeants. Ceux-ci occupent les toits des maisons voisines, et, couverts par les cheminées, font feu sur les moines, dont il y eut deux de tués et autant de blessés. La brèche étant faite, les religieux eurent la témérité d'y porter le Saint-Sacrement : enfin voyant que l'on allait passer outre, ils capitulèrent. Le Parlement fit arrêter onze moines, qui furent mis à la conciergerie. Un mois après, Mazarin, qui n'aimait pas le Parlement, fit enlever les prisonniers et les fit reconduire en triomphe à leur couvent, au milieu des Gardes françaises Frangées en haie.

En 1661, dix compagnies se rendirent à Nancy pour contribuer à la démolition des fortifications de cette ville.

L'année suivante, dix autres compagnies aux ordres du capitaine Monpezat, furent envoyées dans le Boulonnais pour faire cesser les troubles qui agitaient cette province et assistèrent le 2 décembre à la remise qui fut faite par les Anglais à Louis XIV de la ville de Dunkerque. Au mois de septembre le lieutenant-colonel de Fourilles eut ordre d'aller s'emparer de Bellisle avec dix compagnies des Gardes Françaises et 600 hommes des Gardes Suisses, ce qu'il exécuta sans trouver d'opposition.

Les dix compagnies qui étaient à Nancy investirent Marsal le 17 août 1663. Le roi étant venu en Lorraine, vingt-neuf compagnies prirent part au siège de cette place qui se rendit le 4 septembre.

L'année 1664 est célèbre par l'expédition dirigée contre l'Afrique où les troupes françaises n'avaient pas mis le pied depuis saint Louis. Six compagnies des Gardes, commandées par le major Catelan, y prirent part et s'embarquèrent à Toulon le 1^{er} juillet sur la flotte du duc de Beaufort. L'armée arriva devant Djigelli et débarqua le 22 sans résistance. Les volontaires, jetés les premiers sur le rivage, s'emparèrent d'un marabout, sous la protection duquel les autres troupes prirent terre successivement, le bataillon des Gardes en tête. Celui-ci occupa immédiatement la droite de l'ordre de bataille, et s'établit sur une hauteur ayant

à sa gauche un bataillon de Malte et un bataillon de Picardie. Pendant que le reste de l'expédition, qui se composait d'un bataillon de chacun des régiments de Navarre, de Normandie, Royal et des Vaisseaux, mettait le pied sur la plage, les Gardes entretenaient un feu très-vif de mousqueterie avec les Arabes dispersés dans les broussailles. Tout à coup la cavalerie africaine se précipite à toute bride et sans ordre sur les trois bataillons, et malgré leur énergique résistance et le feu de la flotte, elle parvient à couper quelques pelotons qui sont impitoyablement massacrés. Cependant les troupes françaises fondent sur cette cavalerie piques baissées et la forcent à se retirer.

Le soir même le bataillon des Gardes campa sur une colline qui domine Djigelli. Cette ville fut abandonnée de ses habitants et occupée par les autres régiments. Le lendemain les Arabes, se glissant à travers les broussailles, cherchèrent à surprendre les Gardes sur la hauteur qu'ils occupaient. L'action fut des plus vives, mais l'ennemi fut rejeté dans la plaine. Là périrent les chevaliers de Champigny, de Bar, Pilles et Amaury avec une trentaine de soldats; presque tous les autres officiers furent blessés.

Quelques jours après, 9,000 Arabes fondirent sur un poste défendu par une compagnie de Normandie qui fit des prodiges, mais qui eût succombé sans le prompt secours des Gardes et de quelques autres corps qui mirent les assaillants en fuite malgré leur supériorité numérique.

Au mois d'octobre, les maladies, la nostalgie et la difficulté de s'établir solidement dans un pareil pays forcèrent l'expédition à se rembarquer. Le temps n'était pas encore venu. Le chevalier de Saint-Germain se fit tuer bravement en protégeant le rembarquement.

En 1666 et 1667, le régiment fit partie des camps de plaisance que le roi assembla alors pour la première fois, et il partit en 1667 du camp de Compiègne pour l'expédition de Flandre (1). Les quatre bataillons réunis aux quatre bataillons des Gardes Suisses et aux trois bataillons du régiment du Roi formaient une brigade d'élite. Le 22 juin, les Gardes Françaises, commandés par le maréchal de Gramont, supprimèrent la cérémonie de l'ouverture de la tranchée devant Tournay, s'emparèrent sur le champ du chemin couvert, repoussèrent une sortie des assiégés et s'établirent aux applaudissements de l'armée sur l'ouvrage qu'ils venaient d'emporter (2). Cette manière de procéder amena la capitulation de la place et de la citadelle dès le 25. Qua-

(1) La lieutenance-colonelle fut donnée le 1^{er} mars, 1667, au capitaine François de Pradel, qui, entré aux Gardes le 30 décembre 1645 en qualité de lieutenant, avait été fait maréchal de camp à la fin de 1650 pour sa belle conduite à la bataille de Rhétel, et lieutenant-général en 1657.

(2) Le capitaine Henri Bonneau de Tracy y eut la mâchoire brisée d'un coup de mousquet. Cet officier parvint au grade de maréchal-de-camp, le 6 décembre 1677.

tre compagnies y furent laissées en garnison. Douai se rendit quelques jours après et on y plaça six compagnies. Le siège de Lille offrit plus de difficultés (1). Le régiment y emporta le chemin couvert et la demi-lune et fit presque tous les travaux. Il y perdit le capitaine Cattinat d'Arcy, frère de celui qui fut depuis maréchal de France, et les lieutenants Briçonnet, Cavoye et de Gaudony. L'aide-major de Montgimont mourut de ses blessures, et le capitaine Magalotti, depuis lieutenant-colonel, y reçut une balle qui lui traversa le corps : le major Catelan y fut aussi blessé. Les vingt compagnies qui avaient pris part au siège, furent mises en garnison dans Lille et y passèrent l'hiver.

En 1668, le régiment fit l'expédition de Franche-Comté. Au siège de Dôle, il attaqua comme à Tournay tous les dehors et les emporta de vive force. L'ancien lieutenant-colonel marquis de Fourilles fut tué dans cette affaire avec le lieutenant D'Espiez. Le capitaine Bonvisé y fut dangereusement blessé.

Cinq cents Gardes, commandés par le major Catelan firent partie du secours envoyé en 1669 par Louis XIV aux Vénitiens assiégés dans Candie par les Turcs. Ce détachement s'embarqua au mois de juin à Toulon et arriva en vue de l'île le 22 du même mois. Débar-

(1) Vauban obtint une lieutenance aux Gardes, en récompense de ses services au siège de Lille. Il était déjà capitaine dans Picardie, et avait été lieutenant-colonel du régiment de La Ferté.

qués le lendemain, les Gardes Françaises marquèrent leurs premiers pas par un succès éclatant ; les travaux des Turcs furent emportés et bouleversés ; mais malheureusement le feu prit à un dépôt de poudre et de munitions dans la batterie dont venaient de s'emparer les Gardes, tua ou mutila un grand nombre d'officiers et de soldats et mit le désordre et l'épouvante dans le reste. Les Turcs profitèrent de ce terrible accident pour charger. L'expédition fut manquée et les Français furent bientôt obligés de se rembarquer. Ils étaient de retour à Toulon le 26 septembre. Le major Catelan (1) avait été blessé à mort dans la grande sortie du 25 juin. Le capitaine de Montreuil et les lieutenants Bauvais et D'Q y furent tués. Les blessés furent les capitaines Calvisson, Croissilles, Montigny et Moissac, le chevalier des Alleurs, enseigne, et le sous-lieutenant de La Hoguette qui eut la cheville brisée par une balle.

Pendant les dix années qui venaient de s'écouler, le régiment des Gardes Françaises avait reçu, comme toutes les autres troupes, de nombreuses améliorations dans son organisation, dans son armement et dans sa tenue.

Les Gardes Françaises n'avaient pas encore eu, à

(1) Louis Catelan, enseigne aux Gardes en 1643, obtint la charge de major le 20 mars 1661. Il eut un brevet de brigadier d'infanterie à la création de cette charge, le 27 mars 1668.

proprement parler, d'uniforme. Il leur avait été distribué à différentes époques, notamment à l'occasion des mariages et enterrements des rois, des habits de livrée, appelés hoquetons. Ces habits aux couleurs royales, bleu, rouge et blanc, n'étaient revêtus que dans certaines cérémonies spéciales et ne constituaient point une tenue militaire. Depuis le règne de Louis XIII, quelques capitaines s'étaient efforcés de mettre de l'uniformité dans l'habillement de leurs compagnies, mais chacun avait réglé le costume de ses hommes suivant sa fantaisie, Louis XIV mit enfin un terme aux inconvénients de cette bigarrure, en prenant à son compte l'habillement des troupes.

L'uniforme que reçut le régiment en 1670 se composait d'un vaste habit-tunique gris blanc, galonné d'argent sur les coutures, sur les poches et les parements, d'une culotte écarlate et de bas de la même couleur. Le chapeau noir à larges bords ornés de plumes, la cravate blanche à rabat et le ceinturon portéepée en peau jaune complétaient cette tenue. Les officiers, pour se distinguer de la troupe, portaient l'habit écarlate et la cuirasse.

Louis XIV assembla cette même année 1670 à Compiègne un camp de plaisance pour juger de l'effet de ses innovations. Le régiment fit tout entier partie de ce camp et fut trouvé fort beau.

En 1671, quatorze compagnies se rendirent au camp de Dunkerque commandé par le comte de

Duras, et passèrent au mois de septembre dans l'électorat de Cologne, où elles hivernèrent.

Au commencement de 1672, le roi qui avait, le 28 octobre de l'année précédente, exigé la démission du maréchal de Gramont, colonel des Gardes Françaises, et celle de son fils le comte de Guiche, pourvu de la survivance de cette charge, donna le régiment au duc de la Feuillade (1), qui fut installé de la manière suivante. Les compagnies qui étaient alors à Paris eurent ordre de se rendre à Saint-Germain. On en fit deux bataillons qui furent placés entre les deux châteaux, se faisant face l'un à l'autre. Le roi, à cheval, s'étant mis entre deux, commanda aux officiers de s'approcher. Il prit une pique et un hausse-col des mains du lieutenant-colonel de Pradel, et les ayant donnés au duc de la Feuillade, il dit que la charge de colonel de ses Gardes étant vacante par les démissions du maréchal de Gramont et du comte de Guiche, il en avait gratifié le duc de la Feuillade, et qu'il leur ordonnait de le reconnaître et de lui obéir en tout ce qu'il leur commanderait pour son service. Le roi se retira, et le nouveau colonel, après avoir fait défiler devant lui les compagnies, en prit six, à la tête desquelles il alla monter la garde au palais.

(1) Le duc de la Feuillade fut fait maréchal-de-camp le 25 septembre 1663, lieutenant-général le 18 octobre 1664, et maréchal de France le 30 juillet 1675.

La guerre venait d'être déclarée à la Hollande; le régiment se rendit au mois de mai sous Charleroi où se rassemblait l'armée, sauf deux compagnies qui demeurèrent à Paris pour le service du dauphin et de la reine. Les Gardes Françaises commencèrent cette guerre par le siège d'Orsoy, où furent blessés les lieutenants Saint-Remy et Voisin et l'enseigne marquis de Chenois. Pendant ce temps-là, les quatorze compagnies qui avaient passé l'hiver à Cologne étaient occupées, sous les ordres de Turenne, à faire le siège de Burick. Après la prise de cette place, elles rejoignirent le gros du régiment qui présentait un effectif de 3,000 hommes au fameux passage du Rhin. Le corps ouvrit la tranchée devant Doësbourg qui capitula sous ses drapeaux avant qu'il ait eu le temps d'être relevé. Après ce rapide succès, vingt-et-une compagnies prirent possession d'Utrecht, et lorsque le roi retourna à Paris, les compagnies qui restèrent à l'armée passèrent sous les ordres de Turenne et eurent leurs quartiers d'hiver sur la Moselle.

L'année suivante, elles combattirent entre le Rhin et le Weser et contribuèrent à la prise d'Unna, de Kamen, d'Altena et de Roham. Ces conquêtes leur coûtèrent le sous-lieutenant La Salle tué, et le capitaine d'Avejean très-grièvement blessé devant Unna. Le corps, passant ensuite le Weser à la poursuite de l'électeur de Brandebourg, s'établit sur ses terres *et y vécut à discrétion*. Au mois de juin, une partie des Gardes quitta l'armée de Turenne pour ral-

lier celle que le roi commandait devant Maëstricht. Deux bataillons ouvrirent la tranchée devant cette place dans la nuit du 17 au 18 juin. Le 27, ils emportèrent l'ouvrage à cornes, et s'y logèrent; l'illustre Cattinat (1) fut blessé dans cette action. Le 2 juillet, Maëstricht arbora le drapeau blanc et, suivant l'usage, les Gardes Françaises y entrèrent les premiers, et prirent possession de la porte de Tongres. La conquête de Maëstricht fut payée cher par le régiment. Les lieutenants et enseignes de Challaye, Langlois, d'Estouville, Saint-Remy, Benjamin, Lafont et Séjean, y perdirent la vie. Les capitaines de Pommereuil, Cattinat, Le Bailleul, de Croisil et chevalier de Rannes, le lieutenant de la Bretesche et les sous-lieutenants Villiers et Calvimont, y furent blessés.

Les Gardes accompagnèrent Louis XIV dans son voyage en Lorraine et en Alsace. Ils restèrent trois semaines à Nancy, occupés à rétablir les fortifications de cette ville. Ils s'emparèrent ensuite de Colmar et en rasèrent les ouvrages. Après le départ du roi, qui rentra à Paris avec un bataillon, les deux autres passèrent en Allemagne à l'armée de Turenne. A la fin de la campagne, au mois de décembre, ces deux bataillons vinrent prendre leurs quartiers d'hiver en Bourgogne.

(1) Cattinat était entré aux Gardes, comme lieutenant, le 2 septembre 1667.

Dès le 11 février 1674, ils quittent Dijon sous les ordres du duc de Navailles, entrent en Franche-Comté, prennent Pesmes et Gray, et le 6 mai, ouvrent la tranchée devant Besançon, au pied de la montagne de Chaudane. La ville capitula le 14 : restait la citadelle. Les Gardes Françaises attaquent en plein jour le fort Saint-Étienne, qui couvrait la citadelle du côté de la ville, et l'emportent l'épée à la main, sans autre perte que celle du lieutenant La Salle. La formidable citadelle de Besançon dut capituler, et le régiment passa au siège de Dôle, où périt le lieutenant de Foulles, puis à celui de Salins, où le capitaine de Margny fut tué.

Après la conquête de la Franche-Comté, vers la fin de juin, le prince de Condé qui était chargé de tenir tête, en Flandre, au prince d'Orange, demanda les Gardes pour renforcer son armée. Le régiment y courut et se trouva le 11 juillet à la sanglante bataille de Seneff. Il y attaqua le village de Fay par la droite. Dans ce combat acharné qui se continua la nuit à la clarté de la lune, les Gardes firent des prodiges de valeur, et dirigés par Condé lui-même, ils emportèrent enfin ce village, nœud de la position, y prirent trois canons et couchèrent sur le théâtre même du carnage. Les ennemis perdirent à Seneff cent-sept drapeaux ou étendards dont une grande partie demeura entre les mains des Gardes Françaises, comme une preuve de leur courage. Le régiment avait d'ailleurs chèrement payé le terrain qu'il avait conquis. Il eut

41 officiers et 507 bas officiers et soldats mis hors de combat. Les capitaines tués étaient MM. de Servon, de Luzancy, Rasilly, Saint-Seine et Balincourt. Les capitaines Saillant, Séguiran, Montigny, Maumont, Balançon, Cattinat de Saint-Gratien et Cattinat-Croisil étaient parmi les blessés (1). « Les deux armées « firent chanter le Te Deum, quoiqu'il n'y eût pas « trop de quoi chanter de part et d'autre, » dit le comte de Chavagnac.

Après la bataille de Seneff, l'armée contraignit le prince d'Orange à lever le siège d'Audenaërde. Les opérations étant terminées de ce côté, trois bataillons des Gardes passèrent en Lorraine et servirent pendant l'hiver avec Turenne.

En janvier 1675, ils marchèrent sur Colmar, et sous les ordres du capitaine de Bauquemar (2) ils montrèrent, le 5 de ce mois, la plus brillante valeur au combat de Turckheim. Ils prirent l'ennemi en flanc, lui firent ainsi perdre les avantages de sa position et le contraignirent à abandonner le champ de bataille.

Après cette campagne d'hiver, ces trois bataillons

(1) Le lieutenant Pierre de Montesquiou, comte d'Artagnan, depuis maréchal de France, y reçut sept contusions. L'enseigne comte d'Albergotti, qui devint lieutenant général des armées du roi en 1702, y fut atteint d'un coup de mousquet dont il resta deux ans à guérir. Le lieutenant de Fourilles, frère du lieutenant-colonel tué à Dôle, y fut aussi blessé.

(2) Jérôme de Bauquemar, enseigne en 1654, fut fait brigadier le 15 avril 1672, et maréchal de camp le 25 février 1677.

rejoignirent les trois autres qui étaient avec le roi dans les Pays-Bas.

Le régiment fit alors partie du corps d'observation, campé à Gemblours, qui couvrit les opérations des sièges de Dinant, Huy et Limbourg. Le lieutenant de Calvimont fut tué d'un coup de canon au siège d'Huy où il servait comme volontaire. Les Gardes furent ensuite employés à démolir les fortifications de Saint-Trond. Au mois de juillet, le roi rentra en France : deux bataillons l'accompagnèrent jusqu'à Charleroi, se rendirent de là à l'armée de la Moselle sous le maréchal de Créqui, et se trouvèrent au combat de Consaarbrück. Dans cette funeste journée, ils occupaient la droite de l'armée et firent d'abord plier les corps qui leur étaient opposés. Ils s'emparèrent même de leurs canons, les tournèrent contre eux et les enfoncèrent complètement. Les chances n'étaient pas aussi heureuses à l'aile gauche. Un bataillon des Gardes y courut, chargea l'ennemi sans considérer le nombre et culbuta le régiment impérial de Harrant ; mais sa valeur fut inutile, la bataille était perdue. Ce bataillon parvint d'abord à rejoindre le second qui était resté à la droite ; mais bientôt enveloppés tous deux, ils se jetèrent dans un marais, s'y défendirent longtemps avec acharnement et furent enfin obligés de céder à la multitude toujours croissante de leurs agresseurs. Le chevalier de Calvisson qui les commandait fut mortellement blessé et expira entre les mains des ennemis. Le capitaine La Boissière qui lui succéda dans

le commandement fut tué sur place, et avec lui périrent 400 officiers, sergents ou soldats. Ce qui put s'échapper se jeta dans Trèves (1).

En 1676, les Gardes arrivent devant Condé. Chargés d'une attaque sur les dehors de la place, dans la nuit du 24 au 25 avril, ils s'élancent au signal donné, sur les pas du major comte de Cézán (2), renversent les palissades, s'emparent du chemin couvert et des bastions détachés, et poussant les assiégés jusque dans la ville sans leur donner le temps de se reconnaître, ils en prennent possession : c'était leur manière d'assiéger les places, quand on les laissait faire. Le régiment assiste ensuite au siège de Bouchain, puis ouvre la tranchée devant Aire, le 21 juillet ; il y perd le lieutenant d'Estouville ; le capitaine d'Avejean est blessé, le sous-lieutenant Rochebrune a une jambe emportée, mais Aire lui ouvre ses portes le 1^{er} août. Il enlève le fort de Lencke en plein jour, et y laisse le lieutenant Pidou, mortellement frappé. Après ces brillantes opé-

(1) Le capitaine comte Magalotti (Bardo dei Bardi) fut nommé lieutenant-colonel des Gardes Françaises à la place de Pradel, le 28 mars 1675. Il était entré aux Gardes en qualité d'enseigne le 28 décembre 1645. Brigadier le 30 avril 1670, maréchal de camp le 15 avril 1672, lieutenant-général le 25 février 1676, il garda la lieutenance-colonelle jusqu'au 8 mars 1681.

(2) Jean-Jacques Barthélemy de Gellas comte de Cézán, lieutenant aux Gardes en 1658, fut fait brigadier le 5 juillet 1674 et maréchal de camp le 25 février 1677.

ractions, et après avoir contribué à forcer le prince d'Orange à lever le siège de Maëstricht, cinq bataillons des Gardes se rendent à l'armée du maréchal de Créquy, et leur arrivée fait lever le siège de Deux-Ponts.

En 1677, on retrouve le régiment sur la frontière de Flandre. Il débute par le siège de Valenciennes où il ouvre la tranchée dans la nuit du 9 au 10 mars. Les Mousquetaires et Picardie lui ravissent l'honneur de prendre Valenciennes, en profitant de leur jour de garde pour employer son expéditive méthode. Il passe alors au siège de Cambrai, y ouvre la tranchée le 28 mars, et avance si bien la besogne que la ville se rend le 1^{er} avril. Il en prend possession aussitôt et ouvre le 5 la tranchée sur l'esplanade de la citadelle. La brèche est faite le 11 avril; le lieutenant de Boisseleau (1) est choisi pour aller la reconnaître. Il gravit avec des peines infinies la rampe de cette brèche dont les terres s'éboulent sous ses pas, essuyant durant un quart d'heure le feu des assiégés. Toute l'armée le suivait des yeux. Il ne chancelle pas un seul instant. Arrivé au sommet, il examine la brèche et le bastion, et en fait tranquillement un croquis. Sa mission remplie, il s'aperçoit que la plupart des hommes qui l'ont ac-

(1) Alexandre de Rainier de Droué du Boisseleau, d'une famille qui a donné plusieurs excellents officiers au régiment, y était entré comme cadet en 1667, il fut fait capitaine en 1679, brigadier le 13 octobre 1689 et maréchal de camp le 3 janvier 1696.

compagné sont blessés, leurs cris excitent sa compassion ; il fait signe qu'on lui envoie du secours et n'abandonne sa périlleuse position qu'après avoir fait enlever les blessés et même les morts. Deux bataillons des Gardes donnent alors l'assaut , mais ils sont repoussés, laissant sur cette brèche les sous-lieutenants de Courtenay, de Rouvray et Le Jay tués, et trois autres officiers blessés. La citadelle de Cambrai capitule enfin le 17.

Pendant ce siège, deux bataillons des Gardes furent détachés du côté de Dunkerque, et deux autres partirent le 7 avril pour aller renforcer l'armée du duc d'Orléans occupée au siège de Saint-Omer, et qui était menacée dans ses lignes par le prince d'Orange. Ces deux bataillons se trouvèrent le 11 à la bataille de Cassel et taillèrent en pièces le régiment hollandais de la Marine, qui leur était opposé. Les Gardes ne perdirent à cette journée que le capitaine La Boëssière, mais dix officiers y furent blessés. C'étaient les capitaines de Reffuges, Maleyssie, Des Alleurs, Bouron, de Sage, de Varennes ; les lieutenants de Fourilles, de Jully ; le sous-lieutenant de Beaumont et l'enseigne de Nonant.

Après la victoire de Cassel, ces deux bataillons servirent au siège de Saint-Omer, et occupèrent la place le 21 avril.

Pendant le reste de la campagne, les Gardes, aux ordres du maréchal de Luxembourg, firent lever le siège de Charleroi, et après plusieurs expéditions in-

signifiantes prirent leurs quartiers dans les places de la frontière. Au mois de novembre, quatre bataillons furent appelés au siège de Saint-Ghislain : ils emportèrent l'ouvrage désigné sous le nom de Pâté par un trait d'audace que le succès couronna. Ce fort entouré d'eau n'avait d'autre avenue qu'une chaussée longue et étroite que balayaient les batteries de la place ; les Gardes s'y engagèrent homme par homme : beaucoup périrent en route, mais le Pâté fut enlevé et la ville capitula. Cette action coûta la vie au lieutenant Cicogne et à l'aide-major Pierrebasse. Le capitaine Saint-Germain la Bretesche, les sous-lieutenants Séraucourt, Bailleul et Cheviret et l'enseigne de Torcy y furent blessés. Le gouvernement de Saint-Ghislain fut donné au capitaine Cattinat.

Le régiment ouvre la tranchée devant Gand dans la nuit du 5 au 6 mars 1678. Vauban demande un homme de bonne volonté pour aller reconnaître un ouvrage ; le soldat *La Montagne* lui est présenté : il reçoit ses instructions, descend dans le fossé, s'approche du fort, monte un petit escalier, rencontre une sentinelle, s'entretient avec elle comme s'il eût été de la garnison, examine les lieux et revient faire son rapport. La nuit du 8 au 9 mars, les Gardes s'emparent des deux demi-lunes du front attaqué ; quelques-uns même, emportés par leur ardeur habituelle, pénétrèrent jusque dans la ville avec les fuyards. Le capitaine de Rubantel et le lieutenant de Saillant furent blessés dans cette action. Gand capitula le len-

demain 9 ; la citadelle en fit autant le 12, et dès le 15 les Gardes étaient devant Ypres, dont ils enlevèrent le chemin couvert le 24. A l'attaque de la citadelle d'Ypres, de Riotor, capitaine des Grenadiers à cheval, qui commandait une des colonnes est blessé à mort ; les soldats réclament un autre chef : un sergent des Gardes se présente, et comme les grenadiers lui disent : Qui êtes-vous ? — Un sergent aux Gardes, répond-il, vaut bien un officier, suivez-moi. — Noble confiance, mais qui n'était pas alors de saison. Cent ans plus tard, ce digne prédécesseur de Lazare Hoche fut, peut-être, devenu général en chef, et l'histoire n'a pas même conservé son nom.

La prise d'Ypres, qui coûta la vie au lieutenant Séraucourt et de graves blessures au sous-lieutenant La Bourlie, fut suivie d'une suspension d'armes, violée, bientôt après, par le prince d'Orange qui attaqua l'armée française dans le défilé de Saint-Denis près Mons.

Aussitôt que le maréchal de Luxembourg eut acquis la certitude que le prince l'attaquait, au mépris de toutes les lois de l'honneur, il fit occuper le passage de l'abbaye de Saint-Denis par quatre bataillons des Gardes : c'était le poste le plus périlleux. Les deux autres bataillons furent placés au défilé de Castiau. Les quatre premiers s'emparèrent du sommet de la colline vis-à-vis de l'abbaye et se ruant sur l'ennemi qui s'était jeté dans les bois, l'en débusquèrent et lui prirent ses canons, après avoir supporté pendant sept

heures un feu terrible. Du premier bataillon, commandé par M. de Mirabeau, deux officiers seulement ne furent point blessés. Pendant ce temps, les troupes qui gardaient le fond du défilé étaient fort maltraitées : le bataillon de Pommereux y descendit et aborda l'ennemi avec une audace extrême. Dès la première décharge, presque tous les officiers furent mis hors de combat ; malgré ses pertes, ce brave bataillon se maintint dans la position qui lui avait été assignée jusqu'à la fin de la journée, sans que les alliés pussent gagner sur lui un pouce de terrain ; le soir il ne lui restait plus que deux officiers debout, c'étaient le capitaine Mirabeau et le lieutenant Boisseleau, tous les autres étaient morts ou blessés.

Les bataillons de Congis et de Séguiran ne firent pas moins bien leur devoir. La seule préoccupation des soldats était de serrer les rangs à mesure que les balles les éclaircissaient.

Les bataillons de Creil et d'Avejean, qui étaient à la gauche, s'emparèrent de Castiau ; où l'ennemi s'était retranché dans l'église, le château et les haies.

Cette victoire, remportée par des troupes surprises au milieu d'une trêve, mais exaltées par l'indignation, coûta des torrents de sang qui doivent retomber sur la mémoire du prince d'Orange.

Le régiment des Gardes y perdit, à lui seul, quatorze officiers et en eut vingt blessés. Les morts étaient les lieutenants marquis de Tilly et La Salle,

les sous-lieutenants Feuquières, Montigny, Marsac, de Gagne, de Ryans et plusieurs enseignés. Parmi les blessés se trouvaient les capitaines de Montigny (1), de Saillant, de Fourillès et de Beauregard. Ce dernier eut deux doigts coupés, le nez percé, et un coup de mousquet dans le ventre.

La paix de Nimègue ramena les Gardes Françaises à Paris. Deux bataillons seulement rejoignirent le maréchal de Créqui chargé de faire déposer les armes à l'électeur de Brandebourg qui voulait continuer les hostilités. Ils hivernèrent à Nhyts, dans le comté de la Marck, et se trouvèrent le 26 juin 1679 au combat de Minden et à la prise de Bergen qui mit fin à la guerre.

Pendant les quelques années de trêve qui suivirent, quelques modifications furent apportées à la tenue et à l'armement des Gardes. Les fusils à baïonnette remplacèrent les mousquets. Dans une revue passée le 16 novembre 1680, dans la plaine de Nanterre, et à laquelle figuraient les cinq bataillons du régiment (2), le 5^e bataillon parut avec un nouveau costume mis en essai, et qui consistait en une veste de buffle avec

(1) Louis du Rainier de Droué de Montigny, entré aux Gardes en 1637, qui avait déjà reçu une blessure très-grave à Senef, fut frappé à Saint-Denis d'une balle qui lui brisa le bras d'une manière si malheureuse, qu'il en mourut peu après. Il était brigadier depuis le 20 janvier 1678.

(2) Le 6^e bataillon avait été réformé à la paix : il fut rétabli en 1688.



des manches galonnées d'or et d'argent. C'est aussi dans cette revue que parurent pour la première fois les quatre gentilshommes du drapeau-colonel, récemment créés. Ces emplois étaient réservés à des jeunes gens de noble famille, qui faisaient là leur apprentissage du métier des armes (1).

Le régiment fit, en 1683, la courte campagne de Flandre, sous les ordres du maréchal d'Humières. Il s'empara, sans avoir été relevé de tranchée, de la ville de Courtrai, le 4 novembre, et de la citadelle le 6. Dixmude capitula avant l'ouverture de la tranchée, et les hostilités cessèrent.

L'année suivante, les Gardes assistèrent l'arme au bras aux opérations du siège de Luxembourg. Cette guerre n'eût pas pour le moment d'autres suites.

L'habit bleu de roi fut donné aux Gardes en 1685. Ils le portèrent pour la première fois dans une revue passée le 24 mars à Meudon. Cette date a une valeur historique, car c'est cet habit bleu des Gardes Françaises, donné plus tard aux troupes d'élite, qui est devenu, en 1789, le type de l'uniforme français (2).

(1) Denis-Louis de Rubantel de Mondétour fut nommé lieutenant-colonel des Gardes le 8 mars 1681. Entré aux Gardes comme enseigne en 1649, il devint brigadier d'infanterie le 28 octobre 1672, maréchal-de-camp le 6 décembre 1677, et lieutenant-général le 24 août 1688. Il conserva la lieutenance colonelle jusqu'au 28 décembre 1696.

(2) Le costume donné aux Gardes Françaises en 1685 était ainsi composé : habit bleu de roi, doublure, parements, veste, culotte et

En 1687, le colonel duc de La Feuillade « ayant
« représenté au roi que les vieux sergens des Gardes,
« n'entrant aux Invalides que comme soldats, aimoient
« mieux mourir de faim que d'y être admis de la
« sorte, Sa Majesté ne voulut pas changer l'ordre de
« l'établissement des Invalides, mais ayant égard aux
« bons et longs services des sergens qui n'étoient
« plus, par leur grand âge, en état de servir, il ac-
« corda sur sa cassette à six vieux sergens une pen-
« sion de deux cents livres par an et le logement.
« Ceux des sergens aux Gardes, qui ont voulu depuis
« entrer aux Invalides, ont eu une distinction que
« n'ont pas obtenu les sergens des autres corps, c'est
« qu'ils ne mangeoient point avec les soldats et avoient
« une table séparée. »

Tous les régiments d'infanterie avaient depuis long-temps des compagnies de grenadiers; le régiment des Gardes, troupe d'élite, n'en avait point. On y forma,

bas écarlate, galonnage d'argent sur tous les bords et sur les boutons. La complication de ce galonnage distinguait les grades. Chapeau bordé d'un large galon d'argent. Gants et buffleteries jaunes. En 1763, ce costume fut modifié comme il suit : la doublure de l'habit et la culotte furent bleu de roi. Le collet de l'habit fut écarlate. Le bonnet à poil et à plaque fut donné aux grenadiers. Les longues guêtres, blanches en été, noires en hiver, remplaçaient depuis 20 ans les bas rouges. Enfin, sous Louis XVI, des épaulettes rouges, des buffleteries blanches, et la couleur blanche substituée au bleu de roi pour la doublure de l'habit et la culotte vinrent encore modifier cette tenue.

le 19 février 1689, deux compagnies de grenadiers, ce qui porta le nombre des compagnies à trente-deux.

Cette même année 1689, la guerre étant rallumée par suite de la ligue d'Augsbourg, le régiment se rendit en Flandre et se trouva au combat de Walcourt. Malgré un feu terrible, il passa sous les yeux de l'ennemi deux ruisseaux débordés, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et fit d'inutiles prodiges de valeur. Il fallut l'arracher d'autorité au combat. Il y perdit les capitaines Chamillard, Roinville, Attignac et de Laage, et quatre lieutenants ou sous-lieutenants. Il eut, en outre, vingt et un officiers blessés. Parmi ces derniers se trouvait le capitaine de grenadiers de Saillant (1).

Le reste de la campagne se passa en marches et contre-marches. Le 3 octobre les Gardes quittèrent la Flandre pour se rendre en Allemagne, à l'armée du maréchal de Lorges.

En 1690, quatre bataillons faisaient partie de l'armée de Flandre et se trouvaient à la bataille de Fleurus. Placés à l'extrême droite sur la hauteur de Wagnelle, ils battirent tout ce qui leur fut opposé. L'ennemi ayant porté la majeure partie de ses forces contre l'aile gauche française, le 3^e bataillon y courut avec le 1^{er} bataillon des Gardes Suisses. A peine arrivées à leur

(1) Dans cette même année 1689, le capitaine de Maulmont, qui était passé en Irlande au service de Jacques II, fut tué au siège de Londonderry. Jacques de Fontanges marquis de Maulmont, enseigne aux Gardes en 1661, avait été nommé brigadier le 30 mars 1683 et maréchal-de-camp le 24 août 1688.

nouveau poste de combat, ces braves troupes s'emparèrent de six pièces de canon, les tournèrent contre les alliés, et les chargeant ensuite avec vigueur, permirent à la cavalerie d'achever leur défaite. La bataille de Fleurus coûta au régiment l'enseigne L'Abergement tué, deux capitaines (1) et un lieutenant blessés. Le 24 octobre, les Gardes quittèrent le camp de Lessines pour retourner à Paris.

La campagne de 1691 commença par le siège de Mons. Les six bataillons y étaient. Deux bataillons ouvrirent la tranchée le 24 mars au soir, en présence du roi, près de la porte de Bertaimont. Le 1^{er} avril, sous la direction de Vauban, les compagnies de grenadiers, commandées par les capitaines de Beauregard et de Saillant, donnèrent l'assaut à l'ouvrage à cornes. Elles l'emportèrent en un clin d'œil; mais, vus à découvert par les ouvrages de la place, les grenadiers furent tous en peu de temps mis hors de combat, et cette opération échoua pour avoir été conduite avec trop d'ardeur. Le régiment y perdit le capitaine de Beauregard, le lieutenant de Saillant et l'enseigne Lostanges; le capitaine Albergotti, les lieutenants La Praderie et de Visé, et l'enseigne Contades y furent blessés. Ce dernier officier, qui était destiné à devenir successivement major et lieutenant-colonel du corps, y reçut une grave blessure à la tête qui nécessita l'opération du trépan.

(1) L'un de ces capitaines était le comte Henri de Senneclère.

Louis XIV conçut de l'humeur de l'échec subi par les Gardes, et dit tout haut qu'il y enverrait des troupes qui ne reculeraient pas; il y envoya, en effet, le lendemain le régiment du Roi, qui enleva l'ouvrage à cornes, mais qui y fut écrasé. Louis XIV, revenu de sa boutade, répara le tort qu'il avait fait aux Gardes (1) en accordant le grade de colonel à tous leurs capitaines. Après la prise de Mons qui ouvrit ses portes le 9 avril, quatre bataillons allèrent joindre l'armée du maréchal de Luxembourg assemblée entre Menin et Courtrai. Cette armée ne fit rien qui soit digne d'être rapporté.

Le duc de La Feuillade mourut en 1691, et le roi nomma le marquis de Boufflers (2) colonel des Gardes Françaises. Il fut reçu à Versailles le 4 février 1692 et obtint, en même temps, du roi, une faveur pour les officiers du régiment; ce fut une ordonnance en vertu de laquelle les lieutenants des Gardes commandaient tous les capitaines d'infanterie, et les enseignes tous les lieutenants.

En 1692, on fit le siège des ville et châteaux de Na-

(1) Les autres troupes charmées de l'humiliation subie par les Gardes, n'appelèrent plus ceux-ci que *pierrots*. (*Lettre de Racine à Boileau du 3 avril 1691*). Il paraîtrait que Louis XIV s'était servi de cette expression.

(2) Le duc de Boufflers était entré aux Gardes comme cadet en 1662. Il était brigadier du 12 mars 1675, maréchal-de-camp du 25 février 1677, lieutenant-général du 15 octobre 1681, et fut fait maréchal de France le 27 mars 1693.

mur. Les six bataillons des Gardes y ouvrirent la tranchée en plein jour et à découvert.

Au siège des châteaux, ils attaquèrent les dehors de l'ouvrage à cornes. Les grenadiers, après avoir emporté les deux chemins couverts, et avoir essuyé pendant deux heures, en rase campagne, tous les feux des remparts pour soutenir les travailleurs, voulurent encore essayer de se rendre maîtres de la brèche qui était faite à un demi-bastion de l'ouvrage à cornes opposé à la Sambre. Ils grimpèrent fort près de la crête et firent de là le coup de fusil avec les assiégés qui bordaient la brèche et qui jetaient sur eux une pluie de grenades ; mais n'ayant pas pu pousser plus loin, parce que la brèche n'était pas praticable, ils furent obligés de se retirer dans le logement du chemin couvert. Un grenadier, nommé Francœur, demeura longtemps seul sur la brèche ; après avoir déchargé son fusil, il descendait auprès du talus pour le recharger, et remonta ainsi trois fois pour abattre un ennemi. Dans une autre occasion, un Garde, nommé Lafosse, ayant blessé un officier de la garnison, le saisit par la cravate et le menaça de le tuer s'il ne lui montrait l'entrée des fourneaux de mine placés sous le chemin couvert ; l'officier obéit, et le brave soldat enleva les saucissons avant qu'on ait pu y mettre le feu.

Les capitaines de Saillant et de Vaurouy, le lieutenant Séraucourt et l'enseigne Dumoulin furent blessés au siège de Namur. Le comte de Saillant, qui en était

à sa quatrième blessure , eut cette fois la tête ouverte par un éclat de grenade.

Le roi, en retournant à Versailles au mois de juillet, emmena avec lui dix compagnies. Le reste du corps joignit l'armée du maréchal de Luxembourg et prit part à la bataille de Steenkerque. L'ennemi sortant des bois jette du désordre dans quelques brigades. Celle des Gardes restait entière. « L'ordre ne fut pas
« plutôt donné , dit Luxembourg dans son rapport au
« roi, à la brigade des Gardes de s'avancer, qu'elle
« marcha avec une fierté qui n'était interrompue que
« par la gayeté des officiers et des soldats. Ils voulurent
« ne se servir que de leurs épées et marchèrent
« ainsi à l'ennemi, entrèrent dans les bataillons des
« Gardes Danoises et Hanovriennes, et tuèrent un
« grand nombre d'ennemis à coups de piques et d'épées. Ces régiments furent entièrement rompus. » Dans cette brillante affaire, où les Gardes reprirent le canon enlevé et s'emparèrent de quatre pièces, le capitaine de Beauregard et deux lieutenants perdirent la vie; les capitaines de Maupeou et de Fotrilles, le lieutenant de Margeret et huit autres officiers furent blessés. Il y eut, en outre, cent quatre vingt dix huit sergents et soldats tués ou blessés.

En 1693, le régiment suivit d'abord le roi au camp de Gemblours en Flandre; mais Louis XIV étant presque aussitôt retourné à Versailles, deux bataillons l'y accompagnèrent; les quatre autres restèrent avec le duc de Luxembourg. Le 29 juin eut lieu la bataille

de Neerwinden. La bataille commença à neuf heures du matin : rien n'était encore décidé à midi. Les Gardes reçoivent l'ordre de donner et s'avancent sur les retranchements des alliés qui concentrent tous leurs efforts sur le régiment. Celui-ci, pendant une heure et demie, soutient un feu terrible avec le plus héroïque courage ; après avoir épuisé toutes ses munitions, il charge enfin la baïonnette au bout du fusil et ouvre une brèche à la Maison du roi, qui s'y précipite et achève la défaite du prince d'Orange. Soixante-seize canons, huit mortiers ou obusiers, neuf pontons, soixante étendards, vingt-deux drapeaux et douze paires de timbales restèrent entre les mains des Français. Le capitaine Albergotti, qui s'était particulièrement signalé, fut chargé de porter au roi la nouvelle et les trophées de cette victoire décidée par la bravoure des Gardes. Le corps eut à regretter la mort des capitaines de Chastenot, de Gaujac et du Jardin et celle de quatre lieutenants. Quatorze officiers furent blessés, et parmi eux le capitaine de Fourilles le fut très-dangereusement ; il faut encore citer le capitaine de Saillant qui était toujours blessé, et le marquis de Menneville. Au fort de l'action, le maréchal de Luxembourg vit un soldat aux Gardes qui abandonnait son rang et s'éloignait de la mêlée ; il court à lui en criant : Où vas-tu, malheureux ? — Mourir a quatre pas d'ici, répond froidement le soldat, en lui montrant un coup mortel dont il est percé.

La campagne de 1693 fut terminée par le siège de

Charleroi, où les Gardes ne montèrent qu'une fois la tranchée. L'enseigne de Marigny y fut tué et le capitaine d'Aquin blessé.

Les Gardes Françaises firent en Flandre, sous les ordres du Dauphin, la campagne de 1694 qui n'offrit aucune occasion remarquable. Six compagnies furent cette année envoyées à Rouen pendant les tentatives que fit la flotte anglaise pour s'emparer du Havre et de Dieppe.

En 1695, quatre bataillons servent encore en Flandre sous le maréchal de Villeroi. Le 12 août ils ouvrent la tranchée devant Bruxelles et prennent part au bombardement de cette grande cité. Les capitaines de Mottezat et Le Ferron y sont blessés.

Les Gardes firent, à la même armée, la campagne de 1696 qui fut encore moins fertile en événements que la précédente, et celle de 1697 marquée par le siège d'Ath, dont les troupes de Villeroi couvrirent les opérations (1).

Le traité de Riswick mit bientôt fin à la guerre et les Gardes retournèrent à Paris.

En 1698, le régiment fit partie du camp de Coudun près Compiègne.

(1) Denis de Bannes, comte d'Avejean, enseigne aux Gardes en 1661, le même qui fut blessé à Unna en 1673, fut nommé lieutenant-colonel le 28 décembre 1696. Il était brigadier du 26 avril 1689, maréchal de camp du 30 mars 1693, et obtint le grade de lieutenant général le 29 janvier 1702. Il se démit de sa charge le 1^{er} juin 1705.

Pendant les douze premières années de la guerre de la succession d'Espagne, le régiment des Gardes Françaises fit constamment partie de l'armée de Flandre. En 1701, quatre bataillons occupèrent Bruxelles pour Philippe V; ils entrèrent ensuite dans les lignes établies entre Anvers et Huy, et prirent leurs quartiers d'hiver à Louvain.

En 1702, le régiment était de la fameuse chasse donnée à l'armée hollandaise que l'on poursuivit l'épée dans les reins jusque sous les murs de Nimègue. Le 10 juin, le lieutenant de Clisson, avec quatre-vingt grenadiers, se couvrit de gloire en forçant près de Kapellen, un défilé défendu par 600 hommes.

Au commencement de 1703, Louis XIV envoya à son petit-fils, Philippe V, un détachement des Gardes Françaises pour servir de modèle et fournir des instructeurs aux Gardes Espagnoles. Les quatre bataillons qui étaient à l'armée de Flandre sortirent tard de leurs quartiers, et la seule opération à laquelle ils contribuèrent fut la prise de Tongres; les deux compagnies de grenadiers seulement se trouvèrent au combat d'Eckeren. Les lieutenants Brisard, Duret et de Sourches y furent blessés.

L'année suivante, le marquis de Boufflers obtint du roi une nouvelle faveur pour le régiment des Gardes. Il lui représenta que les plus anciens lieutenants du corps avaient droit à des commissions de colonels, puisqu'ils avaient plus de services que beaucoup d'officiers d'infanterie et de cavalerie qui jouissaient de

cet avantage. Louis XIV fit droit à cette requête et éleva au rang de colonel les lieutenants Saint-Paul, Clisson et Séraucourt qui étaient les trois plus anciens; et ce privilège se continua par la suite.

Les Gardes Françaises, après le désastre de l'armée d'Allemagne à Hochstedt, le 13 août 1704, furent envoyés sur le Rhin et s'avancèrent même jusqu'à Biberach pour protéger la rentrée des troupes battues.

Au mois d'octobre de la même année, le maréchal de Boufflers ayant obtenu une compagnie des Gardes du corps, la charge de colonel des Gardes Françaises fut donnée au duc de Guiche. Louis XIV, en lui mettant l'esponçon à la main, lui dit des choses fort obligeantes, en rappelant qu'il était le troisième colonel de la maison de Gramont (1).

(1) Le duc de Guiche n'était, en réalité, que le second colonel de sa maison, Armand de Gramont, comte de Guiche, n'ayant exercé la charge qu'en survivance de son père. Celui dont il s'agit ici avait été fait brigadier le 24 juin 1694 et maréchal de camp le 29 janvier 1702. Il obtint le 23 mars 1703, la charge de colonel-général de dragons dont il se démit le 26 octobre 1704, ayant été nommé ce jour-là lieutenant général et colonel des Gardes Françaises. Il obtint le bâton de maréchal le 2 février 1734.

Le capitaine Pierre-Paul Ricquetti, comte de Caraman de Bonrepos, fils du célèbre ingénieur à qui l'on doit le canal du Languedoc, obtint la charge de lieutenant-colonel le 1^{er} juin 1705, et la garda jusqu'au 18 février 1710. Caraman fut fait brigadier le 25 avril 1691, maréchal de camp le 3 janvier 1696 et lieutenant général le 23 décembre 1702.

En 1705, les bataillons de guerre prirent part au siège d'Huy où le capitaine d'Avejean fut mortellement blessé, et à l'attaque des forts Rouge et Picard. Quand nos lignes furent forcées le 28 juillet, par Marlborough, la brigade des Gardes soutint la retraite, et par sa fermeté donna aux autres corps le temps de passer le défilé et de traverser la Dyle. Le lieutenant-colonel de Caraman, qui commandait la brigade, pouvant se retirer sans danger à la faveur des haies qui gênaient la cavalerie anglaise. Il préféra faire sa retraite en plaine rase pour attirer à lui l'ennemi et sauver notre cavalerie qui cherchait à se rallier. Formant ses troupes en un seul bataillon carré, les drapeaux au centre, il se fit jour à travers plus de quatre-vingts escadrons qui couvraient la plaine. Louis XIV fit ce brave officier grand-croix de Saint-Louis, quoiqu'il ne fût point commandeur.

La bonne contenance des Gardes dans ces tristes circonstances contribua beaucoup à sauver Louvain, Lierre, Malines et Anvers.

Le 17 août, Marlborough attaqua le centre de l'armée française près d'Overische. Le duc de Guiche avait fait border le ruisseau d'Ische par les deux compagnies de grenadiers que commandait le capitaine de Montgon. Vainement 600 grenadiers écossais, soutenus par quatorze bataillons des meilleures troupes anglaises, cherchent à les forcer; ils résistent à toutes leurs attaques et les contraignent à renoncer à leur projet.

Le 23 mai 1706, les Gardes Françaises combattaient à Ramillies. Leur brigade occupait ce village. Attaquée par douze bataillons, elle se défendit avec vigueur pendant deux heures et s'y fût maintenue, si toute l'aile droite de l'armée française n'eût été contrainte de plier et de découvrir le flanc des Gardes. Ceux-ci firent leur retraite en bon ordre en vue de toute la cavalerie alliée qui s'était formée sur trois lignes pour les charger. Dans cette journée qui mit à nu l'ineptie du maréchal de Villeroy (1), le régiment perdit son major, M. de Bernières (2), les capitaines de Bouzols, La Garde, d'Orgemont et Maigremont, l'aide-major de Luzancy, les lieutenants de Mistral, de Ris et de Romilly, et les sous-lieutenants de Blouvac et de Mazane. Onze autres officiers furent blessés. Après cette funeste bataille, les Gardes se retirèrent à Lille et en sortirent au mois d'août pour joindre l'armée que le duc de Vendôme rassemblait à Frelinghem.

Les deux campagnes suivantes ne présentent pas d'autre fait mémorable que le combat d'Audenaërde, où la valeur des Gardes dut céder au nombre des en-

(1) On se consola en France de tant de défaites par des chansons. Le refrain de l'une d'elles disait :

Villeroy,
Villeroy,
A fort bien servi le roi...
Guillaume !

(2) Nicolas Maignart de Bernières, lieutenant aux Gardes en 1689, avait été nommé major le 14 février 1703, à la place de Claude du Monceau de Traversonne.

nemis. Pendant le siège de Lille, le régiment resta avec le duc de Bourgogne au camp du Saulsoy.

En 1709, quatre bataillons partirent de Paris le 9 mai pour se rendre à l'armée. L'été se passa en chicanes, mais le 11 septembre eut lieu la sanglante bataille de Malplaquet. L'action commença à huit heures du matin et dura jusqu'à trois heures après midi. L'avantage fut pour les Français jusqu'au dernier moment. L'élite de l'armée alliée avait péri, lorsque lord Cadogan trouva moyen de faire une trouée dans le centre de la ligne, qu'on avait malheureusement dégarni pour renforcer l'aile gauche. Le flanc des Gardes qui étaient à l'aile droite se trouva ainsi à découvert. L'ennemi profita habilement de cette faute, prit la brigade des Gardes à revers, la mit en désordre et la contraignit à quitter le terrain qu'elle occupait. La bataille, ou plutôt, le champ de bataille fut perdu, mais l'armée coalisée l'avait acheté trop cher pour pouvoir célébrer son succès. Il lui fut même impossible d'inquiéter l'armée française dans sa retraite. Le régiment perdit à Malplaquet les capitaines du Chardon et Moret. Les capitaines de Tambonneau et de Brilhac, et le colonel duc de Guiche y furent dangereusement blessés.

Faut-il dire ici que les compagnies des Gardes qui étaient restées à Paris durent, les 29 et 30 octobre, être les instruments de la rage du Père Le Tellier et des Jésuites contre la célèbre maison de Port-Royal, dont les religieuses furent enlevées et le couvent rasé ?

On ne fit rien en Flandre en 1710 et 1711 (1). En 1712 eut lieu le glorieux combat de Denain, qui changea totalement la face des affaires. Les Gardes ne s'y trouvèrent pas; mais ils ouvrirent ensuite la tranchée devant Douai dans la nuit du 14 au 15 août, et se signalèrent le 29 au passage de l'avant-chemin couvert, où le capitaine de Clisson fut blessé. Douai capitula le 8 septembre. Le Quesnoy en fit autant le 18, après une belle défense; le capitaine Saint-Hilaire eut le bras droit emporté à ce dernier siège.

Les alliés avaient perdu quarante-cinq bataillons dans cette seule campagne, dont l'heureuse issue hâta la conclusion du traité d'Utrecht.

En 1713, l'empereur seul continuant la guerre, le régiment se rendit en Alsace. Pendant le siège de Landau, il fit partie de l'armée d'observation. Après que les lignes de Fribourg eurent été forcées, Villars investit cette place, et les Gardes y ouvrirent la tranchée vis-à-vis de la porte Saint-Christophe dans la nuit du 30 septembre au 1^{er} octobre. Dès le premier jour, les assiégés tentèrent une sortie qui fut vivement repoussée : l'enseigne de Bordes y fut tué. A l'attaque du

(1) Jean-Philippe d'Estaing, comte de Saillant, fut nommé lieutenant-colonel des Gardes le 18 février 1710. Entré au régiment comme enseigne le 9 octobre 1663, il obtint une des deux compagnies de grenadiers à leur création. Brigadier le 28 avril 1694, maréchal de camp le 29 janvier 1702, et lieutenant-général le 26 octobre 1704. Malgré ses nombreuses et graves blessures, il vécut jusqu'au 23 juillet 1723.

chemin couvert et de la lunette, les compagnies de grenadiers se couvrirent de gloire. Le major de Contades, qui faisait les fonctions de major-général de l'armée y fut dangereusement blessé. Les lieutenants de Goussonville, de Beaulieu, Saint-Angel et Destouches s'y firent tuer. Le lieutenant de Moulineux y reçut une blessure très-grave. Fribourg capitula le lendemain. Ce fut la dernière action de guerre du régiment sous le règne de Louis XIV.

Il prit possession de Fribourg le 1^{er} novembre, et, quelques jours après, il revint à Paris, d'où il ne bougea plus jusqu'en 1734.

Le 15 janvier 1717, le colonel duc de Gramont céda le commandement du régiment à son fils le duc de Louvigny qui l'exerça en survivance jusqu'en 1725, époque de la mort de son père (1).

En 1718, le roi, ou plutôt le régent, accorda une faveur insigne, mais bien méritée, aux vieux sergents des Gardes Françaises. Il ordonna de les admettre, à l'avenir, aux Invalides sur le pied de lieutenants.

En 1719, au moment où la guerre fut déclarée à l'Espagne après la conspiration de Cellamare, le régiment fut augmenté d'une troisième compagnie de grenadiers. Disons, en passant, que le premier capi-

(1) Louis-Antoine-Armand de Gramont, qui porta successivement les noms de comte de Louvigny jusqu'en 1710, de duc de Louvigny jusqu'en 1720, et de duc de Guiche jusqu'en 1725, obtint les grades de brigadier le 1^{er} octobre 1718, de maréchal de camp le 24 avril 1727 et de lieutenant-général le 1^{er} août 1734.

taine de grenadiers des Gardes Françaises était considéré comme le chef de tous les grenadiers de l'armée (1).

Lorsque la guerre éclata en 1733 par suite de la mort du roi de Pologne, le régiment se tint prêt à marcher, et se rendit sur le Rhin à l'ouverture de la campagne de 1734. Dans la nuit du 1^{er} au 2 juin, il ouvrit la tranchée devant Philisbourg, du côté de l'ouvrage à cornes qui défend le pont du Rhin. Les compagnies de grenadiers firent des merveilles le 1^{er} juillet à la prise de la coupure de cet ouvrage. Elle fut vivement disputée, et coûta au régiment les lieutenants La Boulaye, d'Hacqueville et de Puyguyon. Le capitaine de Chaumont (2), les lieutenants, enseignes ou sous-lieutenants chevalier de Montaigu, vicomte d'Urtubie, de Bernay, de Marcognet, de Bruc, chevalier de Lancosme, chevalier d'Urtubie et de Villefort, y furent blessés.

(1) La charge de lieutenant-colonel des Gardes Françaises fut donnée le 21 octobre 1723 à Pierre Desponty du Fresnoy entré comme sous-lieutenant au régiment en 1687. Il fut fait brigadier le 26 octobre 1704 et maréchal de camp le 8 mars 1718. Desponty fut remplacé le 4 janvier 1730, par Georges Gaspard de Contades, entré aux Gardes comme enseigne en 1687, brigadier le 19 juin 1708, maréchal de camp le 30 mai 1713 et lieutenant-général le 30 mars 1720.

(2) Alexandre Charles comte de Chaumont, enseigne aux Gardes en 1706, brigadier du 20 février 1734, reçut devant Philisbourg une blessure si considérable au bras qu'on fut obligé de le lui couper. Il fut nommé maréchal de camp le 1^{er} mars 1738.

Philisbourg se rendit le 17 juillet, et les Gardes en prirent possession le 18. Avant ce siège, qui fut la principale opération de la campagne, la brigade des Gardes, avec celles de la Marine et de Gondrin, avait joué, sous les ordres du prince de Tingry, le rôle le plus important, le 4 mai, à l'attaque des lignes d'Ettlingen, en enlevant un fort qui protégeait ces lignes.

Le régiment servit encore en 1735 sur le Rhin, et, après une campagne insignifiante qu'il passa à Haguenau, reprit le 5 octobre la route de Paris; il fut toutefois rappelé et envoyé pendant quelque temps à Bergen pour hâter par sa présence la solution de quelques difficultés (1).

Il nese passa rien d'important pour le corps jusqu'à la guerre de la succession d'Autriche, si ce n'est que les charges de commandants de bataillon y furent créées le 25 juillet 1741.

Cette même année, le régiment fut donné à Louis-Antoine duc de Gramont, frère du colonel sortant, et le cinquième membre de la famille qui ait été honoré de l'exercice de cette charge (2).

En 1742, les Gardes Françaises firent partie de l'ar-

(1) La charge de lieutenant-colonel fut donnée le 20 mars de cette année à Alain Magon de Terlaye, enseigne aux Gardes en 1694, brigadier le 1^{er} février 1719, maréchal de camp le 20 février 1734 et lieutenant-général le 1^{er} mars 1738.

(2) Le duc de Gramont, connu précédemment sous les noms de comte de Lesparre et de comte de Gramont, avait eu une enseigne aux Gardes le 13 mai 1705. Il avait été successivement colonel de

mée défensive qui couvrit la Flandre : ils passèrent l'hiver dans les places de cette province. On doit seulement rapporter que le capitaine de Valon, qui servait à l'armée de Bohême en qualité de volontaire, fut tué au combat de Sahay.

En 1743, après les désastres et la retraite de l'armée de Bohême, les Gardes se rendirent sur le Rhin à l'armée du maréchal de Noailles, et restèrent d'abord cantonnés entre Spire et Landau. Le 26 juin, à la suite de mouvements savamment combinés, l'armée française avait bloqué celle du roi d'Angleterre entre Dettingen et Aschaffembourg, de telle façon qu'il était presque impossible à cette dernière de s'échapper. Au milieu de la nuit, les Anglais cherchent à s'évader par un chemin étroit, resserré entre le Mein et une montagne. Le maréchal de Noailles, prévenu de ce mouvement, place, pour leur barrer le chemin, la brigade des Gardes dans le village de Dettingen, avec ordre de n'en point sortir. Il avait expressément recommandé à son neveu le duc de Gramont d'attendre

Bourbonnais et de Vermandois ; brigadier le 1^{er} février 1719, maréchal de camp le 20 février 1734 et lieutenant-général le 1^{er} mars 1738.

Augustin François de Godde de Varennes, obtint la charge de lieutenant-colonel le 31 mai 1741. Entré aux Gardes comme enseigne en 1709, il fut nommé brigadier le 3 avril 1721, maréchal-de-camp le 1^{er} août 1734 et lieutenant-général le 20 février 1743. Il fut remplacé le 22 mai 1744 par Antoine François de Chabannes Pionsac, enseigne aux Gardes en 1707, brigadier 20 février 1734, maréchal de camp 1^{er} mars 1738 et lieutenant-général 2 mai 1744.

dans cette position que l'ennemi vint lui-même se livrer. Un moment d'impatience et d'indiscipline trop ordinaire à cette époque, déranger tous les plans du maréchal, changea en défaite un triomphe assuré, et inscrivit une déroute sur le drapeau des Gardes.

Le duc de Gramont, malgré les avis de tous ceux qui l'entouraient, quitta son poste et s'avança avec son régiment et celui de Noailles pour attaquer l'armée anglo-hanovrienne dans une petite plaine appelée le *Champ des Coqs*. Il fut suivi à regret par quatre autres brigades. De cette façon, ces troupes eurent seules à supporter tout l'effort de 50,000 hommes, dont l'énergie était doublée par l'imminence du péril qui les menaçait, et les batteries françaises établies sur l'autre rive du Mein et qui tout à l'heure balayaient l'infanterie anglaise furent réduites à se taire. Le régiment des Gardes qui vint le premier se choquer contre la masse des ennemis fut en un instant mis dans une déroute complète, et trouvant le défilé par lequel il avait débouché obstrué par les brigades qui le suivaient, il ne vit pas d'autre moyen de salut que de se jeter dans le Mein pour rejoindre sur l'autre rive le gros de l'armée (1). Dans cette déplorable af-

(1) Les Anglais, qui sont de braves soldats, mais qui n'ont pas inventé le vaudeville, trouvèrent fort plaisant de raconter qu'à la bataille de Dettingen les Français avaient trois ponts, deux à Seiligenstadt et un troisième vis-à-vis de Dettingen, qui était *un pont bleu* (sans doute à cause de la couleur de l'habit des Gardes).

Le peuple de Paris, qui ne résiste jamais au plaisir de faire une

faire, le corps eut 21 officiers tués sur place et autant de blessés dangereusement. Parmi les tués étaient les capitaines Pinon, marquis de Langeay, de Beaucoyran, de Boisson, Charpentier et d'Avrolles. Les capitaines blessés furent MM. de Saint-Mauris, de Soupire, de Saint-Aubin et de Chambon. 200 soldats furent tués et 220 furent blessés.

Ce ne fut point une victoire pour les Anglais, mais les Français pouvaient à Dettingen faire prisonnier un roi d'Angleterre et prendre la revanche de Poitiers. Après ce malheureux combat, le régiment se retira à Drusenheim, qu'il quitta au mois d'octobre pour se rendre à Metz et Verdun.

En 1744, Louis XV se mit pour la première fois à la tête de son armée. Les Gardes Françaises l'accompagnèrent en Flandre et s'emparèrent de Courtrai le 18 mai. Le lendemain ils investirent Menin et y ouvrent la tranchée le 28 à dix heures du soir du côté de la porte d'Ypres. Menin capitule le 4 juin et dès le 6 les Gardes arrivent devant Ypres, dont le siège dure jusqu'au 26. Le roi se rendit alors à Lille qu'il quitta le 2 juillet pour visiter Béthune, Saint-Omer, Calais,

épigramme, fut plus méchant que les Anglais. Il n'appelait plus les gardes Françaises que les *canards du Mein*, ce qui fut cause de bien des coups d'épée. Les gens de la Cour, plus raffinés, nommèrent la bataille de Dettingen *la journée des bâtons rompus*, le duc de Gramont et quelques autres favoris y ayant perdu leurs bâtons de maréchal.

Boulogne et Dunkerque. Les régiments des Gardes Françaises et Suisses l'avaient précédé dans cette dernière ville. Ce fut là qu'on apprit que l'archiduc Charles avait passé le Rhin. Le roi partit de Dunkerque le 19 juillet pour aller au secours de l'Alsace, suivi des Gardes qui contribuèrent puissamment au succès des affaires d'Augenheim et de Reichewaux. L'archiduc s'empressa de repasser le Rhin, et l'armée française vint assiéger Fribourg, dont la prise termina la campagne.

Le capitaine du Tillet, le lieutenant d'Amfreville et le sous-lieutenant La Coste-Messelière, tous trois des grenadiers, furent tués à Augenheim; le capitaine de Rochegude y fut blessé. Le régiment perdit au siège de Fribourg le sous-lieutenant de Courtaumer. Le lieutenant de grenadiers d'Argenlieu y eut un bras emporté.

Dans la nuit du 30 avril au 1^{er} mai 1743, les Gardes Françaises ouvrirent la tranchée devant Tournai, sur les deux ouvrages à cornes les plus voisins de la rive gauche du bas Escaut. Le 4 mai ils repoussèrent une sortie des assiégés, et le 9 ils se rendirent dans la plaine de Fontenoy. Ils formaient avec les Carabiniers un corps de réserve. C'était une nouvelle méthode introduite par le maréchal de Saxe de poster ainsi les troupes qui en imposaient le plus à l'ennemi.

Dans la célèbre journée du 11 mai, deux bataillons des Gardes Françaises, le 5^e et le 6^e, et un bataillon des Gardes Suisses, restèrent à la garde du pont de Ca-

lonne qui servait de communication avec Tournai, et qui devait, en cas de malheur, servir à la retraite du roi et de l'armée. Les quatre autres bataillons du régiment, deux des Gardes Suisses et le régiment suisse de Courten, formaient vers le centre une seule ligne qui fermait l'ouverture comprise entre le village de Fontenoy et le bois du Barry. Ce fut là que se passa toute la bataille.

La canonnade commença à cinq heures du matin. Un épais brouillard, qui enveloppait les deux armées, se dissipa vers six heures. Le maréchal de Saxe et le maréchal de Noailles, qui servait sous lui, faisaient la visite des postes ; en arrivant aux Gardes Françaises, le maréchal de Noailles appelant le duc de Gramont, lui dit : « Mon neveu, il faut s'embrasser aujourd'hui, « peut-être ne nous reverrons-nous plus. » Un instant après, le duc de Gramont s'avancait avec le comte de Lowendhal vers la première redoute du bois du Barry, vis à vis une batterie anglaise. Un boulet de 3 frappe le cheval du duc et le traverse. « Prenez-garde à vous, « crie le comte de Lowendhal, votre cheval est tué. » — « Et moi aussi, répond froidement Gramont. » Il avait le haut de la cuisse fracassé du même coup. On l'emporte, et quelques minutes après il était mort. Le lieutenant-colonel, comte de Chabannes, prit le commandement du régiment.

A dix heures, le duc de Cumberland, qui commandait l'armée anglo-hollandaise, voyant l'inutilité des attaques sur Fontenoy et sur les redoutes du bois

du Barry, prit la téméraire résolution de percer l'armée française entre ces deux points, précisément au poste occupé par la brigade des Gardes, et forma pour ce dessein une colonne pleine de 16,000 hommes d'infanterie.

Le terrain s'élevait depuis la place occupée par les Gardes jusqu'à l'endroit où les Anglais se formaient en colonne, et des rangs français on n'apercevait sur le point culminant que les six pièces de canon qui précédaient la marche de l'armée ennemie. Un cri part tout à coup au milieu des Gardes Françaises : « Il faut aller prendre le canon des Anglais. » Les grenadiers se détachent, y montent rapidement, mais au moment où ils vont atteindre les pièces, ils découvrent derrière elles une masse épaisse d'infanterie qui les reçoit par une décharge terrible. Soixante sont couchés par terre, et le reste est obligé de reculer. Cependant les Anglais et les Français marchaient lentement et silencieusement à la rencontre les uns des autres. On fut bientôt à cinquante pas. Les premiers régiments anglais dont on distinguait alors très-bien les uniformes, étaient celui des Gardes Anglaises, puis les Gardes Ecossaises (1) et le régiment de Campbell. Les officiers anglais saluèrent les premiers les Français en ôtant leurs chapeaux. Le

(1) Ce régiment des Gardes Ecossaises avait servi dans les rangs de l'armée française sous les noms d'Hepburn et de Douglas depuis 1633 jusqu'en 1678.

comte de Chabannes, le duc de Biron que le roi venait de désigner sur le champ de bataille pour remplacer le duc de Gramont (1), s'avancèrent et leur rendirent le salut. Lord Charles Hay, capitaine aux Gardes Anglaises fit alors quelques pas en avant et cria : Messieurs des Gardes Françaises, tirez. — Le lieutenant de grenadiers d'Anteroche (2), ne sachant ce qu'il voulait, fut à lui : l'anglais lui répéta : Monsieur, veuillez faire tirer vos gens. — Non, Monsieur, répondit d'Anteroche, nous ne tirons jamais les premiers. — Sublime sottise ! qui peint bien ce siècle d'insouciance et de frivolité. Les Anglais ouvrirent à l'instant un feu roulant épouvantable. Dix-neuf officiers des Gardes Françaises tombèrent. Les capitaines de Clisson, de Langey, de La Peyrère et de Refuveilles étaient morts ou mortellement blessés ; quatre-vingt quinze soldats étaient couchés sans vie, et deux cent quatre-vingt cinq étaient blessés. Le régiment suisse de Courten qui joignait les Gardes Françaises

(1) Le duc de Biron était brigadier du 20 février 1734, maréchal de camp du 18 octobre 1734, lieutenant-général du 20 février 1743. Il obtint la dignité de maréchal de France le 24 février 1757.

Raoul Antoine de Saint-Simon, comte de Courtaumer, fut nommé lieutenant-colonel le 19 juin 1745 à la place de M. de Chabannes. Entré aux Gardes comme enseigne en 1708, M. de Courtaumer obtint le grade de brigadier le 1^{er} août 1734, celui de maréchal de camp le 1^{er} janvier 1740, et celui de lieutenant-général le 1^{er} mai 1745.

(2) D'Anteroche (Joseph-Charles-Alexandre), gentilhomme à drapeau en 1728, lieutenant de grenadiers le 30 août 1741. Capitaine

fut écrasé, et toute la ligne fut obligée de reculer en désordre sans avoir tiré un seul coup de fusil.

Les débris des bataillons des Gardes Françaises se retirèrent à travers les escadrons des Carabiniers : une partie alla se joindre aux deux bataillons qui gardaient le pont de Calonne ; d'autres se précipitèrent dans un petit chemin creux, qui va du Barry à Notre-Dame-aux-Bois, et se rallièrent enfin autour du roi. Les grenadiers et les plus braves soldats se serrèrent autour du comte de Chabannes, vers la redoute d'Eu, et formèrent un bataillon qui retourna bientôt au combat sous les ordres de M. de la Sône.

La face des affaires allait en effet changer. Quatre pièces de canon venaient d'être pointées sur l'angle droit de la colonne anglaise, et leurs boulets ouvraient de larges trouées dans cette masse compacte. On vit bientôt la tête de la colonne s'arrêter et la queue se tordre dans la plaine. Les troupes françaises, ranimées tout à coup par un de ces éclairs d'enthousiasme si habituels à la nation, fondirent impétueusement sur l'ennemi, pénétrèrent dans tous les vides, et brisèrent la colonne en mille tronçons que la cavalerie balaya. Les soldats des Gardes Françaises réparèrent leur échec du matin en entrant les premiers, avec Normandie et les Suisses, dans les rangs des

d'une compagnie de grenadiers le 21 janvier 1759, brigadier le 10 février suivant, maréchal de camp le 25 juillet 1762.

Anglais et en passant au fil de l'épée tous ceux qui voulurent leur résister.

La bataille de Fontenoy est la dernière grande action dans laquelle les Gardes aient pris une part active. Le nouveau rôle auquel les troupes d'élite furent appelées ne leur permit plus que rarement d'aborder l'ennemi.

Après cette mémorable victoire, l'armée retourna devant Tournai qui ne tarda pas à capituler ainsi que sa citadelle. Le 23 juillet, Louis XV se rendit à Gand, et comme il devait aussi visiter Bruges, les Gardes allèrent prendre position entre cette dernière ville et Ostende pour prévenir toute tentative des troupes légères des alliés. Le 4 août, le régiment rejoignit l'armée à Alost.

En 1746, pendant le siège de Mons, il campe à Wavre et entre le 25 juillet dans Louvain. Quelques jours plus tard, il est au camp des Cinq-Étoiles, et assiste l'arme au bras à la bataille de Rocoux. Après une campagne, où il n'eut pas un coup de fusil à tirer, il prit le 16 octobre la route de Paris.

Il se remit en campagne au mois d'avril 1747 et séjourna d'abord aux environs de Bruxelles. Le roi arriva à l'armée, partit de Bruxelles le 22 juin avec les Gardes et alla camper à l'abbaye du Parc près de Tongres. Pendant la bataille de Lawfeld, la brigade occupait le flanc droit du village de Heerderen et resta spectatrice de la victoire de l'armée française. Au mois d'août, on s'établit dans le camp de Tongres et

la brigade couvrit le quartier du roi faisant face à la chaussée de Saint-Trond à Liège. Les ennemis n'entreprenant rien, elle partit le 29 septembre pour se rendre à Louvain, et quitta cette ville le 7 octobre pour aller à Bruxelles. Le 17 elle prit la route de France, s'arrêta quelque temps à Mons à cause de certaines démonstrations du stathouder, et continua son voyage le 22 sur Paris.

La campagne de 1748, qui fut la dernière de cette guerre, n'offre pas d'autre opération importante que le siège de Maëstricht. Dans l'ordre de bataille établi pour ce siège, la brigade des Gardes avec la brigade irlandaise formait la réserve de l'infanterie. Elle n'arriva devant la place qu'après l'ouverture de la tranchée, et prit poste en arrière du village de Cowemberg. Après la capitulation de Maëstricht, les préliminaires de la paix d'Aix-la-Chapelle étant arrêtés, les Gardes retournèrent à Bruxelles et de là à Paris.

Au mois de novembre 1748, le capitaine de Vaudreuil fut chargé d'arrêter le prince Édouard, prétendant au trône d'Angleterre, que le gouvernement s'était honteusement engagé à expulser de France, et qui refusait de se soumettre à cette exigence inique. Comme il entra un jour à l'Opéra, il fut entouré par des soldats aux Gardes dirigés par Vaudreuil; le sergent Lafontaine lui saisit les bras par derrière, et d'un coup de genou le renversa par terre. On le garrotta et on le jeta dans un fiacre. Le malheureux prince se contenta de dire à Vaudreuil : « Vous faites là un

« vilain métier ! » Quel chemin , en effet , avait franchi la noblesse depuis le brave et chatouilleux Crillon ! Madame la princesse de Conti , renchérissant sur les quolibets dont le régiment était l'objet depuis quelques années , lui décocha à ce propos cette sanglante épigramme : « C'est le seul Anglais que ce régiment ait pris depuis la guerre. »

Le régiment des Gardes Françaises n'eut aucune part aux premières campagnes de la guerre de Sept Ans (1) : Seulement, en 1757, au mois de septembre, la flotte anglaise ayant opéré un débarquement à l'île d'Aix et menaçant les ports de Rochefort et de La Rochelle, les quatre premiers bataillons prirent la route de l'Aunis ; mais ils n'allèrent que jusqu'à Tours, la nouvelle étant arrivée de l'éloignement des Anglais. Au milieu du mois de mars 1758, quatre bataillons furent envoyés à l'armée d'observation des côtes de Flandre et restèrent en garnison à Saint-Omer jusqu'au mois de décembre. Ils rentrèrent alors à Paris. En 1759, les quatre bataillons de guerre firent le même mouvement ; mais pendant leur séjour à Saint-Omer un grand nombre de volontaires s'embarqua sur les frégates du capitaine Thurot chargé d'une

(1) Jean-François Constantin de Marnières, chevalier de Guer, enseigne aux Gardes en 1706, brigadier le 1^{er} janvier 1740, commandant du 3^e bataillon le 25 juillet 1741, à la création de ces charges, maréchal de camp le 2 mai 1744, commandant du 2^e bataillon le 19 juin 1745, et lieutenant-général le 10 mai 1748, obtint la charge de lieutenant-colonel le 2 septembre 1753.

expédition sur les côtes de la Grande-Bretagne. Le 18 février 1760, les troupes françaises descendirent en Irlande près de Karrickfergus, et le 21, après un sanglant combat elles s'emparèrent de cette ville. Trois officiers des Gardes Françaises périrent dans cette attaque; c'étaient MM. de Lépinay, de Novillard et le chevalier de Boissac. L'expédition se rembarqua le 28, et le même jour le capitaine Thurot fut attaqué près de l'île de Man par trois grosses frégates anglaises. Ce brave marin ayant été tué dès le début du combat, ses frégates furent obligées d'amener pavillon après une lutte acharnée, où le lieutenant d'Ars fut tué et l'aide-major Cavenac blessé.

Au mois d'avril de cette même année 1760, quatre bataillons quittèrent Paris pour se rendre à la grande armée d'Allemagne, commandée par le maréchal de Broglie. Ils assistèrent le 10 juillet au combat de Corbach et prirent une part active à la poursuite de l'armée ennemie jusqu'à Cassel. Ils combattirent ensuite à Sachsenhausen où le prince de Brunswick fut contraint d'évacuer ses lignes, et contribuèrent, le 31 du même mois, à la prise de Cassel.

Après avoir passé l'hiver à Paris (1), les Gardes

(1) Armand Félicien de Boffin, marquis de la Sône venait d'être nommé lieutenant-colonel le 15 février. Cet officier, enseigne aux Gardes en 1723, obtint le grade de brigadier le 2 mai 1744. Il eut le 6^e bataillon le 19 juin 1745, le 5^e le 13 avril 1746, fut promu maréchal de camp le 1^{er} janvier 1748, monta au 4^e bataillon le 2

retournèrent sur le Rhin, en mars 1761, à l'armée du prince de Soubise. Le 3 juillet, le prince Ferdinand de Brunswick attaqua l'arrière-garde de cette armée près de Werle. Pendant que les brigades de Vaubecourt et de Briqueville manœuvraient pour s'emparer des hauteurs, les Gardes restés dans le défilé du moulin de Schaffhausen, soutinrent avec une fermeté inébranlable le feu du canon ennemi, et déconcertèrent tous les efforts de l'armée alliée. Les 15 et 16 juillet, les grenadiers et chasseurs du régiment des Gardes Françaises firent des prodiges de bravoure à Villingshausen. Aidées par les volontaires de Soubise et par la brigade de Briqueville, et pendant que Piémont à droite, Limosin et les Irlandais à gauche, contenaient les ennemis, ces braves compagnies s'élançèrent sur le village de Scheidingen, et emportèrent avec la plus grande valeur la redoute qui couvrait le pont et le village.

Au mois de septembre, le prince de Condé, ayant été chargé de faire le siège de Meppen, prit avec lui les brigades d'Orléans et de Condé et le bataillon des grenadiers et chasseurs réunis des Gardes. Celui-ci fut établi sur la rive droite de l'Arz pour couper toute retraite à l'ennemi, et ouvrit la tranchée le 30. Les travaux furent poussés avec une activité incroyable, et

septembre 1753, fut fait lieutenant-général le 28 décembre 1758, obtint le 3^e bataillon le 14 octobre 1759 et parvint au 2^e bataillon le 18 janvier 1761.

la ville capitula dès le 3 octobre. Après cette rapide conquête, les bataillons de guerre du régiment se réunirent à Coësfeld, et se mirent en route, le 15 octobre, pour retourner à Paris.

Au mois d'avril 1762, ils revinrent en Allemagne, et se trouvèrent, les 22 et 24 août, aux combats livrés près de Giessen et de Grumberg, dont le succès fut principalement dû à la manière intelligente dont le lieutenant de Sarcus fit servir les pièces de bataillon de la brigade ; ils assistèrent aussi, le 30, à l'attaque du Johannisberg, dernière action de la guerre de Sept Ans, et dernière affaire à laquelle le régiment des Gardes Françaises ait pris part.

Rentré à Paris après la campagne, le régiment, par une ordonnance du mois de décembre, fut pourvu d'une musique, la première musique militaire qui ait été formée dans les troupes de France. Jusque-là, quelques corps de la Maison du roi seuls avaient eu des hautbois et des fifres.

Depuis la fin de la guerre de Sept-Ans jusqu'aux premiers jours de la révolution, le régiment des Gardes Françaises ne quitta point ses quartiers de Paris. Tous les quatre mois, suivant l'ancien usage, un bataillon se rendait à Versailles pour y prendre le service de la Cour. La guerre de l'indépendance des États-Unis d'Amérique, ayant été surtout maritime, le régiment n'y prit aucune part (1).

(1) Marie-Philippe Donneau, marquis de Visé fut nommé lieute-

Mais pendant ces vingt-six années de repos, une révolution immense couvait dans les profondeurs de la nation. La puissance des idées philosophiques, détruisant chaque jour un lambeau du voile qui cachait aux yeux du vulgaire l'artifice au moyen duquel la majorité était exploitée par la minorité, s'ouvrait un passage même au travers des barrières des casernes. Les Gardes Françaises, il faut en convenir, étaient merveilleusement préparés à recevoir ces idées nouvelles. Recrutés par l'élite de cette portion de l'armée que sa naissance roturière éloignait de toute charge militaire élevée, et pour qui une lieutenance de grenadiers était une faveur aussi éclatante que rare, les Gardes Françaises devaient accepter avec enthousiasme l'espoir d'un avenir où le mérite, à défaut de naissance, pourrait concourir pour arriver aux grades et aux honneurs militaires. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque le

nant-colonel le 19 mai 1771. Enseigne aux Gardes en 1719, il fut nommé brigadier le 1^{er} janvier 1748, maréchal-de-camp le 10 février 1759, et lieutenant-général le 25 juillet 1762. Il commanda successivement les cinq derniers bataillons. Pierre-Charles Arnould marquis de Rochegude le fut après lui le 29 février 1784. Entré aux Gardes comme enseigne en 1728, il fut fait brigadier le 10 mai 1748, maréchal de camp le 20 février 1761 et lieutenant-général le 1^{er} mars 1780. Anne-Louis Marquis de Mathan, dernier lieutenant-colonel des Gardes obtint cette charge le 8 mai 1785. Gentilhomme à drapeau en 1731, il était devenu brigadier le 20 février 1761, maréchal de camp le 16 avril 1767, et lieutenant-général le 1^{er} janvier 1784.

régiment comptait dans ses rangs des hommes qui, comme Lazare Hoche, comme Joseph Lefebvre, comme Louis Friant, étaient nés pour commander et qui le sentaient.

Cependant, quoique mêlé tous les jours au peuple de Paris, le régiment demeura fidèle à la discipline et à ses devoirs envers le roi aussi longtemps que vécut le maréchal de Biron. Ce vieux guerrier, couvert de blessures, et que les Gardes avaient salué pour la première fois comme leur colonel sur le glorieux champ de bataille de Fontenoy, il y avait de cela plus de quarante ans, était adoré de ses soldats dont il était le père, et pour rien au monde ils n'eussent voulu lui déplaire. Mais à sa mort, arrivée en 1788, la Cour, déjà en méfiance, eut la malheureuse inspiration de lui donner pour successeur le lieutenant-général duc du Châtelet (1), dont la sévérité et le caractère hautain eurent la plus fâcheuse influence sur l'esprit du corps qu'il commandait. Casernés dans les faubourgs de Paris, les soldats aux Gardes étaient liés au peuple de cette ville par de continuels rapports d'amitié et d'intérêts. Le duc du Châtelet voulut brusquement rompre ces liaisons, et, comme cela devait arriver, il ne fit que les resserrer.

(1) Le duc du Châtelet avait été précédemment colonel de Quercy, puis de Navarre. Il fut fait brigadier le 9 août 1757, maréchal de camp le 10 février 1761 et lieutenant-général le 1^{er} mars 1780. Il avait été longtemps ambassadeur à Vienne et était agréable à la reine.

To itefois, pendant l'année 1788 et la première moitié de 1789, malgré les fréquentes punitions que le colonel infligeait impitoyablement pour des manifestations jusqu'alors inoffensives, le régiment des Gardes se maintint dans la ligne du devoir et de l'obéissance. C'est ainsi qu'en 1788, 300 Gardes dirigés par le capitaine d'Agoust, exécutèrent l'ordre de la Cour de cerner le Parlement et d'arrêter les conseillers d'Esprémesnil et Goislard, et que le 20 juin 1789 un détachement, commandé par le comte de Vastan, s'empara de l'hôtel des Etats-Généraux à Versailles et repoussa les députés du Tiers-Etat qui voulaient y entrer, et qui, comme on le sait, se réunirent au Jeu-de-Paume et y firent le fameux serment de ne point se séparer avant d'avoir réglé la constitution de la monarchie.

Mais ce fut là le dernier service que les Gardes-Françaises rendirent à la royauté. Le signal de la révolte fut donné à l'occasion d'une nouvelle sévérité du duc du Châtelet. Un grand nombre de Gardes Françaises avaient cru pouvoir se mêler aux réjouissances qui eurent lieu dans Paris après la réunion des trois ordres des Etats-Généraux en Assemblée nationale, et le colonel avait pour ce fait envoyé plusieurs d'entre eux à l'Abbaye.

Ce qui reste à raconter est d'une nature tellement délicate au point de vue militaire, et il serait si difficile au lecteur, aussi bien qu'à celui qui raconte, de régler ses impressions au diapason de l'époque, que

nous ne croyons pas pouvoir mieux faire que d'adopter le récit du *Moniteur*, qui certainement alors exprimait les sentimens de la nation française prise en masse, et dont l'autorité ne peut point avoir déchu aujourd'hui.

« Le régiment des Gardes Françaises, dit le *Moniteur* dans son introduction, généralement plus instruit que le reste de l'armée, donna le premier des preuves de son patriotisme. Deux compagnies de grenadiers de ce corps avaient refusé, dès le 23 juin, de tirer sur leurs concitoyens. M. de Valady, ci-devant officier de cette brave légion et l'un des plus zélés apôtres de la liberté, allait de caserne en caserne pour éclairer les soldats sur les véritables devoirs de l'homme, et sur ce qu'ils se devaient à eux-mêmes et à leur patrie. Son zèle ne fut pas sans succès, et l'on vit bientôt ces généreux guerriers, devenus des prosélytes ardens de la cause commune, mêlés avec le peuple et prendre part aux événemens qui intéressaient le sort de Paris.

« La défiance alarmée des chefs avait fait consigner les troupes dans les casernes dès le samedi 20 juin : des cohortes entières en sortirent le 25 et le 26. On les vit entrer dans le Palais-Royal par centaines, en rang de deux à deux, quoique sans armes, aux applaudissemens de la multitude, qui s'empressa de leur donner du vin, des rafraichissemens, des glaces, *de l'argent même et jusqu'à des billets de caisse*. Ils joignirent leurs acclamations à celle de la foule, en

criant : Vive le Tiers ! et rentrèrent paisiblement dans leurs casernes sans causer aucun désordre.

« Le 30 juin , sur les sept heures du soir , un commissionnaire remit au café de Foi une lettre par laquelle on donnait avis aux citoyens que onze Gardes Françaises étaient détenus dans les prisons de l'Abbaye Saint-Germain , pour avoir refusé de tourner leurs armes contre leurs concitoyens , et que cette nuit même ils devaient être transférés à Bicêtre , lieu destiné à de vils scélérats et non à de braves gens comme eux. Un particulier sort du café , monte sur une chaise , et lit cette lettre à haute voix. Aussitôt plusieurs jeunes gens se détachent de la foule en criant : A l'Abbaye ! à l'Abbaye ! Beaucoup d'autres répètent le même cri , les joignent , et tous ensemble s'avancent vers le lieu désigné. La troupe grossit chemin faisant ; des ouvriers l'augmentent , vont se munir d'instrumens chez un ferrailleur , et , à la tête de six mille personnes , se présentent devant la prison. A sept heures et demie , la première porte était déjà enfoncée ; les autres éprouvent bientôt le même sort. A huit heures , neuf soldats aux Gardes , six soldats de la garde de Paris et quelques officiers qui se trouvaient enfermés pour divers motifs , en étaient sortis. »

Les prisonniers délivrés sont conduits en triomphe au Palais-Royal. Ils soupent dans le jardin , et l'on dispose des lits de camp dans la salle des Variétés , où ils couchent sous la sauvegarde des citoyens , qui pendant la nuit veillent à leur sûreté. On fit reconduire

dans les prisons un soldat prévenu de crime, le peuple ayant déclaré qu'il ne voulait prendre sous sa protection que ceux qui étaient victimes de leur patriotisme.

« Le lendemain matin, une députation de jeunes citoyens présenta à M. Bailly une lettre dans laquelle on invoquait l'intercession de l'Assemblée nationale en faveur de ceux qui, la veille, avaient été arrachés des prisons, et qui étaient, en ce moment, sous la sauvegarde de plusieurs milliers de citoyens.

« L'Assemblée, partagée entre ce qu'elle devait à la rigueur des principes, au bien de la paix, à la majesté royale et à sa propre dignité, concilia heureusement tous ces intérêts.

« La députation de l'Assemblée, à la tête de laquelle était M. l'archevêque de Paris, fut admise le soir même à l'audience du roi, qui applaudit à la sagesse de cet arrêté. Une lettre de sa majesté, ayant annoncé le lendemain que la liberté des soldats prisonniers suivrait immédiatement le rétablissement de l'ordre, ils rentrèrent en prison la nuit du 4 au 5 juillet, et, le jour suivant, ils reçurent leur grâce... Ainsi, un mot de clémence fit ce que n'auraient pu faire des canons et des armées. Le calme succéda, et tout rentra dans l'ordre... »

Mais ce ne fut pas pour longtemps. La Cour n'avait cédé que devant la nécessité, et comprenait que désormais elle ne pouvait plus compter sur le régiment des Gardes Françaises. Après avoir montré sa faiblesse,

elle chercha par des ruses ténébreuses à se débarrasser de ce corps d'élite, ou tout au moins à rendre son patriotisme inutile à la capitale. On prétexta d'abord la formation d'un camp à Saint-Denis et on ordonna aux Gardes Françaises de s'y rendre *sans armes*. Le piège était trop grossier et les soldats refusèrent de marcher. Quelques jours après, à l'hôpital du Gros-Caillou où était le parc de campagne du régiment, on fit entendre aux canonniers qu'il était important qu'ils allassent garder l'hôtel de Richelieu, considéré en ce moment comme quartier-général, et dès qu'ils furent partis, on chercha à enclouer leurs canons. Quelques Gardes, restés à l'hôpital, s'aperçurent de la manœuvre et coururent avertir leurs camarades. Ceux-ci abandonnent à la hâte l'hôtel de Richelieu; le sixième bataillon accourt en masse de sa caserne, et les canons sont transportés et mis en sûreté au poste de la rue Verte. Ces tentatives maladroites achevèrent d'aliéner les Gardes Françaises. C'en était fait, leur valeur et leur expérience étaient désormais acquises à la cause populaire, et dès la semaine suivante, dans les événements qui amenèrent la prise et la destruction de la Bastille, les trois mille hommes qui composaient ce régiment de la garde du roi, vinrent se ranger autour de l'assemblée des électeurs, jurant de mourir pour la patrie. Un seul soldat, nommé Julien, se prononça pour le roi (1).

(1) Louis XVI lui donna une pension sur sa cassette. Plus tard Louis XVIII le fit officier.

Des bruits sinistres couraient dans Paris. On attribuait au parti de la Cour des projets atroces, et la présence inaccoutumée dans la capitale et aux environs de nombreux régiments n'était pas propre à calmer les méfiances. De tout temps la garnison de Paris avait été formée des seuls régiments des Gardes Françaises et Suisses, et en ce moment la ville était cernée par une armée. Une nombreuse division campait au Champ-de-Mars, et, par une préoccupation insultante pour la nation, on ne l'avait composée que de corps étrangers. C'étaient les régiments d'infanterie suisse de Salis-Samade, de Châteaueux et de Diesbach, le régiment de cavalerie Royal-allemand et les hussards de Bercheny et d'Esterhazy.

Telle était la situation des choses et des esprits dans Paris quand, le 12 juillet, à midi, arrive la nouvelle de la destitution de Necker, le ministre favori du peuple. A la voix de Camille Desmoulins les patriotes se réunissent et portent en triomphe les bustes de Necker et du duc d'Orléans. En arrivant sur la place Louis XV, l'immense procession est refoulée par le prince de Lambesc à la tête de Royal-allemand, et, dans le désordre de la mêlée, un vieillard et un soldat des Gardes Françaises sont tués. A la vue de ce sang le peuple crie aux armes, les boutiques des armuriers sont enfoncées, les Gardes Françaises s'échappent de leurs casernes, « se mêlent au peuple et « déployant une marche plus régulière, impriment « ainsi le premier mouvement à la révolution. Ras- « semblés en force près du dépôt, sur le vieux boule-

« vard, ils s'avancent en bon ordre, attaquent un
« détachement de Royal-allemand, et font mordre la
« poussière à trois cavaliers à la première décharge.
« Ceux-ci se replient sur la place Louis XV où était
« le gros de leur régiment. Sur les onze heures du
« soir les Gardes Françaises se rendent au Palais-
« Royal, au nombre d'environ douze cents, se concer-
« tent entre eux, et, sans officiers ni artillerie, se
« déterminent à se porter sur la place Louis XV pour
« en chasser les troupes réglées qui l'occupaient. Ils
« sont encouragés par tout le peuple qui remplissait
« le jardin. Cette petite armée, fortifiée d'un bon
« nombre de Parisiens déterminés à vendre chère-
« ment leur vie, se met en marche à la lueur des
« torches. Mais les troupes de la place ne jugèrent pas
« à propos de faire plus de résistance que sur les
« boulevards. Elles se retirèrent à Versailles, et leur
« exemple fut suivi par tout ce qu'il y avait de troupes
« réglées dans la ville. »

Les Gardes Françaises employèrent toute la journée du 13 à organiser leurs forces et à prêter le concours de leur expérience à la formation de la Garde nationale. Les plus instruits indiquaient les moyens de se rendre maître de la Bastille dont l'attaque était résolue.

Dès l'aube du jour, le 14 juillet, les tambours rappellent et les patriotes se dirigent en foule vers le quartier Saint-Antoine.

On a fait beaucoup de bruit de la victoire rem-

portée par le peuple sur les défenseurs de la Bastille. Le fait est que la garnison de la vieille forteresse se composait de 82 invalides et de 32 grenadiers du régiment suisse de Salis-Samade. Au point de vue militaire la gloire de la journée revient à cette poignée d'hommes qui se maintint pendant plusieurs heures contre la masse des assaillants.

Parmi les attaques qui se firent avec quelque ensemble, on remarque celle d'un détachement des Gardes, composé en grande partie des grenadiers de Reffuveilles et des fusiliers de la compagnie de Lubersac, et commandé par le sergent-major Wagnier et le sergent Labarthe. Au milieu d'une vive fusillade, ces soldats expérimentés arrivent dans la cour de l'Orme, trainant à bras cinq pièces de canon et un mortier; en un clin d'œil trois canons et le mortier sont mis en batterie et dirigés sur les embrasures du fort, dont ils éloignent les canonniers et les tirailleurs. Les deux autres pièces sont braquées sur la porte qui faisait communiquer la cour intérieure avec le jardin de l'Arsenal, et cette porte cède bientôt sous leurs coups. Aussitôt la foule se précipite pour pénétrer dans la Bastille; mais les Gardes Françaises, conservant tout leur sang-froid au milieu du tumulte, forment une barrière au delà du pont et par cet acte de prudence sauvent la vie à des milliers de personnes qui se seraient précipitées dans le fossé. Cent cinquante Gardes Françaises occupèrent la Bastille jusqu'à sa démolition.

La conduite de ces soldats fut irréprochable après la victoire, et il ne tint pas à eux que cette journée n'ait point été souillée par d'horribles barbaries; mais quelle force humaine pourrait prétendre à contenir l'affreuse canaille qui grouille dans les bas-fonds de la population parisienne et dont l'immonde participation a trop souvent maculé les pages de l'histoire de nos révolutions? Si les Gardes Françaises ne purent sauver les principaux officiers de la Bastille, au moins les débris de la garnison leur durent-ils leur salut. Les malheureux allaient être sacrifiés sans la généreuse intervention des Gardes qui réclamèrent la vie des prisonniers comme le prix de leurs services. Le sergent de grenadiers Marqué plaça au milieu du détachement qu'il commandait vingt-deux invalides et onze suisses, seuls survivants de la garnison, et parvint, au milieu de féroces clameurs, à les conduire sains et saufs à la caserne de la Nouvelle-France.

Le fusilier Dubois, contraint par la populace de laisser attacher à sa boutonnière une croix de Saint-Louis trouvée dans la poche de M. de Persan, lieutenant des invalides massacré dans la première effervescence, remit dès qu'il le put ce sanglant trophée dans les mains de la municipalité.

Après la journée du 14 juillet, on conçoit que le régiment des Gardes Françaises n'existait plus. En effet, dès le lendemain, le duc du Châtelet remettait entre les mains du roi sa démission de la charge de colonel qu'il n'avait exercée que pendant huit mois,

et son exemple était imité par tous les officiers qui ne pouvaient plus compter sur aucune obéissance. Ici donc se termine, à proprement parler, l'histoire de ce régiment d'élite, et nous pourrions à la rigueur nous arrêter ; mais le licenciement des Gardes Françaises, réel en droit (1), ne fut de fait point exécuté. La place importante qu'ils occupèrent dans la première formation de la Garde nationale parisienne mérite que nous suivions encore pendant quelque temps la destinée de ces illustres soldats.

Lorsque après ces jours de fièvre on voulut organiser la Garde nationale sur une base solide, « on songea que l'on avait à récompenser les Gardes Françaises, qui les premiers s'étaient courageusement dévoués à la cause commune. Les remettre entre les mains du gouvernement, c'était les livrer au bourreau. Ils étaient placés entre la couronne civique ou la corde : ou vainqueurs ou vaincus, il n'y avait pas de milieu. » (*Moniteur.*)

Les compagnies qui se trouvaient de service à Versailles pendant le mouvement de Paris n'étaient pas dans une position plus favorable vis-à-vis de la Cour ; car, dans la nuit du 30 au 31 juillet, ces compagnies cédant à l'élan populaire, avaient quitté leurs postes, entraînant avec elles une partie des Gardes Suisses, et étaient venues, avec leurs drapeaux et leurs bagages, rejoindre leurs camarades à Paris pour contribuer

(1) L'ordonnance royale de licenciement est du 31 août 1789.

avec eux à la sûreté de la capitale et au maintien des droits que le peuple venait de conquérir.

« La sûreté de Paris demandait une troupe sou-doyée , soumise à une discipline exacte et par conséquent casernée. La sûreté de l'Assemblée nationale et de la personne du roi exigeait une armée civique prête à les protéger contre les attentats des ennemis de la constitution , et qui , toujours préparée à défendre la liberté publique , ne pût un seul instant l'alarmer.

« M. de La Fayette , pour atteindre ce double but , présenta un plan simple , bien ordonné et très-populaire , que la commune de Paris et les districts eurent le bon esprit d'adopter provisoirement. Il composa l'infanterie parisienne de 31,000 hommes dont 1,000 officiers , et la divisa en deux corps , l'un de 6,000 hommes soldés , l'autre de 24,000 hommes non soldés tirés de la bourgeoisie.

« Paris fut partagé en six divisions de dix districts chacun. Un commandant fut créé pour chaque division , et l'on établit dans chaque district un bataillon composé de cinq compagnies de cent hommes chacune , dont une soldée et casernée fut placée au milieu des quatre bourgeoises , sous le nom de compagnie du centre....

« La ville de Paris s'empressa d'enrôler sous ses drapeaux les premiers conquérants de la liberté , ces braves Gardes Françaises , à qui la voix du peuple avait déjà décerné le titre glorieux de soldats de la patrie.

« Le Roi les autorisa (1) à entrer dans les gardes nationales. Mais le général de La Fayette, désirant n'y admettre que ceux que leur volonté libre, le désir d'être utiles et le vœu de demeurer soumis à la discipline militaire, porteraient à s'y incorporer, voulut, avant de recevoir leur engagement, que leur cartouche de licenciement leur fût délivrée; il fit même afficher un placard pour offrir leur congé à ceux qui refuseraient d'accepter le règlement, et même à ceux qui l'ayant déjà accepté, en auraient quelque repentir.

« Cet avis aux Gardes Françaises excita une fermentation générale. Le bruit se répandit qu'ils se disposaient à partir en très-grand nombre pour retourner

(1) Voici la lettre du roi à M. de La Fayette, en date du 21 juillet 1789 :

« Je suis informé, Monsieur, qu'un nombre considérable de soldats de divers de mes régiments en a quitté les drapeaux pour se joindre aux troupes de Paris. Je vous autorise à garder tous ceux qui s'y sont rendus avant que vous receviez la présente lettre seulement, à moins qu'ils ne préfèrent retourner à leurs corps respectifs avec un billet de vous, au moyen duquel ils n'y éprouveront aucun désagrément. Quant aux Gardes Françaises, je les autorise à entrer dans les milices bourgeoises de ma capitale, et leur prêt et nourriture seront continués jusqu'à ce que ma ville de Paris ait pris des arrangements relatifs à leur subsistance. Les quatre compagnies qui sont ici (Versailles) pour ma garde, continueront cependant ce service et j'en aurai soin. »

On a vu déjà que ces quatre compagnies rejoignirent huit jours après leurs camarades.

dans le sein de leurs familles. L'alarme devint bientôt si vive, que le district Saint-Honoré envoya une députation à ceux qui venaient chercher leurs cartouches chez le commissaire des Guerres pour s'enquérir de leurs intentions et leur témoigner les sentiments de fraternité et de reconnaissance qui animaient tous les citoyens. Le district des Petits-Pères écrivit à M. de La Fayette pour lui offrir de prendre à sa charge tel nombre de Gardes Françaises qu'il jugerait à propos, et de pourvoir à tous leurs besoins... Au Palais-Royal, on fit la motion d'ouvrir en leur faveur une souscription nationale pour leur assurer une pension viagère réversible sur leurs veuves. Enfin le district du Sépulture proposa de leur donner à chacun une médaille d'or de la valeur de 500 livres. » (*Moniteur.*)

On voit que les Parisiens compromis tenaient fort à conserver au milieu d'eux des hommes qui savaient se battre. Comme militaire, comme contemporain de faits analogues, nous savons bien ce qu'il faut penser de cet amour des soldats qui saisit dans certains moments ceux qui ne le sont pas ; mais nous nous garderons de toute réflexion. Elle ne pourrait être qu'aimère.

Les Gardes Françaises refusèrent noblement tous les avantages qu'on leur proposait, et servirent de noyau aux soixante bataillons de la Garde nationale de Paris. Ainsi, cette sœur aînée de l'armée actuelle ne fut à son origine que l'extension du plus ancien et du plus illustre des régiments de l'armée française. Dans cette

première organisation de 1789, chaque bataillon de la Garde nationale de Paris fut composé de cinq compagnies, dont celle du centre, dite de grenadiers, et qui avait la garde du drapeau, provenait en grande partie des Gardes Françaises ; et ce drapeau était l'enseigne d'azur à croix blanche du régiment des Gardes (1). Seulement à la couronne royale qui terminait chacune des quatre branches de la croix, on avait substitué le bonnet de la Liberté, et l'on avait ajouté au centre de la croix, d'un côté l'image de la Bastille embrasée avec cette légende au-dessus : *Ex servitute libertas*, et de l'autre une couronne civique et ces mots : *Pro patria et lege*.

La Garde nationale adopta également l'uniforme des Gardes Françaises en substituant le revers blanc au galonage de livrée. C'est cet habit qui, porté si glorieusement pendant vingt-cinq ans par l'infanterie française, brillait encore naguère d'un vif éclat dans l'excellent et beau corps de la Garde municipale de Paris. ..

Aussitôt que l'organisation de la Garde nationale fut terminée, les Gardes Françaises, qui voyaient Paris tranquille et qui avaient pris au sérieux les paroles de louanges tombées de la bouche de Louis XVI, lorsque

(1) Le régiment des Gardes Françaises avait 30 drapeaux, dont un blanc colonel et 29 d'ordonnance de taffetas bleu turquin. Tous ces drapeaux étaient semés de fleurs de lys d'or dans les quartiers et avaient une couronne en or au sommet de chaque branche de la croix.

ce prince était venu le 17 juillet à l'Hôtel-de-Ville, manifestèrent le désir de reprendre leur service comme autrefois auprès de la personne du roi. La Cour répondit d'une manière évasive, et ne pouvant parvenir à calmer ses méfiances, craignant peut-être quelque violence, elle eut la fatale idée d'appeler à Versailles le régiment de Flandre, sur lequel elle croyait pouvoir compter. L'annonce de cette mesure fit un effet désastreux dans Paris, mais la colère arriva à son comble, lorsqu'on apprit que dans un repas donné le 1^{er} octobre aux officiers de ce régiment par les Gardes du corps, on s'était laissé aller sous l'influence du vin aux démarches les plus imprudentes, jusqu'à fouler aux pieds la cocarde que venait d'adopter la nation. Le 5 octobre, l'insurrection éclate et se précipite sur la route de Versailles, suivie par La Fayette qui, n'ayant pu empêcher le mouvement, voulait du moins, avec la Garde nationale, s'opposer aux excès d'une foule furieuse.

Il n'arriva qu'à minuit, et obtint aussitôt que les Gardes Françaises reprendraient leurs anciens postes ; « mais déjà bien des malheurs étaient arrivés, et le château était rempli de brigands. Le 6, dès le point du jour, un bruit affreux se fait entendre ; une bande de bêtes féroces avait envahi l'appartement de la reine, qui n'avait eu le temps que de se sauver demi-nue chez le roi. Quelques Gardes du corps luttèrent encore dans l'Oeil-de-Bœuf : ils s'étaient retranchés à l'aide de bancs, de tabourets et autres meubles entassés contre la

porte ; mais les assaillants frappent à coups redoublés ; un panneau de la porte est brisé ; encore un moment, et c'en est fait du roi et de sa famille... Tout à coup un calme profond succède au tumulte... un instant après on frappe doucement... les Gardes du corps se hasardent à ouvrir , et l'appartement se remplit de gardes nationaux. Un officier se présente à la tête des grenadiers : « Messieurs, dit-il, nous venons ici pour « sauver le roi, et nous vous sauverons vous aussi : « soyons frères ! » C'était le capitaine Gondran, commandant de la compagnie du centre du bataillon de Saint-Philippe du Roule. »

« Au milieu de l'agitation générale, La Fayette avait dit à ses soldats : « Messieurs, j'ai donné ma parole d'honneur au roi qu'il ne serait fait aucun tort à tout ce qui lui appartient : si vous laissez égorger les « Gardes du corps, vous me ferez manquer à ma parole « d'honneur, et je ne serai plus digne d'être votre chef. » Les soldats parisiens s'étaient aussitôt élancés sur les groupes de furieux qui ensanglantaient le château, et avaient placé les Gardes du corps sous leur drapeau comme sous une égide sacrée. Les brigands qui avaient envahi l'appartement de la reine se disposaient à en jeter les meubles par les fenêtres, lorsque le capitaine Gondran, s'avancant avec sa troupe, leur commande impérieusement de renoncer à leurs projets de pillage sous peine d'être fusillés, et, les faisant coucher en joue, il les mit en déroute. Il ordonne aussitôt aux siens de le suivre, et montant l'escalier de marbre, l'épée à la

main, il vint délivrer, comme on l'a vu, les officiers qui défendaient la dernière porte de l'appartement du roi, et secondé par la compagnie de grenadiers du district de l'Oratoire, il établit l'ordre le plus parfait. Les autres compagnies arrivaient au même résultat sur d'autres points. » (*Moniteur*.) Tel fut le rôle des anciens Gardes Françaises dans les affreuses journées des 5 et 6 octobre. Ils accompagnèrent ensuite le roi à Paris et reprirent leur service de dévouement et de sûreté dans la capitale.

Le 26 janvier 1790, ils se réunirent pour une solennité touchante. Ils avaient précieusement conservé ces vieux drapeaux d'azur fleurdelysés sous lesquels ils avaient combattu à Ivry, à Veillane, à Neerwinden et à Fontenoy. Ils les portèrent en grande pompe dans l'église de Notre-Dame, et les suspendirent aux voûtes de la vieille nef.

Pendant toute l'année 1790, les anciens Gardes Françaises firent leur service dans Paris, au milieu de l'agitation de toutes les classes de la société, sans qu'on ait eu à signaler parmi eux un seul acte d'indiscipline. Aussi, Louis XVI, qui entrevoyait quelquefois de quel côté étaient ses véritables amis, montra-t-il l'intention de se les rattacher. Le bruit courut, en effet, au mois de novembre, que le roi allait rétablir sa Maison militaire.

Cette nouvelle excita une grande fermentation dans Paris. La Fayette, interpellé par la municipalité à ce sujet, lui donna communication de la lettre suivante

du roi, qui est la seule trace officielle qui soit restée de ce projet. « Je vous prévient, Monsieur, que lorsque
« je formerai ma maison militaire à pied, mon intention est d'y admettre, comme vous m'en avez parlé,
« les grenadiers soldés de la garde nationale de Paris
« et une partie des compagnies du centre. Je vous
« consulterai sur ce travail dans le temps que je
« compterai le mettre à exécution, ainsi que sur le
« service des volontaires des différens gardes nationales, Vous savez que mon intention a toujours été
« qu'ils fissent le service auprès de ma personne dans
« les différens endroits où je me trouverai. »

Ce projet n'eut aucune suite, et un décret du 3 août confirmé par la loi du 28 août 1791 décida que les compagnies soldées de la Garde nationale de Paris serviraient à former deux divisions de gendarmerie nationale à pied, trois régiments d'infanterie de ligne et deux bataillons de chasseurs à pied. Le 5 octobre, il fut procédé par la voie du sort, à la désignation des compagnies qui devaient concourir à la formation de chacun de ces corps. Les divisions de gendarmerie à pied prirent les numéros 29 et 30, les régiments d'infanterie, les numéros 102, 103 et 104, et les bataillons d'infanterie légère, les numéros 13 et 14.

Cette nouvelle organisation ne fut pas, à ce qu'il paraît, très-bien accueillie du public. Dans sa séance du 14 octobre, l'Assemblée nationale vit arriver à sa barre une députation dont l'orateur fit un discours où l'on remarquait ces phrases : « C'est au commence-

ment de la révolution que la commune de Paris a contracté l'obligation de conserver les anciens Gardes Françaises après les avoir incorporés dans la garde nationale. La ville de Paris, en prenant cette troupe courageuse, s'est chargée d'acquitter la dette de la nation entière. Aujourd'hui les citoyens de Paris se voient forcés par une loi de manquer à leurs obligations envers ceux qui ont marché à leur tête à la conquête de la liberté. Plusieurs fois, sans le zèle et l'activité de cette troupe, la ville aurait été bouleversée, et des flots de sang auraient coulé. Aujourd'hui, pour prix de ces services, on veut leur faire quitter la capitale. De premier régiment il doit devenir le dernier corps de l'armée. Les despotes dans leur fureur n'en auraient pas tiré une vengeance plus raffinée. C'est aux Gardes Françaises que la patrie doit son salut, sa liberté et la constitution. Sans eux, Paris ne serait plus qu'un monceau de ruines sur lesquelles dominerait la Bastille. Vous ne pouvez faire un plus digne usage de votre pouvoir que de l'employer à acquitter envers eux la dette de la nation. Vous ne laisserez pas sans doute aux ennemis du bien public le prétexte d'exciter de nouvelles insurrections parmi les autres soldats de l'armée, en leur faisant craindre de semblables récompenses, et vous conserverez auprès de vous douze cents braves militaires prêts à mourir pour la liberté. »

Quelques jours après le député Calvet fit un rapport à ce sujet. Il rappela que la Patrie n'avait point été

ingrate, que la plupart des sergents des Gardes Françaises étaient devenus capitaines, et que tous ceux qui étaient susceptibles d'avancement en avaient obtenu. Il rappela qu'un des articles de la constitution défendait qu'aucun corps soldé séjournât à moins de trente lieues de la ville où délibérait l'Assemblée. Il termina cependant en proposant d'arrêter que ces corps resteraient provisoirement à Paris et cette conclusion fut adoptée.

Les nouveaux corps avaient d'ailleurs été formés sans opposition ni difficulté le 11 octobre. On est donc fondé à penser que ces manifestations pour les Gardes Françaises étaient ou le résultat de la peur qui étranglait certains déclamateurs de clubs, ou l'effet d'une tactique adoptée par des gens intéressés à fomenter des troubles.

De fréquentes réclamations en faveur des Gardes Françaises furent encore portées à l'Assemblée au commencement de 1792, mais ces braves soldats y restèrent complètement étrangers. L'Assemblée, après les avoir toutes repoussées par l'ordre du jour, ainsi qu'une proposition qui tendait à faire admettre les ex-Gardes Françaises dans la nouvelle Garde constitutionnelle du roi, et une pétition pour que les drapeaux des 102^e, 103^e et 104^e régiments de ligne portassent une tour renversée en souvenir de la destruction de la Bastille, finit cependant par décréter, le 3 juillet, que les ci-devant Gardes Françaises, qui le désiraient, seraient incorporés dans les divisions de gen-

darmerie de Paris, où il y en avait déjà un grand nombre.

La guerre coupa court à toutes ces difficultés. Au mois de juillet, les régiments de Paris partirent pour la frontière. Nous allons les y suivre.

102^e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

COLONELS.

1. CHARTON (Jean), 3 août 1791.
2. VILLOT DE LA TOUR (Michel), 8 mars 1793.

Le 102^e fut dirigé sur l'armée de Lückner. Son 2^e bataillon, commandé par le lieutenant-colonel Antoine-Claude Capton de Château-Thierry, s'arrêta à Nancy, et le 1^{er} joignit l'armée au camp de Fontoy, entre Thionville et Longwy. Il prit part, pendant cette campagne, à toutes les opérations de l'armée du Centre, et après la retraite des Prussiens fut mis en quartiers d'hiver à Metz. L'année suivante, ce même bataillon fit partie de l'armée de Custines, partagea la fortune et les travaux de la garnison de Mayence, et au mois d'août, après la capitulation de cette place, fut envoyé dans la Vendée. Il se trouva à toutes les actions où s'illustra la terrible colonne mayençaise, et en fut une des fractions les plus acharnées contre les Vendéens. Il se distingua surtout à l'attaque de Granville les 13 et 14 novembre, au combat de Dol le 19, et à la bataille d'Antrain les 21, 22 et 23 du même mois.

Ce bataillon fut amalgamé, le 18 janvier 1795, dans

la 179^e demi-brigade, qui continua de servir dans l'Ouest jusqu'à l'entière pacification de ce pays.

Le 2^e bataillon du 102^e d'infanterie, que nous avons laissé à Nancy, servit en 1793 dans le Palatinat pendant le blocus de Mayence, et fut accusé d'avoir jeté ses armes le 13 août, quand les ennemis attaquèrent le camp de Hornbach. Mais il pourrait se faire que ce fût une calomnie, car tous ces corps formés avec les ex-Gardes Françaises paraissent avoir été alors, de la part de certains hommes, l'objet d'une grande haine (1). Ce qui est vrai, c'est que ce bataillon eut un grand nombre de soldats faits prisonniers à Hornbach, et qu'il se trouva tellement hors d'état de continuer la guerre, qu'il fut envoyé à Brest. Il y fut rejoint en 1794 par les prisonniers qui venaient d'être échangés à Wesel. Parmi eux se trouvait le sergent-major Richard, qui pendant toute sa captivité avait conservé sur sa poitrine le drapeau du bataillon. Après la pacification de la Vendée, ce bataillon alla renforcer l'armée des Alpes, et y devint en 1795 le noyau de la 180^e demi-brigade.

103^e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

COLONELS.

1. D'ARBLAY (Alexandre-Gabriel-Pieuchard), 3 août 1791.
2. DE MAUPERTUIS (André-Julien-Frayn), 7 mars 1793.
3. JOLLY (Joseph-Louis), 31 mars 1793.

En quittant Paris au mois de juillet 1792, le 103^e se

(1) Pendant le procès de Custines, il parut une adresse à l'armée

rendit en Lorraine. Le 1^{er} bataillon fut placé à Saarguemines, et le 2^e à Pont-à-Mousson.

Pendant l'invasion de l'armée prussienne, le 1^{er} bataillon fit partie de l'armée de Kellermann. Il servit sous Jourdan en 1793 et 1794 aux armées des Ardennes et de Sambre-et-Meuse, et fut versé le 31 mars 1794 dans la 181^e demi-brigade, qui fut employée aux armées de la Moselle et de Rhin-et-Moselle.

Le 2^e bataillon du 103^e, commandé par le lieutenant-colonel Krieg, fut jeté en 1792 dans Thionville, et se fit remarquer à la défense de cette place, surtout à la sortie du 21 septembre 1792. Après la retraite des Prussiens, il fut envoyé à Saarlouis, où il demeura pendant toute l'année 1793. Il fit la campagne suivante à l'armée de Rhin-et-Moselle, et entra le 10 juin 1794 dans la composition de la 182^e demi-brigade.

104^e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

COLONELS.

1. DE LA COLOMBE (Louis-Ange), 3 août 1791.
2. SERVAN (Joseph), 23 mars 1792.
3. DE LA POYPE (Jean-François), 16 mai 1792.
4. DU BOUZET (François-Charles), 22 septembre 1792.
5. DE HAHN (Reynold), 13 décembre 1792.

Le 104^e quitta Paris pour l'armée du Nord. Le 1^{er} ba-

où l'on remarque ce passage : « Et vous tous, soldats de la ligne, gardes nationaux, qui combattez pour la liberté, rappelez-vous que vos chefs ont fait égorger de préférence les Gardes Françaises, les

taillon fut mis en garnison à Lille, et le 2^e à Valenciennes.

Le 1^{er} bataillon se trouva à la défense de Lille du 29 septembre au 8 octobre 1792. Lors de la première invasion de la Belgique, les deux bataillons firent partie de l'armée de Dumouriez, et se conduisirent avec la plus grande bravoure à la bataille de Jemmapes. Le colonel Dubouzet y fut grièvement blessé. Après avoir poursuivi les ennemis jusqu'au delà de Liège, le 2^e bataillon fut mis en garnison à Tirlemont, et le 1^{er} continua seul à faire partie de l'armée active.

Celui-ci combattit à Neerwinden et à Pellemberg, et acheva la campagne au camp de Famars et à la défense du Quesnoy. Il passa en 1794 à l'armée des Pyrénées Orientales, se trouva le 23 avril au combat de Nils, à l'attaque du fort Saint-Elme le 2 mai, et au combat du 26 octobre sur la route de Figuières. Lorsque la paix fut faite avec l'Espagne en 1795, il fut appelé à l'armée de l'Intérieur sous Paris, et entra dans la formation de la 183^e demi-brigade.

Le 2^e bataillon évacua Tirlemont après la bataille de Neerwinden, se retira à Bruxelles, et de là à Valenciennes. Il contribua à la célèbre défense de cette place, et après la capitulation il fut envoyé dans la Vendée, où il prit part à toutes les opérations qui eurent pour résultat la soumission définitive des provinces de

régiments 102, 103 et 104, parce que les premiers ils firent trembler la Couren 1789.

l'Ouest. Ce fut un de ses détachements, qui le 6 ventôse An iv, arrêta et fusilla à Médréac le fameux chef de Chouans de Puysaye. Immédiatement après cette affaire, il fut incorporé dans la 184^e demi-brigade, qui prit bientôt le chemin des Alpes.

13^e BATAILLON DE CHASSEURS.

LIEUTENANTS-COLONELS :

1. DE LA CRÉPINIÈRE (Louis-Charles-Lecomte), 3 août 1791.
2. DE SAINT-VINCENT-D'AIGLUN (François-Pierre-Jean), 1^{er} janvier 1792
3. DE PLAINVILLE (Jacques-Louis-Gonsault), 22 juillet 1792.

Ce bataillon avait été employé d'abord au service des barrières de Paris. Envoyé en juillet 1792 à l'armée de Kellermann, il se trouva à Valmy, et fut ensuite mis en garnison à Metz, où il passa une partie de l'année 1793. Il quitta cette ville pour aller servir sous Jourdan à l'armée des Ardennes, et se trouva à la bataille de Wattignies. En 1795, il devint le noyau de la 13^e demi-brigade légère.

14^e BATAILLON DE CHASSEURS.

LIEUTENANTS-COLONELS :

1. DE QUEISSAT (Gabriel), 3 août 1791.
2. HAQUIN (Honoré-Alexandre), 10 août 1792.

Ce bataillon, connu d'abord, comme le précédent, sous le nom de chasseurs des Barrières, se rendit en 1792 à l'armée du Nord. Au combat du 6 novembre,

près de Menin, il attaqua le poste retranché d'Hallièrne. « Les chasseurs à pied de Paris, dit le rapport, se sont battus comme des lions. » Lors de l'invasion de la Belgique par Dumouriez, le bataillon était à l'extrême avant-garde, et se signala d'une manière toute particulière le 11 décembre au combat du petit Réchin, près de Verviers. Revenu sous Valenciennes après la défaite de Neerwinden, le 14^e mérita encore d'être cité d'une façon très-flatteuse par le général Kilmaine dans son rapport sur le combat du 30 avril 1793. « Il y montra, dit-il, l'exemple de l'audace et de l'intelligence ; aussi cet intrépide bataillon est-il réduit presque à rien. » A la fin de 1794, il fut versé dans la 14^e demi-brigade d'infanterie légère, qui prit part l'hiver suivant à la conquête de la Hollande, et se fit remarquer par sa bravoure le 21 brumaire à la prise des retranchements de Burick.

GENDARMERIE NATIONALE A PIED.

Pour terminer l'histoire des Gardes Françaises, il reste à dire un mot des Gendarmes nationaux.

On a vu qu'indépendamment des cinq corps d'infanterie dont il vient d'être question, il avait été formé en 1791 avec les compagnies soldées de la Garde nationale parisienne deux divisions de gendarmerie qui prirent les numéros 29 et 30 à la suite des divisions affectées à la police des départements.

La 29^e division, qui fut d'abord commandée

par M. d'Ermigny, se composait de Gendarmes à pied; la 30^e, sous les ordres de M. de Rulhières, fut d'abord organisée en cavalerie avec ceux des anciens Gardes, qu'on jugea propres à ce service, mais ce corps ne fut jamais monté et fit le service à pied.

Indépendamment des Gardes Françaises, qui entrèrent dans la composition des corps indiqués ci-dessus, il en existait encore un assez grand nombre qui, après le 14 juillet 1789, jetés en dehors de la discipline, et réunis aux vainqueurs de la Bastille, aux déserteurs de tous les régiments, aux soldats du régiment de Paris licenciés le 20 mars 1791, et enfin ralliés après le 10 août 1792, par un nombre considérable de Gardes Suisses, formaient dans Paris une masse redoutable par son esprit turbulent et l'exagération de son patriotisme. La guerre vint fort heureusement fournir l'occasion de s'en débarrasser. Un décret du 3 juillet 1792 les incorpora dans la Gendarmerie de Paris, et l'on en forma les 31^e, 32^e, 33^e, 34^e et 35^e divisions de gendarmerie, qui partirent successivement pour la frontière. Ces gendarmes recevaient 40 sous par jour, sans retenues.

Partout où parut cette gendarmerie, elle se fit remarquer par l'audace la plus brillante, mais aussi par une indiscipline et un esprit de contrôle qui rebutaient les généraux.

Les 29^e et 30^e, réunies sous le commandement du colonel Nicolas Fampettes de Grandpré, partirent les premières le 3 septembre 1792 et se rendirent

au camp de Châlons. Elles y restèrent jusqu'après la bataille de Valmy, et quittèrent Châlons le 11 octobre pour aller renforcer l'armée de Kellermann et prendre part à la poursuite des Prussiens. Ces deux divisions devaient rester aux armées de la Moselle et du Rhin.

Les cinq dernières quittèrent successivement Paris dans les premiers jours d'octobre et furent dirigées sur l'armée du Nord. Elles formaient un corps de 5 à 6,000 hommes dont le plus petit avait au moins cinq pieds quatre pouces, et traînaient avec elles douze canons. Ce beau corps débuta de la manière la plus brillante, le 6 novembre, à la bataille de Jemmapes. Le lieutenant La Bretesche parvint à lui seul à dégager le général Beurnonville, qui s'était aventuré au milieu des escadrons ennemis, et le ramena sain et sauf, après avoir tué de sa main sept Autrichiens, et avoir reçu lui-même quatre coups de sabre.

Après cette glorieuse affaire, les gendarmes partirent avec les généraux La Marlière et Champmorin pour faire le siège d'Anvers. Deux divisions passèrent l'hiver dans cette ville. Ces deux divisions, les 34^e et 35^e, quittèrent Anvers au mois de février 1793, pour aller au siège de Bréda. Les trois autres continuèrent de servir sous Dumouriez, et se trouvèrent à la bataille de Neerwinden, où la 31^e se distingua fort. Le général Miranda rejeta sur leur indiscipline, et surtout sur celle de la 32^e l'inaction fatale où il demeura toute cette journée.

Les 29^e et 30^e divisions, après avoir servi sous le général Custines et avoir été fort maltraitées le 4 avril 1793 au combat de Herdt, près de Lauterbourg, vinrent après Neerwipden renforcer l'armée du Nord et furent placées à Mons.

Après l'évacuation de la Belgique, tous les gendarmes furent réunis dans la Flandre française et se couvrirent de gloire, sous les ordres du colonel Leclerc, dans cette campagne dont le principal épisode fut la bataille d'Hondscoote. Le 24 mai, à l'attaque des troupes hollandaises à Menin, Roosbrugge et Turcoing, 400 gendarmes de la 31^e division firent des prodiges de valeur. A Hondscoote, le 8 septembre, Leclerc, avec la gendarmerie, avait été détaché sur la droite pour prendre à revers les retranchements ennemis. Ces valeureux soldats, après avoir fait, depuis Berghes, deux lieues au pas de course, arrivent sur le champ de bataille au moment où Houchard recommençait un deuxième combat contre les Anglais. Les gendarmes attaquent à leur tour les retranchements d'Hondscoote. Deux fois repoussés, deux fois ils se rallient, et, retournant à la charge en chantant la Marseillaise, ils frappent de stupeur leurs adversaires, et font un massacre horrible d'Hanovriens et d'Anglais. Après cette victoire, le représentant Delbrel écrivait à la Convention : « La conduite de la gendarmerie a été excellente et intrépide tant à Hondscoote que devant Dunkerque. C'est en se battant en héros que ces braves gens répondent aux inculpations

« qui leur furent faites autrefois. » Les 30^e et 31^e se distinguèrent encore les 12 et 13 septembre aux combats de Werwick et à la prise de Commines et de Warneton.

Après cette brillante campagne, la gendarmerie fut envoyée dans la Vendée, et s'y signala par sa bravoure et par son acharnement contre les royalistes aux affaires de Granville, du Mans et de Savenay. Le succès de la journée de Granville fut surtout dû à Jean-Baptiste Beaufort de Thorigny, chef de la 31^e.

Mais cette guerre acharnée devait promptement ruiner un corps qui ne se recrutait pas et une réorganisation devint bientôt nécessaire. Dans un rapport lu par le représentant Poulthier à la Convention nationale, le 27 prairial An 2 (juin 1794) et où il rappelait que les divisions de gendarmerie avaient été formées avec les anciens Gardes Françaises et les vainqueurs de la Bastille et du 10 août, il s'exprimait ainsi : « Ces infatigables coopérateurs de la révolution n'ont point dégénéré : à Dunkerque, à Hondscote, dans la Vendée ils se sont battus comme des lions, ils ont constamment soutenu leur premier caractère. Deux mille ont péri dans les combats. L'incomplet de ces corps, réduits à la moitié, atteste assez leur bravoure et nécessite les mesures que vous propose le Comité de la guerre. En suite de ce rapport, la Convention rendit un décret, dont voici les principales dispositions :

« Article 1^{er}. Les 30^e et 31^e divisions de gendarme-

rie ne formeront plus qu'une seule division, sous la dénomination de la 30^e division;

Les 32^e et 34^e formeront la 31^e;

Les 33^e et 35^e formeront la 32^e.

Article 7. Les divisions de gendarmerie à pied n'ayant été créées que pour récompenser les ci-devant Gardes Françaises, les vainqueurs de la Bastille et les blessés du 10 août, des services qu'ils ont rendus à la révolution, ne pourront être recrutées sous aucun prétexte. »

Il ne restait donc plus alors que quatre divisions portant les numéros 29, 30, 31 et 32.

La 35^e, qui venait d'être réformée, avait eu successivement pour chefs le fameux et inepte Rossignol et Lefebvre, depuis maréchal de l'Empire.

Après la révolution du 9 thermidor An 2, ces corps furent appelés à Paris pour y faire le service de police auprès de la Convention; mais après les journées de prairial An 3, où ils avaient pris parti pour les sectionnaires, ils furent licenciés. Une partie de la 31^e, qui était restée dans la Vendée et qui servit depuis à l'armée de Sambre-et-Meuse, échappa seule à cette mesure et fut versée en 1796 à l'armée des Côtes de l'Océan dans la 19^e demi-brigade légère de l'organisation du 18 nivôse An 4.

Cependant une loi du 9 messidor An 3 (juillet 1795) et un décret du 10 fructidor formèrent avec les gendarmes à pied licenciés deux demi-brigades qui composèrent la légion de Police générale chargée dans

Paris d'un service analogue à celui que faisait naguère la Garde municipale et que fait aujourd'hui la Garde républicaine.

Enfin, la légion de Police, ayant été soupçonnée de tremper dans la conspiration de Babeuf, reçut l'ordre de se rendre aux armées, et, sur son refus, elle fut cassée par un décret du 9 floréal An 4 (mai 1796).

La conjuration d'Amboise et la conspiration de Babeuf ! Que de choses entre ces deux faits caractéristiques qui marquent le commencement et la fin du régiment des Gardes Françaises ! C'est, en effet, entre ces deux points singuliers de nos annales qu'est limitée l'évolution complète, en France, du système de gouvernement appelé monarchie.

Créé pour achever d'écraser la féodalité, et recruté dans tous les rangs de la société, le régiment des Gardes Françaises grandit avec la puissance royale, et atteignait le plus haut point de sa splendeur au moment même où le monarque, saisi de vertige au spectacle de son omnipotence, osait s'écrier : *L'État, c'est moi !*

Dans ce même temps, Louis XIV, déjà ingrat envers l'armée, formait, avec les fils subjugués des familles féodales, le régiment du Roi, qui était admis dans l'intimité de Versailles et de Marly, tandis que les Gardes Françaises n'entrevoyaient plus le souverain que dans les cérémonies officielles.

L'égoïsme royal et la politique personnelle avaient rompu l'alliance, et la royauté, livrée aux courtisans, allait descendre rapidement de la haute position où

le peuple l'avait élevée, et où seul il pouvait la maintenir.

La chute fut terrible, et les Gardes Françaises, qui avaient autrefois posé les plus solides assises de l'édifice monarchique, aidèrent eux-mêmes au renversement de leur œuvre et s'ensevelirent sous ses débris.

Le régiment des Gardes Françaises a donc vécu précisément tout le temps où il y avait pour lui une raison d'être, fournissant ainsi dans ses destinées providentielles, un remarquable exemple du parallélisme des institutions militaires avec les institutions politiques.

RÉGIMENT DES GARDES SUISSES.

Invictis pax.

MONUMENT DE LUCERNE.

COLONELS.

1. GALATTI (Gaspard), 7 mars 1616.
2. HESSY (Fridolin), 22 juillet 1619.
3. GREDER (Jean-Ulrich), 15 septembre 1628.
4. FREULER (Gaspard), 15 juillet 1635.
5. HESSY (Jean-Melchior), 6 novembre 1651.
6. DE MOLONDIN (Laurent d'Estavayé de Montet), 13 décembre 1655.
7. STUPPA (Pierre), 1^{er} octobre 1685.
8. WAGNER (Maurice), 13 janvier 1701.
9. DE REYNOLD (François), 25 juin 1702.
10. Baron DE BEZENWALD DE BRUNSTHAL (Jean-Victor), 11 décembre 1722.
11. Chevalier D'ERLACH (Jean-Jacques), 15 mars 1736.
12. DE CASTELLAS (Rodolphe), 16 décembre 1742.
13. Baron DE ZURLAUBEN (Béat-François-Placide de la Tour-Châtillon), 10 mars 1743.
14. Comte D'AFFRY (Louis-Augustin), 25 août 1767.

Quelqu'un disait devant un officier suisse : « Si l'on réunissait tout l'argent que les troupes suisses ont coûté à la France, on en pourrait paver une route qui mènerait de Paris à Bâle. C'est vrai, répondit le Suisse, mais si l'on réunissait aussi tout le sang que

ceux de ma nation ont versé pour la France, on en remplirait un canal qui irait de Bâle à Paris.» L'un et l'autre avaient raison. N'appelons plus les étrangers à partager avec nous l'honneur de défendre la patrie, mais n'oublions pas les services qu'ils nous ont rendus.

On a calculé que depuis l'année 1480 jusqu'en 1830, 750,000 Suisses avaient servi en France (1). Ils y furent toujours des modèles de bravoure et de discipline, et l'on n'a jamais pu leur faire d'autre reproche que celui de tenir à être payés exactement. *Point d'argent point de Suisses*, dit le proverbe. Il ne pouvait pas, en effet, en être autrement. Dans l'ancienne armée, les soldats nationaux n'étaient pas très-régulièrement payés; de là des habitudes de maraude, de pilleries, de violences qui déshonoraient nos drapeaux et qui influaient de la manière la plus fâcheuse sur la discipline. Dans les régiments suisses, au contraire, le vol d'une poule était puni de mort. Pour qu'une discipline aussi dure fût maintenue, il était indispensable qu'une solde suffisante fût assurée aux soldats, et si l'on voulait avoir des Suisses, il fallait les payer.

« Quand on considérera bien le tout, dit Brantôme,
« de l'argent qu'ils touchent en leurs monstres en
« France, ils y en laissent bien autant qu'ils en em-
« portent dans leurs pays pour le moins. Je dis les

(1) On en trouvera le détail dans le tableau chronologique et historique qui terminera cet ouvrage.

« soldats, car estant bien polissez et réglez comme ils
« sont, ils achètent tout, ils vivent modestement, ne
« faisant aucunes pilleries, ni ravages. » Ce que Brantôme disait des Suisses du xvi^e siècle est resté vrai jusqu'au bout.

Dans l'origine, les régiments suisses n'étaient engagés que pour un nombre d'années déterminé, ordinairement quatre ans. Ce temps écoulé, les comptes étaient réglés, le colonel recevait un collier d'or en témoignage de satisfaction, et le régiment retournait dans les Cantons, remplacé par un autre, s'il en était besoin. Le régiment des Gardes Suisses fut le premier attaché d'une manière permanente au service de la France, à partir de l'année 1616.

D'autres corps avant lui avaient fait partie de la garde des rois.

Charles VIII introduisit l'usage d'avoir des Suisses pour la garde du palais. La compagnie des Cent-Suisses fut, en effet, levée par ce prince en 1496 et a été maintenue sans interruption jusqu'à la révolution; mais cette compagnie, destinée à un service intérieur eut rarement l'occasion de combattre, et nous n'en parlerons point.

Charles IX, après qu'il eut cassé les Gardes Françaises en 1566, fit lever par capitulation du 21 juillet 1567, un régiment suisse qui eut pour colonel Louis Pfiffer de Lucerne et qui reçut le titre de Garde suisse du Roi, en récompense de sa magnifique conduite pendant la retraite de Meaux à Paris. Ce régiment, con-

sidérablement réduit à la paix de 1570, fut enfin licencié en 1573, après le siège de La Rochelle.

Un nouveau régiment, formé le 12 novembre 1573, arriva sous les ordres du colonel Guillaume Tugginer de Soleure; il était composé de quatre compagnies qui furent licenciées en février et avril 1579, à cause de l'épuisement des finances.

Le colonel Gaspard Galatti de Glaris, vint pour la première fois en France avec un régiment au mois d'août 1580. Ce corps fut renvoyé au mois de décembre, à l'exception de la compagnie du capitaine Jost Gréder qui demeura pour la garde du roi.

Le régiment de Galatti rappelé le 1^{er} janvier 1586, se vit encore licencié en avril 1587. Il fut remis sur pied au mois de septembre de la même année et cette fois ce fut pour plus longtemps. La Ligue était devenue menaçante et Henri III ne luttait plus que faiblement contre l'ascendant du duc de Guise. Cette nouvelle Garde suisse allait marquer son début en mourant pour le roi dans les rues de Paris (1).

Après la Journée des barricades, le régiment de

(1) Voici la traduction du rapport écrit, le 28 mai 1588, à Chartres, par le colonel Galatti et ses capitaines sur la Journée des barricades :

AUX CANTONS CATHOLIQUES.

« Nobles, illustres, vaillants, prudens et très gracieux supérieurs et pères, nous vous offrons préalablement nos très humbles obéissances. »

« Il plût dernièrement à Sa Majesté d'approcher tout notre régi-

Galatti, fort de 2,500 hommes, suivit Henri III à Blois, et, après l'assassinat des Guise, l'accompagna à Tours, où il combattit le 8 mai 1589 avec la plus

ment de Paris (il avait ses quartiers à Lagny), et de nous loger dans le faubourg Saint-Denis, dans la ville de ce nom et dans quelques autres bourgs; ensuite, *pour nous faire plaisir*, elle nous fit venir tous dans le faubourg et elle ordonna à deux enseignes de garder sa personne au château du Louvre. Mais, comme il étoit entré beaucoup d'étrangers dans la ville de Paris et que Sa Majesté appréhendoit qu'il pourroit en résulter une émeute inopinée et même un pillage, elle nous commanda de tenir prêt notre régiment vers l'aube du jour devant le faubourg Saint-Honoré. On nous avertit que M. le maréchal de Biron se trouveroit en cet endroit et nous feroit entendre l'intention et la volonté de Sa Majesté. En effet, ledit seigneur maréchal nous exposa que le roi avoit eu avis de quelques entreprises extraordinaires et pernicieuses qu'on devoit tenter dans Paris, mais que pour les prévenir, Sa Majesté désiroit de nous que nous entrassions dans la ville avec tout notre régiment, que nous nous portassions dans trois endroits et que nous montassions la garde, sçavoir : quatre enseignes dans un cimetière (celui des Innocents), quatre autres enseignes près de l'Hôtel-de-Ville, quatre enseignes dans le Marché-Neuf et devant le Petit-Châtelet et les deux autres enseignes au Louvre. »

« Il devoit se trouver près de chaque garde cinq cents honnêtes bourgeois, et les Gardes Françaises de Sa Majesté devoient aussi être partagées et faire sentinelles conjointement avec nous et nos soldats. Ledit seigneur nous défendit aussi de faire mal à personne et nous ordonna, qu'en cas d'une émeute imprévue, nous fâchassions de l'apaiser et d'engarantir Sa Majesté et toute la ville, afin que personne ne fût surprise, offensée et pillée. »

« Pendant que nous faisions ainsi la garde jusques vers les cinq heures du soir, les quatre enseignes, dont deux de Saint-Gall, une

grande valeur à la défense des faubourgs attaqués par le duc de Mayenne. Il revint sous Paris avec les rois de France et de Navarre, qui allaient ensemble tenter

du capitaine Reget des Grisons et l'autre de Baden, éprouvèrent une alarme subite. Les bourgeois et les habitants de Paris les attaquèrent tout à coup à mains armées dans la marche de leur retraite et quoique nous pensassions être au milieu de nos bons amis, que nous défendissions leurs maisons et leurs biens, et que nous ne leur fissions aucun mal, ils les maltraitèrent à coups de pierres et d'arquebuses qu'ils jetoient et tiroient hors des fenêtres, de sorte que de ces quatre enseignes, il resta quarante braves soldats sur la place; les autres furent entièrement désarmés. Il est vrai qu'ils ne perdirent pas leurs drapeaux et qu'on ne nous enleva jamais les nôtres. Au reste, nous nous plaignons très hautement à Sa Majesté et à vous, comme à nos généreux et affables seigneurs, de l'attaque infâme qui nous a surpris, quoique nous ne l'ayons pas mérité, qu'elle blesse toutes les promesses qu'on nous avoit faites et qu'elle viole la sécurité sur laquelle nous avions compté. Le capitaine Béat Caspar Bodmer a reçu un coup de feu à une cuisse. Nous espérons, néanmoins, qu'il en guérira bientôt. Il n'y a pas eu d'ailleurs aucun officier de tué. Les seigneurs de Paris se sont offerts de nous rendre les cuirasses et les armes, ainsi nous espérons que cela arrivera. Comme le peuple se montroit très rebelle sans sujet contre le roi, nous avons passé la nuit avec notre régiment près du Louvre et nous avons gardé Sa Majesté, quoiqu'il y eût déjà près de sa personne la garde ordinaire de deux enseignes. Le roi, voyant que le peuple se soulevoit de plus en plus, et qu'il formoit quelques projets contre sa personne, nous ordonna de tenir notre régiment prêt et Sa Majesté s'en alla vers le soir au pont de Saint-Cloud avec quelques princes et conseillers, et elle arriva le lendemain dans la ville de Chartres. Nous nous y sommes aussi rendus avec notre régiment pour garder Sa Majesté *suivant la coutume ordinaire, etc.* »

de réduire la capitale révoltée, et après la fin tragique du dernier des Valois, il s'attacha à la fortune de Henri IV, passa avec lui en Normandie et eut la plus grande part à la victoire d'Arques. « Mon père, dit Henri IV à Galatti, avant d'engager le combat, gardez-moi ici une pique, car je veux combattre à la tête de votre bataillon. » On sait que les lansquenets par leur trahison faillirent arrêter la carrière du Béarnais dès son début. Galatti s'aperçoit que deux compagnies de son régiment viennent d'être taillées en pièces par les lansquenets et que le reste est sur le point de céder au nombre et de se débander. Il court aux fuyards, en ramène une soixantaine, et fond avec une telle vigueur sur les lansquenets qu'il force ces misérables à abandonner le poste de la Maladrerie, pivot des opérations de la journée, dont ils venaient de s'emparer.

Galatti se couvrit encore de gloire l'année suivante à la bataille d'Ivry et à l'attaque des faubourgs Saint-Jacques et Saint-Michel de Paris. Il prit part en 1692

De ce rapport si plein de modération et de naïveté, il résulte évidemment que le régiment de Galatti était bien spécialement destiné à la garde du roi, et qu'au 12 mai 1588, comme au 10 août 1792, comme au 29 juillet 1830, ces braves troupes furent plutôt nuisibles qu'utiles à la royauté par la haine qu'excitait leur présence chez un peuple fier et passionné. Pour terminer ce qui est relatif à cette première journée des barricades, disons que les quarante Suisses qui avaient été les victimes de la fureur populaire, furent enterrés au Parvis-Notre-Dame.

au siège de Rouen, en 1694 à celui de Laon, et servit fidèlement Henri IV jusqu'à la paix de Vervins. Le régiment fut alors réformé et réduit à la seule compagnie du colonel. Les colonels Balthazar de Grissach de Soleure, et Jean Heyd de Fribourg, dont les régiments furent aussi congédiés à cette époque, conservèrent également chacun leur compagnie, et ces trois compagnies suisses demeurèrent entretenues pour la garde de Henri IV. On les trouve payées en cette qualité, à la suite des Gardes Françaises, sur les comptes de 1599.

Ces compagnies firent, en 1600, l'expédition de Savoie. Après les sièges de Chambéry, de Montmélian et de Conflans auxquels elles prirent part, celle de Heyd fut mise en garnison au fort Barraux. Les deux autres suivirent la Cour. Elles se maintinrent ainsi jusqu'à la mort de Henri IV, bien distinctes de la compagnie des Cent-Suisses.

En 1611, la compagnie de Grissach, qui était devenue Schawenstein en 1604, fut envoyée à Lyon, et la compagnie de Galatti, forte de 200 hommes, resta seule pour la garde du roi Louis XIII. C'est cette compagnie qui est devenue la compagnie générale du régiment des Gardes Suisses, dont nous allons à présent raconter la formation.

Le maréchal de Bassompierre, qui obtint en 1614 la charge de colonel général de l'infanterie suisse, a laissé dans ses curieux Mémoires des détails très-circonstanciés à ce sujet. « Au milieu de mars de l'an-

née 1614, dit-il, on apprit à la Cour que le duc de Nevers avait pris Mézières et Sainte-Menehould, ce qui obligea le roy à faire une levée de 6,000 Suisses, que je fus recevoir au commencement de mai à Troyes, où ils étoient en deux régimens de 3,000 hommes chacun, commandés par les colonels Galatty et Fugly. Ces régimens se rendirent à Vitry à l'assemblée de l'armée de M. de Praslin. La paix s'étant faite, Galatty fut mis en garnison à Sézanne et Fugly à Barbonne en Brie. La paix étant accomplie, la reine se résolut de ne retenir que 3,000 Suisses. Pour cet effet, je m'en allai donner congé et les chaînes d'or, selon la coutume, au colonel Fugly, et emmenai le régiment de Galatty, par Rosoy-en-Brie, à Milly où se trouvoit M. le maréchal de Brissac qui commandoit la petite armée que le roy vouloit mener en Bretagne avec luy. » Galatti accompagna donc le roi à Nantes, il y demeura pendant la durée des États et au retour fut mis à Etampes, où il perdit 1,000 hommes par les maladies. On l'envoya alors à Meaux.

En 1615, les mécontents s'étant remis en campagne, Galatti servit à l'armée de Picardie. Au mois de septembre, deux compagnies se rendirent avec deux couleuvrines au siège de Creil-sur-Oise, et le 15 du même mois une compagnie repoussa vertement l'ennemi au gué de Verberie. Le 17 octobre, le régiment se trouva à la surprise de Sens et ce fut la compagnie du capitaine Hussy qui fit le gros de la besogne, ainsi qu'à la prise de Chanlay. Sur la fin de l'année, Ga-

latti suivit le roi en Touraine et en janvier 1616, il fut mis en garnison à Poitiers dont on suspectait la fidélité. La Cour demeura trois mois à Tours pendant qu'on traitait de la paix à Loudun. « Pendant ce tems, dit Bassompierre, le roy se résolut de faire à Tours un régiment complet de ses Gardes Suisses et ils vinrent faire la première garde devant son logis, le mardy douzième de mars. » L'organisation du corps avait eu lieu le 7.

Le commandement du nouveau régiment fut confié au colonel Gaspard Galatti que recommandait trente années de bons et loyaux services, et ce corps fut composé à son origine de six compagnies de 160 hommes dont voici le dénombrement. La 1^{re} était l'ancienne compagnie de Galatti, dont la création remontait à 1580. Les cinq autres furent composées avec les meilleurs des 1,500 hommes qui restaient du régiment de Galatti en garnison à Poitiers, et eurent pour capitaines Gaspard Pfiffer de Lucerne, Jean Schorsh des Lignes grises, Jean-Ulrich Greder de Soleure, Jean Luce de Gugelberg-Moos de la Ligue des Dix-Juridictions et Rodolphe de Planta des Grisons.

Disons de suite, pour n'y point revenir, qu'en 1619, à la mort de Galatti, sa compagnie fut donnée à Bassompierre, et devint ainsi la compagnie générale (1) des Suisses, et que le nombre des compagnies

(1) On remarquera cette dénomination de compagnie générale pour désigner la compagnie appartenant au colonel général. Ce grand

du régiment a suivi les variations suivantes. Il fut porté à neuf en 1617, à dix en 1619, à douze en 1628, à vingt en 1639, à vingt-quatre en 1648, réduit à vingt en 1650, porté à vingt-deux en 1653 et à trente en 1657, ramené à vingt en 1661, reporté à vingt-deux en 1667 et réduit à dix en 1668; enfin en 1690 il a été fixé à douze, chiffre qui n'a plus varié jusqu'au 10 août 1792. Voici comment les compagnies furent alors partagées entre les Cantons. La compagnie générale, qui ne fut réellement incorporée dans le régiment qu'en 1661 était avouée par tous les Cantons. Lucerne et les Grisons avaient chacun une compagnie entière; Zug et Zurich avaient ensemble une compagnie par moitié, c'était la 4^e; la 5^e était formée d'une demi-compagnie de Glaris et d'une demi-compagnie de Schaffhausen; la 6^e d'une demi-compagnie de Schweitz et d'une demie de Fribourg; la 7^e de deux demi-compagnies appartenant au canton de Berne; la 8^e d'une demi-compagnie de Soleure et d'une demi-compagnie des Grisons; la 9^e d'une demi-compagnie de Soleure et d'une demie de Berne; la 10^e de deux demi-compagnies de Soleure; la 11^e d'une

officier n'avait que cette seule compagnie dans les troupes suisses; et ce que l'on appelait dans les régiments suisses la compagnie colonnelle était la propriété du chef de corps. Elle correspondait alors à la mestre du camp des régiments français. Tous ces faits viennent corroborer l'opinion que nous avons émise sur la nature des attributions du colonel général, du colonel et du mestre du camp.

de mi-compagnie de Soleure et d'une demi-compagnie des Grisons, enfin la 12^e et dernière de deux demi-compagnies du canton des Grisons.

Le régiment des Gardes Suisses a presque toujours formé brigade avec celui des Gardes Françaises. Nous serons donc plus bref pour celui-ci.

Pendant l'année 1616, les Gardes Suisses accompagnent le roi dans ses voyages, et, arrivés à Paris, ils prennent leurs quartiers dans les faubourgs comme les Gardes Françaises. Au mois de décembre, 600 hommes se trouvent à la prise du château de Sainte-Menehould.

En 1617, quatre compagnies marchent sous les ordres du duc de Guise et font les sièges de Château-Porcien et de Rhétel ; quatre autres suivent le comte d'Auvergne, et prennent part au siège de Soissons. La mort du maréchal d'Ancre ayant rétabli la paix, ces compagnies reviennent à Paris, et au mois de juillet, trois d'entre elles servent à escorter le prince de Condé de la Bastille au donjon de Vincennes.

Au mois d'août 1619, 300 hommes, commandés par le colonel Fridolin Hessy de Glaris, qui venait de succéder au vieux Galatti mort depuis peu, se rendent à marches forcées en Bretagne pour mettre à la raison le gouverneur de Concarneau, qui s'était révolté.

En 1620, de nouveaux troubles s'étant élevés à l'occasion de la reine-mère, Marie de Médicis, le régiment suit le roi en Normandie et en Anjou, assiste sans combattre à l'affaire des Ponts de Cé, et se trouve

au voyage de Béarn. L'année suivante, il sort de Paris avec Louis XIII, arrive à Saumur, dont le château est occupé le 10 avril par deux compagnies, et se rend au siège de Saint-Jean d'Angély. Après la reddition de cette place, il va chercher du canon à Saumur et le conduit devant Clérac. Au siège de Montauban, il rivalise de brillante valeur avec le régiment de Normandie, et se distingue entre tous dans la journée du 2 septembre. Le feu avait pris aux poudres d'une batterie ; malgré l'horreur de cette catastrophe et malgré les efforts des assiégés qui veulent en profiter, il se maintient dans sa position et conserve la batterie. Le 23, cinquante Suisses repoussent une sortie, et plus tard 200 hommes, commandés par le colonel Hessy, détruisent complètement un secours sorti de Saint-Antonin pour renforcer les assiégés. Il n'en échappa que quatre hommes. Le colonel fut dans ce combat blessé d'un coup de pistolet.

Eassompierre, en parlant du siège de Montauban, rapporte un trait de flegmatique courage et de singulière probité de la part d'un Garde Suisse. « La nuit du 26 au 27 août, dit-il, un Suisse de ma compagnie, (la compagnie générale), nommé Jacques, nous dit que si je lui voulois donner un écu, qu'il rapporteroit les gabions que les ennemis avoient renversés dans le chemin creux, pourvu que l'on lui voulût faire passage. Ce que nous fîmes. Et ce qui nous estonna le plus fut que cet homme rapportoit les gabions sur son col, tant

il étoit robuste et fort (1). Les ennemis lui tirèrent 200 arquebusades sans le blesser, et après en avoir rapporté six, les capitaines des Gardes me prièrent de ne mettre plus au hasard pour un gabion restant un si brave homme. Mais il leur dit qu'il y avoit encore un gabion de son marché, qu'il le vouloit rapporter; ce qu'il fit. »

Après la levée du siège de Montauban, les Gardes Suisses accompagnèrent le roi à Bordeaux, d'où ils se rendirent à Poitiers au mois de janvier 1622. En avril, ils furent à Nantes, et se distinguèrent le 16 au passage de vive force dans l'île de Riez, où s'étoit retiré le prince de Soubise. Le régiment fut ensuite employé aux sièges de Royan et de Négrepelisse. Dans ce dernier siège, il servit l'artillerie avec habileté et bonheur, et détermina la prise de la ville en démontant les trois seules pièces des assiégés. Il prit part ensuite au siège de Saint-Antonin, suivit Louis XIII dans le Languedoc, et contribua à la prise de Lunel et de Sommières. Au siège de Montpellier, le 2 septembre, il eut la gloire de repousser une grande sortie qui avait fait reculer les régiments de tranchée. Après avoir pris possession de Montpellier avec les Gardes Françaises,

(1) Il faut croire que ces gabions étoient pleins, ou que les gabions de ce temps-là étoient plus gros que ceux d'aujourd'hui, car sans cela, il n'y aurait rien d'extraordinaire dans cette particularité du fait rapporté par Bassompierre.

les Gardes Suisses retournèrent à Paris et y restèrent jusqu'en 1627, sauf la compagnie de Zurlauben, qui demeura détachée en Poitou et Saintonge (1).

En 1627, sept compagnies du régiment se rendirent devant la Rochelle et furent postées avec les Gardes Françaises au village d'Aytré. Plus tard, trois compagnies furent mises au quartier du maréchal de Bassompierre à Laleu, de l'autre côté de la ville. Les Suisses ne prirent part à aucune des actions qui signalèrent le long blocus de cette ville. Le seul fait contemporain à enregistrer c'est la réception du colonel Jean Ulrich Greder de Soleure, qui eut lieu le 15 septembre au village de La Fond. Après la capitulation de la Rochelle, le 30 octobre, six compagnies occupèrent la ville : elles en sortirent le 5 novembre pour retourner à Paris.

En 1629, les Gardes Suisses se rendent sur les Alpes. Au combat du Pas de Suze, le 6 mars, ils étaient à la gauche des Gardes Françaises et y firent des merveilles, surtout la compagnie nouvelle de Salis. Ils forcèrent les obstacles qu'ils avaient en tête et inves-

(1) Le colonel Hessay mourut en novembre 1626, et ne fut remplacé qu'en septembre 1628. Ce fut le très-spirituel, très-élégant, mais très-avide Bassompierre, qui toucha pendant ces deux années les émoluments de la charge. Il s'agissait alors pour lui de ne pas paraître trop déchiré à côté du magnifique et galant Buckingham. Bassompierre touchait déjà par mois 2087 livres comme colonel général, et 5,220 livres comme capitaine de la compagnie générale.

tirent la ville de Suze qui se rendit le 13. La compagnie de Reding fut laissée en garnison dans la citadelle et le reste du régiment repassa les Alpes pour se rendre au siège de Privas où il arriva le 21 mai. A l'assaut du 26, les Suisses emportèrent le fort de Toulon. Le 7 juin, ils assistaient à la capitulation de Saint-Ambroix, et peu après ils reprenaient le chemin de Paris.

En 1630, le régiment fort de 2,500 hommes accompagna le roi à Lyon et de là en Savoie. Après la soumission rapide de cette province, huit compagnies pénétrèrent en Piémont avec le duc de Montmorency et ne firent qu'assister au fameux combat de Veillane. Elles se signalèrent à l'attaque du pont et de la ville de Carignan, et après la trêve qui suivit cette victoire, elles furent placées à Suze ; les quatre autres étaient demeurées à la garde de Montmélian. La paix s'étant faite, le régiment retourna à Paris.

L'année suivante il accompagne Louis XIII dans son voyage à Dijon et à Metz, et en 1632 il le suit encore en Lorraine et puis en Languedoc. En 1633, il contribue à la conquête de la Lorraine, prend possession de Nancy et revient dans ses quartiers de Paris qu'il ne quitte point en 1634 (1).

En 1635, il retourne en Lorraine et sert au siège

(1) Le colonel Gréder se démit de sa charge en 1633 à cause de ses infirmités, et ne fut remplacé qu'en 1635. Ce fut encore un bénéfice tout net pour le colonel général Bassompierre, qui, du reste, alla cette même année 1635, expier à la Bastille ses prodigalités.

de Saint-Mihiel. Cette année, quelques compagnies font partie d'un petit corps d'armée, qui, sous les ordres de Du Hallier assiége en juin le château des Bruyères, près de Rambervillers. Jamais, dit la relation, les Suisses ne furent plus prompts à se gabionner et à travailler aux tranchées, encouragés par la présence de leur colonel (1), auquel ils témoignaient une grande affection. D'autres compagnies firent partie de l'armée du cardinal de La Valette en Allemagne et se trouvèrent à la belle manœuvre que fit ce général pour secourir la ville de Deux-Ponts. Ce fut après cette expédition, et lorsque La Valette voulut aller au secours de Mayence, que surgit, pour la première fois, la prétention des Suisses de ne point servir contre la maison d'Autriche, au delà du Rhin, en vertu des traités existants entre cette puissance et les Cantons. Les capitaines Redella et Hessy refusèrent de passer le fleuve, et il ne fallut rien moins que la fermeté du cardinal de La Valette et la contenance menaçante de toute l'armée qui voulait les tailler en pièces, pour démontrer aux Suisses qu'ils devaient combattre partout les ennemis de la France. Au reste, ils prirent enfin leur parti en braves gens, firent de leur mieux au secours de Mayence, et partagèrent ensuite les périls de

(2) C'était le marquis de Coislin qui venait de remplacer Bassompierre, en qualité de colonel général. Gaspard Freuler, du canton de Glaris, qui obtint cette année la charge de colonel du régiment, était petit-fils de Galatti. Il avait eu une compagnie en 1619.

l'armée dans la mémorable retraite sur Metz, pendant laquelle ils sauvèrent, par leur intrépidité, l'artillerie compromise près de Birkenfeld.

En 1636, les Gardes Suisses sont envoyés à l'armée de Picardie et contribuent à la reprise de Corbie.

Au mois d'avril 1637, la compagnie de Reding, qui depuis 1629 était toujours restée en Piémont, à Suze et Pignerol, rallia le régiment qui détacha cinq compagnies au siège de Landrecies et deux à celui de La Capelle. En 1638, quatre compagnies servirent au siège de Saint-Omer; l'armée ayant été obligée de renoncer à son entreprise, elles firent l'arrière-garde avec les Gardes Françaises. Après cet échec, elles assiégèrent Renti et couvrirent les troupes qui prirent le Catelet.

En 1639, le gros du régiment est avec le roi au siège d'Hesdin, et se distingue à l'assaut général, où fut tué le lieutenant de Zurlauben. Quatre compagnies passent en Lorraine avec le maréchal de Châtillon, qui force Piccolomini à lever le siège de Pont-à-Mousson, et prend Yvoy le 2 août. Une partie du régiment suit Louis XIII dans son voyage en Dauphiné. Enfin, au mois d'octobre, plusieurs compagnies passent les Alpes pour joindre l'armée du comte d'Harcourt, et se signalent au combat de la route de Quiers.

En 1640, neuf compagnies sont au siège d'Arras. Le 30 juillet, les Espagnols exécutent une si furieuse sortie sur elles qu'elles sont complètement culbutées. Découragés par cet échec et par la destruction de

leurs travaux, les Suisses ne voulaient plus retourner au combat, quand tout à coup le tambour du régiment de Champagne se fait entendre. Honteux alors, ils ressaisissent leurs armes, s'élancent, rentrent l'épée à la main dans la tranchée, et reprennent leurs canons et même la demi-lune, avant que Champagne ait pu arriver en ligne. Le capitaine Reding fut tué dans cette occasion, et son fils trois fois blessé. Le lieutenant de Guy fut aussi blessé. Le lieutenant de Mont arracha la hallebarde de l'officier espagnol qui commandait la sortie, et lui en fendit la tête *jusqu'à l'estomac*, dit la relation. Ce brave et vigoureux officier reçut ensuite un coup de mousquet.

Pendant cette même année 1640, les compagnies qui étaient en Piémont eurent aussi de belles occasions. Elles se trouvèrent le 29 avril à l'attaque des lignes de Casal, où le lieutenant Anchez trouva la mort, et au siège de Turin, où elles se distinguèrent le 11 juillet en repoussant les efforts du marquis de Léganez et du prince Thomas de Savoie.

En 1641, cinq compagnies se rendent en Flandre pour l'investissement d'Aire. Le 18 juin elles repoussent une sortie, et le 10 juillet elles voient tomber dans leurs rangs mortellement blessé le marquis de Coislin, colonel général des troupes de leur nation. Trois compagnies qui étaient restées auprès du roi, partirent avec lui de Paris après la perte de la bataille de Sedan (ou de la Marfée), et le laissant à Rheims, joignirent les débris de l'armée du maréchal de Châtillon. Les

quatre compagnies de l'armée de Piémont contribuèrent à la prise d'Ivrée et de Coni, et plus tard la compagnie de Lazare Molina fit le siège de Démont; ce capitaine perdit la vie le 17 octobre en livrant l'assaut à la place.

L'année suivante six compagnies suivent le roi en Languedoc, puis en Roussillon, et font le siège de Collioure. Le 16 mars, elles emportent le Fort-Neuf; le 19 elles repoussent une sortie le long de la mer; le 24 elles emportent d'assaut le fort Sainte-Thérèse; l'enseigne de Schawenstein y est tué, et tout ce qui se trouve dans le fort est passé au fil de l'épée. Le lendemain, elles soutiennent Champagne vivement attaqué par une sortie dans son logement. Le 9 avril, la mine joue au corps de place, et les Suisses, prompts comme l'éclair, se logent sur la brèche et forcent la ville à se rendre. Le siège de Perpignan offrit moins de difficultés, et après la prise de cette capitale du Roussillon, les quatre compagnies de Reding, de Zurlauben, de Roll et de Wallier y furent mises en garnison. Elles y restèrent deux ans. Les compagnies de Praromann et de Ghibelin, qui étaient encore en Italie, se distinguèrent au mois de novembre au siège de Tortone.

Ainsi que les Gardes Françaises, les Gardes Suisses demeurèrent à Paris pendant la maladie de Louis XIII, et ne se trouvèrent point à la bataille de Rocroi. Après cette victoire, quatre compagnies joignirent l'armée du duc d'Enghien, et prirent part aux sièges de Thionville et de Sierck.

En 1644, dix compagnies du régiment partagent les travaux des Gardes Françaises au siège de Gravelines, et repoussent vigoureusement une sortie le 25 juin.

En 1645, la tête du régiment servit en Flandre sous le duc d'Orléans, et fit les sièges de Mardyk, Saint-Venant, Béthune et Lencke. Deux compagnies étaient en Lorraine avec le comte Magalotti; elles se distinguèrent au siège de La Mothe. Les quatre compagnies qui étaient à Perpignan passèrent en Catalogne avec le maréchal du Plessis-Praslin, et servirent au siège de Roses, où le capitaine de Wallier qui les commandait, fut blessé, à la prise d'Agramont et au combat de San-Feliu, après lequel elles retournèrent à Perpignan.

Le 16 septembre 1646, ces mêmes compagnies furent embarquées à Toulon pour aller faire le siège de Piombino, qui ne tint que quatre jours, et où le capitaine d'Estavayé fut blessé. Elles descendirent ensuite le 10 octobre dans l'île d'Elbe, et se signalèrent au siège de Portolongone, où elles demeurèrent en garnison. Le lieutenant de Ronenstein fut blessé à la prise de Portolongone.

Les compagnies qui étaient en Lorraine cette année servirent à la prise de Longwy, et le reste du régiment fit sous le duc d'Orléans les sièges de Courtrai, d'Ypres, de Mardyk et de Berghes. Les Gardes Suissés éprouvèrent de grandes pertes dans ces sièges. Les capitaines Jean-Baptiste de Salis et Jost Schmidt furent tués le 10 août à l'assaut de Mardyk. Après la prise de Ber-

ghes, six compagnies passèrent sous les ordres du duc d'Enghien et firent des merveilles au siège de Dunkerque. Le 6 octobre, elles franchirent le fossé, attachèrent le mineur à l'ouvrage à cornes, s'emparèrent de cet ouvrage et poussèrent leur travail jusqu'au fossé de la ville, ce qui déterminait la garnison à battre la chamade.

En 1647, le régiment est encore divisé en trois. Sept compagnies sont à Piombino, en Toscane. Le reste est partagé entre le maréchal de Gassion, qui assiège La Bassée et Lens, et le maréchal de Rantzau, qui attaque Dixmude. Deux compagnies prennent part à la belle défense que fait le marquis du Plessis-Bellière dans Armentières.

En 1648, quatre compagnies des Gardes Suisses servent sous le prince de Condé et contribuent à la prise d'Ypres. Elles se trouvent ensuite à la bataille de Lens, où, placées au centre de la ligne entre les Gardes Françaises et les Gardes Écossaises, elles se font remarquer par leur bravoure à côté de ces deux corps d'élite. Les capitaines Bernard Hessy et Victor Ghibelin, et le lieutenant Sury y perdent la vie: le lieutenant Wittembusch et l'enseigne Escher y sont blessés. Des huit compagnies qui étaient en Italie, quatre ne bougent pas de Piombino; les autres assistent au siège de Crémone, où elles perdent beaucoup de monde. Enfin huit compagnies demeurent cette année à la Cour, à cause des troubles naissants de la Fronde, et partagent en ce moment toutes les corvées des Gardes Françaises.

En 1649, des huit compagnies de l'armée d'Italie, trois sont toujours à Piombino, les cinq autres entrent au mois de mai dans Casal pour y tenir garnison. Les seize autres compagnies servent en Flandre sous le comte d'Harcourt, font le siège de Cambrai, et se distinguent fort le 4 août au passage de l'Escaut, près de Denain. Le lieutenant Brendlé y est tué. Une compagnie prend part au siège de Condé, qui capitule le 25 août.

L'année suivante, l'agitation du royaume prenant un caractère de plus en plus menaçant, tout le régiment fut réuni près du roi, sauf la compagnie de Zurlauben, qui resta seule en garnison à Casal. Il se rendit en Bourgogne sous les ordres du duc de Vendôme pour faire le siège de Seurre, ou Bellegarde (1) et accompagna ensuite le roi dans son voyage à Bordeaux. Le colonel Freuler fut mortellement blessé cette année dans une des émeutes de Paris : il fut remplacé plus tard par Jean Melchior Hessay de Glaris.

En 1651, le régiment est avec le roi en Guyenne. Une partie marche sous le comte d'Harcourt au secours de Cognac, et force par la droite avec un succès complet les lignes du prince de Condé. Tout ce qui était dans les lignes est tué ou pris. Au mois de novembre, ce détachement se rend à la Rochelle et tra-

(1) La ville de Seurre avait été érigée en duché sous le titre de Bellegarde. C'est pourquoi dans les histoires du temps, on la trouve désignée indifféremment sous l'un ou l'autre nom.

vailla à relever les fortifications de cette ville, détruites après le siège de 1628. Au commencement de mars 1652, ces mêmes compagnies investissent Saintes, qui se rend aussitôt. Le reste du corps qui suivait le roi, fait partie de l'armée de Turenne, assiste aux affaires de Bléneau et d'Étampes, et prend part au sanglant combat du faubourg Saint-Antoine. Quelques jours auparavant, la compagnie de Dumont, qui avait été jetée dans Saint-Denis, y avait été assaillie par les bourgeois de Paris. Après une héroïque résistance, accablée par le nombre, elle s'était rendue au prince de Condé. Au mois de septembre, un détachement servit au siège de Coucy, où fut tué le capitaine Jean-Antoine Stuppa. A la fin de cette année la compagnie de Zurlauben quitta Casal pour occuper la citadelle de Turin.

Le gros du régiment fit en 1653 partie de l'armée de Flandre, et se trouva aux sièges de Mouzon et de Sainte-Menehould. A l'assaut livré le 26 novembre à cette dernière ville, les Gardes Suisses se logèrent sur la brèche. Sainte-Menehould capitula le lendemain, et deux compagnies y furent mises en garnison. Elles y demeurèrent jusqu'en juillet 1654, et se rendirent alors au siège de Stenay. Pendant l'année 1653, cinq compagnies et demie servirent en Italie à l'armée du maréchal de Grancey. Elles eurent beaucoup de part le 23 septembre au succès du combat de la Roquette, où les soldats suisses s'animèrent tellement, qu'après avoir épuisé toutes leurs balles, ils chargèrent leurs mousquets avec les boutons de leurs habits. Ces com-

pagnies contribuèrent en 1654 à la victoire remportée par les Français sur les rives de la Bormida, et pénétrèrent dans le Milanais. La même année une autre fraction du régiment se rendit le 3 juillet au camp devant Stenay, dont Fabert dirigeait le siège. Le 28 juillet, les Suisses emportèrent avec une furie extraordinaire la demi-lune du Moineau. Après la prise de cette ville, ils se rendirent au secours d'Arras, assiégé par les Espagnols, et contribuèrent vigoureusement le 25 août à forcer leurs lignes et à contraindre l'ennemi à lever le siège. Il en coûta la vie aux capitaines Henri Sury et Martin de Bezenwald.

En 1655, les compagnies qui étaient en Italie, continuèrent d'y servir sans prendre part à aucune action de marque. Le reste du régiment fut partagé entre les maréchaux de Turenne et de La Ferté, dont les armées devaient agir simultanément en Flandre. Il servit ainsi aux sièges de Landrecies et de Condé (1). Ces mêmes compagnies étaient en 1656 au siège de Valenciennes, où elles ouvrirent la tranchée avec les Gardes Françaises dans la nuit du 26 au 27 juin. Le colonel fut très-grièvement blessé dans la sortie du 4 juillet. Après la levée du siège de Valenciennes, les

(1) A la fin de 1655, la charge de colonel, qui était restée vacante pendant plus d'un an, fut donnée au capitaine d'Estavayé-Montet, qui prit en 1664, après la mort de son frère aîné, le nom de Molondin. Ce nouveau chef, qui avait une demi-compagnie aux Gardes depuis 1642, était devenu en 1648 colonel d'un régiment suisse, à la tête

Gardes Suisses firent celui de la Capelle qui se rendit. Les compagnies de l'armée d'Italie se trouvèrent en 1656 au siège de Valence, un des épisodes les plus brillants de l'histoire du régiment. Le 10 juillet, ces compagnies repoussèrent une sortie avec la plus grande valeur. Le 14, nouvelle sortie qu'elles font échouer avec le même succès, et où elles tuent 500 hommes à l'ennemi. Le 25 août, elles donnent l'assaut et se logent sur la brèche. Quelques jours après, malgré l'explosion désastreuse d'une mine, elles s'emparent du retranchement intérieur; la ville capitule à l'instant et elles en prennent possession.

En 1657, ces mêmes compagnies sont au siège d'Alexandrie. Le gros du régiment servait toujours en Flandre et se trouvait à la prise de Montmédy, de Saint-Venant et de la Mothe-aux-Bois qui fut rasée. Au siège de Montmédy, les Gardes Suisses repoussè-

duquel il se couvrit de gloire à la bataille de Lens. En 1649, au blocus de Paris, d'Estavayé rendit de si éminents services, que le roi lui accorda le brevet d'une pension perpétuelle de 3,000 livres pour lui, ses enfants et ses héritiers. Quand son régiment fut licencié en 1654, on lui conserva la moitié de sa compagnie colonelle, qui, réunie à sa demi-compagnie aux Gardes, lui forma une compagnie entière dans le régiment. M. de Molondin fut nommé maréchal-de-camp le 7 janvier 1656. Il est le premier colonel des Gardes Suisses qui ait été honoré de cette faveur. Dans le traité conclu à Aarau le 1^{er} février 1658 avec les Cantons on inséra une clause qui accordait aux officiers suisses les mêmes droits à l'avancement qu'aux officiers français.

rent le 13 juillet une sortie. Le capitaine Bumann y fut blessé et l'un de ses frères tué.

En 1658, les onze compagnies d'Italie se distinguèrent au siège de Mortare et à la défense de Valence. Les autres firent le siège de Dunkerque, où, commandées par le colonel-général comte de Soissons, elles se conduisirent avec leur bravoure et leur discipline accoutumées. Le 12 juin, le maréchal d'Hocquincourt, que sa mauvaise étoile avait jeté parmi les ennemis de la France, vint reconnaître nos lignes. Le colonel d'Estavayé, découvrant un groupe ennemi, proposa au comte de Soissons de faire sortir vingt Suisses des lignes et de les embusquer derrière une dune qui flanquait le chemin que suivait la reconnaissance. Le comte y consentit, et un moment après, ces Suisses ayant fait une décharge, on vit un mouvement extraordinaire parmi la troupe espagnole. C'était le maréchal d'Hocquincourt qui venait de recevoir un coup de mousquet dans le ventre, dont il alla mourir une heure après dans une petite chapelle où ses gens le portèrent. Le 14, se donna la célèbre bataille des Dunes. Les Gardes Suisses y étaient en deux bataillons à la gauche des Gardes Françaises, et partagèrent leurs exploits contre l'aile commandée par le prince de Condé. Après la victoire, ils retournèrent au siège et eurent la plus grande part à la conquête du chemin couvert, après un combat des plus vifs où furent tués le lieutenant Bumann et 140 soldats. Le régiment termina cette campagne et la guerre

par la prise d'Ypres dont il emporta le chemin couvert, de Berghes, de Dixmude et de Gravelines où deux compagnies furent laissées en garnison.

En 1659, au moment où la paix des Pyrénées fut signée, voici quelle était la position des trente compagnies qui composaient alors le régiment des Gardes Suisses. Six compagnies étaient en garnison à Aude-naërde ; une et demie à Montmédy ; une à Ypres ; une à Furnes ; une à Perpignan ; une à Lyon ; une demi-compagnie à Péronne ; cinq compagnies à Mortare ; cinq à Valence ; quatre et demie à Marseille et Toulon, et trois et demie avec le roi à Paris. Le 9 août 1659, sept des compagnies qui étaient en Italie quittèrent leurs garnisons de Mortare et de Valence et rejoignirent le roi à Bordeaux, pour augmenter la pompe de son mariage avec l'infante Marie-Thérèse.

La réforme opérée en 1661 réduisit le régiment à vingt compagnies, nombre fixé pour tous les vieux corps.

En 1662, cinq compagnies prirent part à l'expédition conduite par le duc d'Elbæuf contre les paysans révoltés du Boulonnais et assistaient le 2 décembre à l'entrée de Louis XIV à Dunkerque. Au mois d'août 1663, quatorze compagnies passèrent en Lorraine et firent le siège de Marsal. Pendant les années suivantes, tout le régiment se trouve réuni à Paris, sauf trois compagnies détachées à Perpignan, Bordeaux et Marseille (1).

(1) L'Estat de la France, imprimé à Paris en 1663, donne au sujet

En 1667, le corps suit le roi en Flandre, et prend part aux sièges de Tournai, de Douai et de Lille. Le major Demar périt au siège de cette dernière place. Trois compagnies sont laissées à Tournai, six autres à Douai. En 1668, les Gardes Suisses participent à la première conquête de la Franche-Comté.

Après avoir suivi Louis XIV, en 1671, dans son voyage à Dunkerque et Tournai, ils reviennent à Paris et se rendent en 1672 d'abord sur la Sambre et ensuite sur le Rhin. Ils servent au siège d'Orsoy et à celui de Doësbourg où le capitaine de Sury et une trentaine de soldats sont tués. Après la prise de cette ville ils accompagnent le roi à Utrecht, dont le commandement est donné au capitaine Pierre Stuppa.

En 1673, un bataillon, c'est-à-dire trois compagnies de 200 hommes chacune, se trouve avec le roi au siège de Maëstricht : deux autres servent avec le prince de Condé en Hollande ; le 4^e bataillon qui, dès l'année précédente, était passé avec Turenne dans l'Électorat de Cologne, est de l'expédition de cet il-

des Gardes Suisses les renseignements suivants qui permettent de supputer ce que coûtait alors le régiment :

« Chaque capitaine reçoit tous les mois pour entretenir sa compagnie complète et ses officiers, 4,202 livres 2 sols. »

« Pour le *plat* du colonel il y a 400 escus par mois, chaque escu à 58 sols pièce. Pour l'estat-major des officiers de justice : 800 livres 8 sols par mois. Ces officiers sont : le grand juge, le grand prévost, un greffier, les juges de chaque compagnie, les petits prévosts, vingt archers du grand juge et un exécuteur de justice. »

lustre général sur les terres de Brandebourg et se distingue à la prise d'Unna.

En 1674, le régiment se rend tout entier au siège de Besançon et monte le canon sur la colline de Chaudane pour foudroyer la citadelle. Il passe ensuite en Flandre et combat le 14 août à Seneff avec les Gardes Françaises. Un seul officier, le lieutenant Florichel, y perdit la vie, mais dix furent blessés et 229 bas officiers et soldats furent mis hors de combat. Le 21 août, un convoi escorté par 150 hommes est attaqué près de Rocroi. Soixante Gardes Suisses qui étaient à l'arrière-garde se rangent dans un bois et font battre par leurs tambours la marche des Suisses et celle des Dragons avec tant de bruit que l'ennemi, croyant avoir affaire à un corps important, abandonne la partie.

En 1675, les Gardes Françaises et Suisses forment brigade ensemble, comme cela eut toujours lieu depuis. Les Suisses se distinguent, en 1676, à la prise de Condé, d'Aire et de Lencke et à la levée du siège de Maëstricht.

L'année suivante, les quatre bataillons sont aux sièges de Valenciennes et de Cambrai. L'enseigne de Wallier est tué au dernier. Ils contribuent plus tard à faire lever le siège de Charleroi et terminent la campagne par la prise de Saint-Ghislain, où le capitaine Villars-Chandieu est dangereusement blessé.

En 1678, trois bataillons suivent le roi en Flandre, font le siège de Gand et contribuent le 9 mars à la

prise de deux demi-lunes. Ils passent de là au siège d'Ypres ; neuf piquiers de la compagnie de Stuppa y sont emportés d'un seul coup de canon. Après le départ du roi, les Gardes Suisses demeurent sous les ordres du duc de Luxembourg, contribuent au blocus de Mons et se trouvent à la bataille de Saint-Denis, où ils font éclater une valeur extraordinaire. Le 4^e bataillon, aidé d'un bataillon du régiment du Roi, renverse un corps anglais qui, sorti du Castiau, malmenait le régiment de dragons de Fimarcon. Les 1^{er} et 2^e bataillons placés dans le défilé, et secondés par un escadron de Varennes-cavalerie arrêtent tous les efforts tentés par le prince d'Orange pour déboucher. Le 3^e bataillon vient achever ce qu'ils avaient commencé et compléter sur ce point la déroute de l'ennemi. Le major Clavel périt dans cette bataille.

Rentré à Paris après la paix de Nimègue, le régiment des Gardes Suisses n'en sortit qu'en 1680 pour accompagner le roi en Flandre, et en 1681 pour le suivre en Alsace.

Le 3 février 1683, il fut passé en revue par Louis XIV sur les hauteurs de Meudon et partit peu après pour la Flandre avec le maréchal d'Humières qui était chargé de faire le siège de Courtrai. L'année suivante le régiment assista au siège de Luxembourg, et il fit partie de tous les camps de plaisance jusqu'au moment où la guerre reprit sérieusement par suite de la ligue d'Augsbourg.

Le régiment servit en Flandre en 1689 (1). Il eut trois officiers et soixante soldats tués ou blessés au combat de Walcourt. Le 1^{er} juillet 1690, deux bataillons étaient à la bataille de Fleurus et occupaient le centre de la deuxième ligne derrière les Gardes Françaises. Comme l'effort principal de l'ennemi eut lieu sur notre gauche, le 1^{er} bataillon s'y porta et contribua beaucoup à enfoncer les troupes alliées. Le major Altermatt (2) et vingt-deux officiers y furent blessés.

En 1691, trois bataillons sont à l'armée que le roi commande en personne en Flandre, et prennent une part considérable au succès du siège de Mons. La conquête de l'ouvrage à cornes, qui amena la capitulation, fut due à la valeur des deux régiments des Gardes, et ce fut en récompense de leurs exploits à ce siège

(1) Pierre Stuppa, du canton des Grisons, colonel des Gardes Suisses en 1685, était colonel d'un régiment de sa nation depuis 1672, et avait exercé la charge de colonel-général des Suisses pendant le bas âge du duc du Maine. Il obtint les grades de brigadier le 15 avril 1672, de maréchal-de-camp le 25 février 1676, et de lieutenant général le 28 juin 1678.

La charge de lieutenant-colonel du régiment des Gardes Suisses, à laquelle le roi attacha une pension de 2,000 livres, portée à 8,000 en 1722, fut créée le 8 janvier 1689 en faveur de François de Reynold remplacé, en 1692, par Maurice Wagner, qui devint colonel des Gardes avant lui.

(2) Ours Altermatt, entré au service en 1670, obtint la charge de major le 2 avril 1690, et celle de capitaine-lieutenant de la compagnie générale le 1^{er} février 1696. Il fut fait brigadier le 26 octobre 1704, et maréchal-de-camp le 8 mars 1718.

que Louis XIV accorda, à perpétuité, le rang de colonel aux capitaines de ces deux corps d'élite. Quand le roi retourna à Versailles, un bataillon des Gardes Suisses l'y accompagna ; les deux autres continuèrent la campagne avec le maréchal de Luxembourg, et soutinrent la cavalerie au combat de Leuze. Ce fut cette année, et sur la proposition du colonel Stuppa, qu'on forma des compagnies de grenadiers dans les régiments suisses. Le régiment des Gardes n'en eut, toutefois, qu'en 1696.

En 1692, les quatre bataillons sont au siège de Namur. Après la prise des châteaux, un bataillon retourne à Versailles avec la Cour ; les trois autres combattent à Steenkerque. Dans cette bataille, ils étaient placés en réserve derrière le centre de la deuxième ligne ; mais, jaloux de suivre les traces des Gardes Françaises, ils demandent à grands cris à marcher. Les voyant si animés, le capitaine Reynold propose de n'aller que l'épée à la main, *comme les Gardes Françaises*. — C'est la meilleure manière ! répond le lieutenant-colonel Wagner ; et ils s'élancent dans la mêlée, l'épée ou la pique au poing, le fusil en bandoulière, et font un carnage horrible de l'ennemi. Dans cette attaque, les Suisses reprirent aux troupes du prince d'Orange six pièces de canon françaises dont elles s'étaient emparées, et en ramenèrent, en outre, dix des leurs. La perte du régiment fut de six officiers et trois soldats tués, quatre officiers et trente soldats blessés. Cette circonstance prouve combien la part de gloire

des officiers fut belle dans cette sanglante affaire.

Les Gardes Suisses firent la campagne de 1693 sous les ordres du maréchal de Luxembourg. A la grande bataille de Neerwinden, spectateurs du combat jusqu'à midi, ils reçoivent enfin l'ordre d'attaquer les retranchements du village, et réussissent à en chasser l'ennemi, après avoir essuyé, pendant une heure et demie, un feu terrible de canon et de mousqueterie. Le régiment eut ce jour-là deux lieutenants (1) et soixante-huit bas-officiers et soldats tués, et plus du double de ce nombre blessés. Il fit ensuite le siège de Charleroi; mais le prince d'Orange s'étant avancé du côté de Bruxelles pour inquiéter les travaux, il quitta le siège pour aller l'observer.

Pendant les quatre dernières campagnes de cette guerre, les opérations languissent et n'offrent aucun trait saillant pour l'histoire des Gardes Suisses. En 1694, les Anglais s'approchent avec leur flotte des côtes de Normandie et bombardent Dieppe et le Havre. Quelques compagnies se rendent alors à Rouen pour parer aux chances d'un débarquement. En 1695, les trois bataillons qui servaient en Flandre ouvrent, le 12 août, la tranchée devant Bruxelles, du côté de la porte de Flandre, et coopèrent au bombardement de cette ville : un lieutenant de grenadiers y est tué. En 1697, les Gardes Suisses demeurent à Tournai pen-

(1) L'un d'eux était le chevalier d'Erlach, frère aîné de celui qui fut colonel en 1736.

dant le siège d'Ath. En 1698, après la paix de Riswick, le régiment fait partie du camp de Compiègne. Pendant les années 1699 et 1700, il ne bouge point de la Cour (1).

Au début de la guerre de la succession d'Espagne, à la fin de 1701, trois bataillons se rendirent dans le Brabant et occupèrent Louvain au nom de Philippe V. Cette campagne et la suivante se passèrent sans aucun fait de guerre ; mais en 1703, les hostilités commencèrent sérieusement sur cette frontière. Deux compagnies de grenadiers se trouvèrent au combat d'Eckeren, où le capitaine d'Erlach eut une jambe fracassée. Ce fut cette année que le régiment des Gardes Suisses,

(1) Wagner de Soleure, lieutenant aux Gardes en 1676, lieutenant colonel le 21 novembre 1692, brigadier le 30 mars 1693, fut nommé colonel le 13 janvier 1701. Il fut fait maréchal-de-camp le 29 janvier 1702, et mourut au mois de juin de cette année.

Reynold, lieutenant aux Gardes Suisses dès 1653, fut le premier lieutenant-colonel de ce corps. Il obtint le grade de brigadier le 10 mars 1690, et se démit de sa charge de lieutenant-colonel le 30 septembre 1692, en prenant le commandement d'un régiment de sa nation. Il fut fait maréchal-de-camp le 3 janvier 1696, colonel des Gardes Suisses, en se démettant de son régiment le 25 juin 1702, et lieutenant-général le 23 décembre 1702. Reynold était de Fribourg.

Wagner avait été remplacé le 17 janvier 1701, comme lieutenant-colonel, par François Nicolas Albert de Castellas, qui servait au corps depuis l'année 1674. Castellas fut fait brigadier le 29 janvier 1702, maréchal-de-camp le 26 octobre 1704, et lieutenant-général le 29 mars 1710. Il possédait encore la charge de lieutenant-colonel à sa mort en juin 1722.

qui jusqu'alors avait continué de porter l'antique pourpoint national, prit l'habit à la française. L'uniforme des Gardes Suisses fut l'inverse de celui des Gardes Françaises, c'est-à-dire que l'habit fut rouge écarlate, tandis que la doublure, les parements, la veste, la culotte et les bas étaient bleus (1). Le galonnage et les boutons étaient d'argent comme dans les Gardes Françaises. Les tambours et les trabans seuls eurent l'habit bleu à la livrée du roi. Ces trabans, particuliers aux régiments suisses, étaient des hommes d'ordonnance attachés aux capitaines, et qui remplissaient dans le service intérieur et les manœuvres quelques-unes des attributions actuellement dévolues aux sapeurs des régiments d'infanterie.

En 1704, les Gardes Suisses commencent la campagne en Flandre, et après le désastre d'Hochstedt, ils se rendent sur le Rhin avec le maréchal de Villeroy pour recueillir les débris de l'armée de Bavière. Revenus en Flandre en 1705, ils défendent le 28 juillet le défilé de Nodoue, et sauvent par leur vigoureuse résistance Louvain, Lierre, Malines et Anvers. Le 19 août, les grenadiers font des prodiges de valeur dans les lignes de Groëndaël. Le 23 mai 1706, ils

(1) Ce premier costume éprouva très-peu de variations jusqu'au règne de Louis XVI. A cette époque les Gardes Suisses avaient le collet de l'habit rouge et des revers bleus avec le galonnage d'argent; la doublure de l'habit et la culotte étaient blanches. Le col, qui avait remplacé la cravate, était rouge,

combattent à Ramilies avec les Gardes Françaises. Ils étaient au centre de la première ligne et appuyaient leur gauche à une hauteur avec leur front couvert par un marais. La droite de l'armée était ébranlée et l'ennemi se mettait en mouvement pour l'achever, quand la brigade des Gardes se porte en avant et le culbute. Mais dans son triomphe elle vient se heurter contre une nouvelle ligne de troupes fraîches. Les Gardes sont repoussés et contraints à repasser le marais. Ce fut dans ce moment que le chevalier de Zurlauben, faisant tête avec les grenadiers, fut frappé à mort d'un coup de fusil. Le lieutenant de Mannlich périt aussi avec deux cents soldats. Les Gardes se retirèrent à Lille et en sortirent au mois d'août pour rejoindre le duc de Vendôme. Ils continuèrent de servir en Flandre, sans autre événement mémorable que le combat d'Audenaërde, en 1708. Après des efforts inutiles, écrasés par le nombre, ils sont obligés de se retirer, laissant sur le champ de bataille les lieutenants de grenadiers Fégeli et Vigier tués et le lieutenant-colonel de Castellás grièvement blessé. En 1709, deux bataillons partent le 9 mai de Paris pour l'armée et se trouvent à la sanglante journée de Malplaquet, où les alliés payent par la perte de 30,000 hommes la satisfaction de coucher sur le champ de bataille. Parmi les 10,000 morts de l'armée française se trouvait le capitaine Sigismond Graviset. Ce fut la dernière action importante de cette guerre à laquelle le régiment ait pris part.

En 1711, le capitaine d'Affry se jeta dans Bouchain avec quelques compagnies qui se distinguèrent à la défense de cette place. En 1712, les Gardes Suisses firent partie de l'armée d'observation qui couvrit les opérations des sièges de Douai, du Quesnoy et de Bouchain. En 1713, la guerre continuant avec l'Empereur, le régiment se rendit en Alsace, couvrit le siège de Landau, et demeura en deçà du Rhin pendant que l'armée française assiégeait Fribourg. Après la paix de Radstadt, il revint à Paris, d'où il ne sortit plus jusqu'en 1733 (1).

Les difficultés soulevées par la succession au trône de Pologne firent reprendre les armes à la France. Les Gardes Suisses partirent pour l'armée du Rhin et demeurèrent en Alsace pendant le siège de Kelh. Le 4 mai 1734, le régiment prend part à l'attaque des lignes d'Ettlingen et arrive le 1^{er} juin devant Philisbourg. Il est chargé de l'attaque du fort des Hollandais, situé sur la rive gauche du Rhin, et dans la nuit du 1^{er} au 2 juin, il y ouvre la tranchée devant la tête

(1) La charge de lieutenant-colonel fut donnée le 12 juin 1722 au baron de Bezenwald de Soleure, nommé la même année colonel. Bezenwald, entré comme cadet aux Gardes Suisses en 1689, avait été fait brigadier le 10 février 1704, maréchal-de-camp le 29 mars 1710, et lieutenant-général le 1^{er} février 1719. Il fut remplacé comme lieutenant-colonel, le 11 décembre 1722, par Henri Louis, baron de Reding de Bibberegg, qui était brigadier du 29 mars 1710, et maréchal-de-camp du 1^{er} février 1719. Reding eut pour successeur, le 27 septembre 1726, Robert Machet, qui, entré comme enseigne aux Gardes

de pont, sous la direction du prince de Dombes, colonel-général des Suisses. Ce fort est évacué dès le lendemain. Après la prise de Philisbourg, la guerre continuant sur la rive droite du fleuve, le régiment est jeté dans Spire où il passe l'hiver, et en 1735 il garde Rheinau. A la fin de cette année, il rentre à Paris (1).

La mort de l'Empereur ralluma la guerre en 1741. La France soutenait le parti de l'électeur de Bavière. En 1742, deux bataillons des Gardes Suisses furent employés à la garde des frontières de Flandre : le premier occupa Valenciennes et le second Douai. Au mois d'octobre ces deux bataillons se réunirent à Lille et reprirent le chemin de Paris en novembre. Dès les premiers jours d'avril 1743, trois bataillons se mettent en route pour le Palatinat du Rhin et sont cantonnés aux environs de Spire avec d'autres régiments suisses. Le 1^{er} bataillon fut placé à Roth et Oppenheim à la garde du pont volant; le 2^e à Infelden et le 3^e à Weyer. Quand l'armée passa le Rhin, les 4 et 5 juin, tout le régiment fut réuni pour garder

Suisses en 1680, devint brigadier le 1^{er} février 1719, maréchal-de-camp le 20 février 1734, et lieutenant-général le 23 mars 1736. Machet s'étant alors démis de la lieutenance-colonelle, elle fut donnée à Rodolphe de Castellás, qui devint colonel en 1742, et qui fut remplacé en qualité de lieutenant-colonel par Charles Léonce de Bachmann, brigadier le 20 février 1743, et maréchal-de-camp le 1^{er} mai 1745.

(1) La charge de colonel fut donnée en 1736 au chevalier d'Erlach de Berne, cadet aux Gardes en 1693, brigadier le 1^{er} février 1719, maréchal-de-camp le 20 février 1734, et lieutenant-général le 1^{er}

les ponts de Rhein-Durckheim un peu au-dessous de Worms. Après différents mouvements dans le Palatinat, les Gardes Suisses se trouvaient au camp de Drusenheim quand l'ordre arriva de faire prendre aux troupes leurs quartiers d'hiver. Les trois bataillons se mirent en marche les 16, 17 et 18 octobre et se rendirent, les 1^{er} et 3^e à Metz avec les 1^{er}, 3^e, 4^e et 6^e des Gardes Françaises; et le 2^e à Verdun avec les 2^e et 5^e des Gardes Françaises.

En 1744, deux bataillons des Gardes Suisses font partie de l'armée de Flandre. Ils se trouvent à la prise de Courtrai et aux sièges de Menin et d'Ypres. A ce dernier siège, la compagnie des Cent-Suisses, qui avait accompagné le Roi à l'armée, réclama l'honneur de marcher en tête du régiment, et le 19 juin, pour la première fois, elle fournit un piquet qui prit la garde de la tranchée avec les grenadiers des Gardes.

Après la prise d'Ypres, le régiment accompagne le Roi à Dunkerque et part de cette ville avec lui le

mars 1738. D'Erlach fut remplacé en 1742 par Rodolphe de Castelllas de Fribourg, entré aux Gardes comme cadet en 1693, brigadier 1^{er} février 1719, lieutenant-colonel 15 mars 1736, et maréchal-de-camp 1^{er} mars 1738. Castelllas étant mort en février 1743, le régiment fut donné au baron de Zurlauben de Zug. Celui-ci était entré au régiment en 1706 comme capitaine en remplacement de son oncle, tué à Ramilies; il fut fait brigadier le 1^{er} août 1734, maréchal-de-camp le 1^{er} janvier 1740, lieutenant-colonel le 16 décembre 1742, colonel le 10 mars 1743, et lieutenant-général le 1^{er} mai 1745.

19 juillet pour aller au secours de l'armée d'Alsace. Il se trouve au combat d'Augenheim et à l'affaire de Reichewaux. Le Roi, ayant voulu assister au siège de Fribourg, les Gardes Suisses qui, en vertu des capitulations, étaient obligés de suivre partout le Roi et le Dauphin, franchissent le Rhin le 11 octobre et servent au siège. Le 7 novembre, ils prennent possession de la porte du faubourg du Midi. Quelques jours après ils se rendent à Neufbrisach et de là à Paris.

En 1745, le principal effort de la guerre fut porté du côté de la Flandre. Trois bataillons des Gardes Suisses arrivèrent à Valenciennes le 22 avril. Le 29 ils campaient devant Tournai. La brigade des Gardes quitta le siège le 9 mai pour se porter au-devant de l'armée anglo-hollandaise. On rencontra celle-ci le surlendemain dans la plaine de Fontenoy. Dans cette mémorable journée, le régiment était placé en première ligne à la gauche de la brigade d'Aubeterre. Deux bataillons étaient appuyés au coin du bois du Barry avec quatre pièces de canon devant leur front et une redoute en avant du 2^e bataillon. Le 3^e était en réserve au-dessous de Calonne pour couvrir le quartier du Roi.

Après quatre ou cinq heures de canonnade, les Anglais tentèrent vainement de s'emparer de la redoute défendue par les Suisses. Les Hollandais n'avaient pas été plus heureux dans leurs attaques sur le village de Fontenoy. Cependant le général ennemi cherchait, avec une colonne de 16,000 hommes, à

pénétrer entre ces deux obstacles. Pendant que cette masse se jetait sur les Gardes Françaises, un corps considérable attaquait les Gardes Suisses et les troupes qui étaient avec eux près du bois du Barry. Les grenadiers suisses postés en avant du bataillon demeurèrent inébranlables. Des sept officiers qui les commandaient, quatre furent mis hors de combat. Enfin, après deux tentatives infructueuses, l'ennemi se retira, et bientôt sa redoutable colonne elle-même se dissipa sous les efforts réunis de toute l'armée française.

La perte du régiment à Fontenoy fut de 300 hommes, tués ou blessés. Le lieutenant de grenadiers, Georges Escher, fut le seul officier tué. Le lieutenant baron de Halwyll était parmi les blessés.

Les Gardes Suisses retournèrent aussitôt dans les tranchées de Tournai, où le lieutenant Balthazar Grémion fut mortellement frappé le 15. Le 4 juin, au siège de la citadelle, les grenadiers suisses repoussèrent une sortie. Après la capitulation de la place, le régiment suivit le Roi à Gand, Bruges, Alost, et après le départ du Roi pour Paris, il entra au camp de Lipploo qui couvrait le siège d'Ath.

La campagne de 1746 fut stérile pour les Gardes. Ils assistèrent le 11 octobre à la bataille de Rocoux, mais sans y prendre part, la réserve dont ils faisaient partie n'ayant point donné (1).

(1) La charge de lieutenant-colonel fut donnée le 11 avril 1746 au

Il en fut de même en 1747 à la bataille de Lawfeld : le régiment demeura, l'arme au bras, spectateur de la gloire des autres corps de l'infanterie.

En 1748, les Gardes Suisses coopèrent plus activement aux travaux du siège de Maëstricht. Ils y perdent l'enseigne Rouge et une vingtaine de soldats. Après la prise de cette importante place, ils tinrent garnison à Bruxelles depuis le mois de mai jusqu'en août, et retournèrent ensuite à Paris.

Ainsi que les Gardes Françaises les Gardes Suisses demeurèrent inactifs pendant les premières campagnes de la guerre de Sept Ans. En septembre 1757 deux bataillons furent dirigés sur l'Aunis dont les Anglais menaçaient les côtes ; mais ils n'allèrent que jusqu'à Blois et rétrogradèrent sur Paris quand on apprit le départ de la flotte ennemie. En 1758, deux bataillons quittent encore la capitale au mois de mars et vont s'établir à Aire. Il en fut de même en

comte d'Affry de Fribourg. D'Affry, cadet aux Gardes Suisses en 1725 fut fait brigadier le 2 mai 1744, maréchal-de-camp le 1^{er} janvier 1748, et lieutenant-général le 1^{er} mai 1758. Il parvint en 1767 à la charge de colonel, et fut le dernier colonel des Gardes Suisses. Il fut remplacé comme lieutenant-colonel le 25 août 1767 par Joseph Victor Pierre, baron de Bezenwald, cadet en 1731, brigadier le 20 mars 1747, maréchal-de-camp le 1^{er} mai 1758, et lieutenant-général le 25 juillet 1762, remplacé le 19 juin 1791, la veille de la fuite du roi, par Frédéric, baron de Maillardoz, du canton de Fribourg, qui, entré en 1743 aux Gardes comme enseigne, obtint le grade de brigadier le 25 juillet 1762, celui de maréchal-de-camp le 3 janvier 1770, et celui de lieutenant-général le 1^{er} janvier 1784.

1759. A la fin de cette année, un grand nombre de volontaires s'embarqua à Dunkerque sur les frégates du capitaine Thurot, et prit part, en février 1760, à l'occupation de Karrikfergus, en Irlande, et au combat naval du 28 près de l'île de Man. Le lieutenant Jost eut un bras emporté à cette dernière affaire.

Au mois d'avril de cette même année 1760, deux bataillons se rendent à l'armée d'Allemagne sous les ordres du maréchal de Broglie. Ils se trouvent au siège de Meppen, aux combats de Corbach et de Sachsenhausen, à la prise de Cassel et à toutes les opérations auxquelles prennent part les Gardes Françaises jusqu'à la paix.

Pendant les années qui suivirent, les Gardes Suisses vécurent de la même vie que les Gardes Françaises et comme ceux-ci, mais à un degré moindre, reçurent avidement les idées nouvelles. Aussi, lorsque vint la révolution, la Cour ne trouva-t-elle qu'un faible appui dans ce régiment. Rien ne fût épargné cependant pour le mettre aux prises avec les Gardes Françaises.

En 1789, le colonel comte d'Affry n'était plus qu'un vieillard, et toute la conduite du corps roulait sur le lieutenant-colonel baron de Bezenwald, ce célèbre intrigant sur la tête duquel doivent retomber en partie les horreurs qui souillèrent la révolution française, car il fut l'âme de cette coterie aveugle qui, s'obstinant à ne voir dans ce grand mouvement de la nation qu'une sédition de la canaille, inspira à l'infortuné Louis XVI les mesures les plus désastreuses, et

lui aliéna peu à peu l'affection de son peuple. Avec un homme tel que le baron de Bezenwald, il est vraiment incroyable qu'une guerre à mort ne se soit pas déclarée entre les deux corps d'infanterie de la Maison du roi, et l'on ne peut expliquer cette heureuse circonstance que par l'affection naturelle que se portaient deux régiments qui, depuis cent soixante-dix ans, avaient partagé les mêmes dangers et la même gloire, et par une certaine sagacité germanique qui instruisait les Suisses à ne point se mêler, sans y être contraints, aux luttes intérieures du pays. La conduite des Gardes Suisses fut, en effet, pleine de prudence et de modération jusqu'au 10 août 1792, où ils combattirent pour leur propre défense, et où ils devinrent les victimes de la colère populaire.

Le 12 juillet 1789, les Gardes Suisses, qui, depuis quelque temps étaient consignés dans leurs casernes, furent conduits dans les Champs-Élysées et rangés en bataille sur la place Louis XV, pour appuyer le régiment de cavalerie Royal-Allemand. Ce dernier, conduit par le prince de Lambesc, son colonel, exécuta une charge sur la foule qui détermina la révolte des Gardes Françaises, et donna lieu à un combat où furent tués plusieurs hommes de Royal-Allemand. Les Gardes Suisses restèrent spectateurs impassibles de cette mêlée, et le soir ils se retirèrent à Versailles, où jusqu'à la fin de septembre, ils partagèrent le service du château avec la garde nationale de cette ville. Ce fut surtout pendant ce temps que tous les moyens de sé-

duction furent employés auprès d'eux, et dans le fameux repas du 1^{er} octobre donné par les Gardes du corps aux officiers du régiment de Flandre, à ce repas où les têtes déjà échauffées par le vin furent portées au dernier degré de l'exaltation, lorsque la reine de France, la fille de la fière Marie-Thérèse, ne dédaigna pas de venir, accompagnée de ses enfants, sanctionner en quelque sorte par son auguste présence les folies qui s'y commettaient, les Gardes Suisses ne furent point oubliés, et les grenadiers de la garde du château reçurent l'insigne honneur d'être invités à prendre part au festin. Cependant, l'appel auprès de la Cour du régiment de Flandre était déjà une preuve qu'on fondait peu d'espoir sur la résolution des Gardes Suisses, et dans les affreuses journées des 5 et 6 octobre, ils montrèrent, en effet, la même impassibilité qu'au 12 juillet sur la place Louis XV. Placé en réserve dans la cour du château, le régiment laissa passer le flot populaire. Il accompagna ensuite le roi à Paris et prêta le serment civique. En cela il fut le premier de tous les corps de l'armée, car les Gardes Françaises n'en faisaient plus partie.

En avril 1790, des querelles sans caractère politique s'engagèrent entre les chasseurs des barrières et le détachement du régiment caserné dans la rue Grange-Batelière. Il se trouva un Suisse, qui, oubliant les lois de l'honneur, frappa un chasseur d'un coup de sabre par derrière. Cet assassinat méritait la peine de mort, et le tribunal de la compagnie à la-

quelle appartenait ce misérable la prononça le 3 mai. L'exécution allait suivre immédiatement le jugement ; le coupable était déjà sur le lieu du supplice, lorsque plusieurs officiers de la garde nationale se réunirent pour demander sa grâce. Elle fut accordée, et cet événement donna lieu à la correspondance suivante qui prouve qu'à cette époque, il n'existait aucune animosité entre les Suisses et la population de Paris.

Le jour même, le colonel comte d'Affry écrivait au maire de Paris. • Monsieur, le régiment des Gardes
« Suisses, aussi sensible qu'il doit être à l'humanité
« avec laquelle M. le marquis de la Fayette et la
« garde nationale de Paris ont demandé à M. de
« Riedmatten, commandant la compagnie générale,
« la grâce du coupable qui a fait l'objet du conseil
« de guerre tenu ce matin, m'a prié de vous faire
« part de la grâce que le coupable a obtenu à cette
« considération et de la sentence qui le condamnait
« au supplice qu'il avait mérité. Tout ce qui s'est
« passé à cette occasion de la part de la garde na-
« tionale mérite tant d'éloges et de reconnaissance
« de notre part, et a été si bien senti que j'ose vous
« assurer que le vœu général du régiment est de met-
« tre tout en usage pour vivre avec la plus grande
« concorde avec les troupes de la garde nationale, et
« comme nous désirons infiniment que personne n'en
« puisse douter, je vous demande, si vous le jugez à
« propos de faire insérer dans une feuille publique
« la traduction fidèle de la sentence, certifiée par la

« signature du grand-juge, que je joins ici, etc. »

Le lendemain, Bailly répondit au colonel par une lettre qui commence ainsi : « La ville de Paris, Monsieur le Comte, connaissant parfaitement l'attachement inaltérable du régiment que vous commandez, elle n'oubliera jamais que c'est à la fidélité des Suisses que, dans les moments où les insurrections pouvaient être à craindre, la défense du Trésor public a été confiée; que c'est en grande partie à leur courage que Paris a dû la conservation de ses subsistances dans ces temps, où la famine était, pour ainsi dire, à ses portes; elle n'oubliera pas que le régiment des Gardes Suisses est la première troupe qui a prêté serment en présence de la Commune, et ce serment prononcé par une nation dont la fidélité est la principale vertu, était garant de tout le patriotisme que votre régiment a depuis développé... etc. »

Le comte d'Affry ne se démentit point dans une circonstance difficile. Le 21 juin 1791, Paris apprit avec stupeur que le roi et sa famille étaient partis. Le vieux colonel se rend aussitôt à l'Assemblée nationale et vient l'assurer de son concours. « M. d'Affry, dit le président, que son grand âge empêche de se faire entendre, vient exprimer sa fidélité et celle de son régiment à l'Assemblée nationale et protester qu'il n'obéira qu'à ses ordres, qu'il se regarde non comme étranger, mais comme officier français et qu'il se fera un devoir de mourir pour sa patrie. »

Cette honorable conduite du régiment des Gardes Suisses fut appréciée par les législateurs : aussi, lorsque dans la séance du 15 septembre, l'Assemblée demanda un nouveau règlement sur les troupes suisses, elle exprima son désir que le régiment des Gardes fût maintenu sur son ancien pied.

Mais les événements marchaient vite, et la position du corps devenait de jour en jour plus fausse. Le 25 avril 1792, les postes des Tuileries s'étaient vus dans la nécessité de repousser par la force une masse d'hommes qui voulait pénétrer dans le jardin malgré les consignes. Le 27 mai, des Gardes égarés par les menées de quelques officiers s'étaient gravement compromis dans un cabaret de Neuilly par des manifestations d'un royalisme outré et hors de saison. Enfin, au mois de juillet, lorsque les régiments en garnison à Paris, reçurent l'ordre de se rendre aux frontières menacées, le comte d'Affry réclama pour que deux bataillons de son régiment restassent, suivant les termes des anciennes capitulations, pour la garde du roi. Cette réclamation fut mal reçue par l'Assemblée. On se demandait à quoi servait ce corps, lorsque le roi avait une garde constitutionnelle. L'Assemblée décréta donc que tout le régiment partirait, consentant toutefois, par un reste d'égards pour M. d'Affry, à ce que deux bataillons demeurassent en garnison à Cambrai et détachassent 300 hommes dans le département de l'Eure pour assurer la circulation des grains.

M. d'Affry, mal inspiré, chercha tous les moyens

d'éluder ces ordres. Pour gagner du temps, il fit de nouvelles protestations, faisant remarquer que l'éloignement des bataillons, contraire aux usages admis, pourrait nuire au succès des négociations alors entamées avec les Cantons pour de nouvelles capitulations. Enfin, au 10 août, le régiment des Gardes Suisses, malgré les ordres de l'Assemblée était encore tout entier à Paris, excepté 300 hommes qui s'étaient mis en route le 7 pour le département de l'Eure.

Le but véritable de ces démarches et de cette désobéissance n'échappa point au peuple qui en conçut une vive irritation contre les Gardes Suisses. Aussi fut-il impitoyable pour eux dans la funèbre journée qu'il nous reste à raconter.

L'Assemblée nationale, inquiète des menaces qui retentissaient de toutes parts, fit ce qu'elle put pour les sauver. Dès la veille, sur la proposition de Bazire, elle décréta que les Suisses et autres étrangers étaient sous la sauvegarde de la loi et des vertus hospitalières de la nation. Le colonel d'Affry, qu'on désirait mettre à l'abri des violences, fut enlevé par des Gardes nationaux et renfermé dans l'Abbaye. Malgré ces précautions, les événements du lendemain furent horribles.

Dans la nuit du 9 au 10, les postes des Tuileries avaient été doublés, et le roi avait, dit-on, formellement défendu aux Suisses de tirer. On s'accorde à reconnaître qu'au moment où les colonnes populaires arrivèrent sur la place du Carrousel, les Suisses cherchaient à faire comprendre, en agitant leurs bonnets,

qu'ils n'étaient point hostiles et qu'ils criaient : Vive la nation ! La porte de la grille fut ouverte et l'on vit des Suisses serrer la main aux Marseillais en protestant de leur civisme. Mais tout à coup, pendant que ces scènes se passaient dans la cour, des coups de feu partent des fenêtres du château et l'on reconnaît à travers la fumée l'habit rouge des Suisses. Dieu nous garde de croire que les démonstrations amicales des Suisses aient servi à cacher une trahison ! Il devait y avoir dans le régiment, comme partout à cette époque, deux camps, l'un attaché aux idées nouvelles, l'autre disposé à résister à outrance aux réformes, mais dans sa colère, le peuple ne sut point faire de distinction. A peine cette lutte imprudente est-elle engagée que les fédérés marseillais et bretons se précipitent vers le palais et bravant le feu roulant du grand escalier, pénètrent jusqu'à la terrasse du jardin. Dans ce moment les Suisses mettent bas les armes, mais bon nombre de citoyens avaient péri et la fureur des assaillants était à son comble. Les malheureux Suisses sont poursuivis de chambre en chambre, d'étage en étage ; on les massacre partout où on les rencontre. La Garde nationale fait de vains efforts pour les sauver. Quatre-vingts environ qu'elle avait pris sous sa protection étaient dirigés sur l'Hôtel-de-Ville, un cri terrible se fait entendre : « Vengeance ! Vengeance ! ils ont égorgé nos frères. » On ne peut les soustraire à la rage des vainqueurs. Soixante autres avaient été recueillis dans le local des Feuillans ; quelqu'un assure

qu'étant formés sur la terrasse du jardin, ils avaient déchargé leurs armes en l'air aux cris de : Vive la nation ! Cette affirmation les arrache à la mort. On les conduit à l'Assemblée où ils jurent d'être fidèles au peuple. D'autres encore furent sauvés lorsque la première effervescence fut calmée, et les Marseillais eux-mêmes, rassasiés de carnage, les couvrirent de leur protection. Ceux qui étaient à Versailles, à Saint-Cloud et à Ruel, démoralisés par l'épouvantable catastrophe qui tombait sur le régiment, livrèrent leurs officiers. Ces infortunés, conduits à l'Abbaye, périrent presque tous dans les abominables journées des 2 et 3 septembre. Les égorgeurs respectèrent pourtant les cheveux blancs du vieux d'Affry, qui fut reconduit chez lui en triomphe par le peuple. Bizarre anomalie ! Le major, M. de Bachmann, honnête et brave militaire, venait d'être décapité par ces mêmes hommes ! Un seul officier, M. d'Erlach, capitaine de la compagnie-colonelle avait eu la chance de trouver la mort dans la lutte du 10 août.

Ainsi finit le régiment des Gardes Suisses. Le 12 août, le drapeau-colonel, qui avait été pris par Lange, fédéré de Nancy, fut présenté à l'Assemblée qui décréta qu'il serait suspendu aux voûtes du temple de la Liberté. Le 20 avril 1793, le conseil municipal de Ruel apporta à la Convention six drapeaux des Gardes Suisses, trouvés dans le jardin de la caserne, enterrés à quinze pieds de profondeur (1).

(1) Le régiment des Gardes Suisses avait 12 drapeaux, un par com-

Dans sa séance du 20 août 1792, l'Assemblée, sur le rapport de Brissot, décida que « les régiments suisses et alliés de la Suisse, actuellement au service de la France, cesseraient d'y être, et que le pouvoir exécutif serait chargé de témoigner aux Cantons helvétiques, au nom de la nation française, la reconnaissance pour les services par eux rendus dans les armées françaises. » Ces dispositions étaient suivies d'autres articles empreints d'une grande générosité, et qui engagèrent la plupart des soldats suisses à entrer dans les rangs des bataillons français.

Enfin, le 17 septembre parut le décret suivant :

« L'Assemblée nationale, considérant que la satisfaction qu'elle a témoignée et qu'elle réitère, au nom de la nation, du service des régiments suisses, et l'intention qu'elle a notifiée de continuer de vivre avec la nation suisse en bonne intelligence et en bon voisinage, ne peuvent faire regarder le licenciement et le désarmement de ces régiments, que comme une mesure nécessitée par les circonstances du nouvel ordre de choses établi en France, et par la pénurie trop certaine d'armes, renvoie les réclamations des régiments suisses au pouvoir exécutif, à l'effet de négocier avec la dignité et la générosité convenables, soit les indemnités qui peuvent résulter du licenciement, soit pour

pagnie. Le drapeau-colonel était entièrement blanc. Les autres avaient la croix droite blanche, et chaque quartier présentait quatre flammes onnées bleu turquin, aurore, noir et rouge, convergeant vers le centre du drapeau.

le prix des armes, sauf la ratification du corps législatif. »

A peu de distance de Lucerne, un monument a été consacré à la mémoire des Suisses tombés dans la Journée du 10 août. Sur la face verticale d'une roche, dont le pied est rendu inaccessible par les eaux d'un petit lac, un sculpteur de Constance, M. Ahorn, a creusé une grotte de 15 mètres de largeur sur 9 mètres de hauteur, dans laquelle il a taillé, d'après le modèle de l'illustre Thorwaldsen, un lion colossal, couché et mourant, cherchant encore à protéger un écusson fleurdelysé. Au-dessus de la grotte, on lit cette inscription : *Helvetiorum virtuti*. Le fronton d'une chapelle funéraire élevée près de là, porte ces mots : *Invictis pax!*

Ce monument, d'un effet sublime et poétique, est digne de perpétuer le souvenir de la valeur et de la fidélité des Suisses.

RÉGIMENT DE PICARDIE.

« Soldats martiaux et pratics au fait de guerre. »
LA POPELINIÈRE.

MESTRES DE CAMP OU COLONELS.

1. DE SARRIEU (Roger), 29 mai 1569.
2. D'ÉPINAY-SAINT-LUC (François), 1578.
3. DE SERILLAC (Jean-François de Faudoas), 1579.
4. DE MONTCASSIN DE TAJAN DE GRENET (Jean Louppiat), 1585.
5. DE MONTCASSIN DE TAJAN DES HOULIERES (Antoine Louppiat), 1587.
6. DE FAVEROLLES (Gilles), 1589.
7. Baron de ROMEFORT (Jean Messeau), janvier 1590.
8. Marquis de COEUVRES (Louis d'Estrées), 1593.
9. Baron de SAINT-BLANCARD-BIRON (Jean de Gontaut), 1^{er} février 1595.
10. Baron de MURAT (Jean Zamet), 1^{er} janvier 1617.
11. Duc de LA ROCHEGUYON (Roger du Plessis de Liancourt), septembre 1621.
12. Duc d'ORVAL (François de Béthune), 14 janvier 1625.
13. Comte de CHAROST (Louis de Béthune), 19 septembre 1627.
14. Marquis de BREAUTÉ (Pierre), septembre 1634.
15. Marquis de NANGIS (François de Brichanteau), 27 août 1640.
16. Marquis de NANGIS (Nicolas de Brichanteau), 1^{er} septembre 1644.
17. Duc de LA VIEUVILLE (Charles), 8 mars 1645.
18. Marquis de NANGIS (Claude de Brichanteau), 29 octobre 1653.
19. Comte de LA MARK (Henri-Robert Eschallard de la Boulaye), 25 octobre 1658.
20. Comte de BOURLEMONT (Henri d'Anglure), 29 août 1675.
21. Duc d'HARCOURT (Henri), 17 mars 1677.
22. Prince d'ÉPINOY (Louis de Melun), 25 février 1691.

23. Prince de MONTBAZON (François-Armand de Rohan), 18 juin 1702.
24. Prince de MONTAUBAN (Charles de Rohan), 26 juin 1717.
25. Marquis de VASSE (Armand-Mathurin), 18 novembre 1734.
26. Duc d'ANTIN (Louis de Pardaillan de Gondrin) 20 août 1743.
27. Marquis de BRÉHANT (Marie-Jacques), 25 août 1749.
28. Comte de DURFORT (Louis-Philippe), 26 février 1761.
29. Comte de LÉVIS-LUGNY (Marc-Antoine), 5 juin 1763.

Avant d'entrer dans le récit des faits qui composent l'histoire du régiment de Picardie, nous croyons utile de compléter ce que nous avons dit ailleurs (1) sur l'origine et les services des vieilles bandes d'en deçà les monts, dont ce corps a eu la mission de perpétuer le titre et les souvenirs.

On a vu que ce fut après la bataille de Guinegate, livrée le 7 août 1479, que Louis XI reconnut la nécessité de faire pour l'infanterie ce que son père avait fait en 1445 pour la cavalerie, c'est-à-dire de l'organiser d'une manière sérieuse et permanente. Voici ce qui s'était passé à cette bataille, où les troupes du roi de France avaient eu à combattre celles de Maximilien d'Autriche, époux de l'héritière des ducs de Bourgogne.

Maximilien commandait en personne une armée de 27,000 hommes, dont l'infanterie flamande formait la meilleure partie. Le sire d'Esquerdes, général de Louis XI, avait sous ses ordres 14,000 francs-archers et 1,800 lances. L'archiduc avait rangé sur une seule ligne ses Flamands armés de leurs longues piques, et

(1) Tome 1^{er}, Chapitre IV, page 61.

avait disposé devant eux en herse, ou en tirailleurs, 3,000 arquebusiers allemands et 500 archers anglais : la cavalerie était sur les côtés. Les dispositions de l'armée française étaient à peu près les mêmes.

Le sire d'Esquerdes, qui ne comptait guère sur son infanterie, commença par charger impétueusement avec ses gendarmes la cavalerie bourguignonne, espérant après la déroute de celle-ci, avoir le temps de revenir sur les hommes de pied ennemis. Mais les choses n'allèrent point ainsi. La cavalerie française, estimant qu'il y avait plus de profit à faire prisonniers les gentilshommes de Maximilien qu'à tuer de misérables bourgeois de Gand et de Bruges, ne se contenta point d'avoir renversé les escadrons bourguignons ; elle s'acharna à leur poursuite ; et lorsque, le soir, d'Esquerdes, vainqueur, revint sur le champ de bataille, il fut fort étonné de ne plus apercevoir ses francs-archers.

Maximilien, abandonnant sa cavalerie aux coups des lances françaises, était resté à la tête de son infanterie. Celle-ci avait abordé résolument les francs-archers, qui n'avaient pour les conduire que des capitaines sans réputation, et les avait mis dans la plus déplorable déroute.

Ainsi, dans cette journée, il y avait eu par le fait deux batailles : l'une de cavalerie, l'autre d'infanterie. Les Français avaient été complètement vainqueurs dans la première et complètement battus dans la seconde. En résumé, il n'y avait de victoire pour personne : c'était une journée nulle, du moins, quant au résultat.

Or, ce n'était point là le compte de Louis XI, à qui

il fallait un succès éclatant, qui lui assurât la possession des provinces de l'héritage du duc de Bourgogne dont il venait de s'emparer.

Sa colère fut terrible. Dans le premier moment, faute d'avoir sous la main les francs-archers, dont on ne voyait plus un seul, il voulut faire *pendre* sa cavalerie, qui avait abandonné les gens de pied pour courir après le butin. Quand il fut calmé, il pensa qu'il valait mieux conserver ses gendarmes qui, au demeurant, s'étaient bien battus et se battraient bien encore, et que ce qu'il y avait à faire, c'était de remplacer les francs-archers par des soldats, de créer l'infanterie française.

Ce fut le sire d'Esquerdes qu'il choisit pour cette mission.

Philippe de Crevecœur, sire d'Esquerdes, d'une illustre famille du Beauvoisis, dont les membres avaient alternativement servi les rois de France et leurs incommodes et puissants vassaux les ducs de Bourgogne, s'était d'abord attaché à Charles le Téméraire, et était devenu son conseiller intime. Il avait pris part à ses guerres contre les Suisses, et avait, comme Louis XI, pu apprécier la force d'une bonne infanterie et la grandeur du rôle que des hommes de pied solidement organisés sont appelés à jouer sur les champs de bataille. Après la mort de Charles, d'Esquerdes était entré, par l'entremise de Commines, au service du roi, qui faisait le plus grand cas de ses talents et de sa fidélité militaires.

Il s'agissait de constituer et d'instruire des bandes

de gens de pied qui fussent capables de tenir tête et de vaincre les aventuriers allemands et les milices des puissantes cités flamandes, qui formaient la principale force des armées de Maximilien. Or, il n'y avait alors en Europe qu'une seule infanterie, dont la réputation fût établie : c'étaient les redoutables hérissons suisses, souvenir des phalanges de l'antiquité précieusement conservé au fond des âpres montagnes de l'Helvétie. L'infanterie suisse avait fait ses preuves en chassant de chez elle les nombreux soldats de l'Autriche et en anéantissant les formidables armées de Charles le Téméraire. C'était là le modèle qu'il fallait imiter.

Louis XI rassemble donc 10,000 hommes choisis parmi les débris des francs-archers et des bandes d'aventuriers, y joint des pionniers fournis par les villes et quelques compagnies de cavalerie de ses ordonnances, et appelle à son service 6,000 vieux soldats suisses : il réunit le tout dans un camp établi près du Pont de l'Arche, et par lettres données au Plessis-lès-Tours, le 9 octobre 1480, il charge le sire d'Esquerdes *du soin de commander et d'exercer la nouvelle milice de hallebardiers et de piquiers*, qui fut partagée en bandes de mille hommes.

Les progrès de la nouvelle infanterie furent si rapides, et l'influence que devait avoir cette institution sur les résultats de la guerre donna tant d'humeur à Maximilien qu'il raya, en 1481, le nom du sire d'Esquerdes du livre des chevaliers de la Toison d'Or. Le fait est que, sans nouveaux combats, l'archiduc se ré-

signa à signer, le 23 décembre 1482, le traité d'Arras qui livrait à la France l'Artois et les deux Bourgognes.

Le 17 août 1483, Louis XI se sentant mourir nomma d'Esquerdes gouverneur et lieutenant-général en Picardie. Ce fut alors que les bandes françaises s'établirent dans cette province dont elles devaient illustrer le nom. Le roi succomba le 30 du même mois, et sa dernière recommandation fut de donner à d'Esquerdes le bâton de maréchal de France. Ce vœu du vieux monarque fut religieusement tenu, et l'organisateur de l'infanterie française eut la récompense de ses éminents services dès le 2 septembre, avant même que les restes mortels de son maître eussent été déposés dans le tombeau.

De 1484 à 1491, le maréchal d'Esquerdes, à la tête des bandes de Picardie, tint tête à Maximilien et lui enleva même Saint-Omer et Théroutte, pendant que La Trémouille soumettait la Bretagne. Cette importante diversion assura au maréchal et à ses bandes la bienveillance de Charles VIII qui n'était que trop porté à prendre le contre-pied des actes de son père.

Quand vint l'entreprise de Naples en 1493, d'Esquerdes, malgré sa vive opposition aux romanesques projets du roi, fut un des principaux chefs de l'armée et il y conduisit 4,000 hommes des bandes françaises. Malheureusement cet illustre guerrier mourut à la Bresle, près de Lyon, au commencement de 1494, avant d'avoir passé les Alpes, et avec lui tomba dans

l'oubli une institution qui avait contre elle sa nouveauté et les préjugés des hommes alors en faveur (1).

Depuis cette époque jusqu'à l'année 1521, on ne trouve dans l'histoire aucune mention expresse des bandes de Picardie, et rien n'indique que celles-ci aient fourni des contingents aux hommes de pied français qui figurent dans les dénombrements des armées d'Italie. Toutefois, nous n'hésitons point à penser que ces bandes continuèrent d'exister, et voici ce qui détermine notre opinion.

On sait qu'après leur institution, des contestations graves surgirent entre les vieux régiments à propos de la préséance et que ces contestations se renouvelèrent jusqu'au temps où Louis XIV y mit ordre en établissant le semestre. Piémont et Champagne se disputèrent le pas entre eux et le disputèrent même au régiment des Gardes Françaises : ils le cédèrent, au contraire, toujours sans difficulté à Picardie. Navarre seul, peu de temps après l'avènement de Henri IV à la couronne, eut une affaire avec Picardie ; mais ce n'était pas en vertu de son ancienneté qu'il prétendait le précéder, c'était comme régiment des Gardes du roi de Navarre devenu roi de France. Cette déférence constante, à l'égard de Picardie, des régiments de Pié-

(1) Le maréchal d'Esquerdes avait désiré que son corps fut transporté à Boulogne, à l'extrême frontière de la province qu'il avait conquise à la couronne. Charles VIII voulut que sur toute la route on lui rendit les mêmes honneurs qu'à celui d'un roi de France.

mont et de Champagne, de Piémont surtout qui était un corps fort chatouilleux et qui n'eût point été embarrassé pour constater la continuité des brillants services des bandes dont il provenait, est, suivant nous, une preuve irrécusable de l'existence non interrompue des bandes de Picardie depuis le commencement du xvi^e siècle jusqu'à l'institution des régiments.

Ceci nous conduit à une remarque qui rendra facile pour tout le monde l'intelligence du rôle joué par les bandes de Picardie et de Piémont pendant les deux premiers tiers du xvi^e siècle.

La France se trouvait alors dans une position qui avait, quant à l'action militaire, de l'analogie avec ce qui se voit de nos jours. La conquête de l'Italie, comme aujourd'hui celle de l'Algérie, occupait une fraction très-importante de nos forces. Alors comme aujourd'hui, l'armée était divisée en deux portions distinctes : l'une destinée à défendre le territoire national proprement dit et à pourvoir à toutes les éventualités : l'autre spécialement chargée de poursuivre et d'assurer la conquête.

Au temps où nous vivons, ces deux fractions de la force publique s'appellent l'une : *Armée de l'intérieur*, et l'autre : *Armée d'Afrique*. Au xvi^e siècle, on les nommait : *Armée d'en deçà les monts* et *Armée d'au delà les monts*, désignations officielles auxquelles l'usage substitua peu à peu celles de Picardie et de Piémont qui exprimaient pratiquement et plus simplement les mêmes choses.

Ainsi, quant à l'infanterie, le nom de bandes de Picardie, pris dans son acception la plus étendue, s'appliquait à tous les gens de pied réguliers qui servaient sur le territoire du royaume, et le nom de bandes de Piémont était réservé aux fantassins, soit Français, soit Italiens, qui combattaient dans la Péninsule.

Il résulte évidemment de ceci qu'il ne peut pas y avoir eu d'interruption dans l'existence des bandes de Picardie, qui représentaient la force publique à l'intérieur et spécialement sur les frontières du nord; que, si l'histoire se tait à certaines époques, sur les bandes de Picardie, c'est que la paix régnait sur le terrain confié à leur garde, et que ces bandes se reposaient alors dans les garnisons. On peut encore en inférer qu'il n'y avait pas fixité absolue dans la destination et dans la dénomination des bandes; que, suivant les circonstances politiques et les vicissitudes de la guerre, des bandes de Picardie étaient envoyées à l'armée d'Italie et devenaient dès lors bandes de Piémont, ou bien des bandes d'au delà les monts étaient rappelées de ce côté des Alpes et venaient grossir le nombre et la force des bandes de Picardie : il y a de nombreux exemples de ces mutations. On voit aussi plusieurs fois des bandes aguerries de l'armée d'Italie déterminer, par leur retour en France, le licenciement d'un nombre équivalent de bandes de Picardie moins anciennes qu'elles ou moins renommées. Mais quels qu'aient été le sens et l'import-

tance de ces déplacements, il y a toujours eu des bandes en deçà et au delà des monts, des bandes de Picardie et des bandes de Piémont, et celles qui portaient le premier de ces titres avaient le pas comme étant d'une institution plus ancienne.

A partir de l'année 1521, la politique de la France à l'égard de l'Italie éveille la susceptibilité de ses anciens ennemis; la guerre s'étend sur toutes nos frontières et le nom des bandes de Picardie sort du long oubli où il est demeuré. Nous allons très-succinctement rappeler leurs services et les noms des principaux chefs qui les ont commandées.

En 1521, le roi étant à Dijon, nomme François de Bourbon, comte de Saint-Pol, capitaine général de 6,000 hommes de pied chargés de défendre les défilés de la Champagne. Ces hommes de pied étaient partagés en six bandes de mille homme. Deux d'entre elles servent à la célèbre défense de Mézières sous les ordres de Bayard.

En 1522, François de Montgomery, seigneur de Lorges, a le commandement général à la place du comte de Saint-Pol : il est envoyé au secours de Gênes, mais on le rappelle en Picardie pour la défense de Boulogne et de la terre d'Oye, attaquée par les Anglais et les Flamands. Ces bandes passent en Italie au mois d'août 1523 et y restent. Elles sont suivies en 1527 par quatre autres bandes ayant pour chef Charles de Coucy, seigneur de Burie. On se tint sur la défensive en France jusqu'à la paix de Cambrai (5 août 1529).

La guerre recommence en 1535. Les bandes de Picardie, mêlées avec les légionnaires qui venaient d'être organisés, et dirigées par le maréchal de Fleuranges défendent Péronne avec succès. En 1537, elles reprennent Hesdin et Saint-Pol. Pendant les années suivantes leur rôle se réduit à la garde des places.

En 1542, sous les ducs d'Orléans et de Guise, elles participent à la conquête du Luxembourg. L'année suivante elles se signalent par la reprise de l'Artois et la défense de Landrecies. Les premiers mois de 1544 sont marqués par les belles résistances des garnisons de Boulogne, Montreuil et Saint-Dizier. Cependant, les affaires allaient au plus mal en France, et le roi fut encore contraint de signer le 18 septembre avec Charles-Quint, le traité de Crépy. Les Impériaux avaient déjà leur avant-garde à Meaux.

Ce fut douze jours après ce fâcheux traité, le 1^{er} octobre 1544, que Jean de Taix, qui, depuis le 1^{er} mai 1543 exerçait la charge de capitaine et colonel-général des bandes de Piémont, reçut l'ordre de rentrer en France avec une partie de ses troupes et prit le titre de colonel-général de toutes les bandes françaises *vieilles et nouvelles*. On créa en même temps un mestre de camp pour commander en Piémont en l'absence de M. de Taix. Ce premier mestre de camp, qui fut le capitaine Guillaume de Villefranche, demeura toutefois en Picardie, et ne servit en Italie que pendant la campagne de 1545 ; il fut alors remplacé à l'armée de Picardie par Blaise de Montluc. L'armée contrai-

gnit les Anglais à lever le siège de Montreuil, mais Boulogne fut perdue par la lâcheté des légionnaires, et après une vaine démonstration contre les côtes de l'Angleterre, il fallut encore signer une paix onéreuse avec Henri VIII, le 7 juin 1546.

Lé mélange des légionnaires avec les vieilles bandes n'avait servi qu'à paralyser la valeur de celles-ci, sans donner de force à la nouvelle infanterie, on y renonça. La séparation se fit tout naturellement à la paix. Les légionnaires rentrèrent dans leurs foyers et les bandes anciennes dans leurs garnisons.

Le 29 avril 1547, les bandes de Picardie et celles de Piémont eurent des colonels-généraux permanents. Gaspard de Châtillon, comte de Coligny, fut le premier colonel-général des bandes d'en deçà les monts. Guillaume de Villefranche fut établi le même jour mestre de camp de Coligny.

Les démêlés de la maison Farnèse avec le pape Jules III, pour la possession de Parme, rallumèrent la guerre en 1551. Ce fut alors que Montluc partit pour l'Italie avec le titre de mestre de camp. On le trouve payé en cette qualité du 14 janvier 1552 (*nouveau style*). Il emmenait avec lui quelques bandes de Picardie, qu'il appelle quelquefois dans ses Commentaires le régiment de Picardie, abus de langage, qui, combiné avec la permutation d'emplois de Montluc et de Villefranche, n'a pas peu contribué à jeter de la confusion dans l'histoire des vieux corps.

Les bandes de Picardie, réunies à une partie des

bandes de Piémont rappelées dans le royaume, servirent en 1552 à la rapide conquête des Évêchés et à la belle défense de Metz, qui donna lieu à l'institution séparée des bandes de Champagne. On a vu (1) que les bandes régulières qui prirent part à cette campagne de Lorraine présentaient un effectif de 15 à 16,000 hommes.

A partir de ce moment, l'intensité de la guerre diminue en Italie, et la plupart des bandes qui servaient dans ce pays passent successivement dans les provinces du nord de la France devenues le principal théâtre des hostilités.

Le comte de Coligny est remplacé le 17 août 1556 en qualité de colonel-général des bandes d'en deçà les monts par son frère François de Châtillon, seigneur d'Andelot. L'année suivante, ces bandes, affaiblies par le détachement que le duc de Guise conduisit en Italie, furent réduites à se renfermer dans les places de la Picardie. Philibert de Savoie qui commandait l'armée impériale, concentra tous ses efforts sur Saint-Quentin où s'était renfermé Coligny avec les meilleurs soldats. Le reste de l'infanterie française rallia l'armée du connétable de Montmorency qui s'attira la plus cruelle défaite (10 août), en voulant jeter un secours dans Saint-Quentin; 500 hommes avec d'Andelot réussirent à pénétrer dans la place, mais l'armée fut détruite. Philibert de Savoie, au lieu de

(1) Voir le passage de la Popelinière, cité tome 1^{re}, page 108.

marcher sur Paris, s'obstina à vouloir réduire Saint-Quentin. Coligny et d'Andelot résistèrent encore dix-sept jours. La ville fut emportée d'assaut le 27 août et toute la garnison fut faite prisonnière, mais elle avait sauvé la France en lui donnant le temps de revenir de son étourdissement et de se reconnaître.

En effet, le duc de Guise accourait à marches forcées avec une partie des troupes de l'armée d'Italie; il ralliait à Compiègne les débris échappés au désastre de Saint-Quentin, recevait du roi, le 15 novembre, pleins pouvoirs pour réorganiser l'infanterie de Picardie et de Champagne, en cassant les mortes-payes dont le nombre s'était accru hors de raison, et en augmentant l'effectif des soldats des bandes entretenues, et le 1^{er} janvier 1558, il se présentait devant Calais qui capitulait le 8. Au printemps, pendant que le maréchal de Termes prenait Dunkerque et Berghes et se faisait battre à Gravelines, le duc de Guise s'élançait sur la Lorraine et emportait Thionville. Ces succès donnèrent lieu à l'ouverture des négociations terminées le 3 avril 1559 par le traité de Câteau-Cambrésis. La France reprenait ses places de la Picardie, gardait Calais, les Évêchés et quelques villes du Piémont. Blaise de Montluc avait exercé la charge de colonel-général à la place de d'Andelot, disgracié pour ses opinions religieuses, du 1^{er} juin 1558 au 3 avril 1559.

Nous avons raconté ailleurs (1) les incidents qui,

(1) Tome 1^{er}, chapitre VII. Page 142 et suivantes.

après la mort de Henri II, conduisirent à modifier l'état de l'infanterie, et indiqué le rôle joué par les bandes de Picardie dans les divers essais d'organisation réglementaire tentés jusqu'en 1569. Nous allons maintenant suivre les destinées du régiment de Picardie.

Roger de Sarrieu, son premier mestre de camp, était, en 1560, capitaine d'une compagnie des vieilles bandes d'en deçà les monts, qui entra dans la composition du corps qu'on appela le régiment de Richelieu. On a vu que ce corps, après avoir servi avec distinction dans la première guerre civile fut cassé le 1^{er} août 1563, immédiatement après la prise du Havre.

La compagnie du capitaine Sarrieu fut alors choisie pour faire partie du corps d'élite, formé le même jour sous le nom d'*Enseignes de la garde du Roy*, qui eut successivement pour mestres de camp Jacques de Charry et Philippe Strozzi, et qui fut supprimé en 1566.

Sarrieu, relégué avec sa bande dans les garnisons de la Picardie, y demeura jusqu'au mois d'octobre 1567. Le coup de main tenté par les réformés, le 29 septembre de cette année sur la route de Meaux, ayant ouvert les yeux à Charles IX sur les véritables intentions de la faction protestante, les anciennes compagnies de la garde et une partie des bandes du Nord reçurent l'ordre de se rendre à Paris et de se ranger sous le régiment de Philippe Strozzi nommé, le 28 septembre, colonel-général intérimaire. Ce fut Sarrieu, comme le plus ancien capitaine, qui réunit les compagnies dispersées dans les places et qui les amena à Paris. Après

la bataille de Saint-Denis et la poursuite des vaincus, jusqu'aux confins de la Lorraine, Philippe Strozzi, qui se trouvait à la tête de cinquante cinq enseignes, tant de l'ancienne garde, que des bandes vieilles et nouvelles, partagea son régiment en trois fractions dont il donna le commandement à trois mestres de camp. Roger de Sarrieu fut un de ces mestres de camp.

La paix ayant été signée le 13 mars 1568, les compagnies de Sarrieu furent mises en garnison à Orléans et Bourges. Elles furent maintenues dans ces villes quand, à l'automne, les hostilités recommencèrent. La situation des esprits, dans la province de Berry, était, en effet, peu rassurante, et l'on se vit bientôt obligé de faire le siège de Sancerre. Sarrieu fut chargé de cette opération qui commença le 10 décembre. Mais les affaires paraissant mal tourner dans le Poitou, le mestre de camp leva le siège le 1^{er} février 1569, et alla avec sa troupe renforcer l'armée du duc d'Anjou.

On ne répétera point ici ce qui a déjà été dit dans l'histoire des Gardes Françaises sur la réorganisation de l'infanterie effectuée le 29 mai au camp de La Rochefoucaud.

Dans cette nouvelle répartition des bandes, qui est le véritable point de départ du régiment qui nous occupe, Roger de Sarrieu eut dans son lot seize compagnies dont les capitaines étaient : Sarrieu, Gohas jeune, Saint-Géran, Verrière, Maulny, Borda, Boisbित्रou, Tournecoup, Lago, Mascaran, Lussan, Castel,

Paoul, Chantil, Valavoire et Quintini. Les dix premières provenaient des Gardes, les autres appartenaient aux vieilles bandes de Picardie.

Le régiment, qui porta d'abord le nom de son mestre de camp, resta dans l'armée du duc d'Anjou et se signala au siège de Saint-Jean d'Angely où il fut chargé de l'attaque du ravelin de la porte d'Aunis. A la paix de 1570, il alla reprendre ses cantonnements dans le Berry.

Au mois de janvier 1573, le régiment se réunit à l'armée du baron de la Châtre chargé de réduire Sancerre. Son mestre de camp, pendant ce long et terrible drame, « donnait le mot à l'infanterie, le reste n'étant que nouvelles compagnies. » A l'assaut général qui eut lieu à la fin de juin, Sarrieu fut commandé, avec les Gendarmes de la Châtre, pour donner à la brèche pratiquée près de la porte d'Oison, au lieu dit la Grange Loudis. Son attaque fut vigoureuse, mais les assiégés se défendaient avec le courage du désespoir. En vain Roze, enseigne de la mestre de camp va-t-il planter son drapeau au sommet de la brèche, en vain ses soldats font-ils des efforts inouïs pour s'y maintenir; Roze est blessé de deux coups d'arquebuse et sa troupe est repoussée. La famine seule put dompter les braves défenseurs de Sancerre : ils se rendirent le 19 août après un siège de sept mois. Sarrieu prit possession de la place. On a dit à tort que le régiment avait souillé son triomphe par l'assassinat du maire Johanneau qui avait défendu Sancerre

avec une si inébranlable fermeté. L'infortuné maire fut exécuté juridiquement le 12 septembre suivant, par les archers du Prévôt de l'armée. (*La Popelinière*).

Sarrieu faisait, en 1574, partie de l'armée du duc de Montpensier. Au siège de Fontenay le Comte, il vit échouer tous ses efforts dans les premiers assauts, où se distinguèrent les capitaines Péricard et Lago ; mais la garnison affaiblie battit la chamade, au moment où il allait en tenter un dernier ; malgré cette capitulation, Fontenay fut mis à sac pendant les journées des 16, 17 et 18 septembre. Voici comment *La Popelinière* raconte cet épisode de la vie du régiment. A l'assaut général du château, le 16 septembre, « les vieilles bandes de Serriou estoient préparées du « côté du fort des Dames, mais il ne voulut souffrir « ses drapeaux branler pour la desmarche, parce que « le duc de Montpensier auroit pu avoir la place à « composition et que c'estoit son avis, et qu'il y avoit « déjà suspension d'armes pour la ville : mais les « nouvelles bandes vouloient emporter la ville d'assaut « pour le pillage. » La place capitule enfin. « Ceux « que le hazard mit aux mains des nouvelles bandes « furent maltraitez ; mais les vieilles bandes de Ser- « riou firent si bonne guerre aux leurs, qu'ils ont « occasion de s'en louer et de se revenger de ceste « courtoisie françoise au premier endroit de recon- « noissance. En quoy plusieurs eurent occasion de « remarquer deux choses : premièrement la foy tou-

« jours bien tenue par ceux qui sont pourvez d'une
« âme plus généreuse : Serriou et aucuns des siens
« la tindrent telle aux assiégés de Sancerre : seconde-
« ment que soldats martiaux et pratics au fait de
« guerre, en l'exercice de laquelle esprouvans le bien
« et le mal, ne savent seulement quel est et jusques
« où s'étend le devoir du soldat; mais encore pren-
« nent à honneur de le monstrar à ceux qui n'ont de
« guerrier que la mine et vaine piaffe : aussi cruels
« que tigres en leur prospérité et moindres que vieilles,
« si la fortune commence à leur tourner le dos. Je
« dis cela tant aux uns qu'aux autres. » La Popeli-
nière était protestant, mais protestant sincère et im-
partial.

Le 27 septembre, Sarriou marcha tambours bat-
tants et enseignes déployées à l'attaque des faubourgs
de Lusignan et les emporta d'emblée. Il eut ensuite
beaucoup à souffrir dans le siège de la ville; dans une
seule sortie les assiégés lui tuèrent cinq capitaines.
L'assaut du 24 décembre fut encore très-meurtrier
pour lui. La garnison réduite à 500 hommes demande
enfin à capituler le 5 janvier 1575, mais sous la con-
dition que la ville serait remise à Sarriou seulement.
Le régiment prit donc possession de la ville et du
château et y demeura quelque temps en garnison. Ce
fut lui qui démolit le château de Lusignan dont on
attribuait la fondation à la célèbre fée Mélusine et
que toutes les histoires contemporaines représentent
comme la merveille de l'architecture du moyen âge.

Au mois d'août 1575, « 300 arquebusiers des plus « lestes et des plus gaillards de Serriou, » quittent Niort et vont s'embarquer aux Sables d'Olonne avec M. de Landereau. Ils abordent sans résistance à l'île de Ré le 2 septembre aux Portes et à Loix, et s'emparent de Saint-Martin après combat. Leur intention était d'empêcher les habitants de faire leurs vendanges. La Popelinière qui nous raconte cette expédition, partit à quelques jours de là du port de La Rochelle avec un corps de troupes, les attaqua au milieu de la nuit et les força à se rembarquer.

Pendant les années suivantes, le régiment demeura dans le bas Poitou, faisant la petite guerre aux protestants de La Rochelle. En 1577, il surprit le village de La Fond près de cette ville.

Roger de Sarrieu fut remplacé en 1578 en qualité de mestre de camp par François d'Epinaï Saint-Luc, gouverneur de Brouage, qui eut lui-même pour successeur en 1579, Jean-François de Faudoas de Sérillac, depuis comte de Belin et gouverneur de Paris pour la Ligue.

C'est vers cette époque que le régiment retourna dans ses anciens quartiers de la province de Picardie. En 1580, on le trouve au siège de La Fère sous les ordres du maréchal de Matignon et cinq ans après, en 1585, il cesse de porter le nom de son mestre de camp pour prendre le titre de Picardie. Sérillac venait de se démettre de son commandement et avait été remplacé par Jean de Montcassin.

Dans cette même année 1585, une partie du corps passe dans le Dauphiné pour se réunir à l'armée du duc d'Épernon et assiste aux sièges de Bréoles, de Chorges et de quelques autres petites places de la Provence. Le reste du régiment marche en 1586 sous les ordres du duc de Joyeuse vers le Languedoc, d'où il fut en Guyenne, à l'armée du maréchal de Biron qui le conduisit en Saintonge et Poitou, et l'employa aux sièges de Lusignan et de Marans.

Au mois de mai 1587, les protestants avaient mis le siège devant Fontenay; le duc de Joyeuse rassemble à Saumur une petite armée dont cette moitié de Picardie faisait la meilleure partie. Il marche sur Saint-Maixent, joint les régiments calvinistes de Charbonnières et de Bories à La Mothe Saint-Héray, et en fait un horrible massacre. Joyeuse, n'ayant plus d'ennemis devant lui, s'avance jusqu'à Tonnay-Charente qu'il emporte, et, tournant ses pas vers La Rochelle, rencontre, près du village de Croix-Chapeau, un corps de cavalerie huguenote qui fut enveloppé, et, suivant l'habitude, passé au fil de l'épée. Ses succès se terminèrent par la prise de Maillezais.

Le présomptueux Joyeuse venait d'apprendre que le roi de Navarre se mettait en marche pour aller au-devant des secours que l'Allemagne envoyait aux protestants de France. Il part pour lui barrer le passage et le rencontre en Périgord auprès de Coutras. La bataille eut lieu le 20 octobre. Picardie était à la gauche de l'armée catholique : il y fut écrasé par l'artil-

lerie du roi de Navarre qui, le premier en France, sut tirer un bon parti de cette arme. « La bataille, dit « d'Aubigné, commença à neuf heures par l'artillerie; « le premier boulet protestant donna dans le drap « peau blanc du duc que portait Milly; le deuxième « coupa un arbre et tua derrière un capitaine de Picardie. » Suivant Legrain, auteur de la Décade de Henri-« le-Grand, le premier coup d'artillerie emporta sept « capitaines du régiment de Picardie, le meilleur et le « plus aguerri de l'armée du duc. » Le régiment ébranlé par ces pertes, allait être chargé par la cavalerie calviniste, quand le marquis de Lavardin s'élance à la tête des Albanais sur ces escadrons et leur passe sur le ventre. L'infanterie de la Religion, furieuse de cet échec, s'ébranle l'épée à la main, fond tête baissée sur les régiments de Picardie et de Tiercelin, qui seuls résistaient encore, et engage avec eux un combat terrible aux cris de La Mothe et Croix-Chapeau ! s'excitant ainsi par le souvenir de deux rencontres récentes où tout quartier leur avait été refusé. Picardie et Tiercelin étaient trop faibles pour soutenir le choc d'une armée victorieuse et altérée de vengeance, ils furent entièrement défaits et massacrés. « Le mestre « de camp Tiercelin, voyant son régiment dissipé, se « couche sur l'arbre que le canon avoit abattu, et fut « tué assis se bouchant les yeux, ce qui n'eust pas « esté, si l'on l'eust connu, mais tout passoit pour Picardie. » Ces paroles de d'Aubigné expriment la haine des huguenots pour le régiment de Picardie qui avait

chez eux la réputation d'être très-dévoué aux Guise.

Le petit nombre d'hommes échappés au désastre de Coutrasse trouvaient, en 1588, aux sièges de Mauléon, de Montaigu et de La Garnache.

Après l'assassinat du duc de Guise, l'armée de Poitou eut ordre de se rendre à Blois auprès du roi. La portion du régiment qui, depuis trois ans, servait en Provence y arriva aussi. Picardie, trop faible pour tenir la campagne, fut placé dans le château d'Angers dont les ligueurs voulaient se rendre maîtres.

Lorsque Henri III se fut jeté dans les bras du roi de Navarre, et se fut retiré à Tours pour être plus à portée de recevoir les secours du Béarnais, Picardie fut appelé dans cette ville et prit part à la défense des faubourgs attaqués par le duc de Mayenne. Chargé de garder le faubourg Saint-Symphorien, il se retrancha à l'embranchement des routes de Blois et de Châteaurenaud et y fit une belle résistance.

Après la réunion des armées des deux rois, Picardie servit au siège de Gergeau. A l'assaut où la place fut emportée, il perdit son mestre de camp Antoine de Montcassin, qui avait succédé à son frère en 1587.

Le régiment était au camp sous Paris, lorsque Henri III fut assassiné, et reconnu des premiers Henri de Navarre pour roi de France. Il accompagna ce prince dans son expédition en Normandie et fut laissé à Dieppe sous les ordres du comte de Châtillon, pendant que le roi battait l'ennemi à Arques, le 21 septembre 1589. Picardie revint ensuite au siège de

Paris, et lorsque Henri IV se retira vers la Loire, douze compagnies eurent l'ordre de se jeter dans Pontoise. Le duc de Mayenne ne tarda pas à venir les y assiéger. Après une belle défense, qui coûta la vie au mestre de camp Gilles de Faverolles, la garnison se vit obligée de capituler le 6 janvier 1590.

Dans la nouvelle campagne qui s'ouvrit, Picardie suivit le roi et prit une grande part aux opérations du siège de Dreux qu'il attaquait du côté de l'église Saint-Denis. Après la bataille d'Ivry, qui fut surtout une affaire de cavalerie, il se trouva au blocus de Paris et en 1591 au siège de Chartres. Ce fut là qu'il faillit en venir aux mains avec Navarre au sujet de la préséance. Ces deux régiments avaient été commandés ensemble pour l'attaque d'un bastion. Chacun d'eux prétendait tenir la tête de l'assaut. Henri IV fut obligé d'intervenir et les fit tirer au sort au pied de la brèche. Les dés furent favorables à Picardie, qui depuis ce jour n'eut plus rien à démêler avec Navarre.

Pendant les années suivantes, le régiment fut de toutes les expéditions du roi, et se trouva à son entrée solennelle dans Paris en 1594. Il fit ensuite le siège de Laon où son mestre de camp, le marquis de Cœuvres, fut tué (1).

En 1595, il part pour la Bourgogne et sert aux

(1) Le baron de Saint-Blancard qui lui succéda obtint une commission de maréchal-de-camp, le 4 juillet 1621.

sièges de Beaune, d'Autun et de Dijon. Il passe ensuite à l'armée de Picardie, commandée par le duc de Bouillon, le comte de Saint-Pol et le comte d'Humières. Le 20 juin, deux cents hommes du régiment avec deux cents de celui d'Egmonts'emparent du château de Ham. Cette prise amena la capitulation de la garnison espagnole qui tenait la ville. Picardie fut ensuite au blocus de La Fère qui se rendit le 22 mars 1596.

Les Espagnols, n'ayant pu secourir La Fère, tournent leurs armes contre Calais. Le roi se rend à Boulogne pour être à portée de jeter du secours dans la place. Un capitaine de Picardie, nommé Lenoir de Campagnols, lui offre d'entrer dans Calais avec les troupes qu'il voudrait lui confier, ou de périr dans cette entreprise. Henri lui donne 300 hommes avec lesquels il passe hardiment, à la faveur de la nuit, à travers le camp ennemi et pénètre dans la place. Calais était sauvé, si le secours eût été plus considérable. Campagnols, devenu gouverneur de la ville par la mort de M. de Bidossan, est sommé de se rendre. « J'ai, répondit-il, couru trop de risques en entrant dans Calais pour l'abandonner. » Il soutint encore avec intrépidité trois assauts. Au quatrième, Campagnols, abandonné par la garnison rebutée, resta seul sur la brèche. Les Espagnols respectèrent son courage en le faisant prisonnier et massacrèrent tous les lâches qui avaient refusé de le suivre. Le Roi récompensa son héroïsme en lui donnant une compagnie des Gardes Françaises.

En 1597, lorsque les Espagnols surprirent Amiens,

Picardie était à Corbie en quartiers d'hiver. Le maréchal de Biron le prit en passant, et, arrivé devant Amiens, lui ordonna de s'y fortifier pour donner le temps à l'armée de s'assembler. Quand le siège commença, le régiment prit poste à l'abbaye de La Madeleine. Le gouverneur Porto-Carrero, que ce voisinage incommodait, le fit battre par des coulevrines et le contraignit à se retirer. Après l'arrivée du roi, les opérations reçurent une impulsion plus vive, mais Picardie ne fut pas heureux. Dans la sortie du 17 juin, les assiégés tombèrent sur lui d'une manière si imprévue qu'il n'eut pas le temps de se mettre en bataille. Dès le premier choc, il perdit les capitaines de Montigny, Flessan et Fougerolles. Cependant le maréchal de Biron et puis le roi étant survenus, le régiment reprit courage et força les Espagnols à rentrer dans la place. Le rancuneux d'Aubigné, en faisant l'éloge du régiment calviniste de Navarre, qui se rendit redoutable aux assiégés, ajoute que « les Espagnols déployoient leurs insolences sur le régiment de Picardie, qu'ils appeloient les *maheuris*. » Davila signale, au contraire, Picardie comme un des corps les mieux disciplinés et les plus braves de l'armée française. Au reste d'Aubigné était alors capitaine dans Navarre.

Après la paix de Vervins, le régiment reprit ses anciens quartiers dans les villes de la Picardie, et n'en bougea point jusqu'à l'année 1615. Ainsi il ne prit aucune part à l'expédition de Savoie, la dernière guerre

du règne de Henri IV. Peut-être se méfiait-on du mestre de camp Saint-Blancard, frère de l'infortuné, mais coupable maréchal de Biron.

En 1615, Picardie se rendit au Bec-Choisy, où s'assemblait l'armée du maréchal de Bois-Dauphin, destinée à agir contre les princes mécontents. Quatre compagnies, rencontrées en route par la cavalerie des princes, furent entièrement détruites. Le 8 octobre, l'armée marcha sur Sézanne. Dans cette expédition, le régiment était chargé de la garde de l'artillerie. En janvier 1616, il fut envoyé à l'armée de Guyenne, qui passa l'année suivante en Champagne, et prit les châteaux de Richecourt, Rozoy, Château-Porcien, attaqua les faubourgs de Laon, et s'empara de Rhétel.

Cette même année 1617, le régiment fut donné au fils d'un traitant anobli (1), à Jean Zamet, baron de Murat et de Billy, que les huguenots, dont il s'était déclaré le persécuteur, appelaient le grand Mahomet. Le nouveau mestre de camp était, au reste, fort brave.

En 1620, Picardie était en garnison à Verdun.

(1) Sébastien Zametti était un laquais venu à la suite de Marie de Médicis. Ce fut lui qui répondit à un notaire qui lui demandait ses titres et qualités. « Mettez seigneur de 1,800,000 écus. » Henri IV, dont il servait les plaisirs, l'aimait beaucoup et l'anoblit. Le fils promu maréchal-de-camp le 19 mai 1621, se démit du régiment de Picardie en septembre, et fut mortellement blessé l'année suivante au siège de Montpellier.

quand il reçut l'ordre de se rendre à l'armée de Normandie. Le roi le vit le 6 juillet, et le trouva très-faible. Une partie des soldats s'était jetée dans Metz avec M. de La Valette, et le régiment de Marcoussay, qui partait pour l'Allemagne, en avait débauché un grand nombre. Les compagnies étaient réduites à une trentaine d'hommes. Le marquis de Bassompierre, qui commandait l'armée et qui tenait à Picardie, engagea le comte de Vaubecourt à céder à ce corps 400 hommes de son régiment *à raison d'un écu par homme*, ce qu'il lui accorda volontiers à cause de la facilité qu'il avait à les remplacer. Le comté de Clermont et la ville de Verdun lui en fournirent 600 *au même prix*. Cela se faisait ainsi dans ce temps-là, et ce n'était pas cher.

Picardie, remis sur pied, fut dirigé sur Montereau, rendez-vous de l'armée, et marcha de là sur Dreux, dont il prit possession et dont le capitaine Saint-Quentin eut le commandement. Il rejoignit ensuite le roi à La Flèche. Louis XIII le passa de nouveau en revue, et le trouva beau et complet.

Après avoir servi au siège de Caen, Picardie prit une grande part le 7 août au succès de l'affaire des Ponts de Cé, où il avait l'attaque de droite du côté de l'avenue d'Angers. Après ce combat, il suivit la cour en Béarn, et fut alors mis en garnison à Orthez et Navarreins. Les compagnies de Navarreins, commandées par les capitaines Lazenay, Miraumont et La Vergne, firent échouer au mois de décembre une

conspiration des mécontents de la province qui voulaient s'emparer de la ville.

En 1621, Picardie fit partie du corps qui, sous les ordres du comte d'Auriac, investit Saint-Jean d'Angély. Il était campé à Saint-Jean de Lescap, à un quart de lieue de la ville, et contribua à la prise des ponts de la Boutonne. Le roi arriva le 29 mai, et distribua les attaques. Picardie eut la deuxième sous le maréchal de Chaulnes. Pendant ce siège, un soldat de la mestre de camp alla en pourpoint et sans armes insulter une sentinelle avancée ; il la désarma, s'en rendit maître, et l'amena au camp. Saint-Jean se rendit à la fin de juin.

Le régiment passa de là au siège de Nérac, sous le marquis de Vignolles qui n'avait point assez de troupes pour investir complètement la ville. Éveillé la nuit par le bruit d'un secours qui cherchait à entrer dans la place, Vignolles court au quartier de Picardie, le trouve déjà sous les armes, et en détache les capitaines La Mothe Saint-Ouen et Lézines, avec quatre compagnies qu'il fit soutenir par le reste du corps. Ces braves officiers joignent l'ennemi, la pique basse, et reprennent le fort d'Aiguillon dont il s'était déjà emparé. Le gros du régiment arrive, et culbute tout ce qui se trouve devant lui. Nérac, n'espérant plus être secourue, capitule. Picardie en prend possession, et laisse quatre compagnies dans le château sous les ordres du capitaine de Hames. Les autres rejoignent Louis XIII au siège de Clérac, et y obtiennent l'attaque de gauche.

Au fameux siège de Montauban , Picardie était au quartier du prince de Joinville et avait la garde du pont du Tarn. Quoiqu'affaibli par tant d'expéditions , le régiment attaque avec vigueur une demi-lune et parvient à s'y établir solidement , après un combat de six heures. Dans une sortie qu'il eut à soutenir quelque temps après , le mestre de camp Zamet fut mis hors de combat et fait prisonnier avec plusieurs autres officiers. Ils furent presque aussitôt délivrés par l'audace du célèbre Pointis , lieutenant de Champagne, auquel Zamet donna la lieutenance de sa mestre de camp en reconnaissance du service qu'il lui avait rendu.

Cependant, M. de Schomberg avait fait établir une nouvelle batterie dont il se promettait beaucoup de succès : mais elle se trouvait sur un sol miné. Le 24 octobre, Picardie y était de garde, et presque tous les soldats accablés de lassitude *dormaient à la française*. Une épouvantable explosion se fait entendre à deux heures du matin. Tout ce qui se trouvait dans le rayon de la mine avait sauté. Quatre officiers avec un grand nombre de soldats étaient ensevelis sous les terres bouleversées. Les assiégés profitent de ce moment de trouble et de désordre , se précipitent dans la batterie et remportent une victoire facile sur des malheureux mutilés. Ce désastre, où périrent les capitaines Saint-Quentin et Lézines détermina la levée du siège. Les troupes furent distribuées dans les environs de Montauban : Picardie fut envoyé à Montech. Il avait

été si maltraité et il lui restait si peu d'officiers en état de marcher qu'il était commandé par le lieutenant Pointis qui repoussa une attaque des protestants sur son quartier.

En mars 1622, Picardie qui s'était rétabli pendant l'hiver, fit des prodiges de valeur au siège de Tonneins et emporta la ville d'assaut, mais la prise du château offrait de grandes difficultés. Les assiégés avaient établi du côté de l'attaque un retranchement formé avec des barriques vides. Le 20 mars, Pointis à la tête de 50 halibardiers réussit à déranger ces barriques et à s'emparer du retranchement, mais il ne put s'y maintenir. Cependant le roi se plaignait que le siège traînait en longueur et menaçait pour en voir la fin d'y envoyer le prince de Condé. Les généraux piqués résolurent de faire un nouvel effort. Ils envoyèrent deux soldats de Picardie reconnaître un bastion qu'ils avaient dessein d'attaquer. Ces deux hommes y arrivent sans rencontrer d'obstacles et font signe à leurs camarades de les suivre. Trente ou quarante braves gens s'élancent aussitôt et réussissent à s'y faire un logement pendant que le reste du régiment, animé par les encouragements du duc d'Elbeuf, maintenait les assiégés. La place allait être gagnée, quand on apprit que le duc de La Force arrivait avec 4,000 hommes au secours de son fils qui y commandait. Le duc d'Elbeuf, forcé de marcher à sa rencontre, laisse Picardie dans les tranchées. A peine l'armée fut-elle éloignée, que la garnison, ras-

semblant toutes ses forces, exécute une sortie furieuse. Le régiment débordé de toutes parts recule en combattant jusqu'au camp. Dans cette retraite, l'aventureux Pointis fut percé de part en part d'un coup d'épée et n'évita d'être enlevé que par le dévouement d'un soldat, nommé Muthonis, qui reçut lui-même un coup de feu dans le moment où il emportait son lieutenant dans ses bras. Ce brave homme, ne voyant plus d'autre chance de salut, se laissa rouler avec son fardeau du haut en bas de la brèche, d'où il rejoignit le camp. A l'instant où Picardie repoussé rentrait dans les lignes, le duc d'Elbœuf revenait vainqueur. Profitant de l'animation de ses troupes et du découragement des assiégés, il ordonne un assaut général. Picardie, malgré ses pertes, s'élance avec résolution, brûlant de venger son échec, et après cinq heures d'un combat terrible, le château capitule. C'était le 4 mai 1622. Le capitaine de Bonneuil avait été tué à ce siège. Le régiment alla se refaire à Rabasteins et ce fut là que du Plessis-Liancourt, depuis duc de La Rocheguyon, se fit reconnaître par le corps en qualité de mestre de camp.

Au siège de Sainte-Foy, Picardie eut l'attaque du faubourg. Il fit encore cette année les sièges de Moissac, de Negrepelisse où il eut un capitaine tué, de Saint-Antonin, de Bédarieux, de Lunel et de Sommières. A Sommières, le marquis de Liancourt, à la tête des enfants perdus, attaque les retranchements dressés en avant de la ville, en chasse les ennemis et

s'établit au bord de la contrescarpe, ce qui amène quelques jours après la capitulation de la place.

Au siège de Montpellier qui termina cette campagne, Picardie eut la deuxième attaque : il en était toujours ainsi quand il se trouvait dans une même armée avec les Gardes. Le 30 août il y eut une sortie. Le régiment était de tranchée : il reçut l'ennemi avec tant de bravoure, qu'avant que les réserves fussent arrivées à son secours, il avait tué la moitié des assaillants et rejeté l'autre en désordre dans la ville. A l'attaque du bastion vert, Picardie marche le premier : la garnison fait une sortie vigoureuse sur le flanc de l'attaque : une fraction du corps est rompue ; mais le reste, conduit par les lieutenants Pointis et Calvières, charge à son tour l'ennemi, le coupe en deux, en refoule une partie dans Montpellier, tandis que l'autre portion acculée dans un coin du fossé est massacrée. Montpellier se rendit le 19 octobre. Picardie y fut mis en garnison et ne quitta point ce quartier jusqu'en 1630 (1).

Pendant les années qui s'écoulèrent jusque-là, il

(1) Le duc d'Orval qui obtint Picardie en 1625, était maréchal-de-camp depuis le 8 mai 1624, et devint lieutenant-général le 10 juillet 1652. Il eut pour successeur, en 1627, le comte de Charost, aussi de la famille de Béthune-Sully, qui s'en démit en 1634 pour prendre le commandement de la 2^e compagnie française des Gardes du corps. Cet officier, qui prit en même temps le titre de duc de Béthune, fut fait maréchal-de-camp, le 18 février 1636, et lieutenant-général le 20 septembre 1650.

prit part avec le régiment de Normandie à toutes les actions qui eurent le Languedoc pour théâtre. Ainsi, en 1627, 400 hommes, commandés par le capitaine de Hames, s'emparent de la petite ville de Corconne. En 1628, le régiment fait le siège de Sainte-Affrique, prend part au combat de Castres le 25 juin, à la prise d'Alby et de Mazamet. En 1629, il est à la prise de Soyou et au siège de Privas où il perd le capitaine La Neufville. Au mois de mai, quarante hommes commandés par le sergent Guerrier défendent le château de Corconne contre le duc de Rohan et ont la gloire de lui voir lever le siège. A la fin de 1629, Picardie suit le maréchal de Bassompierre à Montauban qui fait sa soumission. Douze compagnies du régiment y restent en garnison.

En 1630, Picardie quitte le Languedoc et passe en Savoie. Il prend une part glorieuse au combat de Veillane, où il taille en pièces 600 cavaliers commandés par Doria, fait 600 prisonniers, et s'empare de dix-sept drapeaux ou étendards. Les capitaines de Sérillac et de Brennes y sont tués. Quarante soldats, laissés après ce combat dans le château de Pancale, s'y défendent contre 1200 Espagnols et 500 Trentins, et résistent jusqu'à l'arrivée d'un secours qui force l'ennemi à décamper.

A l'attaque du Pont de Carignan, le lieutenant-colonel de Miraumont s'élance avec 200 hommes ; jaloux d'arriver aussi vite que les Gardes, il se jette dans le fossé et entre en même temps qu'eux dans les retran-

chements. Le capitaine Baron d'Escuirs, et Dubreuil, lieutenant de la mestre de camp, périssent dans cette occasion. Au mois d'octobre, Picardie rentre en France et se dirige sur Verdun et Metz, pour faire la guerre au duc de Lorraine. Après le siège de Marsal auquel il prend part, le régiment est mis en garnison dans Jametz, Clermont et autres places de sûreté, que le duc est obligé de livrer au roi.

En 1633, le duc de Lorraine manque à ses engagements, et Louis XIII met le siège devant Nancy. Picardie avait son quartier à Jarville. Après la capitulation de Nancy, quatre compagnies y restent en garnison; quatre autres sont envoyées à Metz; les douze compagnies restantes font partie de l'armée du maréchal de La Force. Elles contribuent à la prise de Bitche le 18 mai 1634, et vont ensuite ouvrir la tranchée au siège de La Mothe.

Il arriva cette année un fait étrange dans le régiment. Le lieutenant-colonel de Montcassin fut tué à Metz de quatre coups d'épée, par le lieutenant Salmathor, parce qu'il n'avait pas désigné sa compagnie pour aller à la guerre.

Après le siège de La Mothe, le régiment, renforcé des compagnies qui étaient à Metz, marcha sur Phalsbourg, Philisbourg et Landau, qui furent occupées, et où il resta en quartiers jusqu'au mois de décembre. Il fit alors partie du secours envoyé à Heidelberg, et passa le Rhin sur la glace, vis-à-vis de Manheim. Chargé avec d'autres troupes d'attaquer les Impériaux logés

dans le faubourg d'Heidelberg, il les en chasse le 23 décembre, et rentre en France.

Spire avait ouvert ses portes aux troupes de l'Empire. Les maréchaux de La Force et de Brézé partent le 10 mars 1635 de Landau et se rendent devant cette ville. Picardie y ouvre la tranchée. A l'assaut général, 300 hommes, malgré un feu terrible, descendent dans le fossé, montent aux retranchements, chassent 600 hommes qui les défendent et les poursuivent jusqu'au pont-levis de la ville qui capitule le 21. Au mois d'octobre, le régiment joint l'armée d'Allemagne, commandée par le cardinal de La Valette.

Cette année, 1635, fut marquée par un événement bien rare dans nos fastes militaires. Un capitaine de Picardie, nommé Des Chapelles, eut la tête tranchée sur le pont de Mézières, pendant que l'armée y passait, pour avoir rendu au duc de Lorraine le poste de Sierck, dont la garde lui avait été confiée. La lettre du roi aux membres du conseil de guerre était conçue en ces termes : « J'envoie Des Chapelles à Mézières où mon armée passe pour aller en Flandres :
« comme il est du tout nécessaire de faire exemple
« de l'action qu'il a commise, d'avoir rendu Circle
« sans y être forcé, je vous l'envoie afin que vous lui
« fassiez couper le col sur le pont de la ville, et que
« toute l'armée, en passant par là, voie son corps
« sur l'échaffaut, et l'exécution qui en aura été
« faite. »

En 1636, les Francs-Comtois venaient de rompre

leur neutralité, en donnant passage à l'armée espagnole et en fournissant au duc de Lorraine de l'argent et des soldats. Louis XIII, pour les punir, envoya le prince de Condé faire le siège de Dôle. Picardie y ouvrit la tranchée le 1^{er} juin. Le 13, il emporta la contrescarpe après un rude combat où périrent les capitaines Montbazin, Duplessis-Barbée et La Fresnaye; mais les assiégés, au moment où Picardie était relevé de tranchée par le régiment d'Enghien, attaquent celui-ci avec furie; Picardie qui n'avait plus de poudre, vole cependant à son secours à l'arme blanche, et reprend tous les postes. Le capitaine de Bacalan fut tué dans cette mêlée. Le lieutenant-colonel de Brisailles et le sergent-major de Bruguières y furent blessés, ce dernier mortellement. Le régiment d'Enghien avait tellement souffert que Picardie dut rester dans les tranchées. Le lendemain, cinq cents hommes, appuyés par Enghien attaquent, malgré les fatigues de la veille, la demi-lune de la porte d'Aran : après une lutte acharnée qui dura quatre heures et qui coûta la vie à quarante braves gens « tous de ce généreux régiment » ils parvinrent à s'en emparer; mais abandonnés à eux-mêmes, ils ne purent s'y maintenir. Le prince de Condé les consola de cet échec en les complimentant sur leur intrépidité. Le lieutenant-colonel de Brisailles y reçut encore une blessure à la cuisse, dont il mourut peu après. Le capitaine La Renouillère, les lieutenants Blanquefort, d'Orsigny et La Plaine et l'enseigne Philartie y furent

aussi blessés. Après la levée du siège, où il trouva encore l'occasion de rendre au régiment de Conti un service semblable à celui qu'il avait rendu à Enghien, Picardie joignit l'armée de Monsieur et fit le siège de Corbie, que les Espagnols et les Hollandais venaient de surprendre et qui capitula le 10 novembre. Le capitaine Le Buat y fut tué par l'explosion d'un magasin à munitions.

Le régiment, qui avait énormément souffert dans cette campagne, fut cantonné dans le Boulonnais et y resta jusqu'au mois d'août 1637. Il se rendit alors au siège de La Capelle.

En 1638, après avoir servi avec distinction au siège de Saint-Omer et à celui du Câtelet, où furent tués les capitaines d'Anglure et Vivans-Noailac, il passa en Lorraine où le duc de Longueville et le marquis de Feuquières l'attendaient pour commencer leurs opérations. Il débuta dans cette armée, au mois de novembre, par le siège de Blamont, la défaite du général Savelli et la prise de Lunéville. La compagnie du capitaine de Vigneau, détachée pour le siège de Brisach, quitte l'armée le 26 novembre, arrive devant Brisach le 2 décembre et en prend possession le 17. En 1639, Picardie faisait partie de l'armée de M. de Feuquières, qui éprouva près de Thionville une de ces défaites qui honorent les vaincus. Battues par Piccolomini, ces braves troupes se retirèrent sous le canon de Metz et passèrent sous les ordres du duc de Châtillon qui leur procura bientôt une glorieuse re-

vanche en forçant Piccolomini et l'armée impériale à lever le siège de Mousson.

En 1640, Picardie servait sous le maréchal de La Meilleraye qui, après la prise de Charlemont, vint faire le siège d'Arras. Le régiment était posté au-dessus de la Scarpe, près des villages de Sailly et de Vitry où les ennemis se retranchaient. Leur général, Lamboy, espérant faire entrer du secours dans la ville, attaque le 24 juin les lignes de l'armée française, avec 2,000 hommes d'infanterie et quelque cavalerie. A la première alerte, Picardie prend les armes, culbute l'infanterie espagnole, arrête la cavalerie qui cherchait à rétablir le combat et poursuit l'ennemi jusque dans son camp. Cette journée, si honorable pour le régiment et qui décida de la chute d'Arras, en démontrant aux Espagnols l'impossibilité d'y faire entrer du secours, coûta la vie au mestre de camp de Bréauté, qui fut tué en combattant vaillamment à la tête de ses soldats (1). Les capitaines Neufvillette et Mirau-mont y trouvèrent aussi la mort. Le 1^{er} août, Picardie ouvrit la tranchée à l'attaque de La Meilleraye, et fit des pertes énormes le lendemain à la reprise du fort Rantzaü, dont les Espagnols étaient parvenus à s'emparer. Il y eut 38 officiers tués ou blessés dangereusement. Rien ne pouvait résister à des hommes qui savaient ainsi mourir. Arras capitula au bout de

(1) Son successeur le marquis de Nangis fut fait maréchal-de-camp le 13 juin 1643.

neuf jours de tranchée ouverte. Les Espagnols, qui en étaient devenus maîtres à la faveur de nos troubles et qui croyaient, ainsi que les habitants, cette place imprenable, avaient écrit sur une de ses portes : *Quand les Français prendront Arras, les souris mangeront les chats*. Nos braves soldats conservèrent l'inscription après avoir effacé le *p* du mot *prendront*.

Le régiment fut employé en 1641 au siège d'Aire. Chargé de s'emparer du fort de Flandre, situé à 500 pas de la place, il l'occupa d'emblée par une attaque pleine de vivacité. Dans la nuit du 14 au 15 juin une sortie vint l'assaillir dans ses retranchements. Il la repousse après une lutte de quatre heures, qui lui coûte le capitaine du Buc, le lieutenant Pescadour et 70 soldats. Les capitaines Mouchy et Marchelles furent blessés. Le 20, l'aide-major Saint-Élie se fit tuer avec un sergent et quatorze hommes en protégeant les travailleurs du logement de la contrescarpe. La ville capitula le 26 juillet, après quarante neuf jours de tranchée ouverte.

Picardie se reposa en 1642 et ne se trouva qu'à la prise d'assaut du fort d'Aigue, situé sur le bord de la mer entre Calais et Gravelines.

Le glorieux règne de Louis XIV s'ouvrit par une grande victoire. Le respect qu'on avait en Europe pour l'infanterie espagnole allait se tourner du côté de l'infanterie française. Le souvenir des journées de Pavie et de Saint-Quentin pesait encore sur nos armes. Henri IV et Louis XIII avaient eu le malheur

de ne remporter des avantages considérables que sur des Français. Gustave-Adolphe seul avait su gagner de grandes batailles au *xvii^e* siècle. Rocroi fut pour nos troupes l'époque de leur réhabilitation complète dans l'esprit de l'étranger et l'origine de cette confiance dans leur valeur qui n'a plus abandonné nos soldats.

Dans cette célèbre bataille qui se donna le 19 mai 1643, Picardie occupait la droite de la première ligne de l'infanterie, ayant à sa gauche le régiment de La Marine. Le jeune duc d'Enghien passa la nuit qui précéda l'action aux feux de Picardie. Au point du jour il harangue les soldats qui l'entourent : ses paroles sont portées de rang en rang, et l'armée enthousiasmée de voir tant de résolution avec tant de jeunesse, s'ébranle pleine de foi dans son chef.

Dans sa marche en avant, Picardie rencontre un corps de 1,000 mousquetaires dont la vue lui avait été dérobée par un pli de terrain. Le capitaine de Pédamour, à la tête des volontaires, et suivi par le reste du corps, charge ces mousquetaires avec une telle furie qu'il n'en échappe pas un seul. Attaqué à son tour par la cavalerie espagnole, Picardie reforme rapidement ses rangs, lui présente une haie de piques et l'oblige à tourner bride en désordre. Cette fermeté du régiment assura le succès de la journée à l'aile droite. Il fut plus chèrement disputé au centre et à la gauche. Le capitaine de Pédamour et le lieutenant de Gesvremont furent les seuls officiers blessés à Rocroi. Le lieutenant-colonel de Maupertuis s'y fit remarquer par

la précision qu'il sut donner aux mouvements du corps.

Cette victoire fut suivie de la prise de Landrecies, de Barlemont et d'Emery, de Maubeuge et de Binch. L'armée française investit ensuite Thionville. Le régiment fut établi au quartier du Roi et la tranchée fut ouverte le 25 juin. Le 13 juillet, Picardie et La Marine emportèrent de vive force un moulin retranché et palissadé et s'y maintinrent malgré tous les efforts des assiégés pour le reprendre. Le 18, Picardie attaqua la contrescarpe. En moins d'une heure, les ennemis sont chassés du chemin couvert et un logement capable de contenir 300 hommes y est établi. Dans cette action qui fut fort vive, le lieutenant Petit, qui commandait le piquet de tête, fut tué avec une trentaine de soldats. Le capitaine La Pleine, qui avait rempli les fonctions d'ingénieur, et les lieutenants Saint-Ouen et Gesvremont furent blessés. L'attaque de la demi-lune du front qui regarde Metz eut lieu dans la nuit du 28 au 29. Picardie, toujours en compagnie de La Marine, y soutint un combat des plus opiniâtres et finit par s'y établir. Le régiment se distingua encore aux assauts du 29 juillet et du 4 août. La place se rendit le 10 août. Le brave lieutenant-colonel de Maupertuis, qui venait d'être blessé devant Thionville, fut tué quinze jours après, d'un coup d'arquebuse tiré du château de Sierck, pendant qu'il s'efforçait de préserver du pillage la ville emportée d'assaut.

A la fin de cette belle campagne, Picardie se rendit

en Alsace pour se rapprocher de l'armée du maréchal de Guébriand et passa l'hiver le long du Rhin.

On le trouve en 1644 à l'armée de Flandre, sous les ordres du duc d'Orléans. Le 17 juin il ouvre la tranchée avec les Gardes devant Gravelines. Cette place, bravement défendue, soutint quarante-huit jours de siège et quatre assauts, et ne se rendit que le 29 juillet. Le mestre de camp Nangis avait été tué dans l'assaut du 14, ainsi que le capitaine de Gauville. M. de Nangis fut momentanément remplacé, en qualité de mestre de camp, par son vieux père (1), avide de venger sa mort, et eut pour successeur définitif le duc de La Vieuville (2).

En 1645, Picardie ouvrit le 4 juillet la tranchée devant Mardyk au quartier de Rantzau. La place fit peu de résistance et se rendit le 11. Le capitaine de Grave y fut blessé. Le régiment se trouve la même année à la prise de Bourbourg et de Lillers. A son entrée dans cette dernière place, le major de Mehun, voulant arrêter quelques pillards, fut tué par un soldat d'un autre corps. A l'attaque de Béthune, Picardie, sans attendre l'ouverture de la tranchée, s'empare d'emblée d'un retranchement qui couvrait le fau-

(1) Ce marquis de Nangis était maréchal-de-camp depuis le 15 mars 1628.

(2) Le duc de La Vieuville fut nommé maréchal-de-camp le 16 janvier 1649, et lieutenant-général le 10 juillet 1652. Il se démit de Picardie en octobre 1653.

bourg ; un capitaine avec 100 hommes poursuit cette pointe et le régiment se trouve maître de la contrescarpe. Les assiégés intimidés par des revers si rapides, se retirèrent dans l'ouvrage à cornes, mais les soldats étaient lancés : quatre d'entre eux abattent à coups de haches les palissades du fossé et l'ouvrage est emporté en moins d'une heure. La place capitula le même jour.

Au siège de Courtrai, en 1646, Picardie eut la deuxième attaque ; il ouvrit la tranchée dans la nuit du 14 au 15 juin, repoussa une sortie le lendemain et emporta avec Navarre une demi-lune, dont la prise amena la reddition de la ville. Le capitaine de Viole fut blessé devant Courtrai. Après avoir contribué à la prise de Berghes et de Furnes, Picardie arrive devant Dunkerque. Il y a affaire le 28 septembre à une grande sortie qui le fait plier, lui tue le capitaine de Bréauté et lui en blesse trois autres. Dans la nuit du 3 au 4 octobre, il prend sa revanche. Aidé par 300 Anglais et 100 Polonais, il emporte les traverses du chemin couvert. Dunkerque se rend le 7 novembre.

En 1647, au siège de La Bassée, deux capitaines, dont l'un se nommait d'Orties, sont commandés pour l'attaque d'une demi-lune ; après s'être emparé de cet ouvrage, ils ont l'audace de pénétrer seuls jusque dans la ville. Ils en ramènent chacun un prisonnier. Pendant l'investissement de Lens, 300 Anglais auxiliaires se laissent surprendre à Pont-à-Vendin : 300 hommes de Picardie y courent suivis d'un bataillon

des Gardes et d'un détachement du régiment de Lorraine. Non-seulement ils chassent l'ennemi de Pont-à-Vendin, mais aussi de leurs propres retranchements. La garde de ce poste important fut confiée aux 300 hommes de Picardie.

L'année 1648 fut encore une année glorieuse pour le corps : il se retrouvait sous les ordres du vainqueur de Rocroi. Après avoir servi au siège d'Ypres, il marche au secours de Lens assiégé par l'archiduc Léopold et prend part, le 19 août, à la sanglante bataille de Lens, où l'infanterie acheva si bien la besogne commencée par la cavalerie. Le mestre de camp La Vieuville fut blessé dans cette terrible action, ainsi que les capitaines Léchelle, Saint-Léonard et de Loigny : ce dernier mourut de ses blessures. Après la campagne, le régiment eut ses quartiers dans la Picardie. Le traité de Westphalie semblait lui promettre du repos après une aussi longue guerre. Il n'en fut point ainsi. Les troubles de la Fronde l'appelèrent à de nouveaux travaux.

Picardie fut mandé en 1649 à Paris et 400 hommes prirent part le 11 février au combat que le comte de Grancey soutint contre le marquis de Noirmoutiers. A la suite de ce combat, le régiment fit le siège de Brie-Comte-Robert. A l'ouverture de la campagne, il partit pour l'armée de Flandre avec le comte d'Harcourt et fit le siège de Condé, qui se rendit le 25 août.

En 1650, il se rend à Saumur qu'un certain Dumont occupait pour le maréchal de Brézé. Il y entre

sans résistance le 1^{er} avril et rejoint ensuite l'armée du maréchal du Plessis-Praslin, qui avait Turenne pour adversaire. Picardie fut d'abord chargé de garder Arras, et à la fin de l'année il fut appelé au siège de Rhétel dont les Espagnols venaient de s'emparer. La place ne tint que quatre jours, mais Turenne arrivait. Plessis-Praslin n'hésite pas à l'attaquer et remporte une victoire complète sur son illustre antagoniste, qui se méprit à un mouvement qu'opéraient entre eux les Gardes Françaises et Picardie, et qui vint se heurter contre les piques de ces deux braves régiments. L'année suivante, Picardie, après avoir commencé la campagne en Flandre sous le maréchal d'Aumont, fut envoyé à l'armée de Guyenne. Étant à Poitiers, en 1652, il reçut l'ordre d'aller reprendre les Ponts de Cé où était le duc de Rohan. Après la soumission de ce château, il rejoignit l'armée au siège de Saintes où il se distingua, surtout à la prise du faubourg Saint-Vivien qui fut emporté après une vive résistance, grâce à l'énergique bravoure des capitaines Pauliac et Cardaillac. Le capitaine de Godonvilliers y fut blessé.

La cour s'étant retirée à Gien, l'armée la suivit et fut mise sous les ordres de Turenne qui avait fait sa paix avec le roi. Picardie fit des merveilles aux combats de Bléneau et d'Etampes, où Turenne avec 3,500 hommes tint tête aux 15,000 hommes de Condé et leur fit éprouver de grandes pertes. Après quelques chicanes aux environs de Paris, les deux armées se retrou-

vèrent bientôt en présence, dans les faubourgs de la capitale, et, le 2 juillet, eut lieu le célèbre combat de Saint-Antoine. Picardie fut chargé d'attaquer les barricades que Condé avait fait élever vers la Râpée et s'en empara. Il fit ensuite échouer tous les efforts tentés par le duc de Nemours pour les reprendre. Après la victoire, Turenne, averti de l'arrivée du duc de Lorraine avec 16,000 hommes, se porte à Villeneuve Saint-Georges où il lui barre le passage. Il le suivit ensuite en Lorraine. Le régiment donna l'assaut à Bar-le-Duc, qui se rendit le 15 décembre après une résistance énergique de la haute ville. Les capitaines Pauliac et Godonvilliers furent blessés à ce siège. La campagne se termina par la prise de Ligny, Château-Porcien et Vervins.

En 1653, une partie du régiment fut envoyée dans l'Aunis, et au mois d'avril, 200 hommes occupèrent Brouage que le comte du Daugnon remettait au roi en échange d'un bâton de maréchal de France. Le reste du corps fit les sièges de Rhétel et de Mouzon et passa l'hiver à La Bassée.

Picardie débuta, en 1654, par la prise de Saint-Pol et du Mont Saint-Eloy. Quelques compagnies se jetèrent en juillet dans Arras menacée. En effet, les Espagnols vinrent bientôt l'investir avec une armée de 32,000 hommes qui s'enferma dans des lignes formidables. Le 25 août, sans se laisser intimider par le nombre, Turenne, qui avait pris de sages dispositions, ordonne l'attaque de ces lignes. Picardie y entre le

premier, avec les Gardes Suisses, et contribue beaucoup au succès de cette attaque audacieuse, qui amène la levée du siège d'Arras. L'année suivante, le régiment fait le siège de Landrecies : vingt compagnies sont jetées dans Ham : les vingt autres sont détachées de l'armée, le 19 septembre, avec le régiment de Turenne et douze escadrons, pour s'emparer du château de Brifeuil qui ne fit point de résistance.

En juin 1656, Picardie se trouve à l'investissement de Valenciennes et en 1657, il arrive devant Mardyck, dont le siège devait être fait par les armées combinées de Turenne et du marquis d'Huxelles. Il en résulta une querelle avec Piémont, qui était le premier régiment du marquis d'Huxelles, tandis que Picardie n'était que le second régiment du corps de Turenne, où se trouvaient les Gardes. Or, chaque armée ayant son attaque particulière, Piémont ne voulut point céder son droit et l'on fut obligé, pour arranger les choses et consoler Picardie, de détacher celui-ci en l'envoyant prendre La Mothe aux bois.

En 1658, il est au siège de Dunkerque. Dans la garde qu'il monta du 7 au 8 juin, il parvint à établir un logement à vingt pas de la place, malgré un vent furieux qui enlevait le sable sur les pelles. A huit heures du matin, il allait être relevé par le régiment de Plessis-Praslin, lorsque le gouverneur marquis de Leyde exécuta une sortie que ces deux braves régiments repoussèrent. Picardie eut dans cette garde sept officiers blessés. Cependant l'armée espagnole, commandée

par don Juan d'Autriche et le prince de Condé, s'avancait par le chemin de Furnes pour secourir Dunkerque. Le 14 juin, eut lieu la bataille des Dunes.

Picardie avait, par courtoisie, cédé sa place à l'extrême gauche aux quatre bataillons anglais de Lockart et s'était placé à leur droite. Ce fut là qu'eut lieu le principal effort. Pendant que les Anglais gravissaient avec un admirable sang-froid, sous le feu de l'artillerie, la dune élevée où s'appuyait la droite des Espagnols, Picardie prit l'ennemi en flanc et contribua beaucoup à sa déroute.

Après la victoire, il retourna aux tranchées et fut chargé de l'attaque de la fausse-braye. Le capitaine Cuverville avec 60 hommes marche en tête; à vingt pas de l'ouvrage, il est accueilli par une pluie de grenades. Cuverville est tué, son détachement écrasé perd courage et plusieurs autres attaques exécutées le même jour restent sans succès, malgré la bravoure des officiers dont vingt-deux se firent tuer ou blesser. Piémont fut plus heureux le lendemain.

Picardie fut de toutes les expéditions qui terminèrent cette campagne et la guerre. Il perdit son mestre de camp M. de Nangis à la prise de Berghes Saint Winox : c'était le frère de celui qui avait été tué en 1644 devant Gravelines.

Après la paix des Pyrénées, le 5 mars 1660, Picardie prit possession d'Hesdin évacué par les Espagnols. Il en reçut les clefs et entra par une porte, tandis que les troupes d'Espagne sortaient par une

autre. Le 29 novembre 1662, deux compagnies entrèrent en garnison à Dunkerque, cédé au roi par l'Angleterre.

En 1663, le régiment, qui avait subi des réformes à la paix, fut reporté à 40 compagnies (1). Les vingt plus anciennes se rendirent en 1664 à Toulon et s'y embarquèrent pour l'expédition d'Afrique sur la flotte du duc de Beaufort. L'armée française débarqua sans opposition le 22 juillet, près de Djigelli. Rien ne paraissait : quelques détachements furent envoyés à la découverte. Aussitôt enveloppés par les Kabyles cachés dans les broussailles, ils furent égorgés en vue de l'armée, qui fit de vains efforts pour atteindre l'ennemi. Fusillé par un adversaire insaisissable, Picardie eut à déplorer la perte d'un grand nombre de soldats. Le colonel comte de La Mark (2) reçut trois coups de feu dans sa cuirasse et un autre à la cuisse. Balleroy, lieutenant de la colonelle fut tué. Après la disparition de l'ennemi, Picardie s'avança dans la plaine avec les Gardes ; on trouva Djigelli abandonnée et l'armée se mit sans délai à fortifier cette ville pour y être à l'abri des surprises. Après quelques engagements insignifiants, où le régiment perdit le lieu-

(1) L'illustre Vauban eut une des compagnies nouvelles. Il la garda jusqu'en 1669.

(2) Le comte de La Mark devint brigadier le 15 avril 1672, et maréchal-de-camp le 23 octobre 1672. Il fut tué le 11 août 1675, à Consaarbrück où il servait comme maréchal-de-camp.

tenant La Girardière, et deux mois de séjour sur cette côte, l'armée décimée par les maladies se rembarqua en octobre. Les dix premières compagnies de Picardie étaient avec le lieutenant-colonel sur le vaisseau la Lune, qui s'ouvrit en deux en vue de la France sur un banc de sable situé entre les îles d'Hyères et Toulon. Il n'échappa pas un seul homme à ce naufrage. C'est ainsi que se termina, d'une manière bien fatale pour le corps, cette première expédition d'Afrique.

En mars 1666, Picardie fit partie du camp de Compiègne et en 1667 il participa à la prise de Charleroi, de Tournai et de Douai. Au siège de Lille, il se logea sur la contrescarpe et perdit les capitaines Villedieu, Rambouillet et Prévigny. Alost fut emporté de vive force en plein jour. Cette glorieuse affaire coûta 400 hommes au régiment qui fit encore en 1668 la campagne de Franche-Comté.

En 1672, Louis XIV déclare la guerre à la Hollande. Picardie se rend à Charleroi, lieu d'assemblée de l'armée. Après un court séjour dans le pays de Liège, il marche sur le Rhin, emporte le chemin couvert d'Orsoy où le capitaine d'Orbigny est blessé et assiste au siège de Doësbourg. A la fin de la campagne les deux premiers bataillons sont placés en quartiers d'hiver à Woerden et le 3^e à Bombelles. En octobre le prince d'Orange assiège Woerden avec 12,000 hommes. Le comte de La Mark se prépare à une vigoureuse résistance. L'ennemi s'était logé dans le faubourg : 400 hommes s'y élancent, en chassent les Hol-

landais et y mettent le feu ainsi qu'aux retranchements du prince d'Orange. Cette brillante action coûta la vie au capitaine Bois-Dauphin et à six soldats. Le duc de Luxembourg arriva bientôt avec 4,000 hommes au secours de la brave garnison de Woerden, et secondé par elle, fit lever le siège.

En novembre, Luxembourg forme le projet de pénétrer jusqu'à La Haye à la faveur des glaces. Il sort d'Utrecht avec 8,000 fantassins et 3,000 chevaux, prend en passant à Woerden les deux bataillons de Picardie et divise ses troupes en deux brigades. Le 3^e bataillon du régiment arrive bientôt de Bombelles et reste sous les ordres de M. de Gassion, avec la cavalerie. La fonte des glaces réduisit le résultat de cette entreprise audacieuse à la prise de Swammerdam, de Bodegrave et de Niewerbrücke, où les soldats, à la faveur de la nuit, commirent toutes sortes d'excès. Le capitaine Dagnan fut blessé dans cette course.

En février 1673, Picardie était sous les ordres de Turenne dans le comté de La Mark. Assailli dans un mauvais poste par 5,000 hommes, il y fit pendant dix-huit heures une magnifique défense, qui lui valut, ainsi qu'au colonel de Bourlemont, les plus grands éloges. Au siège de Maëstricht, pendant que les deux premiers bataillons étaient, sous les ordres de Condé, chargés de couvrir les travaux, le 3^e placé au château de Lichtemberg, ouvrait la tranchée le 17 juin. Il eut la gloire, pendant une de ses gardes, de s'établir au pied de la palissade de la demi-lune

verte, ce qui amena la capitulation le 29 : le 3^e bataillon y resta en garnison. A la fin de la campagne, Picardie fit, comme l'année précédente, partie du camp volant commandé par le duc de Luxembourg, et emporta Tongres; mais son major, M. de Lagrange y fut tué. Après cette expédition, Picardie alla prendre ses quartiers d'hiver dans la Bourgogne.

Au printemps de 1674, il entre des premiers dans la Franche-Comté, couvre les opérations du siège de Besançon et est employé à réduire Pontarlier, Ornans et autres petites places. Après la soumission de la province, il passe en Flandre à l'armée du prince de Condé. Il est d'abord mis à Lille et perd le 1^{er} juillet le capitaine de Poix-Signac tué près d'Armentières en détachement. Deux de ses bataillons se trouvent le 11 août à la bataille de Seneff. Dans cette journée meurtrière, ils étaient placés seuls à l'extrême droite, vis-à-vis d'un bois où le prince d'Orange avait plusieurs bataillons et toute la cavalerie allemande. Ces troupes étaient encore appuyées par une batterie, dont le régiment supporta longtemps le feu avec une grande fermeté. Le duc de Luxembourg ordonne enfin l'attaque du bois, et s'élançant lui-même à la tête du 1^{er} bataillon de Picardie, il aborde l'ennemi avec tant de vigueur qu'il le rejette dans la plaine au delà du village de Fay. Renforcé dans cet instant par une partie des Gardes du corps et le régiment des Cuirassiers du roi, il se met en bataille, la gauche appuyée à ce village et la droite au bois dans

lequel il jette le bataillon de Picardie. Celui-ci, foudroyé encore dans cette position par l'artillerie hollandaise, exécute une nouvelle charge et parvient à repousser au delà de la portée du canon les troupes qui lui étaient opposées. Le régiment perdit à Sèneff son lieutenant-colonel, M. de Senneville, les capitaines de Cléran et du Faure et les lieutenants du Fresne et Claussain. Il eut, en outre, 35 officiers blessés. On l'envoya se refaire à Saint-Mihiel.

Pendant cette même année 1674, il se forma à l'armée d'Allemagne un bataillon composé de compagnies de divers régiments qui prit le nom justement redouté de Picardie. Il était commandé par M. de Villedieu qui joignit Turenne sous Philisbourg. Ce bataillon se trouva à la bataille de Seintzheim et y perdit le capitaine Sainte-Foy. Il y avait encore un autre bataillon de Picardie, levé en 1673 par M. d'Agoust. Celui-ci fut employé dans la Franche-Comté. Ces bataillons devinrent en 1684 les noyaux de nouveaux régiments.

En 1675, Picardie, après avoir couvert les sièges de Dinant et d'Huy, entre au camp de Timéon. Dans un combat d'avant-poste qui eut lieu alors, le lieutenant de Senneville, blessé d'un coup de feu au travers du corps, répondit à ses soldats qui voulaient lui porter secours, en leur montrant le champ de bataille : « Mes amis, ne songez plus à moi et faites votre devoir. »

Les deux premiers bataillons allèrent bientôt avec

le lieutenant-général comte Magalotti assiéger la ville et la citadelle de Limbourg. Le capitaine Danvoile y fut tué d'un éclat de pierre. Ils eurent ensuite leur quartier d'hiver à la citadelle de Liège. Le 3^e bataillon était toujours à Maëstricht. Un 4^e bataillon récemment formé, alla s'embarquer à Toulon et passa en Sicile où il demeura jusqu'en 1678.

Au printemps de 1676, les deux premiers bataillons quittent Liège après avoir rasé la citadelle et joignent le 15 avril à Rocroi l'armée du maréchal de Luxembourg qui passait en Allemagne. Ils se trouvèrent au combat de Kokersberg avec ce général et furent ensuite cantonnés dans les places du Rhin. Deux compagnies, qui étaient à Philisbourg, prirent part à la défense de cette place et l'évacuèrent le 17 septembre.

Cette année, Maëstricht fut assiégé par le prince d'Orange. Le 3^e bataillon, qui y était renfermé, trouva de nombreuses occasions de se signaler. Dans une sortie exécutée le 6 août et commandée par le capitaine Peswel du régiment, les Français entrèrent à huit heures du soir, l'épée à la main, dans la redoute Dauphine occupée par les assiégeants. Tout ce qui s'y trouvait fut tué ou fait prisonnier, et les travaux furent bouleversés. Une nouvelle sortie, conduite le 8 avec autant de résolution, eut le même résultat. Le 10, le capitaine Rougeon fit creuser la terre depuis la porte de Tongres jusqu'au fossé de Bois-le Duc et inonda avec les eaux du Jar tous les fossés et une grande partie des tranchées du prince d'Orange, qui,

après deux assauts livrés infructueusement à la demi-lune et à l'ouvrage à cornes, se décida à lever le siège. Le bataillon de Picardie resta dans Maëstricht jusqu'à la fin de la guerre. Il avait perdu le capitaine La Pommeraie à la défense de cette place.

En février 1677, les deux premiers bataillons joignent l'armée du roi qui investissait Valenciennes et y ouvrent la tranchée à l'attaque de gauche dans la nuit du 9 au 10 mars. Ils étaient de garde le 17, quand, au signal d'un coup de canon, les Mousquetaires volent à l'attaque de la contrescarpe, gagnent l'ouvrage à couronne, entrent dans la demi-lune, suivent les assiégés dans le pâtre et pénètrent avec les fuyards dans la ville qui capitule immédiatement. Les volontaires de Picardie partagèrent la gloire des Mousquetaires. Ce mémorable fait d'armes coûta au régiment un capitaine et 40 soldats (1).

Picardie se rend de là devant Cambrai, où il emporte la demi-lune de la citadelle et perd 200 hommes : le colonel duc d'Harcourt y est blessé. Le 15 mai, il joint sur la Meuse l'armée du maréchal de Créquy. Après divers mouvements sans importance, il

(1) M. de Bourlemont, qui avait quitté le commandement du régiment en obtenant le grade de brigadier le 24 février 1676, y fut aussi tué. Le duc d'Harcourt, colonel de Picardie après lui, en se démettant d'un autre régiment de son nom, fut fait brigadier le 30 mars 1683, maréchal-de-camp le 24 août 1688, lieutenant-général le 30 mars 1693 et maréchal de France le 14 janvier 1703.

passa le Rhin le 9 octobre au-dessous de Brisach et investit Fribourg. Il est placé au faubourg de Wière et ouvre la tranchée le 10 novembre à portée de pistolet des palissades. La prise de Fribourg coûta la vie au lieutenant-colonel de Culan, à deux capitaines et à trois lieutenants.

Le régiment quitte Charleville, où il avait eu ses quartiers d'hiver, le 26 février 1678, pour se rendre à l'armée. Le 10 juillet il est devant Kelh et prend part à toutes les opérations du siège de ce fort. Après sa prise il repasse le Rhin et tente le 11 septembre une attaque sur Strasbourg, mais sans résultat. Ce fut le dernier acte de cette guerre.

Le 3^e bataillon resté à Maëstricht, qui avait fait l'expédition dirigée sur Lewes et le 4^e qui était passé en Sicile rejoignent à la fin de cette année et en 1679, le régiment est réduit à deux bataillons qui furent mis en garnison à Fribourg.

Le 27 septembre 1681, Picardie reçut l'ordre de partir pour le Dauphiné, mais lorsqu'il arriva à Brisach les portes de cette ville furent fermées et un détachement de 300 hommes d'élite fut immédiatement embarqué sur le Rhin avec d'autres troupes aux ordres de M. de la Chétardie, gouverneur de Brisach qui alla joindre le baron d'Asfeld près de Strasbourg. M. d'Asfeld, après s'être emparé du fort qui défendait le pont du petit Rhin, somma la ville de se rendre et elle lui fut remise le 3 octobre. Picardie est le premier régi-

ment français qui ait tenu garnison dans cette belle et importante place (1).

En 1683, la guerre se ralluma. Picardie se rendit au camp de Molsheim où il fut passé en revue par Louis XIV. Il partit de là pour la Flandre et contribua à la prise de Courtrai et de Dixmude.

L'année suivante il assiste au siège de Luxembourg sans y prendre part, et après la capitulation de cette place il est envoyé à Fribourg. En 1685 et 1686, il travaille au canal de Maintenon et se voit décimé par les maladies. En 1687 on l'emploie aux travaux de fortification du Fort-Louis sur le Rhin et en 1688 à ceux de Landau. La formation de la ligue d'Augsbourg ramène la guerre. Les deux bataillons de Picardie quittent la pioche et se rendent à l'armée du Dauphin qui fait le siège de Philisbourg. Placés à Oberhausen, ils ouvrent la tranchée dans la nuit du 3 au 4 octobre devant le fort du Rhin qu'ils emportent d'assaut le 6. Le 10, ils ouvrent encore la tranchée devant la ville. Le 21, quatre compagnies de grenadiers, tirées des régiments de Picardie, de Champagne, du Roi et du Dauphin, se glissent jusqu'à l'ouvrage à cornes. Au signal donné par six bombes, elles s'élancent à l'envi, escaladent l'ouvrage, y surprennent les Impériaux qui

(1) François de Rouvroy de Saint-Simon, comte de Sandricourt, fut nommé lieutenant-colonel le 25 mars 1682. Capitaine au corps depuis 1666, cet officier parvint au grade de brigadier, le 24 août 1688. Il ne quitta Picardie qu'en mars 1690.

s'étaient couchés ventre à terre pour éviter les éclats des bombes et engagent avec eux une lutte acharnée. La brigade de Picardie survient et l'ouvrage est emporté. Picardie y plante ses drapeaux (1) aux cris de : Vive le roi ! Philisbourg capitule le 29. Le 30, le régiment prend possession de l'une des portes. Il avait perdu à ce siège le capitaine La Loge et le sous-lieutenant d'Hautefeuille. Il alla ensuite ouvrir la tranchée devant Manheim. Il y entra le 11 novembre et y fut laissé en garnison.

Les années suivantes, Picardie continua de servir aux armées d'Allemagne sous les maréchaux de Duras et de Lorges. Il était en 1689 à la prise de Brücksaal.

En 1692, le 3^e bataillon fut rétabli. On le composa de huit compagnies tirées des deux premiers, et de quatre compagnies du régiment de Saintonge. Le seul fait d'armes un peu important, auquel le corps ait pris part cette année, fut la prise de Pforzheim, le 27 septembre. Le 21 mai 1693, il ouvre la tranchée devant Heidelberg sur le front des ouvrages en terre qui couvraient le faubourg. Les assiégés furent poussés si vivement qu'ils abandonnèrent en plein midi la tête du faubourg. Le 1^{er} bataillon, conduit par les ca-

(1) Picardie avait à cette époque 15 drapeaux comme tous les vieux corps. Le drapeau colonel était entièrement blanc. Les drapeaux d'ordonnance étaient rouges avec la croix blanche. C'était la vieille enseigne des bandes d'en deçà les monts.

pitaines Chamilly et Chalmazel (1), s'élance à leur poursuite, pénètre par le rempart dans le faubourg et chasse les fuyards jusqu'à la porte de la ville. Les assiégés, craignant que les Français n'entrassent pêle mêle avec les vaincus avaient fermé cette porte, et ce qui restait des défenseurs du faubourg, au nombre de 500 hommes, fut forcé de mettre bas les armes. Mais dans leur précipitation les assiégés avaient oublié de lever le pont ; les grenadiers s'en aperçoivent, brisent la porte à coups de hache et emportent d'emblée la ville qui fut livrée au pillage. Le colonel prince d'Épinoy (2) se distingua particulièrement dans cette affaire, en franchissant le premier les palissades du faubourg. Le château capitula le lendemain. La prise d'Heidelberg n'avait coûté au régiment que le capitaine de Basillac, un lieutenant et 20 hommes, tous des grenadiers.

Le 19 juillet, on attaque le poste de Wingemberg près d'Oppenheim. Les grenadiers de Picardie et de Normandie, commandés par le prince d'Épinoy l'emportent au second assaut. La ville est insultée sans délai : au troisième assaut livré à minuit, Oppenheim est

(1) Hubert-François de Talaru, marquis de Chalmazel, lieutenant au corps en 1666, fut nommé lieutenant-colonel le 14 mars 1690, et brigadier le 6 mai 1692. Il exerça sa charge jusqu'en octobre 1698.

(2) Le prince d'Épinoy parvint au grade de brigadier le 3 janvier 1696 et à celui de maréchal-de-camp le 29 janvier 1702; son successeur, le prince de Montbazou parvint au grade de brigadier, le 19 juin 1708, et mourut en 1717.

pris, pillé et brûlé. Le colonel de Picardie y fut blessé. Le reste de la campagne, ainsi que celles de 1694 et 1695 que le régiment fit à la même armée, n'offrent plus rien de remarquable. Picardie demeura presque toujours au camp d'observation de Lambsheim.

En 1696, les trois bataillons passent à l'armée de la Meuse sous Boufflers qui ne fit rien et en 1697 ils couvrent le siège d'Ath, dernière opération de cette guerre terminée par le traité de Riswick. La paix amena la réforme d'un grand nombre de régiments de nouvelle création. Celui d'Enonville fut incorporé dans Picardie en 1698. Cette même année, le corps fit partie du camp de Compiègne. Après les manœuvres, il alla tenir garnison à Aire.

Au commencement de la guerre de la succession d'Espagne en 1701, Picardie est chargé d'occuper Anvers au nom de Philippe V. Au printemps de 1702, il se rend dans le pays de Clèves à l'armée du duc de Bourgogne. Après l'expédition de Nimègue, l'armée repasse la Meuse et le 3^e bataillon de Picardie entre dans la citadelle de Liège qui est bientôt assiégée. Les Français n'y étaient qu'en qualité d'alliés et n'eurent par conséquent à jouer qu'un rôle secondaire. Pendant l'assaut où la citadelle fut emportée, le bataillon de Picardie était dans une demi-lune; M. de Grandmaison, qui le commandait, obtint par sa bonne contenance une capitulation particulière. Le bataillon avait perdu à ce siège trois capitaines, cinq lieutenants et cinquante soldats.

Les 1^{re} et 2^e bataillons firent la campagne de 1703 à l'armée de Flandre sous les ordres de Villeroy et de Boufflers. Le 3^e bataillon, après sa sortie de Liège, fit partie du corps commandé par le comte de Tilly. Au mois de juin, les trois compagnies de grenadiers réunies passèrent sous les ordres de Boufflers. Ce maréchal se joignit près d'Anvers au corps espagnol du marquis de Bedmar. Le 30 ils battirent les Hollandais à Eckeren. Les grenadiers de Picardie conduits par le lieutenant-colonel de Selve, y firent briller leur valeur (1). Le capitaine Bruchié de Verbois de la 1^{re} compagnie y fut tué.

En 1704, le régiment se trouve tout entier sous les ordres de Villeroy. Après la funeste bataille d'Hochstedt, il passe le Rhin et va avec les Gardes Françaises camper à Biberach, afin de favoriser la retraite des débris de l'armée de Bavière.

Picardie se rendit à Thionville en 1705. Il comptait dans l'armée du maréchal de Villars chargé de couvrir la frontière de ce côté. A la fin de l'année, il retourna dans les Pays-Bas pour renforcer Villeroy et entra dans Bruxelles menacée par Marlborough. Cette campagne n'offre du reste aucun événement mémorable.

Au mois de mai 1706, Picardie sort de Louvain où

(1) Jean-Pierre de Selve, entré au corps comme lieutenant, lieutenant-colonel le 24 novembre 1698, fut fait brigadier le 10 février 1704. Ce brave officier quitta le régiment en 1708, et fut nommé maréchal-de camp le 29 novembre 1710 pour la belle défense qu'il fit dans Saint-Venant dont il avait le gouvernement.

il avait passé l'hiver et se trouva à la bataille de Ramillies. Il y occupait l'extrême droite de la première ligne d'infanterie. Le régiment irlandais de Clare, qui était de sa brigade, exposé au feu des batteries ennemies, avait déjà beaucoup souffert lorsqu'il fut assailli de toutes parts. Il allait être écrasé et entraîner Picardie dans sa défaite, lorsqu'il fut dégagé par Royal-Italien. L'armée était déjà dans une déroute complète; la brigade de Picardie se forma en bataillon carré, opéra sa retraite en bon ordre et fit l'arrière-garde de l'armée jusqu'à Menin. La journée de Ramillies coûta au corps quarante officiers mis hors de combat. Parmi les morts étaient : le major de Chavailles, les capitaines Puget, de Vaux, Magnac et le lieutenant Hardy. L'aide-major de Dampierre eut le bras gauche brisé de deux coups de feu; le lieutenant de Senneville eut les deux bras cassés et quatre coups de sabre sur la tête. L'enseigne de Vibrac, quoique blessé d'un coup de feu dans les reins, de deux coups de sabre sur la tête et de plusieurs autres sur les bras et sur les mains, n'abandonna point son drapeau. MM. Desmarets, La Motte, Colomniers, Charcin, Maupas et Despréaux furent aussi blessés dangereusement. Le régiment fut envoyé à Tournai pour se refaire, et au mois d'août il se rendit à l'armée que l'électeur de Bavière et le duc de Vendôme assemblaient à Frelinghem pour couvrir les places qui nous restaient. Il occupait la gauche de l'infanterie et avait son quartier à Valenciennes. Il passa l'année 1707 à Lille.

Dans la campagne suivante, il sert sous le duc de Bourgogne à la prise de Gand et de Bruges. Le 11 juillet il est au combat d'Audenaërde. La brigade de Picardie y eut affaire à un corps suisse qui ne put soutenir son premier choc et abandonna sa position. Elle le poursuivit de haie en haie jusqu'à l'entrée de la plaine qui borde les glacis d'Audenaërde. L'ennemi fit alors marcher des troupes par la gauche pour prendre en flanc cette valeureuse brigade, mais le colonel, prince de Montbazou, s'en aperçut, et se mit en bataille dans un terrain coupé où il était soutenu par la Maison du Roi. Dans cette position, Picardie attaque un gros de troupes hessoises et hambourgeoises qui s'avancait sur la gauche. Le feu fut très-vif des deux côtés. Le régiment retourne jusqu'à cinq fois à la charge sans résultat décisif. Cette action particulière ne finit qu'avec le jour après quatre heures d'une lutte opiniâtre, où Picardie ne perdit pas un pouce de terrain, quoiqu'il eût eu en tête des troupes sans cesse renouvelées. La nuit venue, il parvint à assurer la retraite de la Maison du Roi, en soutenant encore, malgré ses fatigues et ses pertes, un combat d'une heure, et il quitta le dernier le champ de bataille. Dans ce nouveau désastre de l'armée française, Picardie n'abandonna pas un seul de ses drapeaux et en prit un à l'ennemi. Le capitaine de Casan et le lieutenant Lanespède furent tués. Beaucoup d'officiers blessés furent pris pendant la retraite. L'armée s'étant retirée derrière l'Escaut, la brigade campa au Saulsoy, quartier

du duc de Bourgogne et tint la campagne jusqu'en décembre. Picardie alla passer le reste de l'hiver à Arras (1).

Au mois de mai 1709, l'armée s'assembla à La Bassée sous les ordres de Villars. La brigade de Picardie, avec sept autres brigades, fut camper près de Denain. Après la chute de la citadelle de Tournai, elle se rapprocha de Mons que les ennemis menaçaient; mais débordée par les alliés, l'armée française fut bientôt obligée de se retirer. Le 10 septembre, elle marchait sur quatre colonnes dans une petite plaine resserrée par la rivière d'Honneau et arrivait à dix heures du matin au défilé de Malplaquet, où elle se heurta contre l'armée ennemie. La brigade de Picardie eut d'abord quelques avantages, mais les Gardes Françaises ayant été culbutés, on ne songea plus qu'à la retraite. Elle se fit en bon ordre. Cette nouvelle disgrâce coûta encore à Picardie de braves officiers. Le commandant de bataillon d'Ornaison, les capitaines Pepin, Maupas et Duparc, les lieutenants Froyé, Valeras, Dampierre et de Chesnaye, arrosèrent de leur sang le champ de Malplaquet. Le régiment fut envoyé à Amiens où il eut ses quartiers jusqu'à la campagne de 1711. Celle-ci n'offrit aucun fait saillant. Un déta-

(1) Jean-Baptiste Basset de Châteaubourg fut nommé lieutenant-colonel le 23 septembre 1708. Entré dans Picardie comme cadet en 1672, major en 1706, brigadier 1^{er} février 1719, il garda la lieutenance-colonelle jusqu'en 1727.

chement du corps prit part, le 31 août, à l'attaque du poste d'Hordain, près Bouchain, où quatre bataillons ennemis furent passés au fil de l'épée. Le lieutenant-colonel de Picardie fut légèrement blessé dans cette affaire. Après la campagne le régiment se retira à Abbeville.

L'année 1712 vit revenir la fortune sous les drapeaux de la France. Le combat de Denain eut lieu le 24 juillet, mais Picardie n'y était pas. Villars, qui avait voulu masquer ses desseins, l'avait envoyé avec d'autres corps faire une fausse marche sur Landrecies. Le 1^{er} bataillon ouvrit, le 13 août, la tranchée, au fort de Scarpe de Douai, et fut relevé par les autres. Le régiment fit encore les sièges du Quesnoy et de Bouchain et prit ses quartiers d'hiver à Saint-Omer.

En 1713, il passa avec Villars en Alsace et couvrit le siège de Landau. Les trois compagnies de grenadiers prirent seules part aux travaux. Le régiment termina cette campagne et la guerre par l'attaque des retranchements du général Vaubonne, le 20 septembre, et par le siège de Fribourg. A la prise du chemin couvert, le capitaine de grenadiers Lanespède fut tué, ainsi que son sous-lieutenant.

Après la paix de Rastadt, Picardie fut mis en garnison à Strasbourg. Il y resta trois ans, passa en 1717 à Thionville qu'il quitta, en 1719, pour se rendre sur la frontière d'Espagne à l'armée du maréchal de Berwick. Ce valeureux régiment était sorti épuisé des longues guerres de la Succession, et quoi-

qu'on y eût incorporé, à la fin de 1713, les débris du régiment de Villemort, et au commencement de 1715 ceux des régiments de Saint-Germain-Beaupré et de Chalmazel; il eut besoin, pour la campagne de 1719, de se compléter avec des recrues. Aussi perdit-il 800 hommes par la désertion au camp d'Irún. Le reste du corps contribua à la prise de Castellón et du fort de Béhobie, et fit le siège de Saint-Sébastien. Il y ouvrit la tranchée, le 19 juin, au pied même des glacis. Au point du jour, les assiégés firent un feu terrible de toute leur artillerie. Les capitaines de Senouville, de Rabillard, Chavanet et Dubois de La Clairage furent tués, ainsi que plusieurs autres officiers. Après la capitulation de la place, qui eut lieu le 1^{er} août, Picardie participa encore à la prise du château d'Urgell où périt le lieutenant de grenadiers Dalibert (1).

La paix s'étant faite avec l'Espagne, il se rendit à Moulins et Nevers, et après la dissolution du cordon sanitaire établi autour de Marseille pestiférée, il retourna à Strasbourg. En 1722, il passe à Besançon, puis occupe successivement les garnisons de Lille, Cambrai et Saarlouis. Après avoir fait partie en 1727 du camp de la Meuse, il revient à Strasbourg qu'il quitte pour Givet et Charlemont. De retour en Alsace, en 1730, il occupe Colmar, Schelestad et Brisach.

(1) Le prince de Montauban, colonel de Picardie en 1717, fut fait brigadier le 20 février 1734, maréchal-de-camp le 18 octobre 1734, et lieutenant-général le 20 février 1743.

L'année suivante, il passe en Languedoc et prend ses quartiers à Nîmes, Montpellier et Perpignan. Enfin il était en 1733 à Montélimart quand il reçut au mois de septembre l'ordre de partir pour l'Italie, qu'il n'avait fait encore qu'apercevoir une seule fois du haut des Alpes en 1630.

Il se met en marche le 18 octobre par Briançon et la vallée de Barcelonnette, franchit les montagnes et arrive le 25 à Vigevano où il rallie l'armée franco-sarde. Quelques jours après il est devant Pizzighetone ou il relève à la tranchée les Gardes Piémontaises et se rend ensuite au siège du château de Milan. Le maréchal Visconti, qui y commandait, fit battre la chamade sous les drapeaux de Picardie, qui prit possession de la forteresse le 30 décembre. Le capitaine La Rochetulou fut blessé à ce siège d'un éclat de pierre à la jambe.

En 1734, après avoir passé la mauvaise saison à Crémone, Picardie arrive sur l'Oglio au camp de Calva commandé par le comte de Broglie. Les Impériaux ayant réussi à franchir le Pô, s'étaient emparés de Guastalla et de La Mirandole et faisaient mine de vouloir assiéger Parme. Pendant ce temps la brigade de Picardie et celle de Dauphin sous le commandement du marquis de Maillebois, gardaient les ponts établis au village de Sacca.

Le 25 mai, les Autrichiens détachent 200 dragons pour s'emparer du château de Colorno. Maillebois y court avec les grenadiers de ses brigades, tue quinze

dragons et met le reste en déroute. Le 31, le château est attaqué par trente-six compagnies de grenadiers impériaux. Deux compagnies de grenadiers de Picardie, présentant un effectif de 100 hommes, chargées de la défense du côté des jardins, y firent une résistance admirable. Pressé de toutes parts et resté seul dans le château, le capitaine d'Arcy se renferme dans une tour et envoie en parlementaire son plus ancien officier, M. Boure, qui n'avait que dix-sept ans. Escorté d'une dizaine d'hommes, ce brave enfant se présente à la grille de la cour : une troupe d'ennemis qui avait pénétré dans le château fait feu sur lui. Il tombe frappé de deux balles ; trois de ses soldats sont blessés, et ils eussent tous été massacrés sans l'arrivée du général autrichien qui, plein d'admiration pour tant de bravoure, accorda à M. d'Arcy une capitulation honorable. Le valeureux capitaine défila avec 80 hommes la plupart blessés devant 1,800 grenadiers qu'il avait arrêtés pendant tout un jour. Le lieutenant-colonel de Souillac avait été grièvement blessé au genou dès le commencement de l'action.

Le 29 juin fut livrée la bataille de Parme. Picardie avait son poste de combat à La Croisette. Attaqué trois fois par l'armée impériale, il résiste à tous ses efforts et lui tue beaucoup de monde, entre autres le général Mercy. L'ennemi reparait avec une colonne de troupes fraîches et tente un nouvel effort sur le régiment. Les 2^e et 3^e bataillons vivement pressés s'ouvrent à droite et à gauche pour prendre cette colonne

en flanc au moment où elle passera la chaussée sur laquelle elle est engagée; mais les Impériaux se précipitent avec tant d'impétuosité que la brigade est rompue, à l'exception du 1^{er} bataillon qui, sous les ordres du lieutenant-colonel du Blaisel, fit une résistance opiniâtre et fut presque entièrement détruit. Il restait à peine 100 hommes autour des drapeaux : le canon avait emporté le reste. Mais cette fermeté et l'arrivée successive de quelques autres brigades avaient mis de l'hésitation dans les mouvements de l'ennemi. Le feu recommence de part et d'autre avec une nouvelle vivacité et à la nuit les Autrichiens se retirent en désordre. Cette action qui durait depuis dix heures du matin coûta la vie aux capitaines chevalier de Guges, de Perthes, Bergeret, d'Igoine et Trotot qui furent tués sur le champ de bataille et à MM. de La Barthe, marquis de La Roche-Tulou, Oursel, Broussy et Nogaret qui moururent des suites de leurs blessures. Le régiment perdit encore à cette bataille les lieutenants Hoccart, Lozaudière, Quincy, de Marais, Baron-Deinge, Marcellange, Dubreuil, du Nô, Schwind et Saultereau, 60 sergents et 800 soldats. Le colonel prince de Montauban y fut blessé à la main et au bras et fut récompensé de sa conduite par le grade de maréchal-de-camp.

Le 17 septembre, Picardie se trouvait encore à la bataille de Guastalla où il occupait la droite. Tous les efforts de l'ennemi furent dirigés sur l'aile gauche où étaient les troupes du roi de Sardaigne. La brigade de Picardie

fut envoyée à leur secours et arriva fort à propos avec le régiment du Roi pour soutenir les escadrons sardes qui allaient être écrasés. Elle fut placée dans des broussailles à droite de l'infanterie piémontaise et y fit des merveilles, en essayant avec fermeté tout le feu des Allemands qu'elle prit en flanc, pendant que les dragons combattant à pied les attaquaient avec le même succès à la gauche. L'infanterie de l'empereur fut entièrement défaite et laissa sur le champ de bataille 2,000 morts et 7,000 blessés. Le 3^e bataillon de Picardie fut très-maltraité à cette affaire. Sa compagnie de grenadiers fut anéantie, et le capitaine Dubourg, commandant du bataillon, y fut tué. Le régiment eut encore à regretter son brave lieutenant-colonel du Blaisel, les capitaines Cartellier, Saint-Remy, de Prévillé et d'Alvymare et les lieutenants de Vertus et de Tournemine. Plus de 500 bas-officiers et soldats couvraient de leurs cadavres le champ de bataille. A la fin de la campagne, Picardie eut ses quartiers à Modène, d'où il fit quelques expéditions contre un corps autrichien qui avait repassé le Pô (1).

En 1735, il prit part aux marches de l'armée dans les États de Venise et dans le Tyrol à la poursuite de l'ennemi et eut ses quartiers à Bagnoli et Guedi sur les terres vénitiennes. A la paix, il se rendit à Crémone et y passa l'hiver. Au mois de mai 1736, Pi-

(1) Le marquis de Vassé, colonel de Picardie en 1734, fut fait brigadier le 20 février 1743, et maréchal-de-camp le 1^{er} mai 1745.

cardie vint à Milan qu'il quitta en septembre pour se rendre à Nîmes et Montpellier. Envoyé à Perpignan en 1737, il revint la même année à Montpellier et dans les Cévennes et partit pour Besançon en 1740.

Au mois de septembre 1741, il est appelé à Strasbourg. La guerre de la Succession d'Autriche allait commencer. Au printemps de l'année suivante il passe le Rhin au Fort-Louis. Il formait la tête de colonne des troupes françaises qui entrèrent en Bavière sous les ordres du duc d'Harcourt. Le 26 mars il disperse 6 ou 700 pandours et hussards hongrois et leur tue une soixantaine d'hommes. En arrivant à Donauwerth, le 1^{er} avril, les trois compagnies de grenadiers sont envoyées en reconnaissance vers le château d'Epersberg. A leur approche tous les postes ennemis sont repliés et rentrent dans le château.

M. d'Armeville, commandant du 2^e bataillon, est détaché au château d'Aw pour protéger l'arrivée des fourrages qu'on tirait des montagnes voisines. Il est bientôt bloqué et sommé de se rendre par des forces supérieures aux siennes, mais il tient ferme jusqu'à l'arrivée de la compagnie de grenadiers du capitaine de Montoux qui profitant habilement des accidents du terrain, réussit à maintenir en respect les pandours et dégage M. d'Armeville. Bientôt le comte de Saxe vient prendre le commandement de l'armée au camp de Deckendorf et met le régiment en quartiers à Frontenhausen. Pendant cet hiver, le capitaine de grenadiers de Grassin commence à fonder sa réputa-

tion comme chef de partisans, en faisant la petite guerre avec beaucoup de succès pour faciliter l'arrivée des vivres.

Au mois de mai 1743, un corps de 9,000 Autrichiens, commandé par Daun, investit Dunkel-fingen que le prince de Conti venait de mettre en état de défense. Picardie faisait partie d'une petite division aux ordres du lieutenant-général Phelippes de La Houssaye qui occupait les montagnes dont la place est entourée. A l'approche de l'ennemi, Phelippes, laissant dans Dunkel-fingen deux piquets de chaque bataillon de son corps et sept compagnies de grenadiers, repasse l'Isar le 16 au soir et prend poste au delà avec le reste de ses troupes, pour protéger la retraite de la garnison, dans le cas où elle serait forcée. Dès le lendemain, à huit heures du matin, Daun ouvre le feu de ses batteries et somme le commandant de se rendre. Sur son refus, il fait tirer à boulets rouges et bientôt l'hôpital et les retranchements sont la proie des flammes. La garnison doit songer à la retraite. Les compagnies de grenadiers de Picardie forment l'arrière-garde et sont souvent aux prises avec l'ennemi, qui pénètre au même moment dans la ville. Dans le dessein d'arrêter sa poursuite, on brûle le pont de bois sur l'Isar, mais on ne peut réussir à détruire par le même moyen le pont de radeaux. Le commandant de Bruslard, qui venait d'avoir son cheval tué sous lui de trois coups de feu, ordonne alors aux grenadiers de Picardie de mettre leurs fusils en ban-

doulière et de rompre le pont à coups de haches et de sabres. Malgré le feu de l'ennemi en bataille sur la rive, ces braves gens viennent à bout de leur périlleuse entreprise, et la garnison est sauvée. Picardie eut 56 hommes tués à cette affaire de Dunkelfingen, et parmi ceux-ci se trouvaient les capitaines du Bran, du Ligondèz et Desnoyers et les sous-lieutenants de La Voûte et du Ligondèz. Dix-neuf capitaines, douze lieutenants ou sous-lieutenants et 167 sergents et soldats furent plus ou moins grièvement blessés. Le lendemain, le prince de Conti fit distribuer trente-six louis aux survivants des grenadiers de Picardie.

Peu de temps après, l'armée rentra en France. Dans cette retraite, le régiment resta constamment à l'arrière-garde. Le lieutenant-colonel de Gauthier, demeuré à Straubing avec un détachement, obtint une capitulation honorable. Le commandant de Bruslard, qui s'était jeté dans Ingolstadt, eut aussi les honneurs de la guerre(1). Le général Bernklaw lui fit même présent de trois pièces de canon en témoignage d'estime.

A sa rentrée en France, Picardie fut établi à Strasbourg; mais le prince Charles faisant mine de vouloir passer le Rhin, il fut envoyé au camp de Brisach, et de là à Colmar où il leva un 4^e bataillon.

En 1744, le régiment fit partie de l'armée du Rhin, commandée par le maréchal de Coigny. Il ne se trouva

(1) Gaspard Robert de Guérin de Bruslard, enseigne en 1741, major en 1734, lieutenant-colonel 1^{er} novembre 1747, brigadier 1^{er} janvier 1748, maréchal-de-camp 10 février 1759.

point, le 5 juillet, à l'attaque des lignes de la Lauter ; mais un sergent du corps, nommé Epervier, qui escortait avec dix hommes les équipages d'un officier général, demanda au colonel du régiment de Bourbon la grâce de le laisser combattre avec lui. Ces onze braves se firent tous tuer ou blesser. Epervier reçut plusieurs coups de feu et fut nommé officier par le colonel de Bourbon qui voulait le garder près de lui : mais il fut réclamé par Picardie qu'il honora depuis par de nouveaux traits de bravoure.

Le 23 août, on attaque les Impériaux à Augenheim. Les grenadiers de Picardie sautent l'épée à la main dans les retranchements de Suffelsheim et d'Hangermheim, franchissent les redoutes et culbutent tout ce qui s'oppose à eux. Le régiment fut ensuite au siège de Fribourg, où le lieutenant-colonel de Gauthier trouva la mort.

En 1745, Picardie joint le maréchal de Maillebois sur le Mein. Le 14 mars, un bataillon est détaché avec le régiment de Cambrésis pour s'emparer du poste de Kronembourg. Après une canonnade de trois quarts d'heure, la garnison se rend prisonnière. Au mois de juin, Picardie passe à l'armée de Flandre, et le 30, il ouvre la tranchée devant Audenaërde. Le roi y fit son entrée le 25 juillet : Picardie bordait la haie. Il ouvre ensuite la tranchée, le 11 août, devant Termonde qui se rend le soir même par un singulier incident. L'officier qui commandait dans la redoute du côté de la chaussée de Malines, se voyant serré de

très-près et craignant d'être emporté de vive force, engage quelques-uns de ses soldats à parler à ceux de Picardie et leur fait proposer de venir boire de l'eau-de-vie. Quelques grenadiers, autorisés par leurs officiers, sont introduits dans la redoute et bien reçus; d'autres les suivent. Le gouverneur de Termonde, apprenant que les Français sont dans la redoute, la croit prise, perd la tête et se rend immédiatement (1).

Après la prise d'Ath, où il ouvrit encore la tranchée le 3 octobre, le régiment fut envoyé à Verdun où il passa l'hiver. Au printemps de 1746 il se rendit à Valenciennes. Le 3 mai il était au camp devant Bruxelles, d'où il fut envoyé à Lierre que les ennemis venaient d'évacuer. Il prit part à quelques petits combats qui occupèrent les armées pendant l'été, entre autres, à celui du 26 juillet, où deux compagnies de grenadiers, faisant partie de l'escorte d'un convoi confié à M. de Clermont-Gallerande, soutinrent l'attaque du général Tripps qui avait les régiments de dragons de Ligne et de Styrum, deux bataillons de Croates et 2,000 husards. Ces troupes furent repoussées grâce à la valeur des grenadiers de Picardie.

Le 7 septembre, le régiment est au siège de Namur

(1) Le duc d'Antin, nommé colonel de Picardie après la prise de Termonde, fut fait brigadier le 3 octobre 1746, après la prise de Namur dont il apporta la capitulation au roi, et maréchal-de-camp le 25 août 1749. Il fut remplacé par le marquis de Bréhant qui était brigadier du 10 mai 1748 et qui obtint le brevet de maréchal-de-camp le 20 février 1761.

où le capitaine de Glandevèz-Niozel est mortellement blessé, et le 10 octobre il combat à Rocoux, près de Liège. Placé à la droite, il chasse les pandours des haies du faubourg Sainte-Walburge, où ils étaient embusqués, et, soutenu par une autre brigade, il ouvre un feu terrible qui oblige à la retraite l'infanterie ennemie à laquelle il prend six canons. La cavalerie hollandaise veut rétablir le combat, mais elle n'est pas plus heureuse que l'infanterie. Picardie perdit cent hommes à Rocoux et eut ses quartiers à Namur où il leva un 5^e bataillon.

En 1747, le régiment assista à la bataille de Lawfeld, sans y prendre beaucoup de part. Cependant, deux cents hommes, dirigés par le capitaine La Voreille, commandant de bataillon, détachés au hameau d'Elcht, se distinguèrent beaucoup, en faisant, par ordre et sous les yeux du roi, leur retraite devant une colonne d'infanterie autrichienne qui ne put les entamer. Picardie eut cette année ses quartiers à Louvain.

En 1748, les cinq bataillons ouvrent, le 15 avril, la tranchée devant Maëstricht qui se rend le 7 mai. Le régiment perdit à ce siège les lieutenants de Gaillard et de Chaumigny.

• Après la paix d'Aix-la-Chapelle, Picardie fut envoyé à Diest, Sichem et Aërschott. En janvier 1749, il était à Lille où eut lieu la réforme du 5^e bataillon. A la fin de 1751, il se rendit à Givet et Charlemont. En 1753, il fit partie du camp de Saarlouis et partit de là pour aller à Verdun. En 1754, deux bataillons

relèvent les garnisons de Thionville et de Marsal. En 1755, tout le régiment est réuni à Metz. Il quitte cette ville pour se rendre à Valenciennes, où il célèbre, avec une galanterie raffinée, le mariage de son colonel, le marquis de Bréhant, par un bal et un souper auxquels toute la ville est invitée. En 1756, il fait partie du camp de Dunkerque, d'où il se rend à Saint-Omer. Ce fut dans cette ville qu'il reçut l'ordre de faire ses équipages. La guerre de Sept Ans était commencée.

Picardie part de Saint-Omer au mois de mars 1757; il traverse la Flandre et le Brabant et joint à Geneppe l'armée du maréchal d'Estrées. Le 26 juillet la bataille d'Haastembeck est livrée. L'ennemi ne pouvait être attaqué que par son flanc gauche sur un front de 400 mètres et après avoir tourné les sommités des montagnes qu'il occupait. Le maréchal charge l'illustre Chevert de cette attaque. Parti, le 24 à minuit, avec les brigades de Picardie, de Navarre et de La Marine, et suivi à quelque distance par la brigade d'Eu, Chevert tourne la montagne de Nimerim et passe la nuit en bataille au bord d'un bois qui le séparait de l'ennemi. Au point du jour, après une vive canonnade où l'artillerie française a une supériorité marquée, le général donne l'ordre de pénétrer dans ce bois et saisissant la main du marquis de Bréhant, il lui dit : « Jurez-moi, foi de chevalier, que vous et votre régiment vous vous ferez tuer tous jusqu'au dernier plutôt que de reculer. » Bréhant et ses braves soldats répondent par un cri d'enthousiasme à cette laconi-

que allocation et disparaissent dans le fourré, les grenadiers et les volontaires sur les flancs, le reste de la brigade en colonne par bataillons. Les autres brigades suivent. Bientôt le lieutenant-colonel de Gascoing se met à la tête des grenadiers pour fouiller un taillis si serré que la compagnie du capitaine Dallène s'égare et se trouve tout à coup, seule, face à face avec l'ennemi. Ce brave officier, craignant d'être coupé, s'illente de rejoindre la colonne, se décide à tenir ferme. Il est écrasé, mais il couvre le flanc droit du régiment qui peut continuer sa marche sans obstacle, et arrive aux formidables retranchements de l'ennemi. Picardie s'élance sur les barricades avec résolution, et après un combat acharné met ses adversaires en fuite. Ce succès de Picardie décide du gain de la bataille. Il en avait coûté trois cents hommes au régiment. Le lieutenant-colonel de Gascoing y fut tué, et recommandait en expirant à ses soldats de maintenir l'honneur du drapeau. Parmi les blessés se trouvaient le colonel, les capitaines chevalier d'Urre, Dallène, Saint-Mauris, Durond, Panisson, Saint-Paul, du Gravier et cinq lieutenants. Le marquis de Bréhant avait tellement contribué par son exemple à la victoire d'Haastembeck que la Cour qui, jusque-là, avait peu reconnu ses services, lui envoya un brevet de pension de deux mille livres. Bréhant répondit qu'il n'avait jamais désiré de récompenses pécuniaires et qu'il suppliait le roi de partager cette pension entre quelques officiers de son régiment, qui en avaient plus besoin que lui.



On lui demanda alors les noms de ceux qui s'étaient distingués. Voici sa réponse telle qu'elle est rendue par Duclos qui l'avait lue :

« Aucun de nous ne s'est distingué, tous ont combattu vaillamment et tous sont prêts à recommencer. Je suis donc obligé de donner la liste par ordre d'ancienneté. Quant à moi, ce que j'ai demandé jusqu'ici m'ayant été refusé, ce n'est pas après d'aussi faibles services que ceux du 26 qu'on peut se flatter d'obtenir. Je mets et fais consister, désormais, ma fortune dans l'estime et l'amitié des soldats que personne ne peut m'arracher.

La victoire d'Haastembeck ouvrait à l'armée le chemin du Hanôvre. Picardie eut ses quartiers d'hiver à Brünswick. Après la défaite de l'armée de Soubise à Rosbach, le régiment fut envoyé avec une partie de l'armée de Hanôvre pour protéger la retraite des troupes battues. Il rentra ensuite à Brünswick.

En février 1758, le comte de Clermont ramena l'armée de Hanôvre sur le Rhin. Picardie fit toujours l'arrière-garde et fut souvent aux prises avec les troupes légères des alliés. Il fut cantonné à Wesel, et se trouva cette année à la bataille de Crefeld où il eut peu de chose à faire. A la fin de la campagne, il prit ses cantonnements à Goch dans le duché de Clèves.

En 1759, il passe dans la Hesse et assiste le 1^{er} août à la bataille de Minden. Il était à la droite et ne donna pas, mais il n'en souffrit pas moins du feu de l'ennemi. Il y perdit le capitaine de Vidal et le lieutenant Monta-

gnac. Le capitaine chevalier de Monteil et le lieutenant des Bardes y furent très-dangereusement blessés. Le 7 du même mois, au combat d'Embeck, un bataillon était dans la ville et les autres en bataille à une certaine distance. Celui qui gardait Embeck, attaqué par le Prince héréditaire, fit un feu terrible et voyant toute l'armée en retraite, sortit en bon ordre d'Embeck, incendia les portes pour retarder l'ennemi et rejoignit le régiment qui l'attendait. Picardie se retira alors sur une hauteur voisine, d'où, avec ses pièces de bataillon, il ouvrit une canonnade bien dirigée qui força le Prince héréditaire à lui laisser effectuer sa retraite sans l'inquiéter davantage. Il eut cependant encore un choc à soutenir au passage des gorges de Minden; mais sa bonne contenance en imposa encore à l'ennemi. Il acheva la campagne dans le Westerwald aux ordres du marquis de Voyer qui devait secourir Dillembourg et Heillbronn menacés par les Allemands; mais ce général arriva trop tard : les places s'étaient déjà rendues. Il fit attaquer la dernière par un piquet de Picardie qui y fut écrasé. Cependant le régiment parvint à reprendre Heillbronn le 4 janvier 1760. Après cette affaire il établit ses quartiers d'hiver à Cologne.

Dans la campagne de cette année, il se trouva au combat de Corbach et à la défense de Gottingen.

Le 10 février 1761, Picardie sortit d'Eschwege sur la Werra, où il avait hiverné avec les Grenadiers de France, et fut attaqué le 12, près du village d'Eyre-

den, par le général Sporkheim qui commandait des forces de beaucoup supérieures. Nos deux braves régiments soutinrent sans s'ébranler une canonnade fort vive depuis dix heures du matin jusqu'à trois heures de l'après-midi. Enfin, les ennemis ayant beaucoup souffert du feu de l'artillerie du corps habilement servie par le capitaine de Lusignem, prirent le parti de la retraite. Ce beau combat coûta la vie au major Gelb, et aux capitaines de Richemont et de Montlouët. Après diverses expéditions peu importantes, Picardie retourna à Eschwège (1).

La campagne de 1762 fut un peu plus fertile en événements. Le 24 juin, le camp français fut attaqué par le Prince héréditaire. M. de Barquier, capitaine au régiment, de garde au trésor de l'armée à Grebenstein, ordonne de charger les caisses à la première alerte : les hussards prussiens arrivent et se précipitent sur le trésor. Barquier fait feu sur eux et leur tue plusieurs hommes : la cupidité, cependant, l'emporte chez ces pillards sur le sentiment du danger : au lieu de se défendre, ils s'acharnent à coups de sabre sur les caisses pour les briser. Barquier les fait alors charger à la baïonnette et les extermine. Le trésor arriva intact à Cassel.

(1) Le comte de Durfort, qui obtint Picardie le 20 février de cette année, fut fait brigadier le même jour, et maréchal-de-camp le 25 juillet 1762. Il conserva le commandement du corps jusqu'en mai 1763. Son successeur le comte de Lévis fut fait brigadier le 1^{er} mars 1780.

Le capitaine de Roqueval, détaché à Fulde avec cent hommes, s'illustra aussi par une courageuse résistance. Attaqué par 4 ou 5,000 hommes aux ordres de Lückner, il se retire dans le cimetière et y tient ferme pendant cinq heures, malgré le feu de cinq pièces de canon et tous les efforts de cette petite armée. Il ne se rendit que lorsqu'il eut épuisé toutes ses munitions.

A la fin de septembre, Picardie fut à l'attaque du château d'Amenebourg. Posté dans un moulin près du pont de la Lohn, il se laissa écraser par le feu des batteries ennemies plutôt que de rendre son poste, et tint ferme jusqu'à la nuit sans vouloir être relevé. Dès qu'il fit sombre, le lieutenant de Mesnard, avec cinquante volontaires, monte à la brèche et pénètre jusque dans la première cour du château : mais il ne trouve point d'issue et se voit obligé de battre en retraite après avoir perdu la moitié de son monde. On allait recommencer une nouvelle tentative avec des forces plus considérables, quand la garnison, au nombre de 553 hommes et 11 officiers, met bas les armes. Le brave Épervier, qui était parvenu au grade de capitaine, eut à ce siège un bras emporté par un boulet et en mourut.

La paix se fit peu après, et Picardie demeura quelque temps à Aschaffembourg. En mars 1763, il arrive à Strasbourg où il reste en garnison jusqu'en octobre 1765 : il fut alors à Douai qu'il quitta au mois d'août 1767 pour Valenciennes. Après avoir pris part

aux manœuvres du camp de Verberie en juillet 1769, il se rendit à Besançon. Il passa ensuite à Landau en novembre 1770, revint à Besançon en septembre 1772, et partit pour Toulon en octobre 1773.

Les derniers mouvements de la Corse avaient engagé le gouvernement à envoyer dans cette île quelques-uns des vieux régiments pour en imposer davantage aux partisans de Paoli. Picardie s'embarqua donc pour la Corse à la fin de décembre 1774, et ce fut là qu'il subit les conséquences de l'organisation du 25 mars 1776.

Le vieux Picardie fut partagé en deux régiments.

Le premier, destiné à perpétuer les traditions du corps, et qui conserva d'abord le nom de Picardie, fut formé avec les 2^e et 4^e bataillons. Le sort en avait ainsi décidé.

Le deuxième régiment fut composé des 1^{er} et 3^e bataillons, et prit le titre de Provence.

Suivons les destinées de ces deux corps et d'abord celles du premier.

RÉGIMENT DU COLONEL GÉNÉRAL.

1^{er} RÉGIMENT D'INFANTERIE.

COLONELS OU MESTRES DE CAMP.

1. Comte de LÉVIS-LUGNY (Marc-Antoine), 25 mars 1776.
2. Comte de RABODANGES (Jean-Henri), 13 avril 1780.
3. Marquis de SENNEVOY (François-Marie), 11 novembre 1782.
4. Marquis de ROCHEDRAGON (Jean-François) 1^{er} janvier 1784.
5. DE CHANTEREINE (Jean Dubois), 25 juillet 1791.

6. D'HERVILLY (Charles-Augustin de Courcy), 23 novembre 1791.

7. DE MONTIGNY (Louis-Adrien-Brice), 26 octobre 1792.

Le régiment de Picardie quitta bientôt la Corse, débarqua à Toulon le 23 août 1777, et se trouvait à Montauban, au moment où la guerre était déclarée à l'Angleterre. Il fut alors envoyé à Bordeaux et Blaye où il arriva le 1^{er} janvier 1779. Ce fut là qu'il prit, en 1780, le titre de Colonel-Général. Le roi venait de rétablir, par une ordonnance datée du 5 avril de cette année, la charge de colonel-général de l'infanterie en faveur du prince de Condé (1). Le régiment, en sa qualité de premier corps de l'infanterie de ligne devint la

(1) Le comte de Rabodanges, qui prit alors, suivant l'ancien usage, le titre de mestre de camp, était brigadier du 1^{er} mars 1780, et fut fait maréchal de camp le 5 décembre 1781. Son successeur, le marquis de Sennevoy, était aussi brigadier du 1^{er} mars 1780 et obtint le grade de maréchal de camp le 1^{er} janvier 1784. Il fut remplacé par le marquis de Rochedragon qui fut nommé maréchal de camp le 30 juin 1791.

Le dernier colonel du corps, M. de Montigny, était en 1796 général de brigade et commandant en chef des Invalides.

Parmi les derniers lieutenants-colonels, trois sont devenus officiers-généraux ou brigadiers, ce sont :

1^o Jacques Merqueyrol de Beaulieu, lieutenant-colonel 7 août 1778, brigadier 1^{er} mars 1780, et maréchal-de-camp 1^{er} janvier 1784.

2^o Louis Renaud de Boulogne, chevalier de Lascours, lieutenant-colonel 1^{er} juillet 1780 et brigadier le 5 décembre 1781.

3^o François-Philibert Rouxel de Blanchelande, lieutenant-colonel 25 janvier 1784, brigadier 9 mars 1781, et maréchal-de-camp 9 mars 1788.

propriété du colonel-général et fut chargé de la garde de son drapeau (1). Il conserva son titre en 1788, malgré la suppression de l'office du colonel-général.

Depuis ce moment on trouve le régiment en garnison au Havre en 1781 et à Lille en 1782, à Besançon en 1784, à Schelestadt en 1785, à Toul en 1787, et à Lille en 1788. Il occupait les casernes de la citadelle de cette ville quand éclata la révolution.

Il demeura étranger aux querelles qui s'élevèrent au mois d'avril 1790 entre les régiments d'infanterie Royal-Vaisseaux et La Couronne d'une part et les chasseurs à cheval de Normandie de l'autre. Lorsque ces derniers, chassés de la ville, cherchèrent un refuge dans la citadelle, il les couvrit de sa protection. Compris

(1) Le vieux Picardie avait eu autrefois quinze drapeaux. En 1780, le régiment n'en avait plus qu'un par bataillon. On lui en rendit un troisième en 1784.

Le régiment, devenu Colonel-Général, eut un fort bel uniforme. C'était un habit blanc avec parements, revers, doublure et retroussis ramoisi, boutons jaunes et boutonnières en galon d'or. Le reste de la tenue était semblable à ce qu'on voyait dans les autres corps de l'infanterie de ligne.

Le costume de Picardie avait d'abord consisté en un habit gris blanc depuis 1703), une veste rouge, une culotte blanche et des bas blancs (les bas remplacés plus tard par des guêtres), boutons et galon de chapeau en métal jaune. L'habit avait de chaque côté deux poches coupées verticalement avec neuf boutons sur chacune. Il y avait quatre boutons sur les parements. L'ordonnance du 25 mars 1776 lui avait donné un uniforme entièrement blanc avec des boutons jaunes.

dans la mesure générale qui changeait la garnison de Lille, Colonel-Général se rendit à Dunkerque. Le 24 juin 1791, presque tous les officiers, sollicités par l'émigration dont le prince de Condé était le chef, abandonnèrent leurs soldats en emportant les drapeaux et se rendirent à Furnes. Ce grave événement n'eut aucune influence sur la bonne conduite du corps, devenu 1^{er} de ligne depuis le 1^{er} janvier de cette année. La garde nationale de Dunkerque lui donna un de ses drapeaux pour remplacer ceux qui lui avaient été soustraits.

A l'ouverture des hostilités en avril 1792, le 1^{er} régiment d'infanterie fit partie du camp de Maulde. Quelques compagnies détachées pour la garde des postes de La Chaussette, du Coq et de Macon, y furent attaquées par des forces supérieures, et, après une belle défense, se retirèrent sous le canon de Condé qui arrêta l'élan des Autrichiens. Peu de temps après, le régiment fut partagé : le 2^e bataillon resta à Condé, et le 1^{er} fut envoyé à l'armée du Centre. Celui-ci fut mis en garnison à Saarlouis.

Au mois de décembre, quand Dumouriez envahit la Belgique, le 1^{er} bataillon servit sous ses ordres et après la bataille de Neerwinden, les deux bataillons contribuèrent à la défense des frontières du département du Nord. Colonel-Général se fit particulièrement remarquer dans un combat d'avant-poste livré le 30 avril 1793 près de Valenciennes. Le général Kilmaine, dans son rapport, en fait l'éloge par ces simples pa-

roles : « le 1^{er} régiment a servi à sa manière accoutumée, c'est-à-dire on ne peut mieux. »

Le 1^{er} bataillon après s'être montré avec éclat à la bataille de Fleurus le 26 juin 1794, se rendit à l'armée de Rhin-et-Moselle et se trouva le 17 juillet de la même année à la prise de Kayserslautern. Peu de temps après et par ordre du 26 avril 1794, il entra dans la composition de la 1^{re} demi-brigade de bataille, conformément à la loi du 28 janvier 1794. Cette demi-brigade continua de combattre sur le Rhin.

Le 2^e bataillon de l'ex-Colonel-Général fit la campagne de 1794, sous Jourdan, à l'armée de Sambre-et-Meuse, et devint, au commencement de 1795, le noyau de la 2^e demi-brigade de bataille. L'ordre d'amalgame est du 25 décembre 1794.

RÉGIMENT DE PICARDIE.

2^e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

COLONELS OU MESTRES DE CAMP.

1. Marquis de NÉDONCHEL (César-Joseph-Marie), 18 avril 1776.
2. Marquis de FAUDOAS (Bernard), 13 avril 1780.
3. Marquis de BOUTHILLIER (Charles-Léon de Chavigny), 30 janvier 1785.
4. DROUET (François Richer), 25 juillet 1791.
5. DE FONTENAY (Henri Nadot), 9 octobre 1792.
6. MACDONALD (Etienne-Jacques-Joseph-Alexandre), 1^{er} mars 1793 (1).

(1) Le marquis de Nédonchel sortait des Mousquetaires et était déjà brigadier de cavalerie; il fut fait maréchal-de-camp, le 1^{er} mars

Ce régiment formé, comme on l'a vu, par ordre du 25 mars 1776 avec les 1^{er} et 3^e bataillons de l'ancien Picardie, eut d'abord le titre de Provence, porté avant lui par deux autres corps.

Ses drapeaux ne différèrent de ceux du régiment dont il était le dédoublement, que par une barre blanche traversant diagonalement chaque carré rouge cramoi, de manière à former une croix de Bourgogne dont la largeur n'était que la moitié de celle de la croix principale. Provence prit le collet rouge et les boutons blancs pour se distinguer du précédent, dont le costume était alors entièrement blanc avec les boutons jaunes. On a dit ailleurs (1) comment sa tenue fut déterminée par le règlement de 1779.

Le nouveau régiment quitta en août 1777 la Corse où il avait été formé, et vint tenir garnison à Nîmes. Il se rendit en décembre 1778 à Saint-Omer, et en juillet 1779 à Arras et Béthune. Ce fut là qu'il prit, par ordre du 5 avril 1780, le titre de Picardie, lorsque le corps

1780. Le marquis de Faudoas obtint le brevet de brigadier le 5 décembre 1781. Le marquis de Bouthillier fut nommé maréchal de camp le 20 mai 1790. Il n'est pas besoin de dire ce qu'est devenu le dernier colonel de Picardie. Tout le monde le sait.

Edme Joseph, chevalier de Lespinasse, lieutenant-colonel du vieux Picardie depuis le 27 novembre 1755, conserva son grade dans ce corps. Il était brigadier du 17 juin 1770 et parvint au grade de maréchal-de-camp le 1^{er} mars 1780. Drouet et Fontenay, qui avaient été lieutenants-colonels du corps, avant d'en être colonels, parvinrent aussi au grade de général de brigade le 1^{er} mars 1793.

(1) Tome 4, page 312 et suivantes.

qui portait ce nom reçut le titre de Colonel-Général.

En octobre 1781, le régiment de Picardie après une courte station à Lille, fut envoyé à Honfleur et Pont-Audemer ; il revint en mai 1783 à Saint-Omer, lorsque la paix fut conclue, et l'année suivante il quitta cette ville pour aller à Brest où il était à la fin de mai. Il n'y fit pas un long séjour, car le 4 juillet 1785 il arrivait au Havre. Dans le terrible incendie qui menaça d'une ruine complète la ville et le port du Havre, Picardie fut admirable de dévouement et de générosité. Il accepta une gratification que la ville lui offrit, mais il en disposa immédiatement en faveur des victimes de l'incendie. Son séjour au Havre se prolongea jusqu'en mars 1788; il partit alors pour Metz où il était encore en 1789.

Il demeura toujours fidèle à la discipline la plus exacte. En août 1790, il se rendit à Saarlouis, puis à Bitche et Thionville en mai 1792. Quand la guerre commença, le 1^{er} bataillon fut envoyé à Douai, et le 2^e resta à Thionville.

Le 1^{er} bataillon se trouva le 4 août 1792 au combat de Maubray et le 27 du même mois à la prise de Saint-Amand; il contribua ensuite à la défense de Lille. Après la levée du siège, il se fit remarquer sous le général Lamorlière, à l'attaque de Beaulieu et de Marquain. Dans cette affaire, le grenadier Michaud reçoit un coup de feu en pleine poitrine, il se traîne auprès de son camarade de lit Cadet qui avait une jambe cassée : « Consolons-nous, lui dit-il, nous mou-

rons pour la nation. » Le 24 octobre, le bataillon se signalait encore au combat de Baisieux. Il accompagna ensuite Dumouriez en Belgique, et, après la bataille de Jemmapes, il contribue à la réduction de la citadelle d'Anvers. Après un court séjour dans cette place il rejoint l'armée et se trouve le 18 mars à la bataille de Neerwinden. Revenu sur la frontière, il se couvre de gloire le 23 mai au combat de Turcoing : le grenadier Gros-Lambert y prit un étendard à l'ennemi. Dans le mois de juin, il est aux affaires de Mouscron, de Lincelles et de Lannoy et à la reprise de Turcoing. Au combat de Lincelles, le 18 juin, ce fut le bataillon qui, conduit par Macdonald, emporta à la baïonnette le village de Balton, où il tua aux Anglais un général et deux colonels. Dans un nouveau combat livré le 11 juillet entre Maubeuge et Grisville, le caporal Soissons entre le premier dans une redoute, tua plusieurs grenadiers ennemis et fait prisonnier leur capitaine. Pendant le reste de cette campagne, le 1^{er} bataillon de Picardie, toujours au feu, prend part le 13 septembre au combat d'Hallwyn, le 21 octobre à celui de Pont-à-Tressin, et du 21 au 25 octobre à divers engagements autour de Maubeuge. En 1794 on le voit le 29 avril au combat de Mont-Cassel, le 17 mai à la bataille du Turcoing, le 22 au combat de Tournai, à la prise de Charleroi le 14 juin et au combat de Courtrai le 11 septembre. Il marche alors à la conquête de la Hollande avec Pichegru et fait le siège de Bois-le-Duc pendant les mois de septembre et d'oc-

tobre. Le 31 décembre de cette année il fut versé dans la 3^e demi-brigade de bataille.

Le 2^e bataillon, que nous avons laissé en 1792 à Thionville, prit part cette année à la défense de cette ville contre les Prussiens. Après la retraite des ennemis, ayant lui aussi pour chef un futur maréchal de France, le brave Oudinot, il sert à l'armée du Rhin sous Custines, et se couvre de gloire à Morlauter, où, entouré par 10,000 hommes, il soutient seul leurs attaques depuis quatre heures du matin jusqu'au soir. En vain les Prussiens le font-ils charger par toute leur cavalerie, Oudinot le forme en carré, oppose au choc des chevaux une muraille inébranlable de baïonnettes et parvient à rejoindre le gros de l'armée. Le lendemain de cette affaire, le glorieux nom d'Oudinot fut donné pour mot de ralliement à l'armée.

Au commencement de 1793, le bataillon passa dans la Vendée. Le 9 juin, lorsque les royalistes, grâce à la lâcheté et à l'indiscipline des sans-culottes, s'emparèrent de Saumur, un détachement du corps s'y défendit seul avec un rare courage. Pressés par les Vendéens qui les sommaient de mettre bas les armes, ces braves enfants du vieux Picardie préférèrent se jeter dans la Loire, où presque tous se noyèrent. Après l'arrivée des troupes mayençaises, le bataillon retourna à l'armée du Rhin et prit une part glorieuse à toutes les affaires qui eurent lieu sur cette frontière. Dans un des combats livrés autour d'Hagenau dans les premiers jours de décembre, un dragon autrichien d'un

coup de sabre coupa le pouce à Poupert, canon-
nier du bataillon, au moment où il allait mettre le
feu à sa pièce. Poupert aveugle son ennemi avec sa
lance à feu et le fait prisonnier. Le 23 mai 1794, le
bataillon qui faisait partie de la division du général
Ambert, cantonnée à Hochspeyer et Fischbach, se fit
encore remarquer par sa grande bravoure. Cette di-
vision attaquée par des forces supérieures soutint leur
choc pendant quatre heures, mais il fallut enfin se
replier sur Tripstadt et Pirmasens. Le bataillon fit
l'arrière-garde, et, chargeant plusieurs fois avec énergie
la cavalerie ennemie, il parvint à la contenir. Ce fut
son dernier fait d'armes. Quelques jours après, le 2^e
bataillon de Picardie entra dans la composition de
la 4^e demi-brigade de bataille, qui continua de servir
avec distinction à l'armée de Rhin-et-Moselle.

RÉGIMENT DE PIÉMONT.

« Résolus de crever plus tost que de penser autre
« chose que de tenir bon.

LA POPELINIÈRE.

MASTRES DE CAMP OU COLONELS.

1. DE LA RIVIÈRE-PUYTAILLIE (N), 27 mai 1569.
2. DE HONOUX (Antoine de Saint-Jean), juin 1569.
3. DE LISLE (Isnard de Serres), août 1569.
4. D'HAUTEFORT (Edme), 1570.
5. D'ÉPINAY-SAINT-LUC (François), 1576.
6. Comte de LUSSAN (Jean-Paul d'Esparbès), 1577.
7. DE LISLE-TRAISNEL (François), 1580.
8. Chevalier de LUSSAN (Joseph d'Esparbès), août 1581.
9. DE LIOUX (Guy de La Tour), 1^{er} janvier 1592.
10. Comte de VAUCELLAS (André de Cochefilet), 29 novembre 1604.
11. Comte de SCHOMBERG (Henri), 3 mars 1610.
12. Marquis de RICHELIEU (Henri du Plessis), 1^{er} juillet 1610.
13. Marquis de FONTENAY-MAREUIL (François du Val), 8 octobre 1616.
14. Comte de TONNERRE (François de Clermont), 19 octobre 1629.
15. Marquis de SENEÇAY (Claude-Charles-Roger de Beaufremont), 3 mars 1640.
16. Marquis de SENEÇAY (Jean-Louis de Beaufremont), 10 avril 1641.
17. Marquis d'ANDELOT (Gaspard de Châtillon-Coligny), 24 juillet 1641.
18. Marquis de VASSE (Henri-François), 1^{er} mars 1644.
19. Marquis de SAVEUSE (Louis de Tiercelin), 22 février 1654.
20. Marquis de PUYSEGUR (Jacques de Chastenot), 5 avril 1655.

21. Marquis de CHAVIGNY (Gaston-Jean-Baptiste de Bouthillier), 27 avril 1659.
22. Marquis de LA MAILLERAYE (Louis de Grimouville), 28 novembre 1666.
23. DE MACLINES (Henri), 14 avril 1674.
24. Marquis de RÉBÉ D'ARQUES (Claude-Hyacinthe de Faverges), 14 février 1680.
25. Duc de CHATILLON (Paul-Sigismond de Montmorency-Luxembourg), 20 août 1693.
26. Chevalier de LUXEMBOURG (Chrétien-Louis de Montmorency), 8 mars 1700.
27. Marquis de FERVAQUES (Anne-Jacques de Bullion), 16 mars 1705.
28. Duc de LOUVIGNY (Louis-Antoine-Armand de Gramont), 26 janvier 1711.
29. Comte de MAULEVRIER (Louis-Réné-Edouard Colbert), 6 mars 1719.
30. Comte de LA MASSAYS (Henry-Gabriel Amproux), 21 février 1740.
31. Comte d'ESPARBÈS DE LUSSAN (Jean-Jacques), 1^{er} février 1749.
32. Comte de LA TOUR DU PIN-PAULIN (Jean-Frédéric), 1^{er} décembre 1762.
33. Comte de GRAVE (Charles-François), 3 juin 1763.
34. Comte de PEYRE (Jean-Henri Morel de Groslée), 16 avril 1767.

Le titre de *gens de pied delà les monts*, imposé officiellement à une partie de l'infanterie de France, et le nom étranger de *Piémont* appliqué par l'usage à la même troupe, indiquent certainement que les bandes dont nous allons parler, ont été organisées et entretenues pour un objet spécial, en dehors des besoins ordinaires de l'Etat.

Cet objet spécial, c'était la conquête et l'occupation permanente des pays situés, par rapport à la France,

au delà des Alpes, et, en particulier, du Piémont, qui, par sa position, était destiné à servir à notre armée de base d'opérations dans ses mouvements agressifs et de place de refuge dans ses revers.

Nous avons déjà comparé la position des bandes de Piémont à celle des troupes employées aujourd'hui en Afrique. Cette similitude de position a produit des effets pareils. L'infanterie de l'armée d'Afrique compte dans ses rangs des bataillons français et des bataillons indigènes : au xvr^e siècle, l'infanterie de l'armée d'Italie se composait de bandes françaises et de bandes italiennes. Ces dernières se confondirent peu à peu avec celle d'origine française : il en sera de même, tôt ou tard, des corps arabes : les organisations mixtes disparaîtront ; les auxiliaires africains seront élevés au rang de soldats français.

Ce rapprochement suffit pour dissiper une partie de l'obscurité qui a plané jusqu'ici sur l'organisation et sur les conditions d'existence des bandes de Piémont. Pénétrons dans leur histoire.

La date la plus reculée qu'on puisse assigner à leur naissance, c'est évidemment l'année 1494 qui vit commencer ces longues guerres déterminées par les prétentions des rois de France sur le duché de Milan et sur le royaume de Naples. Ainsi l'institution des bandes de Piémont est de quatorze ans, au moins, plus récente que celle des bandes de Picardie. L'armée que Charles VIII conduisit alors en Italie comprenait, suivant les chroniques contemporaines, des aventuriers

gascons et français, et, parmi ces aventuriers, il faut compter, sans doute, les 4,000 hommes de Picardie amenés au rendez-vous de l'armée à Lyon par le maréchal d'Esquerdes, et qui, probablement, ne furent pas renvoyés aux garnisons du Nord avec le corps de leur illustre chef, mort au moment même où l'avant-garde française passait les Alpes.

Si ces 4,000 hommes ont réellement franchi les monts, s'ils sont devenus *gens de pied delà les monts*, il faut voir en eux le premier noyau, le germe des bandes de Piémont, et peut-être doit-on reconnaître dans cette circonstance la source de la déférence que le régiment de Piémont a toujours eue pour Picardie, et qui a assuré, dès l'origine, à ce dernier corps, le droit incontesté de passer partout le premier (1).

Le mélange des Français et des Italiens se fit dès la première campagne. Quand Charles VIII parut sous les murs de Rome, à la fin de 1494, les membres des grandes familles de la Romagne se déclarèrent pour la France, en haine de l'ignoble Alexandre VI qui était alors assis dans la chaire de Saint-Pierre. Le 21 fé-

(1) Nous ne saurions trop insister sur ce fait dont la singularité a été pour nous la première lueur au milieu des ténèbres où nous marchions. Piémont, Navarre et Champagne, qui se sont constamment disputé le pas et que Louis XIV n'a pu mettre d'accord qu'en les déclarant égaux, reconnaissaient dès la fin du XVI^e siècle le droit de Picardie. Cela ne peut s'expliquer qu'en admettant, comme nous l'avons fait, que les bandes de Picardie avaient précédé et produit les autres, qu'elles étaient les *bandes-mères*.

vrier 1495, au combat du Garigliano, le condottiere milanais, Jean-Jacques Trivulzio, depuis maréchal de France (en 1500) et marquis de Vigevano, abandonna l'armée napolitaine, et passa dans les rangs français avec ses bandes.

Cependant, cette armée qui venait par une course brillante et rapide de soumettre toute la Péninsule, fondait, comme la neige au soleil, sous l'influence de sa composition hétérogène, de l'imprévoyance des chefs et de l'indiscipline des soldats. Dès le mois de mars 1495, ses débris durent songer à la retraite, et, après le vigoureux effort de Fornoue (6 juillet), ils repassèrent les Alpes.

En 1496, la France n'avait plus au delà des monts que la ville d'Asti, où Trivulce s'était enfermé avec ses aventuriers et quelques lances françaises.

Deux ans plus tard, Louis XII descend à son tour en Italie pour conquérir le duché de Milan. Il avait avec lui 4,000 archers gascons et 4,000 hommes de pied français. En 1499, Trivulce est nommé par le roi gouverneur de Milan, et ses aventuriers sont définitivement incorporés dans les rangs français.

Ces premiers éléments des bandes de Piémont avaient peu de valeur. Le portrait que nous a laissé Brantôme (1) des aventuriers qui servaient alors en Italie ne permet de conserver aucune illusion à cet égard. On sait, d'ailleurs, que les chefs de l'armée

(1) Voir tome I^{er}, p. 70.

n'osaient en ce temps rien entreprendre, lorsqu'ils n'avaient pas sous la main des auxiliaires suisses.

Ce fut au commencement de 1507, au siège de Gênes, et par suite du mauvais vouloir manifesté par les Suisses, que Louis XII prit la résolution de mettre de l'ordre dans les bandes d'aventuriers. Ce prince comprit que la première chose à faire, c'était de placer à leur tête des gens d'honneur et de courage; et, aux capitaines obscurs qui les commandaient, furent substitués de nouveaux chefs qui s'appelaient Bayard, Vandenesse, Maugiron, etc. Ce que le roi venait d'improviser en présence de l'ennemi fut régularisé par une ordonnance datée du 12 janvier 1508, dont la prescription capitale était de ne plus admettre, à l'avenir, sous les enseignes de l'armée d'Italie, que *gens de bien et bons compagnons de guerre* (1).

Pendant les années suivantes, ces enseignes commencèrent à se faire remarquer aux journées d'Agnadello, de Bologne et de Ravenne, et aux sièges de Padoue,

(1) Cette ordonnance de 1508, qui n'est point un édit de création, mais un règlement, a pour titre : *Ordre pour la conduite des gens de pied en l'armée delà les monts*. Ce titre, en spécifiant que le règlement ne s'adresse qu'aux gens de pied *delà* les monts, constate implicitement l'existence à cette époque d'autres bandes *décà* les monts ou de Picardie. Nous le répétons : il y a des moments dans le cours du XVI^e siècle où le silence de l'histoire semble indiquer qu'il n'existait plus de bandes de Picardie, mais nous ne connaissons aucun document, officiel ou non, qui renferme explicitement ou implicitement la preuve d'une interruption dans la vie de ces bandes célèbres.

de La Mirandole et de Brescia. A partir de l'année 1512, la France attaquée sur toutes ses frontières par une coalition formidable, retire peu à peu ses forces de l'Italie, et tandis que les bandes du Nord défendent l'Artois et la Flandre contre une invasion anglo-allemande, les bandes du Midi, transportées des Alpes aux Pyrénées, rétablissent le roi de Navarre dépouillé de ses Etats par une armée anglo-espagnole.

En 1515, François 1^{er} recommence la guerre et passe en Italie avec une armée de 38,000 hommes qui comptait 20,000 fantassins français, gascons et allemands, ralliés bientôt par les Italiens de Trivulce. La victoire de Marignan (13-14 septembre) livre le Milanais à la France, et pendant les six années de paix qui suivirent, les bandes françaises et italiennes, chargées d'occuper les pays conquis, purent consolider et perfectionner leur organisation.

La guerre se rallume en 1521. De nombreux renforts arrivent aux hommes de pied de l'armée d'Italie. Frédéric Bozzolo et Ludovic Belgiojoso, amènent au camp chacun 2,000 Italiens. L'année suivante, 3,000 soldats de la même nation, commandés par Jean de Médicis et devenus célèbres sous le nom de *bandes noires* (1), prennent parti pour la France. En 1523, Renzio de Cère vient à son tour avec 4,000 Italiens et

(1) On sait que le titre de bandes noires fut pris plus tard par les vieux soldats de Piémont. Il avait été déjà porté par des bandes allemandes et par des bandes italiennes, et c'est à tort que l'on a confondu les unes avec les autres.

François de Montgommery, seigneur de Lorges, descend des Alpes avec 6,000 vieux soldats français.

Toutes ces forces réunies dans les mains de l'inha-

Les bandes noires allemandes étaient un corps de 6,000 vieux lansquenets fort redoutés, appartenant au duc Charles de Gueldres et commandé par M. de Tavannes, gentilhomme franc-comtois, que François 1^{er} prit à son service en 1515 pour combattre les Suisses. Ce furent ces bandes noires qui déterminèrent le succès de Marignan.

Les bandes noires italiennes parurent dans les rangs français en 1522. « Estant notre camp logé à Cassano, vint au service du « roy le sieur Jean de Médicis, parent du feu pape Léon, qui amena « 3,000 hommes de pied et 200 chevaux, desquels les enseignes estoient noires, parce qu'ils portoient le dueil du feu pape Léon. » (*Martin du Bellay*). Suivant Montluc et Tomasini, ces troupes n'auraient pris l'enseigne noire qu'après la mort de Jean de Médicis qui succomba en 1527 des suites d'une blessure reçue l'année précédente. « Les bandes noires, qui estoient celles du feu seigneur Jean, « n'estoient qu'à une journée ou deux de Rome (1527), lesquelles le « seigneur Horace Baglion avoit en charge.... Horacio Baillon arriva « au camp devant Troja au royaume de Naples (1528), avec ses « troupes italiennes que l'on appelloit les bandes noires (13 compagnies de gens de pied des plus aguerris de toute l'Italie), de « quoy le prince d'Oranges averti, fit mettre toutes les campannes et « sonnettes de mulets dedans les coffres, et sans battre aux champs « ni faire sonner trompette ni sourdine, deslogea toute nuit.... de là « est venu le proverbe, *desloger sans trompette*, qui s'approprie « communément à ceux qui tremblant de peur, se dérobent de quel- « que lieu sans faire bruit..... Horace Baglion, chef des enseignes « noires, fut tué devant Naples (1528) à coup de hallebarde, qui fust « grand dommage.... Sa charge fut donnée au comte Hugues di Pe- « polo, Bolonnois... » (*Martin du Bellay, Maréchal de Vieilleville*). Les

bile Bonnivet, ne pouvaient arrêter l'élan des Impériaux conduits par le marquis de Pescaire et le connétable de Bourbon. L'armée française fut encore une fois contrainte à repasser les monts et à défendre notre territoire envahi. Elle fut ralliée devant Marseille par 1,000 Corses que commandait Sampiero di Bastelica.

Cependant une nouvelle armée s'assemblait à Lyon. Son avant-garde arrivait déjà sur la Durance. Les Impériaux évacuent précipitamment la Provence; François I^{er} les suit l'épée dans les reins; mais à la suite d'inexplicables fautes, il vient se briser à Pavie (24 février 1525). Les débris de l'armée rentrent en France et vont en Champagne arrêter les ravages des Anabaptistes. Quelques bandes restent à la garde des places du Piémont.

Un nouvel effort est tenté en 1527. Lautrec envahit le Piémont avec une puissante armée. Son infanterie présentait en ligne, outre 6,000 lansquenets et 10,000 Suisses, un corps de 4,000 Gascons sous Pierre de Navarre, un autre de 4,000 Français conduit par Charles de Coucy, seigneur de Burie, et les enseignes italiennes de Jean de Médicis, de Malatesta Baglione et de Ludovic Belgiojoso. François de Bour-

bandes noires italiennes eurent encore pour chef Michel Antoine, marquis de Saluces et finirent par se fondre avec les vieilles bandes françaises de Piémont. On peut admettre que cette circonstance a déterminé l'adoption par les bandes françaises d'une enseigne déjà illustrée par deux corps célèbres de l'armée d'Italie.

bon, comte de Saint-Pol, amène encore des hommes de pied français en 1528; les seigneurs italiens font de nouvelles levées; mais, malgré ce grand développement de forces, cette expédition n'a pas plus de succès que la précédente : l'Italie est encore une fois perdue, et les bandes de Piémont se réduisent à quelques enseignes chargées de garder les débouchés des Alpes.

Les choses demeurèrent en cet état jusqu'à l'année 1535. Le traité de Cambrai avait livré l'Italie à Charles-Quint; mais François I^{er} qui venait, par une ordonnance du 24 juillet 1534, d'organiser en légions l'ancienne milice des francs-archers et d'augmenter ainsi son infanterie de 42,000 hommes, se crut alors assez fort pour recommencer la lutte contre son puissant rival. Voici d'après du Bellay le dénombrement de l'infanterie de cette nouvelle armée d'Italie : on y reconnaîtra une fois de plus qu'il ne faut point confondre les légionnaires avec les vieilles bandes.

« Gens de pied françois : 12,000 du nombre des Légionnaires, savoir : 2,000 Picards sous la charge de messire Michel de Brabançon, seigneur de Cany, et messire Antoine de Mailly, seigneur d'Auchy; 2,000 Normands sous la charge du capitaine La Salle et du capitaine Saint-Aubin l'Hermite; 2,000 Champenois sous la charge de messire Jean d'Anglure, seigneur de Jours, et du seigneur de Quincy; 1,000 de Languedoc sous la charge du chevalier d'Ambres; 3,000 de Dauphiné sous la charge du seigneur de Brésieux et autres, et 1,000 sous la charge du sei-

gneur de Forges, aussi de Dauphiné. De toutes ces bandes de gens de pied, la charge générale fut donnée au sire de Montéjan, chevalier de l'Ordre et depuis maréchal de France.... Lansquenets : 6,000 soubś la charge du comte Guillaume de Fűstemberg.... Soldats franćois, *non légionnaires*, le capitaine Lartigue-Dieu, 500 Gascons; le capitaine Blanche, 500 hommes; le capitaine Auguar, 500 hommes; le capitaine Wartis navarrois, 500; Italiens soubś la charge du seigneur Marc-Antoine de Cusano, gentilhomme milanois, 2,000; et soubś la charge du seigneur Christophe del Guasto, 1,000.»

A ces troupes vinrent bientôt se joindre la bande italienne de Paul de Cère, les Corses de Sampiero di Bastelica et une levée de 15,000 hommes de toutes les parties de l'Italie, faite par Gaguino de Gonzague, César Frégose, Guy de Rangone, Pierre Strozzi, Ludovic de Birague, Hercule Visconti, Jean de Turin, Béranger de Caldora et autres capitaines. En 1536, Charles de Coucy de Burie amena un renfort de gens de pied franćais et fut nommé chef et capitaine général des soldats, *non légionnaires*, réunis sous Turin.

Ce formidable armement eut pour résultat d'amener François et Charles à conclure à Nice, sous la médiation du pape, une trêve de dix ans, qu'une mauvaise foi réciproque fit violer dès 1542. L'année précédente, l'empereur avait perdu ses meilleures troupes dans la malencontreuse expédition d'Alger. Le roi, trouvant l'occasion favorable, dirigea contre son adversaire

deux attaques principales, l'une vers le Luxembourg, l'autre sur le Roussillon. L'armée d'Italie fournit pour l'entreprise du Roussillon « 6,000 hommes de pied françois des vieilles bandes, dont estoit colonel messire Charles de Cossé, sieur de Brissac (*Du Bellay*); » et ces vieilles bandes étaient bien de Piémont, puisqu'on trouve Charles de Brissac commissionné du 22 mai 1542 pour exercer la charge de capitaine et colonel-général des gens de pied delà les monts. L'expédition échoua et l'armée retourna en Italie.

En 1543, « le roy, ayant eu mauvaises nouvelles du Piémont, despêcha le sieur de Tais, colonel des bandes françoises estans audit Piémont, pour y aller et faire nouvelle levée (en Provence) de douze enseignes de gens de pied françois (*Du Bellay*). » Jean de Taix fut, en effet, commissionné le 1^{er} mai de cette année pour exercer la même charge qu'avait eue Brissac l'année précédente (1).

La campagne de 1544 est marquée par la victoire remportée à Cérisolles. L'infanterie de l'armée du comte d'Enghien se composait de « 4,000 hommes de

(1) Le passage suivant de Du Bellay prouve que le chef de l'infanterie avait dès 1543 son drapeau personnel. « A l'assaut de San Germano (entre Chivasso et Verceil) le capitaine Achau, basque, qui portoit l'*enseigne colonelle* du sieur de Tais, y reçut trois ou quatre arquebouzades, tant dedans les bras que le corps, et fut renversé dedans le fossé. Duquel luy ne pouvant partir pour ses blessures et pour le trait de l'arquebœuzerie de ceux de la ville, il se rangea, son enseigne au poing, contre la muraille au costé de la brèche dont

pied des vieilles bandes françoyses, dont estoit colonel le seigneur de Tais, au premier rang desquels se meirent plusieurs gentilshommes venus en poste de la cour..... puis le bataillon des Suisses du colonel Furly qui pouvoit estre de 3,000 hommes, puis les six enseignes italiennes de M. de Cros, du comté de Nice, et les Gruyériens. » Cette journée de Cérisolles, l'une des plus brillantes de notre histoire militaire, n'eut point d'autre résultat qu'une trêve en Italie. Le principal théâtre de la guerre était désormais transporté sur les frontières du Nord, menacées à la fois par Henri VIII et Charles-Quint, et les bandes delà les monts furent appelées à fournir leur contingent à l'armée de Picardie.

Après avoir réuni à La Mirandole 10,000 Italiens levés par le comte de Petigliana, Pierre Strozzi, George de Martinenga, Jean de San-Severino, duc de Somma, et Robert Malatesta, et après avoir placé des garnisons dans les places, Jean de Taix quitte l'Italie avec 6,000 Français des vieilles bandes et 6,000 Italiens, et va joindre l'armée du Dauphin au camp de Jallon, entre Châlons et Épernay (*Du Bellay*).

Le 1^{er} octobre, de Taix fut pourvu de la charge de capitaine et colonel-général des gens de pied, tant deçà que delà les monts, réunis entre Paris et Calais, et

on ne pouvoit le desloger qu'à coups de pierres, parce que ladite ville n'estoit flanquée, et y demoura jusques au matin, que nos gens se préparoient de faire nouvelle batterie pour donner nouvel assaut. »

on créa le même jour un mestre de camp pour commander en Piémont, *en l'absence du colonel-général*. Le capitaine Guillaume de Villefranche, qui obtint cette charge, ne l'exerça point cette année. Il demeura en Picardie, où il y avait fort à faire, et il y servit encore en 1546 lors de la vaine tentative du maréchal du Bièz pour reprendre Boulogne, où, dit Du Bellay, « sans l'ordre qui fut mis par le capitaine Villefranche, maître de camp des vieilles bandes françoises, lequel demoura sur la queue, il y avoit grande apparence qu'il y fust advenu une rouverte. »

A la création des colonels-généraux permanents, le 29 avril 1547, la charge de Piémont fut donnée à M. de Bonnivet, et l'on ne voit point qu'on lui ait attaché alors un mestre de camp, comme cela eut lieu en Picardie. La charge de mestre de camp delà les monts resta vacante jusqu'au moment où elle fut donnée à Montluc, qui en eut la commission le 14 janvier 1552, et qui conduisit alors plusieurs bandes de Picardie en Italie, où les hostilités semblaient sur le point de reprendre. Pierre Strozzi avait été nommé, le 1^{er} novembre 1549, colonel-général de celles des bandes italiennes qui avaient conservé leur nationalité.

Cependant les armements en Italie n'avaient été qu'une démonstration. Au mois de mars 1552, une partie des enseignes delà les monts se dirige à marches forcées vers les Vosges, et prend part à l'occupation de Metz, Toul, Verdun et Luxembourg. Ces en-

seignes restent à la garde des Évêchés et entrent ainsi dans la composition des bandes de Champagne.

Les gens de pied restés en Italie coopèrent cette année et la suivante à la prise de Sienne, à une entreprise sur Naples et à une descente en Corse. Le comte de Brissac, avec le peu de troupes qu'il avait, parvenait, à force d'habileté, à se maintenir de l'autre côté des Alpes, lorsqu'en 1557, le duc de Guise, qui pouvait faire valoir des prétentions sur le royaume de Naples, se mit, d'accord avec le Pape et le roi de France, à la tête d'une entreprise, la dernière que les Français aient tentée en Italie au XVI^e siècle. Il passa les Alpes avec une armée dans laquelle figuraient 4,000 vieux soldats français, dont M. de Cipierre était mestre de camp, et, réunissant aux troupes qu'il amenait avec lui une partie de celles de Brissac, il marcha sur Naples.

Pendant ce temps, Philibert-Emmanuel de Savoie anéantissait, à Saint-Quentin, l'armée du Nord, et mettait le royaume à deux doigts de sa ruine. Mais pendant qu'il perdait son temps à assiéger des places, Henri II s'adressait au patriotisme de toutes les classes de la nation, réunissait une nouvelle armée, et le duc de Guise, abandonnant ses projets sur Naples, accourait à Paris, suivi de dix des plus vigoureuses bandes du Piémont. Dès le 8 janvier 1558, il enlevait Calais à lord Wentworth, et avant la fin de cette année, le territoire de la France était purgé de la présence des ennemis.

Le traité de Cateau-Cambrésis mit fin à la guerre et

aux prétentions des rois de France sur l'Italie. Seize enseignes de gens de pied, conduites par Jacques de la Tour, seigneur de Remolles, repassèrent les Alpes à la fin de 1559, et vinrent s'établir dans la Provence et le Dauphiné, et il ne resta plus de l'autre côté des monts, avec Brissac, que dix enseignes chargées de garder les places de Turin, Quiers, Pignerol, Chivasso et Villanova d'Asti, laissées au roi.

Ces dix dernières enseignes, qui se donnaient le titre de bandes noires et qui portaient, en effet, des drapeaux noirs avec la croix blanche, évacuèrent elles-mêmes les places que nous venons de nommer en octobre 1562, au commencement des guerres civiles, et se rendirent à Lyon où le duc de Nemours assemblait une armée. Elles avaient pour chef Timoléon de Cossé, comte de Brissac, nommé, le 3 octobre 1561, colonel-général de l'infanterie delà les monts, et formèrent dès ce temps-là un corps séparé qui se nomma le régiment de Brissac, et que nous allons suivre pas à pas. Ce corps fut appelé, au mois de novembre 1562, à faire partie de l'armée royale assemblée sous Paris, qui gagna, le 19 décembre, la bataille de Dreux sur les protestants. Brissac, dans cette journée, joua le rôle décisif.

Les protestants eurent d'abord le dessus. Après la première charge, où les Suisses firent de si magnifiques efforts : « l'admiral rallie ce qu'il peut de sa troupe, « va passer sur le ventre à *dix-sept enseignes françoises* « et au gros bataillon des *Bretons*, qui costoyoient les

« Suisses, si bien que la bataille, rompue partout, fut
 « poursuivie jusques dans la rivière d'Eure, en la-
 « quelle plusieurs se noyèrent (1). La tuerie fut grande
 « et avec tel loisir que la plupart du bagage fut em-
 « mené... En tel estat demeura la bataille une heure
 « et demie; quand le duc de Guise voyant les réfor-
 « mez demi-vaincus par leur victoire, ayant mis à ses
 « estriers deux bataillons : à droit celui *des François*,
 « à gauche celui des Espagnols, pousse le maréchal de
 « Saint-André avec deux cens lances... » (*D'Aubigné.*)

Cependant l'amiral réunit toutes ses forces et tente un nouvel effort pour enfoncer les bataillons de Guise, mais celui-ci « pour mieux rompre ou alentir cette « furieuse desmarche que l'admiral faisoit sur lui... fit « venir en diligence les *vieux autres* soldats françois « conduits par le jeune comte de Brissac, leur colonel « en Piedmont... Les cavalliers catholiques se rallient

(1) « Le bataillon de dix-sept enseignes, dit La Popelinière, dressées que de Bretons, que de Picards costoïans les Suisses, fut aisé « à rompre... » Ce sont là les régiments d'arquebusiers cités par Davila, dans l'un desquels Daniel a voulu voir le régiment de Picardie, et qui, suivant nous, étaient des légionnaires. Les vieilles bandes de Picardie étaient en ce moment à l'étrier droit du duc de Guise, et les arquebusiers Picards et Bretons barbotaient dans l'Eure. Les passages de La Popelinière et de d'Aubigné, que nous avons intercalés dans notre texte, nous semblent des arguments sans réplique en faveur des opinions émises par nous sur les différents corps qui composaient l'infanterie à cette époque de transition.

« à la faveur de leur gros bataillon françois, lequel
« soustint tout le faix, quoiqu'il fût bien marchandé par
« l'amiral, le tournoiant tout autour pour y trouver
« lieu de brèche et d'ouverture qu'ils peussent agran-
« dir à la perte de tout le corps... ils ne le peurent
« jamais enfoncer et n'y firent que perdre et incom-
« moder plusieurs de leurs troupes. » (*La Popelinière.*)

Après la pacification d'Amboise, Brissac fut envoyé dans le Dauphiné et ses compagnies furent dispersées dans diverses places. Au milieu de l'année 1563, il fut appelé en Normandie, où les Anglais tenaient le Havre, et, après la prise de la ville, il demeura cantonné dans cette province jusqu'en 1567.

La tentative faite par les huguenots, à la fin de septembre 1567, pour enlever le roi sur la route de Meaux à Paris, ramena les vieilles enseignes de Piémont sous les murs de la capitale. Elles servirent de noyau à un corps de six mille hommes qui fut alors placé sous les ordres du comte de Brissac, et qui, comme on l'a vu ailleurs, était partagé entre trois mestres de camp. Ceux-ci étaient : Antoine de Saint-Jean de Honoux, Claude d'Astoud de Muns et Gabriel de La Barthe. Le premier prit le commandement des dix vieilles bandes noires de Piémont.

A la bataille de Saint-Denis, livrée le 10 novembre, le corps de Brissac était à l'aile droite de l'armée du connétable et rivalisa de bravoure avec celui de Strozzi.

Aussitôt après la défaite des calvinistes, les dix vieilles bandes que commandait Honoux furent ren-

voyées en Dauphiné. Elles s'emparèrent, en passant, du château de Sarry, près de Châlon-sur-Saône, y tuèrent cinquante réformés, en prirent autant, arrivèrent à Grenoble, et, après un court séjour dans cette ville, vinrent se réunir, à Lyon, à une petite armée composée des régiments du baron des Adrets et de Maugiron et de six mille Suisses, qui assiégea et prit Macon. Après cet exploit, ces corps gagnèrent la Champagne, en janvier 1568, et se réunirent aux troupes que le duc d'Anjou commandait dans cette province.

Après avoir balayé la Champagne, l'armée passe en Picardie, où les bandes de Honoux prennent la ville et le château de Saint-Valery. Au mois d'août, les réformés, ayant réuni leurs forces, menacent le Périgord et le Poitou. Le roi leur oppose une armée commandée par le duc de Montpensier. Le rendez-vous était à Châtelleraut. Les régiments de Brissac y arrivent les premiers, le 10 septembre, et forment l'avant-garde. Le 20 octobre, ils surprennent à Confolens un parti de huguenots et le taillent en pièces. Le duc de Montpensier passe ensuite dans le Périgord et charge Brissac de disperser un corps calviniste composé des régiments languedociens de Mouvens et de Peyregourde. Brissac marche à l'ennemi, le rencontre, le 25 octobre, à Mésignac, près de Périgueux, l'attaque brusquement, lui tue mille hommes dont les deux colonels, prend dix-sept drapeaux et rejoint l'armée le même jour, n'ayant perdu qu'une centaine de soldats.

Au mois de novembre, le corps de Brissac était aux environs de Poitiers, où un détachement, surpris par l'amiral, au bourg des Ances, perdit cent hommes. Il contribua encore, le 11 décembre de cette année, à la prise d'assaut de Mirebeau. Au mois de novembre, quatre compagnies détachées à Lusignan avaient sauvé cette ville d'une attaque des protestants.

Le 13 mars 1569, Brissac fit des merveilles à la bataille de Jarnac. Un ruisseau séparait les deux armées : ses bords, d'un accès difficile, étaient défendus par mille arquebusiers. Brissac s'élance sans considérer les obstacles, traverse le ruisseau, culbute les ennemis, les chasse du village de Bassac, en est repoussé à son tour, mais s'en rend maître une seconde fois par une nouvelle action de vigueur. « Brissac, dit « d'Aubigné, avec 1,200 arquebusiers, fit si beau feu « qu'il mit tout dehors, et, l'assaut regagné, s'y barri- « cada. » Il poursuivit les fuyards jusqu'aux portes de Cognac.

Après avoir battu un parti de cavalerie à Ségonzac, le corps fit le siège de Mussidan et emporta d'assaut le château ; mais il paya cher sa victoire. Le brave Timoléon de Brissac, chéri de ses soldats, qui avaient une confiance aveugle dans sa valeur et ses talents, fut tué, le 28 avril, d'une arquebuse, au moment où il allait reconnaître la brèche. « Le colonel vou- « lant y voir la dernière preuve de ses bandes, cou- « vert de rondache et casquet, se présentant pour re-

« conoistre la brèche et ses défenses, n'eût si tost
 « avancé la teste, pour mieux remarquer le pied et
 « courtine de la muraille avec son fossé, qu'une har-
 « quebuzade, lui perçant l'entre deux du nez et de la
 « joue, luy passa le cerveau et le rendit mort sur la
 « contrescarpe, sans que jamais il peust proférer un
 « seul mot (1). » (*La Popelinière.*)

On était alors à la fin d'avril : un mois plus tard Philippe Strozzi devenait, comme on l'a déjà dit, colonel-général de toute l'infanterie française par la mort de d'Andelot. « Un peu auparavant qu'il mourut, « je crois qu'il ne s'en fallut pas un mois, estoit mort « M. de Brissac, duquel toutes les compagnies vinrent « se joindre et se mettre dans celles de M. de Strosse, « fors celles des vieilles bandes de Piémont, qui pou- « voient monter à dix ou douze seulement, lesquelles « furent réservées et données au jeune comte de Bris- « sac, lequel pour sa jeunesse ne put avoir toute la « dépouille de son frère, ainsi fallut qu'il se conten-

(1) « Il fut tué, dit Brantôme, par un soldat périgourdin nommé « Charbonnière, un des meilleurs et des plus justes arquebuziers « qu'on eust sçeu voir, et ne faisoit autre chose léans, sinon qu'es- « tant assis sur un petit tabouret, et la plus part du tems y disnoit « et soupoit, regardant par une canonnrière, que tirer incessamment « et avoir deux harquebuzes à rouet et une à mesche, et sa femme et « un valet près de luy, qui ne luy servoient que de charger ses har- « quebuzes, et lui de tirer, si bien qu'il en perdoit le boire et le mau- « ger. » Le duc d'Anjou fit pendre ce malheureux soldat.

« tast de celles du Piedmont , portant le titre de colonel-général du Piedmont, comme il le porte en core, et fut mestre de camp La Rivière-Puytaillier l'aisné, et puis M. d'Aunous, qui mourut au siège de Poitiers..... puis Autefort et autres. » Ce passage de Brantôme établit très-clairement l'origine du corps dont nous nous occupons et confirme ce que nous avons dit ailleurs sur l'institution définitive des régiments.

Ainsi dans l'organisation qui eut lieu à la fin de mai 1569 au camp de La Rochefoucaud, lorsque les enseignes de Timoléon de Brissac furent placées sous les ordres de Philippe Strozzi, on réserva pour son frère Charles de Brissac, alors très-jeune, mais qui, en considération des services de sa famille, obtint par lettres patentes du 27 mai, le titre purement honorifique de colonel de Piémont, on réserva, disons-nous, un régiment de dix ou douze enseignes, provenant des plus anciennes bandes de delà les monts. Ce corps resta indépendant du colonel-général de l'infanterie française jusqu'à l'année 1584 (1). Le régiment dont nous allons retracer la vie, ne commença donc à avoir une existence séparée qu'à la fin de mai 1569, précisément à la même époque que les régiments

(1) Pendant tout ce temps, le régiment eut un colonel et un mestre de camp. Ce dernier commandait réellement. Charles de Brissac fut nommé maréchal de France par la Ligue et confirmé en 1594 par Henri IV, à qui il avait remis les clefs de Paris.

de Picardie et de Champagne, et par suite des mêmes événements.

Le premier mestre de camp du régiment de Charles de Brissac, La Rivière-Puytaillié, ne commanda que peu de jours. Il eut bientôt un régiment à lui qui se distingua fort dans les luttes qui eurent pour théâtre le Bas-Poitou et l'Aunis, et il fut remplacé par Honoux qui avait été lieutenant de la colonelle de Timoléon de Brissac dans les dernières campagnes d'Italie et qui avait eu autorité sur les dix vieilles enseignes de Piémont depuis 1567.

« Le 21^e juin 1569, le gouverneur de Poitou
« (comte du Lude) arriva devant Nyort avec 5,000
« hommes de pied, dont quatre enseignes estoyent
« du régiment du feu comte de Brissac, qu'on nom-
« moit le régiment d'Onoux, maistre de camp du sus-
« dit régiment. » Les chefs protestants Puyvaut et
La Noue parvinrent à se jeter dans la ville avec des
renforts après un combat acharné. Quelques jours
après l'armée catholique livre un assaut général, « où
« est tué Flogeat, vaillant chef d'une des compagnies
« de Brissac, le capitaine Courbon, gentilhomme
« Saintongeais du même régiment et l'enseigne co-
« lonnel. Le capitaine Fressonet des mêmes ban-
« des est blessé et le capitaine La Rade. » Le siège est
levé le 2 juillet (1). « Le comte laisse Onoux à Saint-

(1) Nous suivons ici pas à pas le récit de La Popelinière, pour

« Maixent avec son régiment, avec assurance de luy
« qu'il mourroit plus tôt que d'y laisser entrer les pro-
« testants qu'on disoit s'y acheminer. » Ceux-ci évi-
tent Saint-Maixent, assiègent et prennent Lusignan et
investissent le 24 juillet, la ville de Poitiers où se trou-
vaient les autres compagnies du corps.

montrer que c'est à tort, et par suite d'une confusion de noms, qu'on a mis sur le compte des régiments de Piémont et de Champagne l'affreuse défaite éprouvée le 23 juin par une partie de l'armée catholique, à La Roche-Abeille, en Limousin. Les deux régiments que l'on a confondus avec Piémont et Champagne, qui avaient alors pour chefs Honoux et Gohas l'ainé, sont les deux portions de l'ancien corps de Timoléon de Brissac, qui étaient passées récemment sous les ordres de Strozzi et qui étaient commandées, l'une par Gohas jeune et l'autre par La Barthe. Nous donnons, au reste, d'après Brantôme, le récit de cette affaire ; il contient un mot qui ne peut s'appliquer à Piémont.

Dans le moment où Strozzi, écrasé par le feu des retranchements ennemis, prenait le parti de battre en retraite, « et ainsi qu'il alloit à
« eux d'un visage et courage assuré, il ouyt quelques voix d'anciens
« soldats de M. de Brissac, et capitaines et tout, qui murmuroient bas
« et disoient : Ah ! où est M. de Brissac ? — M. de Strozzi, qui avoit
« l'ouye bonne, leur répondit : Là où il est ? Mort-Dieu ! suivés-moi
« seulement, et je vous menerai en un lieu si chaud et si avant, que
» jamais le comte de Brissac ne vous y mena : suivés, suivés. — Ce
« qu'il fit : car il les mena dans une grosse troupe de l'ennemy, et
« y soustint une si furieuse escarmouche, qu'il y mourût sur la place
« vingt-deux de ses capitaines, lieutenants ou enseignes, comme fût
« le capitaine Saint-Loup, brave gentilhomme, son lieutenant, du
« pays d'Anjou, qui, en cryant et se mettant devant luy reçut le coup
« qu'on alloit donner à son colonnel, certes très louable !... Mouru-
« rent aussi le capitaine Roquelaure, gascon, lieutenant d'une des
« colonnelles de Brissac, le capitaine Vallon provençal, fort aymé

« Je vous ay dit cy-devant que le capitaine Onoux
« estoit demeuré à Saint-Messant, résolu de faire la
« dernière preuve de ses forces, premier qu'aucun y
« entrast : et que le dessein de l'admiral estoit de l'a-
« voir par famine.... De quoy Onoux averty, fut bien
« estonné, se voïant entournoyé d'adversaires, assailly
« de nul et ne pouvant assaillir aucun par le peu de
« moyens qu'il avoit. Sur la diversité des imaginations
« qu'il se fantasioit en l'esprit, voicy que le duc de
« Guise et le comte du Lude le mandent pour secou-
« rir la ville. Il avoit avec luy les capitaines Bourg,
« Calvérac, Prunay et autres notables chefs, du ré-
« giment du feu comte de Brissac, avec leurs compa-
« gnies qui pouvoient monter à douze cents hommes.
« Et si avant enclavé au pays de leur conquête,

« de Monsieur, frère du Roy son maistre; le capitaine Mignard,
« basque, et une infinité d'autres bons et vaillants capitaines, tant
« lieutenants, enseignes que soldats, desquels pourtant on n'eust eu
« si bon marché, sans qu'ainsi qu'ils estoient au plus fort de l'es-
« carmouche et combat, survint du ciel une si grande ravine d'eau,
« si espaisse, si esmeue, si impétueuse que sur ce, M. de Mouy,
« bon capitaine certes, prenant l'occasion, chargea avec sa cavalerie
« si à propos cette pauvre infanterie, qui ne se pouvoient plus ayder
« de leurs harquebuzes pour avoir les mesches esteintes, et pour es-
« tre toutes trempées de cette eau, comme d'un coup du ciel, qu'on
« en eust bon marché et les mit-on ainsi en pièces... Le carnage y
« fust grand et cruel, et sans peu de rémission. Aussi cinq mois
« après, à la bataille de Montcontour, qui fust gagnée par nous, on
« croyoit pour revanche parmy les bandes : La Roche - La Bêlie ! comme
« d'un mot et signal pour tout tuer et n'en épargner aucun. »

« qu'au plus court chemin, pour échapper leurs
« longues mains, il ne luy falloit faire moins de dix
« lieues sur le pays qu'ils tenoyent. Ils avoyent déjà
« fait dans cette petite ville tout ce qui se pouvoit
« faire pour la fortifier, *résolus*, encore qu'ils fussent
« peu, *de crever plus tost que de penser autre chose*
« *que de tenir bon*, si les Protestants les y assailloyent.
« Les assiégés de Poitiers avoyent trouvé moyen... de
« mander à Onoux de choisir les meilleurs et mieux
« équipés de ses bandes : et en une nuit, selon que
« la commodité se présenteroit, s'en venir en dili-
« gence dans Poitiers, envoyant le surplus à Parthe-
« nay, où estoit le capitaine Allard. Le tout fut si dex-
« trement exécuté par les susdits et si secrètement,
« que jamais les Protestants n'en ouyrent que le vent
« jusques à ce que cela fust fait. Après qu'ils eurent
« caché ce qu'ils avoyent d'artillerie : départi leurs
« poudres aux soldats, et les farines de leur magazin
« aux habitans : choisi 500 des meilleurs hommes et
« envoyé le soir tout le reste et le bagage à Parthenay,
« partirent entre neuf et dix heures du soir. Et comme
« ils passoient par Jaseneuil, où il y avoit quelques
« Protestants... les eussent peu défaire aisément, s'ils
« n'eussent craint retarder le cours de leur entre-
« prise. Comme ils s'approchoyent de Poitiers, avi-
« sèrent le corps-de-garde qui estoit assez loin du
« chemin : d'entre lesquels un demanda qui passoit.
« Auquel fut répondu que c'estoyent Messieurs les
« Priores (les chefs de l'armée) qui se parmenoyent

« par les corps-de-garde pour visiter les mieux en
« estat. Ainsi arrivez à la tranchée, le capitaine Jarry,
« averti de leur entreprinse, leur ouvrit et les fit en-
« trer.... Ceste traite de dix lieues fut faite en quatre
« heures et demye, car ils arrivèrent sur les deux
« heures après minuict. » Cette action de Honoux fut
fort admirée dans le temps, car d'Aubigné, en ren-
dant compte des mêmes faits, ajoute : « Bien faire une
« retraite et entrer dans une ville de près assiégée,
« sont deux chefs-d'œuvre du mestier de la guerre :
« cettui-cy fit le sien avec beaucoup de péril, surtout
« à la fin : pour ce qu'il lui fallût passer en lieu
« estroit, en affrontant un gros de picques et de
« mousquets au principal corps-de-garde.... »

La défense de Poitiers est une des belles pages de l'histoire de Piémont. Il y perdit le capitaine Calvérac et le capitaine Prunay qui eut une jambe emportée d'une canonnade le 19 août et mourut sept jours après de sa blessure. Enfin, le mestre de camp Honoux, en donnant résolûment pour culbuter un logement que les Protestants avaient fait près d'une nouvelle batterie, fut repoussé et reçut un coup mortel. Il fut remplacé par M. de Lisle qui mourut lui-même de maladie au bout de quelques jours. Celui-ci n'eut un successeur qu'en 1570 : le capitaine La Rade fit en attendant les fonctions de mestre de camp.

Le siège de Poitiers fut levé par les Protestants le 7 septembre, et ce même jour les Catholiques investirent Châtelleraut. Les compagnies du régiment qui

étaient restées à Parthenay étaient parmi les assiégeants. Le lieutenant César y fut tué sur la brèche. Après la bataille de Moncontour, où il était à l'avant-garde, le régiment rentra tout entier dans Poitiers, et à la fin de novembre, huit enseignes se rendirent à Marans « pour border la lisière de la mer et s'étendre
« par garnisons en tous les endroits où y a abord de
« navires, comme à Champagné, Saint-Michel et
« autres. »

Le 1^{er} janvier 1570, le régiment de Brissac fait une tentative pour surprendre La Rochelle, mais il échoue. Il contribue ensuite à la reprise des forts de Langon, du Gué et de Luçon, à l'attaque du château de Rochefort, et le 15 juin il est avec les Gardes Françaises au fameux combat de Sainte-Gemme, où il perd 500 hommes et son enseigne blanche. Après ce combat, suivi de près par un traité de paix, on perd la trace du régiment et on ne le retrouve qu'en 1572 en garnison à Abbeville (1). En 1575, il fait partie de l'armée que le duc de Guise assemble à Langres pour s'opposer au passage des Reîtres et contribue au succès du combat de Dormans. En 1577, on le voit au siège de La Charité-sur-Loire; et en 1579, « quand le maréchal de Bellegarde fit perdre au Roi le marquisat de

(1) Il avait alors pour mestre de camp Edme d'Hautefort, qui, passé au service de la Ligue, fut tué en 1588, à la défense de Pontoise. D'Epinay-Saint-Luc, qui lui succéda, monta au régiment de Picardie.

« Saluces, le Roy y despêcha le sieur de Lussan, « mestre de camp des bandes de Piémont, pour le « secourir; mais il arriva trop tard. »

Pendant les premières années de la Ligue on ne rencontre le régiment dans aucune armée; cela tient probablement à ce que son colonel, Charles de Brissac, était un forcené ligueur, et qu'on avait peu de confiance dans les enseignes dont il était le chef. En décembre 1584, M. de Brissac s'étant déclaré ouvertement pour la Ligue, on lui ôta son régiment qui rentra sous l'autorité du colonel-général et prit définitivement le nom de régiment de Piémont qu'il n'a plus quitté.

Piémont passa en Provence en 1585 avec le duc d'Épernon. Il se distingua fort, en 1586, au siège de Chorges en s'emparant deux fois dans le même jour d'un moulin que les assiégés avaient sur le bord de leur contrescarpe et qu'ils défendirent avec rage. Le régiment prit part ensuite à toutes les expéditions qui furent faites dans les provinces riveraines du Rhône. Il resta dans cette contrée avec Lesdiguières jusqu'aux dernières années du siècle. Il était, en 1592, à la prise de Digne et, en 1593, à celles d'Antibes et de Cannes. L'année suivante il avait ses quartiers à Aix et Tarascon.

En 1597, il fut appelé à l'armée royale pour le siège d'Amiens et il suivit le roi, en 1598, dans son voyage à Nantes. Il resta probablement en garnison dans cette partie de la France jusqu'à l'année

1610. C'est du moins ce qui semble résulter de l'absence complète de renseignements sur la destinée du régiment pendant ces douze années, et du billet suivant adressé par Henri IV, le 17 janvier 1610, au marquis de Rosny (Sully). « Mon cousin, ayant médité, « sur certaines occasions qui regardent le bien de mon « service, de faire les recrues de cinq compagnies de « Piémont jusqu'au nombre de 200 hommes chacune « en mon pays de Bretagne, Touraine, de Beauce, « Mirebalois et Loudunois, je leur donne La Haye en « Touraine pour faire l'amas, etc. (1). »

Ces cinq compagnies, ainsi mises sur le pied de guerre, firent partie de l'expédition qui entra le 29 juillet dans le duché de Deux-Ponts, passa la Moselle et arriva devant Juliers qui ouvrit ses portes le 1^{er} septembre.

Le reste du régiment n'avait sans doute pas quitté ses quartiers au-delà de la Loire, car, en 1615, dix-sept compagnies, qui étaient à Saint-Maixent, reçurent l'ordre de joindre l'armée du maréchal de Bois-Dauphin qui devait couvrir Paris, et défendre la Picardie et la Champagne contre le prince de Condé. Piémont

(1) Le comte de Schomberg, qui commanda Piémont pendant quelques mois de l'année 1610, avait eu précédemment un régiment de lansquenets. Il fut fait maréchal de camp le 12 septembre 1616 et maréchal de France le 16 juin 1625.

Il eut pour successeur le frère aîné du cardinal de Richelieu, qui obtint le grade de maréchal de camp le 16 décembre 1616 et qui fut tué en duel par le marquis de Thémynes.

avait ordre de s'emparer, chemin faisant, de Creil sur Oise, mais il arriva trop tard, la place s'était déjà rendue au marquis de Praslin, qui mit une compagnie du régiment en garnison dans le château. Les autres prirent part, le 21 octobre, au combat de Chamlay où furent défaits 300 chevaux du duc de Luxembourg. Piémont retourna alors vers la Loire et contribua, au mois de novembre, à la prise du château de l'Isle-Bouchard. Il fit la campagne de 1616 en Poitou et Guyenne, sous le duc de Guise, et au mois d'octobre il s'achemina vers la Picardie.

En 1617, huit compagnies servaient au siège de Soissons pendant que les autres guerroyaient en Champagne (1).

Piémont fut appelé, en 1620, à l'armée que le roi rassemblait en Normandie pour combattre les troupes de sa mère Marie de Médicis. Le 7 août, il dispersait, près des ardoisières d'Angers, quelques troupes du comte de Soissons. Ce combat fut le prélude de l'affaire des Ponts de Cé, à laquelle il ne paraît pas avoir pris part. Il accompagna ensuite Louis XIII en Béarn.

En 1621, il est au siège de Saint-Jean-d'Angély, et se distingue à l'attaque des retranchements du faubourg Taillebourg dans lequel il se loge. Il passe de là au siège de Nérac où il se fait particulièrement re-

(1) Abraham de Fabert obtint une enseigne dans Piémont en 1618, et en 1619 une compagnie qu'il garda jusqu'en 1627. Il fut blessé, en 1622, au siège de Royan où il servait comme volontaire.

marquer en repoussant une sortie. « Ceux de Piémont, « dit Bernard dans son histoire de Louis XIII, vieux « capitaines, gens résolus et bien logés, reçurent cette « sortie en gens du métier : à la tête se trouva Blaniac, capitaine en chef qui défendoit son poste courageusement et fut si bien soutenu que les ennemis « furent repoussés deux fois et sur le point que leur « chaleur diminuoit, les capitaines La Chapelle et « Lambert, avec cent piques et autant de mousquets, « se mêlèrent avec ceux qui les avoient attaqués, et les « menèrent battant et tuant jusqu'à la contrescarpe. »

Au siège de Clérac, Piémont fut chargé de l'attaque du centre, et il contribua, le 20 juillet, avec Picardie, à la prise d'assaut des retranchements et barricades dressés hors de la ville. A Montauban, il était de l'attaque du connétable de Luynes. Il eut à soutenir, le 22 août, une sortie furieuse : il s'y conduisit avec fermeté et força les assiégés à se réfugier derrière leurs murailles, mais il perdit dans cette occasion trois braves officiers : le capitaine Du Breuil tué sur le coup, le capitaine Lastic qui mourut des suites de ses blessures, et le lieutenant de Castéra qui eut une cuisse emportée et mourut aussi. Quelques jours après Piémont repousse encore une sortie où il perd deux lieutenants et dix soldats. Le 1^{er} octobre, il fait merveilles à l'attaque de l'ouvrage à cornes et réussit à s'y loger. Après la levée du siège de Montauban, il ouvre la tranchée à celui de Monheurt et va passer l'hiver à Montagut dans le Haut-Languedoc.

Cinq cents hommes de Piémont marchent, en janvier 1622, sous les ordres du duc d'Elbeuf, pour assiéger le château de La Force. Le corps entier participe ensuite à la prise de Tonneins et emporte un bastion le 27 avril. Au siège de Sainte-Foy, il se loge de vive force dans les ruines du faubourg incendié, malgré un feu très-vif de la place. Dans cette affaire, le mestre de camp marquis de Fontenay-Mareuil est atteint de trois balles qui ne le blessent que légèrement (1). Devant Saint-Antonin, Piémont déloge les ennemis d'une hauteur d'où ils incommodaient les travaux. Il perd à ce siège le capitaine de Lavardin. A l'assaut du 21 juin, un soldat eut la gloire d'arracher un drapeau aux assiégés. Le roi lui donna une gratification de 100 écus. Après la prise de la ville, le régiment accompagne Louis XIII à Toulouse, d'où il est détaché pour faire les sièges de Caraman et de Cucq, dans le Haut-Languedoc. Le capitaine de Rogles contribue beaucoup à la prise de la seconde de ces places, en allant pétarder une porte, sous la protection de six compagnies du régiment. Cucq fut pris d'assaut et pillé par les soldats, qui y firent un grand butin.

Piémont participe ensuite à la prise de Bédarieux, de Lunel et de Sommières. Au siège de Bédarieux, un détachement de 200 hommes, aux ordres du capitaine

(1) Fontenay-Mareuil obtint le grade de maréchal-de-camp le 22 avril 1635. Il fut ambassadeur en Angleterre et à Rome, et s'est acquis une juste renommée par ses négociations.

La Chapelle, emporte les dehors avec une si grande vigueur que la place intimidée ouvre immédiatement ses portes. Cette action brillante coûta la vie à La Chapelle et à cinquante des siens. Au siège de Lunel, la compagnie Du Guast, tout entière, fut détruite par l'explosion de trois barils de poudre. Devant Sommières, 100 hommes s'emparent du château de Vireville, situé à une portée de fusil de la ville, et s'y établissent. Pendant la durée de ce siège, qui ne fut qu'une suite de combats pour lui, Piémont perdit son major Du Breuil, tué dans une embuscade, le capitaine de Lanchère, frappé en dressant une barricade devant la ville, le lieutenant de La Rouy, percé de plusieurs coups de piques, et le lieutenant La Fontaine, atteint mortellement à l'attaque des retranchements élevés par les assiégés dans les Olivettes.

Piémont arrive au mois d'août devant Montpellier. Il perd au siège de cette ville un grand nombre d'officiers, entre autres le capitaine de Léobau, le lieutenant Du Guast et les enseignes Guittaud et Guyemont. Après la prise de Montpellier, il fut envoyé en Lorraine, et se trouvait à Metz depuis trois ans, aux ordres du marquis de Marillac, lorsqu'il reçut, en 1627, l'ordre de se rendre devant La Rochelle. Il y prit poste d'abord à Angoulins, et plus tard dans le fort élevé à la pointe de Coureilles, et il y resta pendant toute la durée du blocus. Dans une sortie que firent les Rochelais, un soldat de Piémont en tua un d'une mousquetade; attaqué alors par un Anglais qui allait l'assommer de sa

hache d'armes, il détourne le coup avec la crosse de son mousquet, et se servant de celui-ci comme d'une massue, il lui écrase la tête. Saisissant alors la hache de l'Anglais, il se jette dans la mêlée et tue encore plusieurs ennemis. Le roi plaça ce terrible soldat dans ses Mousquetaires avec le titre de *capitaine de la hache*, et lui donna des lettres de noblesse avec une hache dans son blason.

La veille du jour où eut lieu cette action, les Rochelais avaient mis en déroute le régiment de Jonzac. Aussi les soldats de Piémont leur criaient-ils, en les rejetant l'épée dans les reins vers leurs murs : « Vous « n'avez pas trouvé votre Jonzac ! » Quelques jours après, le comte de Jonzac, voyant deux soldats qui se battaient, court pour les séparer et veut savoir la cause de leur différend. Monsieur, lui répond impertinemment l'un d'eux, il dit que je suis du régiment de Jonzac.

Un détachement de 500 hommes choisis, ayant à sa tête le mestre de camp, fit partie du secours envoyé à l'île de Ré, et contribua à la défaite des Anglais de Buckingham. Le capitaine de Baure, qui avait participé à cette expédition, fut tué dans une sortie à son retour devant La Rochelle. Quelques jours après la capitulation de cette ville, Piémont fut envoyé vers Fouras pour observer la flotte anglaise.

Le régiment fit les campagnes de 1629 et 1630 dans le Montferrat (1). Il était à l'attaque des retranche-

(1) Le comte de Tonnerre, qui obtint Piémont en 1629, fut fait maréchal-de-camp le 13 février 1639.

ments du Pas-de-Suze, et rentra en France avec le roi pour faire le siège de Privas et soumettre le Haut-Languedoc. Revenu sur les Alpes, il contribua à l'attaque du pont de Carignan et à la prise de Saluces. Le 20 août, six compagnies allèrent avec le maréchal de Bassompierre prendre possession de Montauban.

En 1631, Piémont était en garnison à Auxonne et Saint-Jean de Losne. Il passa en 1632 en Picardie, où il occupa Guise, Saint-Quentin et La Fère. Il se rendit l'année suivante à l'armée de Lorraine, et se trouva à la fin de mai à la prise par escalade de Freidembourg, château situé sur la route de Metz à Trèves, et dont la garnison désolait les environs. Il fit ensuite le siège de Nancy, et avait son quartier à Essey. Quatre compagnies restèrent en garnison à Nancy jusqu'à la fin de 1634. Le reste du régiment fit le siège de Bitche, qui capitula le 18 mars sous ses drapeaux, et ensuite le siège de La Mothe. A la fin de la campagne de 1634, il fut de l'expédition sur Heidelberg, et s'y couvrit de gloire. Les capitaines Durier et Lehardy y perdirent la vie avec beaucoup de soldats.

On fit le siège de Spire en février 1635. Piémont y participa à la prise d'un fort placé sur la rive droite du Rhin, et vit périr dans cette affaire le lieutenant Réal. Après la conquête de Spire (1), il eut ses quartiers

(1) Le lieutenant-colonel Jean marquis de Lambert Saint-Bris, fut nommé maréchal-de-camp pour sa belle conduite devant Spire. Il devint plus tard lieutenant-général et gouverneur de Metz.

dans les Évêchés, et partit de là au mois de mai 1635 pour Mézières, où s'assemblait l'armée qui devait agir en Flandre et en Hollande. Il faisait partie du corps commandé par le maréchal de Brézé. Le 20 mai eut lieu la bataille d'Avein. Piémont y tenait la droite de l'infanterie. Ses volontaires engagèrent l'action ; elle fut sanglante. Cependant le régiment, qui eut un grand nombre d'officiers blessés, n'y perdit qu'un lieutenant. Il assista ensuite aux sièges de Tirlemont, Diest et Aërschott. A l'automne, il fut placé avec trois autres régiments sous les ordres du prince d'Orange, et fit le siège de Beelen. Puységur, alors major, attaqua les retranchements des ennemis, traversa un fossé plein d'eau, et sans laisser aux Espagnols le temps de se reconnaître, il les força à se retirer dans le donjon qu'ils ne tardèrent pas à rendre. Piémont prit encore le fort de Skenke le 18 septembre, et hiverna à Gorcum. « Il faisoit si admirablement l'exercice que les habitants désertoient le prêche pour l'aller voir. » « Il fallut y mettre ordre. »

Embarqué à Gorcum au mois de mai 1636 pour rentrer en France, Piémont aborda à Calais, et fut placé en quartiers aux Andelys dans la généralité de Rouen. Il n'y resta pas longtemps. Les Espagnols venaient de s'emparer de La Capelle. Il joint alors l'armée du comte de Soissons, chargé de défendre le passage de la Somme contre Piccolomini. Au moment où le régiment arrivait à l'armée, les ennemis commençaient à jeter un pont sur la rivière vis-à-vis de Cérisy.

Ils étaient là 27,000 hommes de pied. Piémont reçoit l'ordre d'interrompre leurs travaux : il s'en approche malgré le feu terrible de la mousqueterie et de huit pièces de canon. Les obstacles ne le rebutent point ; il se jette dans un chemin creux d'où il fusille les travailleurs, et pour mieux se garantir il se fait un rempart de ses morts, et tient dans ce poste avec une constance admirable depuis huit heures du matin jusqu'à la nuit. Il ne se retira que lorsque les Espagnols eurent renoncé à leur entreprise. Piémont paya chèrement la gloire de cette journée. Treize capitaines furent atteints par le feu de l'ennemi. Les morts étaient le lieutenant-colonel de Monsoulins et MM. de Léobau et de Menneville. Le capitaine Monsoulins, frère du lieutenant-colonel, reçut un coup de mousquet dans la tête dont il demeura aveugle. Le corps eut, en outre, 14 lieutenants, 16 enseignes, 32 sergents et 800 soldats tués ou blessés. Il avait tellement souffert qu'après le siège de Corbie, auquel il prit encore part, il ne lui restait que huit officiers debout.

En 1637, il était rétabli et retournait à la même armée. Il ouvrit la tranchée devant Landrecies le 11 juillet. Après la prise de cette place, il fut mis en garnison à Maubeuge. Bientôt, attaquée par les Espagnols, la garnison, manquant de toutes choses, évacua la place pendant la nuit, et rallia l'armée du cardinal de La Valette malgré les assiégeants, qui perdirent 1.200 hommes en voulant lui barrer le passage.

L'année suivante, Piémont se trouve au siège de Saint-Omer, et bat, le 8 juillet, près de Polincove, 4,000 chevaux espagnols qui voulaient secourir la place.

En 1639, il est aux sièges de Lillers et d'Hesdin. Il ouvre la tranchée devant Hesdin le 22 mai du côté de Montreuil, contribue à emporter le chemin couvert, et repousse les assiégés dans deux sorties. Un soldat de Piémont se signala en allant seul enclouer une pièce de 48 qui incommodait fort les travailleurs. Les capitaines Tournefort et Lagrange-Puységur furent tués dans un combat qui eut lieu, le 4 août, près de Saint-Omer.

La campagne de 1640 s'ouvrit par le siège d'Arras. Piémont s'y distingua à la prise du fort de Rantzau et à la défense des lignes attaquées le 1^{er} août. Le lieutenant du Liège périt dans cette dernière affaire. Arras se rendit le 9, et Piémont y fut mis en garnison.

En 1641, il est employé à l'armée de Champagne, sous le maréchal de Châtillon, et il se trouve, le 6 juillet, à la bataille de La Marfée, près de Sedan. Il occupait la droite de l'infanterie en première ligne, et chargea d'abord avec succès un gros bataillon espagnol, dans lequel il pénétra ; mais, n'étant pas soutenu, il fut enveloppé de toutes parts et fort maltraité. Plus de la moitié du régiment fut tuée ou prise. MM. de Corbie, de Massincôme et six autres capitaines restèrent sur le champ de bataille avec le mestre de camp de Senecay, qui, pris en combattant, fut égorgé de sang-

froid par des soldats espagnols, qui se disputaient sa possession. Piémont se rendit de là au siège de Bapaume, et, dès le 24 juillet, s'y trouva rétabli sur un pied respectable par l'incorporation du régiment de Beauce, qui appartenait à son nouveau mestre de camp, le marquis d'Andelot. Celui-ci avait obtenu le régiment malgré Richelieu, qui ne voulait pas récompenser le fils d'un homme qui venait de perdre une bataille (1).

La campagne de 1642 fut encore fatale à Piémont. Il fut écrasé, le 26 mai, à la bataille de Honnecourt. Il occupait, comme l'année précédente, la droite de l'infanterie, et, comme à La Marfée, il fut enveloppé, et tout ce qui ne put fuir fut tué ou pris.

Il était temps pour ce brave régiment, démoralisé par tant de pertes, de trouver une compensation. Elle se présenta, en 1643, à la bataille de Rocroi, à la conquête de Binch, de Sierck et de Thionville, opérations au succès desquelles il prit une noble part. Le capitaine de Claivant fut tué à Rocroi, et les capitaines de Bocavilliers et La Bretonnière y furent blessés. Le capitaine Laleu fut blessé, le 30 mai, devant Binch; enfin le régiment perdit au siège de Thionville les capitaines Montreuil et Garroussel.

(1) Le marquis d'Andelot, depuis duc de Châtillon, et fils du maréchal de Châtillon, avait le régiment de Beauce depuis 1639. Il fut fait maréchal de camp le 27 mai 1643, pour sa belle conduite à Rocroi et lieutenant-général le 22 mars 1648. Il fut tué l'année suivante au combat de Charenton.

Au siège de Gravelines, en 1644, Piémont emporta de vive force le chemin couvert, et 400 hommes, commandés par le capitaine de Rogles, dispersèrent un secours que les Espagnols cherchaient à introduire dans la place. Ce même officier fut tué quelques jours après, en emportant le réduit de la demi-lune. Gravelines capitula le 29 juillet, et le capitaine de Charmois fut chargé d'aller porter au roi dix drapeaux pris à la garnison. C'était une marque des services éminents rendus par le régiment dans ce siège.

En 1645, Piémont débute par le siège de Mardyk ; les capitaines de Tournin et de Pradel (1) s'y distinguent. Le 8 août, à l'attaque d'une demi-lune de Bourbourg, l'impatience du soldat est si grande, que, sans attendre que le pont jeté sur le fossé soit achevé, il franchit le fossé à la nage et tombe l'épée à la main sur les assiégés, qui sont contraints d'abandonner l'ouvrage. Le régiment termine cette campagne par les sièges de Béthune, Menin, Lillers et Saint-Venant.

L'année d'après, le 13 juin, Piémont assiège le château de Lannoy ; il emporte le bourg de vive force et y perd un lieutenant. Le capitaine de Pradel y est blessé. Il prend part ensuite aux sièges de Courtrai, de Berghes, de Mardyk, où le capitaine Denant

(1) C'est le même Pradel qui devint lieutenant-colonel des Gardes Françaises. Il obtint cette même année une lieutenance aux Gardes, en récompense de sa conduite devant Mardyk. Il était entré comme lieutenant dans Piémont en 1638 et avait eu le brevet de capitaine en 1640.

est tué, et à celui de Dunkerque, où le capitaine de Beaucourt reçoit une blessure. Il entre, le 8 octobre, dans Dunkerque, et y reste en garnison.

Continuant de servir à l'armée de Flandre, il se trouve, en 1647, au siège de La Knocque et de Dixmude. A Dixmude, il était avec les Gardes Françaises à l'attaque simultanée de la contrescarpe et de trois demi-lunes, et il eût emporté la place d'assaut, si le pont ne se fût rompu sous ses pieds. Là périt le capitaine La Brosse; deux autres furent blessés. Le gouverneur de Dixmude, malgré cet accident favorable, capitule le même jour. Piémont y entre le 13 juillet, et y acquiert une nouvelle gloire par la belle défense qu'il y fit peu de temps après. Le mestre de camp marquis de Vassé (1) fut pris par l'armée espagnole en voulant rejoindre son régiment assiégé.

En avril 1648, Piémont construit un pont sur la Lys pour le passage de l'armée qui allait faire le siège d'Ypres. Six cents hommes suivirent le maréchal de Rantzau dans son expédition sur Ostende, et furent battus par les Espagnols au moment où ils débarquaient sur la plage. Ce qui restait de ce détachement

(1) Ce M. de Vassé est celui dont Tallemant des Réaux raconte les intrigues avec la présidente Lescalloppier et que ses excentricités faisaient appeler *Son Impertinence*. L'habitude d'appeler *Son Eminence* le cardinal de Richelieu, et après lui le cardinal Mazarin, donna lieu à plusieurs sobriquets analogues. Ainsi on appelait *Son Inquiétude* M. de Thou, qui eut la tête tranchée à Lyon avec Cinq-Mars. Vassé parvint au grade de maréchal-de-camp le 21 février 1649.

se retire à La Knocque, y bâtit un fort, et s'apprête à le défendre ; mais, menacé d'un siège et manquant de munitions, il laisse dans La Knocque quelques hommes avec le capitaine Longuebrune, et rejoint l'armée du prince de Condé. Le 20 août, Piémont est à la bataille de Lens, et, au mois de septembre, il ouvre la tranchée devant Furnes. La garnison est admise à capituler le 10, sous la condition expresse d'être échangée sur-le-champ contre les officiers et soldats de Piémont faits prisonniers à l'expédition d'Ostende.

Le régiment, après avoir passé l'hiver à Dunkerque, sert, en 1649, sous le comte d'Harcourt qui assiège Cambrai sans succès et qui prend Condé le 23 août. Il est ensuite mis en quartiers, partie à Dunkerque, partie à Soissons. En 1650, il est tout entier à Dunkerque, aux ordres du comte d'Estrades, qui l'avait demandé au cardinal Mazarin, disant qu'il n'en connaissait point de plus propre pour exécuter les desseins qu'il lui commandait et qui avaient pour but une entreprise sur Newport et Dixmude. Ces expéditions n'eurent point lieu, et, au mois de septembre, Piémont reçut l'ordre de se rendre rapidement à Soissons que les Espagnols menaçaient. En novembre, il joignit l'armée du maréchal du Plessis-Praslin, qui allait assiéger Rhétel, et il assista à la bataille du 15, où Turenne fut battu.

Piémont passa l'année 1651 à Soissons. Il n'en sortit que deux fois pour coopérer à des expéditions malheureuses ; la première sur Coucy, où il perdit le

capitaine La Forest et 45 soldats, et la seconde pour la défense du château de Chauny, où un détachement de 200 hommes fut anéanti.

Pendant les troubles de 1652, Piémont fut appelé aux environs de Paris et prit ses cantonnements à Houdan, Montfort-l'Amaury et Rozay. Il alla, plus tard, se jeter dans Laon, que sa seule présence empêcha le prince de Condé d'assiéger. Il fit encore cette année le siège de Château-Porcien et donna là un bel exemple à l'armée. Depuis plusieurs années les troupes n'étaient point payées; plusieurs corps se mutinèrent. Piémont seul conserva le respect dû à la discipline; les autres, honteux, rentrèrent dans le devoir.

Il servit, en 1653, sous Turenne, à l'armée de Champagne et participa aux sièges de Rhétel où il emporta d'assaut le bastion, de Mouzon dont l'ouvrage à cornes fut pris par lui, et de Sainte-Menehould.

Au secours d'Arras, en 1654, il perdit les capitaines de Sorel, La Cressonnière, Sourches, Goimpré et Gébert, quatre lieutenants, deux enseignes et 120 soldats. Sur la fin de la campagne, le régiment fut à Maubeuge et de là à Soissons. Dans ce dernier voyage, le mestre de camp marquis de Saveuse étant resté en arrière, fut surpris par un parti ennemi et massacré.

En 1655, Piémont fit les sièges de Landrecies, Condé et Saint-Ghislain, et prit encore ses quartiers à Soissons (1). Il en sortit au mois de mai 1656 pour aller au

(1) Puységur, qui fut nommé cette année colonel de Piémont, était

siège de Valenciennes. Il y ouvrit la tranchée à l'attaque du maréchal de La Ferté, dans la nuit du 26 au 27 juin. Chargé d'attaquer le chemin couvert le 2 juillet, il ne put se loger qu'à moitié chemin sur le glacis et laissa sur le terrain cent vingt hommes, parmi lesquels se trouvaient le capitaine Morel, un lieutenant et deux enseignes tués et quatre lieutenants ou enseignes très-dangereusement blessés. Les régiments qui le relevèrent ne furent pas plus heureux, et c'est dans cette occasion que le maréchal de La Ferté, dont le régiment venait d'échouer à son tour, s'écria, avec mauvaise humeur : « Je vois bien que le mor-
« ceau tombera encore sur Piémont. » En effet, le tour de garde de celui-ci revint dans la nuit du 8 au 9, et il eut la gloire de se loger sur les trois angles saillants du chemin couvert et d'établir les communications de ces logements. Le maréchal, en embrassant le mestre de camp, avoua que les travaux n'avaient jusque-là avancé que dans les gardes de Piémont. Ce fut dans la nuit du 15 au 16 que l'armée espagnole vint attaquer les lignes du maréchal. Le capitaine de Lignan se couvrit de gloire dans cette sanglante et désastreuse affaire. Attaqué trois fois dans un des redans de la ligne, il repoussa trois fois les assaillants, mais à la fin il fut fait prisonnier. Le régiment perdit aussi

entré au corps, en novembre 1632, comme major. Il fut fait lieutenant-colonel en novembre 1641; maréchal-de-camp le 6 janvier 1651, pour sa belle conduite à la bataille de Rhétel. Il a laissé de curieux mémoires.

le capitaine de Ringal. Le mestre de camp, six capitaines et un grand nombre d'autres officiers et de soldats furent faits prisonniers et conduits à Malines. Puysegur, voyant tout perdu, ordonna à son fils, enseigne de la colonnelle, de se sauver avec son drapeau. Celui-ci le remit au capitaine Saintot, qui avait un cheval et qui s'échappa. Le régiment, réduit à 150 hommes, se retira au Quesnoy. Il fut cependant encore employé au siège de La Capelle, où, malgré sa faiblesse, il fut chargé d'une fausse attaque, tandis que le reste de l'armée donnait l'assaut au corps de place ; mais il fit mieux qu'on ne lui demandait, car il emporta, de son côté, une demi-lune. Le seul capitaine présent, M. de Ronzières, fut tué dans cette occasion, ainsi que les deux seuls lieutenants qui lui restassent et 24 des 150 hommes qui composaient tout l'effectif du corps.

Le régiment répara ses pertes pendant l'hiver, et au mois de juin 1657 il était devant Cambrai. Après la levée de ce siège, il prit Bourbourg en passant et arriva devant Mardyck, où il disputa à Picardie le droit d'ouvrir la tranchée à la deuxième attaque. Il gagna son procès, parce qu'il était le plus ancien régiment du corps d'armée du marquis d'Huxelles, chargé de faire le siège conjointement avec celui de Turenne, et que chaque corps d'armée devait faire son attaque séparée.

Le siège de Dunkerque, en 1658, fut un théâtre de gloire pour Piémont, qui s'y fit remarquer d'une ma-

nière toute particulière dans ses gardes des 8, 15 et 23 juin. Dans cette dernière journée, où il relevait Picardie, il reçut l'ordre d'emporter les palissades que les assiégés défendaient encore au pied de l'ouvrage à cornes et qui couvraient cette pièce ainsi que la fausse braye. L'attaque de Piémont, favorisée par le feu de deux canons, eut le plus grand succès. Il pénétra jusqu'à la pointe de la fausse braye et y attacha le mineur. La garnison, intimidée, capitula sous ses drapeaux. Après ce siège, où il avait perdu beaucoup de monde, il ouvrit la tranchée devant Gravelines, le 8 août. Le capitaine de Gramont y périt. Piémont quitta alors l'armée du maréchal de La Ferté pour passer dans celle de Turenne, et il se trouva à la prise d'Audenaërde le 9 septembre, à celle de Menin le 17, et à la soumission d'Ypres le 24.

Après la paix des Pyrénées, il eut ses quartiers dans la Lorraine : quatre compagnies étaient à Nancy en 1664, occupées à en démolir les fortifications.

En 1664, Piémont, porté comme tous les vieux corps de vingt compagnies à quarante, fit partie du secours que Louis XIV envoya à l'empereur menacé par les Turcs. Dix-huit compagnies assistèrent à la fameuse bataille de Saint-Gotthard sur la Raab en Hongrie, mais sans combattre, la droite de l'armée où elles étaient n'ayant point donné.

Rentré en France en 1665, Piémont détacha cinq compagnies commandées par le colonel marquis de Chavigny qui joignirent le corps d'armée que le mar-

quis de Pradel conduisait au secours des Hollandais contre l'évêque de Münster. Elles se trouvèrent au siège de Lockheim qui se rendit le 14 décembre et eurent leurs quartiers d'hiver en Hollande. Elles rentrèrent en 1666 et rejoignirent le régiment à Metz.

Ce fut le 19 février 1666, comme nous l'avons dit, que le roi, pour mettre fin aux contestations qui survenaient à chaque instant entre les régiments de Champagne, de Navarre et de Piémont, à propos du pas et de la préséance, établit le roulement, d'abord par semestre, puis par année, entre ces corps. Le sort décida de l'ordre dans lequel ils devaient rouler. Il fut favorable à Navarre qui eut le *semestre* dès cette année, Champagne l'eut en 1667 et Piémont en 1668. Ce roulement exista jusqu'en 1777 (1).

Le régiment quitta Metz le 28 octobre 1667, et fit, sous les ordres du marquis de Créqui, la campagne d'hiver dans le Luxembourg. Il passa l'hiver à Charleroi et sortit de cette ville en mars 1668 pour aller

(1) Voici comment cela fut réglé : En 1666, Navarre eut le pas ; Piémont marcha le second et Champagne le troisième ; en 1667, ces régiments marchèrent dans l'ordre suivant : Champagne, Navarre, Piémont ; en 1668, Piémont, Champagne, Navarre, et ainsi de suite. Ce mode de roulement, qui pouvait donner le pas deux ans de suite à l'un quelconque de ces trois corps sur celui qui le suivait immédiatement, occasionna encore quelques démêlés sans importance.

Le marquis de La Mailleraye, colonel de Piémont en 1666, fut fait brigadier le 15 avril 1672. D'anciennes blessures lui firent quitter le service en 1674.

attaquer les ville et château de Geneppe où le capitaine Lempereur de La Fourrière fut tué. Le lieutenant-colonel de Bellefonds eut un bras cassé d'un coup de fauconneau. Trois compagnies restèrent en garnison à Geneppe jusqu'à la paix.

En 1672, Piémont partit de Charleroi au mois de mai avec M. de Montal et se rendit à Kayerswaërth sur le Rhin. Il se trouva aux sièges d'Orsoy et de Rheinberg, au passage du Rhin, à la prise d'Arnheim, Doësbourg et Zütphen. Au mois d'août, il campait sous Utrecht. Le 8 septembre, le 1^{er} bataillon se rendit au siège de Woerden, il y donna des preuves de la plus grande valeur en emportant un des forts qui défendaient l'approche des retranchements ennemis. Le colonel marquis de La Mailleraye y fut blessé avec neuf autres officiers. Le roi, satisfait de la conduite du corps, lui accorda des gratifications. Après la levée du siège de Woerden, le bataillon rentra à Utrecht, et Piémont tout entier sortit en novembre de cette ville pour suivre le duc de Luxembourg dans son expédition de Zélande. Il prit ainsi part au sac de Bodegrave et Swammerdam.

En 1673, il servait sous Condé qui couvrait avec son armée les opérations du siège de Maëstricht. Le 3^e bataillon fut seul employé au siège. Au mois de novembre quand l'armée française évacua une partie des places des Pays-Bas, Piémont fut jeté dans Maëstricht qu'il garda pendant toute la campagne de 1674. Il en sortit le 1^{er} juin 1675 pour se rendre au siège

d'Huy, où le 1^{er} bataillon ouvrit la tranchée le 4. Il se logea le même jour au pied d'une haute muraille qui reliait la ville au château. A la faveur de cet abri, il poussa, sans perdre un seul homme, les travaux jusqu'à la base d'une des tours dont ce château était flanqué. Le 2^e bataillon eut quelques jours après la gloire de repousser une sortie, ce qui amena la garnison démoralisée à capituler. Piémont fit ensuite le siège de Limbourg où le capitaine Lèbel fut tué. Quelque temps après il eut ordre de retourner à Maëstricht que le prince d'Orange menaçait, et qui fut en effet assiégé au mois de juillet 1676. Le 7 de ce mois, 400 hommes de Piémont, aux ordres du lieutenant-colonel, détruisirent le faubourg Saint-Pierre entre la redoute de la Motterie et celle de l'Inondation. Le régiment fut pendant le siège chargé de la garde des dehors et s'en acquitta avec une grande bravoure. Le 29, le feu prit à son camp ; les armes de trois compagnies furent brûlées. Le capitaine de Fleurac mourut des blessures que lui firent les fusils qui se déchargeaient au milieu de l'incendie. Le 30, le capitaine de Ligny, commis avec 80 hommes à la défense de la redoute Dauphine, y fut attaqué. Cette redoute avait une brèche praticable, même pour la cavalerie ; le brave de Ligny la défendit courageusement, mais sa mort arrêta l'ardeur de sa troupe ; la redoute fut évacuée ; mais, reprise le même jour par le lieutenant-colonel de la Plegnière (1), les ennemis

(1) Pierre-Claude Hebert de La Plegnière, lieutenant dans Pié-

firent d'inutiles efforts pour s'en rendre de nouveau maîtres.

Dans la sortie du 6 août et dans celle du 8, Piémont se comporta d'une manière brillante, mais il se fit surtout remarquer dans la sortie du 9 qui avait pour but de ruiner les travaux des Hollandais du côté de la redoute de la Motterie. Les ennemis en furent chassés et leurs ouvrages bouleversés. Le régiment perdit ce jour-là le capitaine Vallesles, l'aide-major de Per-ray et dix hommes. Il eut, en outre, une trentaine de blessés. Le colonel de Maclines (1), qui faisait les fonctions de lieutenant de roi fut blessé à la tête, le 11 août, en dirigeant la défense du chemin couvert. Toutes les journées de ce siège furent marquées par des combats dont Piémont se tirait toujours avec gloire. Enfin le prince d'Orange rebuté par l'énergie de la garnison, leva le siège le 27. Piémont, comme tous les autres corps qui avaient concouru à la défense de Maëstricht, y resta par la volonté expresse de Louis XIV jusqu'à la fin de la guerre. Un seul bataillon, qui était en garnison à Douai, fit, en 1678, le siège de Gand.

Un bataillon de formation nouvelle passa, en 1676, en Sicile sur la flotte du maréchal de Vivonne, et resta dans cette île jusqu'en 1678.

mont en 1643, lieutenant-colonel le 14 avril 1674, et brigadier le 2 octobre 1776. Il se démit en septembre 1677.

(1) Maclines était capitaine au corps dès 1648. Lieutenant-colonel 18 septembre 1668, brigadier 15 avril 1672 et maréchal-de-camp 9 septembre 1676.

Dans le courant de cette dernière année de la guerre, un détachement du régiment sortit de Maëstricht pour prendre part à l'expédition conduite par le marquis de La Bretesche contre Lewes. Dès que l'on fut en vue de la ville, le capitaine de Brêmeau, avec 50 grenadiers, passe l'inondation à la nage; la sentinelle crie : qui vive? — On lui répond : déserteurs, et sur-le-champ les palissades du chemin couvert, garnies de chevaux de frise, sont franchies; les fossés de la citadelle sont traversés à la nage ou sur des bateaux, et avant que la garnison fût sous les armes, Piémont était maître d'un bastion et de la barrière qui conduisait du château dans la ville. Le gouverneur et la garnison, cernés dans une église et dans l'hôtel-de-ville, furent obligés de se rendre à discrétion. Ce beau coup de main coûta la vie au capitaine Brunet : le capitaine Daugis y fut blessé.

Après la paix de Nimègue, le 10 juin 1678, Piémont évacue Maëstricht, et comme l'électeur de Brandebourg ne déposait pas les armes, il va joindre le maréchal de Schomberg dans son camp d'observation de Gulpen, près d'Aix-la-Chapelle.

On retrouve Piémont, en 1683, au camp de Bouquenom sur la Sarre. Au mois de mai 1684, les deux premiers bataillons sont employés au siège de Luxembourg : ils étaient placés sur le terrain qui s'étend depuis Lintzing jusqu'à l'abbaye de Bonnevoxe. Pendant sa première garde, Piémont brûle une partie du faubourg de Paffendhal, et pousse à trente pas du

chemin couvert la troisième parallèle qui embrassait tous les dehors de la place. Le 27 mai, les grenadiers soutiennent leur réputation à l'attaque des contre-gardes : le 29, tout le corps fait la descente de fossé du bastion Sainte-Marie, et, poussant une galerie jusqu'à la face gauche de cet ouvrage, y attache le mineur, et travaille à deux sapes pour parcourir le fossé. Piémont eut 14 officiers blessés à ce siège : c'étaient les capitaines d'Ormoy, Tavagny, Chadignac, Chastré, Siccard, Méric, Sainte-Marie, Dezers, Lamanon, La Fleur, Robert et trois lieutenants.

Le 3^e bataillon de Piémont, qui était parti au mois de mars avec le maréchal de Bellefonds pour la vallée de Roncevaux, dans le but de donner de l'inquiétude à l'Espagne sur cette frontière, servit à former le régiment de Cambrésis, qui, jusqu'à son licenciement, en 1775, soutint dignement la responsabilité de sa noble origine. Un autre bataillon, levé cette même année 1684 à l'armée de Roussillon, sous le titre de Piémont, fut massacré en grande partie à Girone par les habitants.

En 1688, le 1^{er} bataillon de Piémont sert au siège de Philisbourg et à celui de Manheim : le lieutenant de Chauvelin est tué au premier. Pendant ce temps, le 2^e bataillon était avec le marquis de Boufflers, qui soumettait Kayerslautern, Kreutznach, Neustadt, Oppenheim, Worms, Spire, Mayence, Binghen et Oberkirch, bombardait Coblenz, et mettait tout le Palatinat à contribution. Partie de ce bataillon, qui

avait hiverné à Montroyal, en sort au commencement de 1689 pour surprendre la petite ville et le château de Kokheim, et s'y conduisit bravement. Pendant cette seconde campagne de la guerre, le 1^{er} bataillon était à l'armée du Rhin sous le maréchal de Duras (1).

Le corps réuni commença la campagne de 1690 à l'armée de la Moselle, commandée par Boufflers, et la termina sous les ordres de Luxembourg. Il ne prit aucune part à la bataille de Fleurus. La campagne de 1691, qu'il fit à l'armée de la Meuse, ne lui offrit aussi aucune occasion, et il eut de bonne heure ses quartiers à Dinant.

En 1692, il fit le siège de Namur. Les trois bataillons y ouvrirent la tranchée dans la nuit du 29 au 30 mai entre la Sambre et la Meuse. Les assiégés ayant ouvert le matin un grand feu d'artillerie, un capitaine, un sergent et six grenadiers furent tués. A l'attaque du 13 juin, dirigée sur la redoute de la Cassotte, les compagnies de grenadiers, avec celles des Gardes et du régiment du Roi, chassèrent, malgré le feu terrible de la place, les défenseurs de la redoute, et les poursuivirent jusqu'au chemin couvert de la citadelle. Le capitaine de grenadiers de Sarau fut tué dans cette poursuite. Le 22, les grenadiers attaquent encore le chemin couvert

(1) Jean-Urbain de Vallières, nommé lieutenant-colonel le 28 mars 1689, était entré comme lieutenant dans Piémont en 1663. Il fut fait brigadier le 30 mars 1693 et maréchal-de-camp le 11 avril 1703. Il s'était démis de sa charge en 1694.

du Fort-Guillaume. Ils avaient la gauche de cette attaque qui eut le plus grand succès. Ils s'élancèrent dans cet ouvrage malgré une double palissade et des chevaux de frise, en chassèrent les défenseurs et les poursuivirent avec tant de vivacité qu'ils traversèrent avec eux le fossé, et gravirent la brèche, quoiqu'elle fût d'un difficile accès, et qu'elle fût vue par les ouvrages du vieux château. Les assiégés, effrayés, remirent le Fort-Guillaume. Ce beau fait d'armes coûta la vie au capitaine de grenadiers Ponce. Après la prise du château qui capitula le 30, Piémont retourna à l'armée de Boufflers, termina la campagne sur la Moselle, et vint passer l'hiver à Namur.

Au mois de mai 1693, les trois bataillons joignent l'armée du duc de Luxembourg au camp de Gévries, et combattent le 29 juillet à Neerwinden. Ils occupaient l'extrême gauche de la première ligne. Chargé avec d'autres régiments de l'attaque du village de Neerwinden, Piémont se porte avec la plus grande valeur aux retranchements, et essuie sans faiblir le feu des 80 pièces de canon qui les armaient. Le village est emporté deux fois, et autant de fois perdu par l'impossibilité de s'y maintenir sous le feu meurtrier de l'ennemi; mais Piémont ne se rebute point : il fait un dernier effort à la tête de toutes les troupes de la gauche, et les alliés, cédant enfin à une si opiniâtre valeur, abandonnent Neerwinden, et bientôt après, le champ de bataille. Les pertes du régiment dans cette glorieuse journée furent énormes. Le colonel marquis

de Rébé fut très-dangereusement blessé en conduisant la dernière charge; il en mourut l'année suivante (1); le major Daugis, les capitaines Siccard, chevalier de Sault, d'Énonville, Baron-Desprès, d'Ormoy, Chaumont, Sarron, La Peyrade, La Roche, Méric et quatre autres dont les noms sont perdus, douze lieutenants ou sous-lieutenants et 345 hommes furent tués. Le nombre des blessés fut au moins égal.

Au siège de Charleroi qui se fit en septembre, Piémont perdit encore, en repoussant une sortie, le capitaine de Peyrezolles, le lieutenant Préchac et 30 soldats. Après cette laborieuse campagne, il alla prendre du repos à Saint-Omer.

La campagne de 1694, qu'il fit dans la même armée, ne présente aucun fait saillant. Le régiment eut ses quartiers d'hiver à Valenciennes. En 1695, il est encore à l'armée de Flandre. Le 16 juin, une compagnie de grenadiers, postée au moulin de Billeghem, est vivement attaquée par l'électeur de Bavière. Les deux autres compagnies arrivent à son secours avec six escadrons de cavalerie et la délivrent. Elle avait déjà perdu quinze hommes sur cinquante. En juillet, un bataillon entre dans Namur avec M. de Boufflers. Les

(1) Le marquis de Rébé était brigadier du 10 mars 1690. Il fut remplacé par le duc de Châtillon, connu jusqu'en 1696 sous le nom de comte de Luxe. Celui-ci, qui avait commandé précédemment les régiments de Nivernais et de Provence, avait été grièvement blessé à Neerwinden et avait le grade de brigadier depuis le 14 août 1692. Ses blessures l'empêchèrent d'aller plus loin.

deux autres sont, au mois d'août, devant Bruxelles et y ouvrent la tranchée le 12. Le commandant de bataillon de Longuerue et le capitaine La Peyrade sont mortellement blessés dès le premier jour. Après le bombardement de Bruxelles, Piémont prit ses quartiers à Dinant.

La campagne de 1696, qui ramena Piémont sur la Meuse, ne présente qu'un seul fait intéressant le corps : c'est la défense du château d'Hart, près Neustadt. La garde de ce château avait été confiée à trente grenadiers, commandés par le lieutenant La Crochardière. Ils furent attaqués au mois de septembre et y soutinrent trois assauts sans vouloir se rendre. Reconnaissant l'impossibilité de défendre la brèche une quatrième fois, le brave lieutenant y fait apporter et enterrer tout ce qui lui reste de poudre. Cinq cents hommes de l'armée ennemie, soutenus par quatre bataillons, s'avancent : quand ils sont au pied de la brèche, La Crochardière met lui-même le feu au saucisson et profitant du désordre qui suit l'explosion, il abandonne le château et rejoint l'armée sans être poursuivi.

Cette même année 1696, le capitaine de Bossendy, détaché avec sa compagnie à Bellisle-en-Mer, défend ce poste avec courage et succès contre un débarquement d'Anglais. En 1697, le régiment assiste, sans y prendre part, au siège d'Ath, dernier acte de cette guerre (1).

(1) Le chevalier de Luxembourg, qui obtint Piémont en 1700, sur

En 1701, le 1^{er} bataillon de Piémont passe les Alpes avec Villeroy et se trouve au combat de Chiari. Les deux autres se rendent au camp assemblé sous Brisach et passent aussi, en janvier 1702, à l'armée d'Italie. Le régiment contribue, le 23 mai, à faire lever le blocus de Mantoue, et, le 27, il est détaché, avec quelque cavalerie et quatre pièces de canon, pour aller assiéger Castiglione. Le capitaine de grenadiers Darmisson reçoit là une blessure mortelle. Après la prise de la ville et du château, il rejoint l'armée à Goïto, et fait, le 3 juin, l'expédition sur la Madona della Grazia. Dans la nuit du 11 au 12, le prince Eugène cherche à enlever le duc de Vendôme comme il avait enlevé Villeroy à Crémone : mais Piémont était de garde au quartier-général, et le sergent La Varenne, avec dix hommes, veillait aux avant-postes dans un beau bouquet d'arbres sur le bord du lac de Garda. La Varenne aperçoit le détachement autrichien, qui essaie d'aborder sans bruit, à la faveur des roseaux fort épais en cet endroit. Il fait ouvrir bravement le feu, et déconcerte les projets d'Eugène, en réveillant toute l'armée.

Au combat qui eut lieu, le 26 juillet, près de Santa-Vittoria, les grenadiers de Piémont décident le succès, en franchissant la chaussée de Crostollo, et

la démission de son frère le duc de Châtillon, en se démettant du régiment de Provence, fut fait brigadier le 29 janvier 1702, maréchal de camp le 26 octobre 1704, lieutenant-général le 30 septembre 1708 et maréchal de France le 14 juin 1734. Il avait pris, en 1711, le nom de prince de Tingry.

en se jetant sur le flanc et la queue de l'ennemi. Le lieutenant Daurignac périt dans cette charge. Le capitaine de Périssant, qui avait conçu et exécuté ce mouvement, eut une pension de 400 livres.

La bataille de Luzzara (15 août) est un jour de gloire pour Piémont. Il occupait l'extrême gauche de l'armée. Dès que Vendôme s'aperçoit que les Impériaux marchent à lui, il fait avancer plusieurs brigades, celle de Piémont en tête, et leur ordonne de se retrancher diligemment à la faveur d'un petit bois, près des bords du Pô. Le régiment y est bientôt attaqué par l'élite de l'infanterie autrichienne, conduite par le prince de Commercy. Cette infanterie, en avançant, prête le flanc à Piémont et Royal-Vaisseaux, qui ouvrent sur elle un feu terrible. Vainement le prince lorrain conduit-il quatre fois ses troupes à la charge, nos braves régiments restent inébranlables à leur poste, et les ennemis sont bientôt contraints à demander une suspension d'armes, pour enlever le corps du prince de Commercy, frappé par une balle de Piémont. Cependant les brigades qui entouraient Piémont avaient perdu du terrain : Piémont et Royal-Vaisseaux se trouvèrent complètement séparés du reste de l'armée ; mais leur fermeté ne fléchit point ; ils gardèrent leur poste jusqu'à la nuit, dont l'obscurité extraordinaire mit fin au combat. La belle résistance de ces deux régiments, qui couchèrent sur le terrain où ils avaient été placés le matin, fut une des raisons invoquées par l'armée française, pour s'attribuer la

victoire. On chanta, du reste, le *Te Deum* des deux côtés. Le régiment perdit à Luzzara son lieutenant-colonel, M. de Loisel (1); les capitaines Saint-Martin et Sénarque, et plusieurs autres officiers. Après avoir coopéré à la prise de Guastalla et de Borgoforte, Piémont prit ses quartiers d'hiver à Modène.

Au mois de janvier 1703, les trois compagnies de grenadiers et trois piquets furent de l'expédition du comte de Vaubecourt sur Bondanella, où les ennemis avaient jeté 2,000 hommes qui furent tués ou faits prisonniers. Au mois de juin, le capitaine de Maisonrouge et trois lieutenants périrent devant Ostiglia. Le régiment faisait alors partie du camp dont Vendôme s'était réservé le commandement particulier. Il suivit ce général dans le Trentin, et contribua à la prise d'Arco et de Nago, et plus tard à celle d'Asti et de Villanova-d'Asti. Il hiverna dans le Montferrat.

La campagne de 1704 s'ouvrit par le siège et la prise de Robbio. C'était au mois de mars. Le capitaine de Champagnelles, établi avec sa compagnie de 54 hommes à Cozzo, apprend que les ennemis abandonnent Rosasco dans le voisinage : il forme le projet d'occuper ce poste et se fait précéder par son lieutenant La Neuville avec quinze hommes. Prêt à entrer dans le village, La Neuville, qui avait à peine

(1) Il fut remplacé le 24 septembre par Georges de Chartreix qui servait au corps depuis 1669. Celui-ci exerça jusqu'en décembre 1704 et fut fait brigadier le 22 novembre 1706.

dix-huit ans , aperçoit quelques hussards à portée de mousquet. Il défend de tirer de peur de donner l'alerte : il marche droit et serré à une petite place qui précédait le château et tombe entre deux troupes de dragons. Il essuie leur feu sans s'émouvoir , entre dans la cour du château , s'y met en bataille et maintient les dragons jusqu'à l'arrivée de son capitaine qui le suivait de près et qui fait prisonnier le capitaine des dragons. La compagnie , maîtresse du château , y est bientôt attaquée , mais la bonne contenance de Champagnelles et le feu nourri de ses hommes , dégoûte l'ennemi qui renonce à son entreprise. Ce poste ayant paru important , on y fit entrer deux bataillons de Piémont. Au mois de mai les trois bataillons sont réunis devant Verceil et ils y ouvrent la tranchée le 15 juin. Le lieutenant de grenadiers de Maranval y emporte une demi-lune. Le capitaine de Varangue est tué. Le régiment fait ensuite le siège d'Ivrée et celui de Vérue qui se prolonge jusqu'en avril 1705. Les deux actions où le corps se distingua le plus sont celles du 26 décembre , où le capitaine de Gadagne fut blessé et l'attaque du fort de l'Île , le 1^{er} mars. Les différents combats livrés sous les murs de Vérue coûtèrent la vie aux lieutenants Mac-Mahon , Grignols et Chartogne. Le capitaine de Préchac et le lieutenant Maranval moururent des blessures qu'ils y avaient reçues.

En 1705 , Piémont fit le siège de Chivasso , où le capitaine Planet de Méric est tué , et plus tard celui

d'Asti. Pendant que le duc de La Feuillade prenait ses dispositions pour l'attaque du faubourg de cette ville, la cavalerie impériale tombe sur le camp du régiment et lui fait éprouver de grandes pertes. Les grenadiers surtout sont écrasés, mais ils ont la gloire de chasser l'ennemi qui se retire après avoir perdu 1,500 hommes.

Piémont, après avoir passé l'hiver à Barzolo en Lombardie, rejoignit l'armée le 18 avril 1706, et dès le lendemain il prit part au combat de Calcinato. Il avait la droite de l'infanterie en première ligne et se retrouvait en face des troupes brandebourgeoises avec lesquelles il avait fait connaissance à Neerwinden et qui lui avaient fait acheter chèrement la victoire. Les vieux soldats ne l'avaient point oublié, et animaient les plus jeunes à bien soutenir l'honneur des drapeaux de Piémont. Après avoir traversé en bon ordre et sous un feu terrible les fossés qui couvraient le front de l'ennemi, les bataillons de Piémont joignent les Brandebourgeois par leur gauche, et, tombant sur eux la baïonnette au bout du fusil, ils en font un carnage horrible.

A la fin d'août, les grenadiers du régiment arrivent devant Turin. Dès le lendemain on les emploie à l'attaque des contrescarpes et d'une demi-lune où l'on avait été repoussé quelques jours auparavant. Les trois compagnies s'élancent et emportent d'emblée la demi-lune ; mais la gorge était fermée par une bonne maçonnerie et les grenadiers sont presque tous fusillés à bout portant ; l'explosion d'une mine vint un

instant après enterrer les survivants. Il n'en échappa que trente, la plupart affreusement mutilés : parmi ceux-ci se trouvaient le lieutenant de Pesche et le sous-lieutenant O'Neill. Les capitaines La Roque, Noffon et Roquefoulet ; les lieutenants Pigny et La Neuville, et les sous-lieutenants Laurange et Commerfort étaient morts. Le régiment arriva le lendemain de cette épouvantable catastrophe.

Le 7 septembre est encore une lamentable journée (1). Le prince Eugène et le duc de Savoie attaquent les lignes de l'armée française devant Turin. Piémont, privé de ses meilleurs soldats, était placé entre la Stura et la Doire. Il soutient bravement trois charges ; mais réduit à 819 hommes, il se voit enfin contraint de battre en retraite. Les lieutenants de Chabestan et de Limars restent sur le champ de bataille.

(1) On sait que vers la fin de ce siège le brave duc d'Orléans, qui avait le commandement nominal de l'armée, contrarié par La Feuilleade et Marchia qui méprisaient ses avis, et profondément dégoûté du rôle qu'on lui faisait jouer, ne voulut plus se mêler de rien. La veille de la bataille, à l'annonce de l'approche d'Eugène, il sort de chez lui et monte à cheval pour combattre en soldat. « Tout ce qui se « passait depuis quelque jours, dit Saint-Simon, avait fait trop de « bruit pour que toute l'armée n'en fût pas informée, jusqu'aux soldats... les vieux soldats ne sont pas incapables d'être quelquefois « bons juges, ce que plusieurs d'entre eux se souvenoient de lui « avoir vu faire à Steenkerque, à Neerwinden, les faisait murmurer « de ce qu'il ne vouloit plus commander l'armée. Comme il passait « donc à la tête des camps, un soldat de Piémont l'appela par son « nom et lui demanda s'il leur refuseroit son épée. Ce mot fit plus

En 1707, Piémont, après avoir passé l'hiver en Provence, se rendit à l'armée de Flandre qui se tint sur la défensive. Il eut ses quartiers d'hiver au Quesnoy. Employé dans la même armée en 1708, il était à la gauche de Picardie au combat d'Audenaërde. Il y chargea jusqu'à cinq fois, perdit trente-six officiers et en eut soixante-trois blessés. Parmi les morts se trouvaient les capitaines Saint-Malins, La Grandroche, Bellisle, Damilly, Desbordes, d'Oudan, Bony, Blénicourt, Defline et Montausègle, et les lieutenants O' Neill, Maisonneuve et Préchac. Après ce funeste combat, les alliés mirent le siège devant Lille. Pendant ce temps, les débris de Piémont, qui faisaient partie du corps d'observation du marquis de La Châtre, étaient placés à Escanaf. A la fin de la campagne ils furent envoyés à Amiens.

Le régiment rejoignit l'armée sous La Bassée au mois de mai 1709, et fut de toutes les marches et opérations qui précédèrent la sanglante bataille de Malplaquet. Piémont trouva à se consoler des désastres de cette glorieuse journée par la prise de trois drapeaux. Les pertes qu'il y éprouva furent considérables : le lieutenant-colonel de Féligonde (1), les capitaines de

« que n'avoient pu les officiers généraux. Il répondit au soldat qu'il
« le lui demandoit de trop bonne grâce pour en être refusé, et, met-
« tant à l'instant à ses pieds tant de mécontentements, si vifs et si
« justes, il ne pensa plus qu'à secourir Marchin et La Feuillade mal-
« gré eux-mêmes.

(1) Remplacé le 28 septembre par Jacob de Périssant. Celui-ci

Campanel, Sainte-Marie et du Terrail, et les lieutenants Catalan et Soultray y perdirent la vie. Le capitaine Fortunier de Vassy eut un bras broyé par un boulet; il en arracha lui-même sans sourciller les lambeaux, et sur le champ de bataille il écrivit l'événement à sa famille.

Quelque temps après, Piémont entra dans Valenciennes. Il y resta jusqu'au mois de mars 1710, qu'il reçut l'ordre d'aller renforcer la garnison de Douai. Cette place fut bientôt investie par toutes les forces des alliés. Le capitaine de grenadiers de Rochepierre, jeté, dès le début du siège, avec 80 hommes dans le château de Vaugevillle, y soutint avec succès trois assauts, dans l'un desquels il fut blessé. Il ne consentit à se rendre qu'à la condition que son détachement ne subirait pas d'autre sort que celui réservé à la garnison de Douai. Tout était convenu, quand le feu prit aux poudres et emporta la plus grande partie de ces braves gens ainsi que M. de Rochepierre. Douai tint cinquante-deux jours pendant lesquels la garnison fit trente-deux sorties. Le 8 mai, les grenadiers de Piémont étaient d'une sortie, où les travaux des assiégeants furent bouleversés et un régiment anglais détruit. Le 25, le lieutenant de grenadiers Lesure, chargé de se porter

qui servait au corps depuis 1674, parvint au grade de brigadier le 29 juillet 1710. Périssant eut pour successeur, le 2 décembre 1713, Etienne-Charles Noblet, marquis de Chenelette, sous-lieutenant dans Piémont en 1688, brigadier 3 avril 1721 et maréchal-de-camp le 1^{er} août 1734.

avec vingt hommes à la tête de la sape, contraignit les ennemis à l'abandonner, et, quoique blessé d'un coup de feu au bras, il ne rentra dans la place qu'après avoir comblé la sape. Dans la nuit du 3 au 4 juin, le capitaine de Noyelles fut tué, en défendant avec succès, une place d'armes dont la garde lui avait été confiée. Le régiment se multiplia à l'assaut livré aux demi-lunes dans la nuit du 23 au 24. Malgré tant d'efforts, la brèche se trouva enfin praticable, et le comte Albergotti, gouverneur de Douai, fut obligé de capituler. Outre les officiers déjà nommés, Piémont perdit, à la défense de Douai, les capitaines du Lude et Saint-Andéol; les lieutenants Vaujo, Desanelles, Panadores, Saint-Martin et Fleury.

Pendant ce siège, un lieutenant de Piémont, M. de Barles, fit une action dont le souvenir mérite d'être conservé. Il était chez lui avec un congé de la Cour. Apprenant que Douai est investi, il se hâte de partir, se travestit en paysan, et chargé d'eau-de-vie et de légumes, il se présente au camp ennemi, et trouve moyen de se jeter dans la place. Il fut blessé légèrement pendant le siège.

Après la reddition de Douai, le régiment se rendit à Cambrai, et il acheva la campagne à l'armée de Villars. En 1711, il était encore de la même armée, et avait ses quartiers à Saint-Omer (1). Il fournit, en

(1) Piémont fut donné cette année à Louis-Antoine Armand de Gramont, duc de Louigny, depuis colonel des Gardes Françaises. Le

janvier 1712, trois piquets, qui furent employés à l'attaque de Lillers. Cette même année, il prit part à la glorieuse affaire de Denain et à la prise de Marchiennes, de Douai, du Quesnoy et de Bouchain. Au siège du Quesnoy, il emporta, le 29 septembre, les deux lunettes du front d'attaque, et y eut un capitaine blessé. Les lieutenants Nolet et Huchard, le furent à leur tour, à la prise du chemin couvert.

En 1713, Piémont fit avec distinction le siège de Landau, où le lieutenant-colonel de Périssant fut blessé. Il prit part au combat où furent forcés les retranchements du général Vaubonne devant Fribourg, et termina la guerre par le siège de Fribourg. Il avait son poste au bas du Roscoff, et il ouvrit la tranchée dans la nuit du 30 septembre au 1^{er} octobre, devant le château, du côté du fort Saint-Pierre. Le 14 octobre, le capitaine de Chautois fut tué à la tête de la sape du chemin couvert.

Le 20 septembre 1714, le régiment de Nuaille fut incorporé dans Piémont.

En 1717, le marquis de Fervaques, qui avait donné sa démission de colonel du régiment quelques années

marquis de Fervaques, connu jusqu'en mars 1708 sous le nom de chevalier de Bullion, avait eu Piémont en 1705. Il s'en démit en janvier 1711 et le reprit le 16 janvier 1717. Fervaques fut fait brigadier le 29 mars 1710, maréchal-de-camp le 1^{er} février 1719 et lieutenant général le 1^{er} mars 1738. Son successeur le comte de Maulevrier fut nommé brigadier le 1^{er} août 1734, maréchal-de-camp le 1^{er} janvier 1740 et lieutenant-général le 1^{er} mai 1745.

auparavant, par pique de n'avoir point été fait maréchal-de-camp après la défense de Douai, en reprit le commandement.

Lorsque la guerre fut déclarée à l'Espagne, en 1719, Piémont avait ses quartiers en Bretagne. Au mois de juillet, il joignit l'armée sur la frontière, mais les hostilités ayant bientôt cessé, il revint dans ses garnisons sans avoir rien fait.

La guerre éclata plus sérieusement en 1733, à propos de la succession au trône de Pologne. Piémont fut envoyé à l'armée du Rhin, et servit au siège de Kelh. Après la prise de ce fort, il alla rétablir le pont d'Huningue et eut ses quartiers dans cette place.

Le 4 mai 1734, on força les lignes d'Ettlingen. Le duc de Noailles, à la tête de Piémont, attaqua l'ennemi par les hauteurs. Les grenadiers, malgré trois décharges à bout portant, le forcèrent à prendre la fuite. Le lieutenant-colonel de Chenelette fut blessé dans ce combat. On fut de là au siège de Philisbourg. Un piquet de cent hommes et deux compagnies de grenadiers contribuèrent, le 14 juillet, à l'attaque de l'ouvrage à cornes, qui fut emporté à la baïonnette. Le lieutenant Flaquet fut tué à cette affaire; il y eut aussi un capitaine grièvement blessé. Le régiment, qui avait été augmenté cette année d'un 4^e bataillon, fit la campagne de 1735 à la même armée, et après le combat de Klausen, qui mit fin aux hostilités sur le Rhin, il se rendit à Valenciennes pour y tenir garnison. Il était à Longwy en 1737; il fut employé, en 1738, aux

travaux de fortification de Metz, passa à Landau en 1739, et à Strasbourg en 1740 (1). L'année suivante commença la guerre de la succession d'Autriche.

Il quitta Strasbourg en septembre 1741, pour rejoindre, sous Lauterbourg, la division qui devait passer en Bohême, aux ordres du comte de Gassion, du marquis de Clermont-Tonnerre et du marquis du Cayla.

La première action importante de cette guerre fut l'escalade de la ville de Prague, dans la nuit du 25 au 26 novembre. La brigade de Piémont avait la droite des troupes françaises et était placée devant la porte Sainte-Marguerite, près du Lorentzberg, éminence qui commande la place de ce côté-là. Le colonel comte de La Massays commandait les compagnies de grenadiers, et les piquets qui devaient participer au coup de main. A deux heures après minuit, les échelles sont plantées et la ville prise, presque sans coup férir. Le régiment n'eut qu'un grenadier blessé. Après l'occupation de Prague, Piémont fit différentes expéditions sous le comte de Gassion, et se rendit enfin à Protiwen, d'où il détacha 200 hommes, pour la garde du château de Frawemberg.

Harcelée dans ses cantonnements par les troupes légères autrichiennes, l'armée se concentra sous Pissek. Piémont, qui faisait l'arrière-garde, eut beaucoup

(1) Le comte de La Massays, colonel de Piémont en 1740, fut fait brigadier le 23 février 1746 après le siège de Bruxelles et maréchal de camp le 10 mai 1748.

à souffrir dans cette marche pénible au milieu des boues et des Pandours. La partie la plus rigoureuse de cet hiver, qui fut très-rude, se passa sous la tente (1). A la fin de janvier 1742, les Autrichiens ayant fait, sur le camp de Pissek, quelques tentatives qui ne leur réussirent pas, se retirèrent sur Budweis, et le maréchal de Broglie profita de leur éloignement pour mettre ses troupes en quartiers. Piémont eut le sien à Strakonitz. Au mois de mars, il changea avec La Marine, et entra dans Pissek. Les maladies firent de cruels ravages dans ces cantonnements. Le régiment y perdit la moitié de son effectif et quinze officiers.

Le comte de Saxe assiégea Egra au mois d'avril. Piémont y envoya quatre piquets et trente grenadiers. Le capitaine Leduc y fut tué. Le mois suivant, l'armée marcha au secours du château de Frawemberg. Elle se concentra au camp de Protiwen, et en partit sur deux colonnes. Piémont était en tête de celle de droite. On rencontra les Autrichiens retranchés au village de Sahay. Ils en furent débusqués et rejetés dans les bois. L'armée, après avoir relevé la garnison de Frawemberg, se porta sur Budweis.

Cependant, le roi de Prusse venait de faire une paix séparée avec la reine de Hongrie. Le maréchal de Broglie se vit alors dans la nécessité de prendre la dé-

(1) Ce fut pendant cet hiver que le capitaine de Méric commença à se signaler dans la guerre de partisan. Il fut fait brigadier le 1^{er} mars 1746 et périt en 1747 dans un combat livré à Duffel, près de Malines, où sa troupe détruisit un parti de Croates.

fensive et de battre en retraite. Piémont forma l'arrière-garde et perdit beaucoup de monde, par les attaques rapides et incessantes des troupes croates. Au moment de repasser le bois de Sahay, trente grenadiers du régiment, commandés par le lieutenant La Papotière, s'embusquèrent dans un ravin, pour protéger le défilé de la cavalerie. Ce brave détachement s'acquitta glorieusement de cette mission périlleuse. Vingt-trois se firent tuer : les autres n'échappèrent que par un retour offensif des Carabiniers. Après une retraite des plus pénibles, où Piémont s'illustra encore en défendant le passage du ruisseau de Blanitz et, plus tard, celui de l'Ottawa, il arriva à Prague le 14 juin. Il était réduit à 1,009 hommes.

L'armée française ne tarda pas à être serrée de près dans la capitale de la Bohême, et livrée à toutes les horreurs de la famine. Les Autrichiens commencèrent, le 9 août, à tirer sur la ville avec 150 bouches à feu. Le régiment, qui jusque-là avait campé hors de Prague, près de la chapelle Sainte-Marguerite, fut obligé, faute de place dans la ville, de s'établir dans les fossés, où il éprouva des pertes énormes par le feu de l'ennemi. Dans la nuit du 18 au 19, les Français culbutèrent les travaux des Autrichiens. Trente grenadiers de Piémont coururent, de leur propre mouvement, sur la batterie qui incommodait si fort le régiment. Un poste de 300 hommes, qui la gardait, prit honteusement la fuite. Le soldat Louis Perret, dit Brin d'Amour, y sauta le premier et tua le canonnier

qui portait le boute-feu. Nos braves s'emparent alors de deux pièces et les conduisent, à bras, jusqu'au piquet de la brigade. Ils s'élancent de nouveau, et, pénétrant dans une batterie de mortiers, ils en enclouent le plus grand nombre, et font ensuite leur retraite en bon ordre, ramenant en triomphe, à Prague, les deux canons dont ils s'étaient emparés. Le maréchal de Broglie leur permit de les promener dans la ville, et Brin d'Amour fut fait caporal. L'armée fit encore des sorties les 20, 21 et 22 août. Piémont y soutint toujours sa brillante réputation. Dans la dernière, qui fut une véritable bataille, le capitaine du Plessis fut tué, ainsi que les lieutenants Tuyau et Constant. Peu de jours après, les Autrichiens, ayant encore rapproché leurs batteries, Piémont ne put plus tenir dans le fossé, et vint camper dans le jardin de l'Empereur. Depuis l'affaire du 22, on ne faisait plus que de petites sorties, dans lesquelles les sergents Desjardins et Laval se distinguèrent. Le premier fut tué. Le 13 septembre, les Autrichiens, désespérant de réduire la garnison par la force, convertirent le siège en blocus. Le 15, on fit une sortie. Piémont combattit vaillamment sur le terrain de son ancien camp, à l'abbaye de Sainte-Marguerite. Il y perdit plusieurs officiers, entre autres le capitaine Péjoux. A la fin d'octobre, l'arrivée du prince Lobkowitz, à la tête de 20,000 hommes, fit reprendre les opérations du siège avec une nouvelle vigueur, et la ville fut serrée plus étroitement que jamais. Les provisions, amassées pendant le peu de temps

que les mouvements avaient été libres, furent bientôt épuisées. Le soldat, transi de froid et exténué de faim, avait à peine la force de faire son service. C'est alors que le maréchal de Bellisle reçut l'ordre d'évacuer Prague et de sauver les restes de l'armée à quelque prix que ce fût.

Deux cents hommes de Piémont restèrent dans la place avec Chevert. Le reste du régiment partit le 16 décembre, à dix heures du soir. Les grenadiers, aux ordres du colonel, escortaient avec tous ceux de l'armée l'artillerie, les munitions et l'hôpital. Les autres compagnies et les régiments de la brigade formaient l'arrière-garde de l'armée alternativement avec la brigade de Navarre.

Cette retraite fut considérée dans le temps comme ce qu'on avait vu de plus lamentable jusqu'alors. On rencontrait des pelotons de 100, 200 hommes morts de froid ou perclus. Le maréchal faisait rester près de chacun d'eux un trompette pour engager l'ennemi à ne pas refuser à ceux qui vivaient encore les secours de l'humanité. Soixante-dix ans plus tard une autre armée française devait, par une catastrophe encore plus grande, effacer le souvenir de la retraite de Bohême.

On marcha sur Kœnigswaërth sans s'arrêter. On y arriva le 26. A partir de ce point, la poursuite des Croates et des Pandours, les Cosaques de l'époque, devint moins vive.

Le 1^{er} janvier 1743, Piémont partit d'Égra pour se

rendre à Kalmuntz à quatre lieues de Ratisbonne. On était là en pays ami; il put prendre enfin quelque repos et se refaire. Il y fut rejoint par les 200 hommes laissés à Prague, et pour lesquels Chevert avait obtenu la capitulation la plus honorable.

Le régiment avait laissé un détachement à Égra pour garder les malades. Le caporal Brin-d'Amour y était. Un jour, conduisant une patrouille de six hommes autour des cantonnements, il attaque une escorte de hussards qui conduisait un convoi à l'armée autrichienne, il la met en fuite, s'empare des chariots et ramène pour un moment l'abondance au magasin d'Égra.

Le 28 janvier, Piémont quitte Kalmuntz; il arrive à Metz le 2 mars réduit à 350 hommes, quoiqu'on y eût incorporé 800 miliciens pendant le siège de Prague. Quelques compagnies avaient été complètement anéanties. Mais la guerre n'était pas terminée, et le corps qui voulait y prendre encore part fit en deux mois 600 recrues; le roi lui accorda 1,300 hommes des milices. Il revint encore 150 trainards de Bohême, et le 31 mai il se présentait fort de 2,500 hommes au camp de Rhein-Durckheim sous les ordres du maréchal de Noailles.

Il se trouva à la bataille de Dettingen, où, comme la plupart des vieux corps, il resta spectateur de la défaite d'une partie de l'armée, et exposé à tout le feu de l'artillerie anglaise sans pouvoir rien tenter. Piémont perdit ainsi 150 hommes et couvrit la re-

HISTOIRE

traite. Il termina la campagne dans la haute Alsace et retourna prendre ses quartiers à Metz.

En 1744, il passa à l'armée de Flandre et y débuta par le siège de Menin. Il fit ensuite celui d'Ypres où il perdit beaucoup de travailleurs dans les tranchées. Dans une de ses gardes, les travaux étaient poussés le long du canal de Bousingham. On demande quatre hommes de bonne volonté pour aller, à découvert, détruire des écluses dont les retenues gênaient les travaux. Les grenadiers de Piémont répondent qu'il n'y a pas de choix à faire et que le premier à marcher dans chacune des quatre compagnies ne cédera son tour à personne. Les nommés Bourguignon, Artois, La Giroflée et La Forêt sortent des rangs et exécutent avec autant de bonheur que de hardiesse ce qu'on leur demandait. Le roi voulut les voir, et les deux derniers furent plus tard placés dans les Grenadiers à cheval de la garde.

Deux cents hommes de Piémont participèrent au siège de La Knocque, et le 1^{er} juillet le régiment quitta l'armée du roi pour aller renforcer au camp de Courtrai celle que commandait le maréchal de Saxe.

Cet illustre général, qui organisa en France le service des troupes légères et qui savait tout le parti qu'on en peut tirer, forma dans le régiment deux corps de 300 hommes chacun, commandés par les capitaines de Méric et de Tilly qui se signalèrent par des expéditions hardies. Un jour, ils attaquent un fourrage que le duc d'Arenberg avait ordonné ; ils prennent

autant d'hommes et de chevaux que leur petite troupe en peut garder, et ramènent tous leurs soldats montés au camp de Courtrai. Quelque temps après, ils s'adressent à 500 hommes qui allaient relever le poste de Lannoy, petite ville à droite du chemin qui conduit de Tournai à Lille, et quoiqu'une partie de leur monde se fût égarée en route, ils chargent audacieusement l'ennemi et lui font 300 prisonniers. Le séjour de l'armée au camp de Courtrai fut marqué par plusieurs expéditions de ces braves détachements, qui toutes furent couronnées de succès. Piémont eut ses quartiers d'hiver à Maubeuge.

Il investit Tournai dans la nuit du 24 au 25 avril 1745 et ouvrit la tranchée le 1^{er} mai. Le 6, le capitaine Saint-Martin fut tué avec un grand nombre de travailleurs. Cet accident fit ordonner qu'à l'avenir les officiers de tranchée auraient la cuirasse et le pot en tête. Le 9, malgré cette précaution, le capitaine Saint-Laurens est encore tué avec le tiers des travailleurs. Le lendemain, Piémont quitte le siège pour aller à Fontenoy.

Dans l'ordre de bataille il était placé à l'extrême droite dans les jardins d'Anthoing et ne prit aucune part active au succès de cette mémorable journée. Cependant une batterie servie par le régiment incommoda beaucoup l'infanterie hollandaise.

Après la victoire, il retourna au siège de Tournai et dans la première garde qu'il y monta une compagnie de grenadiers fut presque entièrement détruite

en allant reconnaître l'ouvrage à cornes. Les trois officiers, MM. de Constantin, de La Mérie et de Villefort, et vingt-cinq hommes, furent tués. Le régiment monta trois garde au siège de la citadelle qui fut moins meurtrier. Dans l'une d'elles, le caporal Laval fit échouer une sortie par sa présence d'esprit. Il était couché avec quatre hommes près du chemin couvert; entendant du bruit dans le fossé, il laisse ses hommes à leur poste avec recommandation de faire feu si l'ennemi débouche et court prévenir l'officier général de jour. Il était de retour au moment même où les assiégés sortaient du chemin couvert. Ceux-ci reçus, lorsqu'ils ne s'y attendaient pas, à coups de fusil, rentrèrent dans la place. Piémont fournit encore cette année des détachements pour les sièges d'Audenaërde et de Termonde, et eut ses quartiers d'hiver à Gand. Pendant ces sièges, M. de Mérie avait continué la petite guerre avec ses 300 hommes. Surpris un jour par une nuée de troupes légères qu'appuyait un régiment de cuirassiers il fut un instant enveloppé, mais il sortit de ce péril par une action de vigueur et fit pendant deux lieues une brillante retraite. Il se distingua aussi à la poursuite de l'armée vaincue à Fontenoy et à la surprise de Gand le 11 juillet. Il passa le premier, à la tête de ses volontaires, le fossé à la nage, arracha les palissades et fraises du rempart, enfonça la porte, massacra la garde et se trouva maître de la ville sans autre perte que celle de son lieutenant Lambert.

Le 29 janvier 1746, deux compagnies de grenadiers de Piémont furent de l'attaque des forts situés le long du canal de Wilvorde. Un des deux capitaines, M. de Chautois, attaqua le poste des Trois-Fontaines et s'y fit tuer. L'autre compagnie força le poste du Moulin. Ces opérations étaient le prélude du siège de Bruxelles que le maréchal de Saxe s'était décidé à faire. En se rapprochant de cette ville, les deux autres compagnies de grenadiers furent chargées de s'emparer du pont de Laëken. Le sous-lieutenant Garnier, envoyé en avant avec six hommes, surprit la sentinelle, la tua et la garde effrayée abandonna son poste.

Les 1^{er} et 3^e bataillons ouvrirent la tranchée dans la nuit du 7 au 8 février devant l'ouvrage à cornes de la porte de Scaarbeke. Pendant ce siège, le grenadier Artois dont il a déjà été question, se fit encore remarquer par un trait de bravoure. Ayant ouï dire qu'on voulait donner l'assaut à l'ouvrage à cornes, il alla de son propre mouvement reconnaître la brèche et les dispositions intérieures de l'ouvrage. Bruxelles capitula le 20. Piémont y entra et le colonel de La Massays fut choisi pour porter à Paris les cinquante-deux drapeaux et les trois étendards de la garnison. Le régiment n'avait perdu au siège qu'un seul officier, le lieutenant La Goupillière. On ne doit pas oublier le zèle que montra un soldat nommé Lamorie. Il était en congé à Nancy. Apprenant que son régiment allait faire le siège de Bruxelles, il vendit tous ses effets afin de pouvoir prendre la poste et arriver

encore à temps. Au mois de mai les compagnies de grenadiers furent employées à la prise de Louvain. Le régiment participa ensuite à la prise de Malines et couvrit les sièges d'Anvers, Mons, Namur et Charleroi.

Placé à l'aile droite à la bataille de Rocoux, Piémont resta spectateur inactif. Il eut ses quartiers d'hiver à Gand où il leva un 5^e bataillon. Pendant la campagne de 1746 et les suivantes, les volontaires de Piémont continuèrent la petite guerre avec succès et soutinrent quelques combats forts vifs dans l'un desquels, auprès de Ramilies, le lieutenant d'Étiau de Constantin trouva la mort.

En 1747, à la fin de mai, l'armée était rassemblée près de Malines. Le capitaine de Jauvelles qui commandait une partie des volontaires, s'empara de la petite ville de Lierre d'une façon assez bizarre. Il se déshabilla au bord de la Nethe, et franchissant la rivière à la nage, il entre dans la ville avec huit soldats n'ayant comme lui, d'autres vêtements que leurs gibernes et leurs fusils. Les hussards qui gardaient Lierre furent, dit l'histoire, si scandalisés de cette brusque et fantastique apparition qu'ils s'enfuirent au galop. Jauvelles n'eut qu'à ouvrir la porte au reste de sa troupe. Les volontaires furent employés au siège de Berg-op Zoom, et Piémont eut de bonne heure ses quartiers à Anvers et dans les forts voisins.

Il sortit d'Anvers le 6 avril 1748 pour se rendre devant Maëstricht. Le 24, il était de garde et perdit beau-

coup de monde à cause de la clarté de la nuit. Le lieutenant Garnier fut tué. Ce siège, qui fut la dernière opération de cette guerre en Flandre coûta très-cher au régiment par le grand nombre d'officiers et de soldats qui furent blessés. Après la reddition de Maëstricht, Piémont fut envoyé à Tirlemont et rentra bientôt en France par Louvain et Namur. Ce fut dans cette dernière ville que le 5^e bataillon fut réformé. Le régiment partit de Namur le 10 février 1749 par un froid si vif que plusieurs soldats furent gelés ; il se rendit à Sedan et au mois de juillet à Givet. En 1750 ses bataillons occupaient Mézières, Charleville et Rocroi : à la fin de 1751 il alla à Thionville, et en 1752 à Saarlouis. En 1753 il fit partie du camp d'Ernstein en Alsace, où les généraux eurent la fantaisie de doter une fille de village et de la marier à un soldat de Piémont, en laissant à celui-ci la liberté du choix. Après la séparation des troupes, le régiment partit pour le Dauphiné. Il fut d'abord dispersé dans plusieurs places. En 1754, il était tout entier à Briançon. C'est pendant ce séjour en Dauphiné que Piémont eut la singulière mission de faire la guerre à la bande du fameux Mandrin.

En 1755, il se rendit à Reims et Sedan, d'où il passa l'année suivante en Normandie. Il resta d'abord au camp de Cherbourg et fut ensuite cantonné à Saint Lô et Vire, qu'il quitta bientôt pour se rendre à Landau, où il reçut des ordres pour faire partie de l'armée du maréchal de Soubise.

Parti de Landau le 20 juillet 1757, il passe le Rhin à Mayence le 28 et arrive le 1.^{er} août à Hanau qui ouvre ses portes. Il se rend de là à Erfurt et plus tard à Gotha. Quelques combats livrés autour de cette ville donnent aux grenadiers l'occasion de se distinguer. Cependant l'armée prussienne se repliait jusqu'aux portes de Leipsick suivie par celle de Soubise. Le 30 août, le régiment était cantonné dans plusieurs villages sur les bords de la Saal, quand il eut ordre de marcher au secours de Weissenfels que les Prussiens attaquaient. Le capitaine de Tasque fut laissé à la garde des équipages. Il y avait de l'autre côté de la rivière un bateau qui pouvait servir à l'ennemi pour inquiéter le détachement. Un soldat, Claude Bélier, dit Bellerose, se jeta à la nage, et, malgré une grêle de balles, ramena ce bateau.

Le 5 novembre 1757 fut un jour néfaste pour l'armée française et pour Piémont en particulier. C'est la journée de Rosbach. Le régiment occupait dans l'ordre de bataille la droite de l'infanterie en première ligne. Il était flanqué à droite par la cavalerie autrichienne qui prit honteusement la fuite aux premières charges des escadrons du roi de Prusse, et laissa Piémont à découvert et exposé à tous leurs efforts. Le 1.^{er} bataillon formait une colonne pleine de douze hommes de front, les trois autres étaient en colonne par pelotons. L'artillerie ennemie tirant à cartouches à balles y faisait les plus cruels ravages. La compagnie de grenadiers qui était en tête fut détruite dès les pre-

nières décharges. Piémont, laissé sans ordres, ne trouva d'autre ressource que de se mettre en bataille pour marcher à l'ennemi. Ce mouvement lui devint encore plus funeste, en attirant sur lui un plus grand feu. Il céda enfin à sa mauvaise fortune, ainsi que toute l'infanterie de la première ligne, et la bataille fut perdue. La déroute fut complète. Le colonel comte d'Esparbès rassembla tous ceux de ses officiers qui étaient encore debout et fit tout ce qu'il était possible de faire pour retarder la poursuite des Prussiens. Quelques traits de bravoure et de fermeté consolèrent le régiment de sa défaite. Le capitaine Aymar de La Chevalerie se fit remarquer par son sang-froid et l'habileté de ses manœuvres. Le capitaine baron de Trimont ramassa un drapeau sur le champ de bataille et ramena plusieurs fois sa compagnie à la charge. Blessé de deux coups de feu, il tomba couvert de sang parmi les morts et fut fait prisonnier. Le caporal Antoine Robinet, reçoit un coup de canon qui lui coupe la jambe. Il la jette froidement à un soldat qui restait près de lui, en lui disant : « Je te fais caporal. » Un autre caporal des grenadiers, nommé Poitevin, grand et bel homme, avait été fait prisonnier. Le roi de Prusse qui avait la manie des colosses, le fait vainement solliciter pour entrer dans sa garde : Poitevin refusa sa liberté à ce prix. Le lieutenant chevalier de Barquier du Port reçut un coup de fusil et continua de combattre, malgré la perte de son sang, et malgré les ordres de ses chefs. Un coup de canon l'acheva.

La funeste bataille de Rosbach coûta à Piémont plus de 1,000 hommes, quoique le régiment ne s'y fût point trouvé tout entier, car il avait une compagnie de grenadiers à la garde du trésor et plusieurs détachements en arrière. Vingt-deux officiers y périrent et soixante-quatre furent blessés (1).

Vingt-six officiers, blessés très-grièvement, et parmi eux le lieutenant-colonel, tombèrent entre les mains des Prussiens.

Le lendemain de la bataille, les restes de l'armée de Soubise se mirent en retraite. M. de Jauvelles, avec ses braves volontaires, en sauva une partie en empêchant

(1) En voici les tristes listes. Officiers tués : les commandants de bataillon de Fermon et Desplaces; les capitaines de Malauzat, Chefdebien de Darmissan, Barjot de la Courbe, Constantin de Marans, chevalier de La Papotière, La Laurencie, Pimonfray de Beauregard, La Grange du Cluzel, baron de Montaut, Foudras et Bretigny; les lieutenants de Pernon, chevalier de Montaut, Sérigné, Lossuy de Lesparre, chevalier de Barquier, Pélisery, Monteclar, chevalier de Mondénard et Kerdanio. Officiers blessés : le colonel d'Esparbès, le lieutenant-colonel de Crest, le major de Broca, le commandant La Corderie, les aides-majors Malaru et Bagnon, les capitaines Noblet, Flavigny, Mondénard, Grély, Dragoue, de Brassant, de Montaut, de Biève, La Touche, chevalier de Tilly, Duplessis, Trestondam, Marigny, Duverger, Tilly, Brugassargues, de Mont, Besançon, Verneuill, Rachais, Baubert, Pascal, Duvallon, Boissondain, La Perrère, d'Aussonnes, David, Dumans et Valoir. Les autres étaient lieutenants ou sous-lieutenants.

Le colonel d'Esparbès fut nommé brigadier le 10 février 1759 et parvint au grade de maréchal-de-camp le 25 juillet 1762.

de brûler le pont de l'Unstrutt, malgré les ordres de l'officier qui en était chargé. Il prit sur sa responsabilité de désobéir et s'acquitt par là des droits à la reconnaissance de la France. Cette conduite n'a pas été imitée à Dresde en 1813.

Piémont eut ses quartiers d'hiver à Cologne et profita de ce moment de repos pour remplir ses cadres presque vides. Il y avait trente-deux compagnies et quatre-vingts lieutenances vacantes. Malgré cela, il put être employé en 1758 et prit part cette année au combat de Sandershausen, à la conquête de Cassel et de la Hesse et à la bataille de Lützenberg. Les volontaires se distinguèrent beaucoup dans cette campagne, notamment au mois de septembre, où chargés de couvrir le flanc de l'armée pendant sa marche, ils empêchèrent les chasseurs ennemis de s'emparer des gorges de Munden par où les équipages défilaient. Le régiment eut ses quartiers à Hanau d'où il détacha 100 hommes pour la garde du château de Marburg.

La campagne de 1759 s'ouvrit par la bataille de Berghen. Piémont prit poste à la droite. Deux de ses bataillons, avec un de Royal-Roussillon, traversèrent le village de Berghen pour marcher à l'ennemi. Ils furent accueillis au débouché du village par une colonne qui les fusillait à cinquante pas. Les premières décharges mirent beaucoup d'officiers et de soldats hors de combat, mais le reste, mettant la baïonnette au bout du fusil, s'élance avec une telle impétuosité que les ennemis abandonnent le terrain. Piémont en fut

délogé à son tour par des troupes fraîches qui s'avancèrent en faisant un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie. Les bataillons se jettent alors dans un chemin élevé bordé de vignes et, au moment où l'ennemi changeait sa marche pour les y aller forcer, les quatre compagnies de grenadiers de Piémont, débouchant sur son flanc, le mettent dans le plus grand désordre. Les deux bataillons du régiment chargent à leur tour et s'emparent de tout le canon. Une 3^e colonne vient encore disputer à Piémont ce terrain qu'il avait si chèrement conquis. Les deux bataillons se voyant attaqués par des troupes trop supérieures en nombre, viennent se placer derrière les deux autres bataillons qui n'avaient pas encore donné et que le comte d'Esparbès porte en avant des vergers de Berghen. Ceux-ci furent aussi braves et aussi heureux que les premiers et forcèrent le prince Ferdinand à replier ses troupes. Le reste de la journée se passa en fusillade entre les volontaires et les tirailleurs ennemis. Cette victoire qui fut due en grande partie à la bravoure de la brigade de Piémont coûta au régiment les capitaines de Bony, de Brassant, Lecomte, chevalier de La Perrère et Balan, et les lieutenants de Rédon, de Malleville, Pernon, Colombier, Maury, Govin, Prevost de Millery et Malherbe. Vingt-cinq officiers furent, en outre, plus ou moins grièvement blessés.

Le comte de Broglie, nommé maréchal de France pour cette victoire, répondit au comte d'Esparbès qui le complimentait au nom de son régiment, qu'il se

considérerait comme débiteur envers Piémont, par sa conduite distinguée à Berghen, de l'honneur que lui faisait Sa Majesté et qu'il lui en aurait toujours de la reconnaissance.

Un sergent du corps, nommé Lamy, estropié à Rosbach, était à l'hôpital de Francfort. Il entend dire qu'on va se battre à Berghen, il se traîne comme il peut sur le champ de bataille éloigné de deux lieues, et combat tout le jour.

Piémont se rendit à Strasbourg pour faire encore des recrues, et au bout de six semaines il se remit en campagne. Il était à la bataille de Minden et y eut 180 hommes tués ou blessés par le canon ennemi. Parmi eux se trouvaient le lieutenant Dalliat tué et les capitaines Desaulnayes, Belhude, Méric, Caty, Fredfont, Biarge, Malleret et huit lieutenants blessés.

Deux jours avant cette bataille, M. de Jauvelles escortait les équipages avec une centaine d'hommes. Attaqué par un bataillon aux gorges de Paderborn, il réunit en corps tous les éclopés et tous les valets de l'armée, les laisse aux équipages, et, faisant un détour avec son détachement, il tombe sur le flanc de l'ennemi, qui, se croyant pris entre deux feux, s'éloigne à l'instant.

L'armée, après l'affaire de Minden, se retira derrière la Lohn et y prit ses quartiers.

Le 9 septembre de cette année, un crime horrible, et dont les causes sont restées enveloppées d'un mystère profond, vint attrister l'armée française et je-

ter un fâcheux reflet sur le nom de Piémont. Le soir de ce jour, après la retraite, une dizaine de capitaines du régiment stationnaient, l'épée à la main, autour d'une tente et en écartaient tout ce qui voulait passer à portée. Pendant ce temps, trois autres capitaines égorgeaient dans la tente un de leurs camarades, M. Bourguignon de Fontcolombe, et allaient ensuite tranquillement précipiter son cadavre dans la rivière. Le conseil de guerre, assemblé pour examiner ce lamentable drame, prononça le 28 novembre une sentence, qui déclarait déchus de noblesse et infâmes les capitaines Béchet de Biarge, Dauphin et Duval de La Vergne, tous les trois contumaces, et qui les condamnait à être dégradés et rompus vifs. Neuf autres capitaines, sur lesquels planaient les plus graves soupçons de complicité, furent cassés et condamnés à cinq ans de forteresse. Enfin tous les autres officiers de ce grade, présents au corps dans la soirée du 9 septembre, furent cassés et punis d'un an de prison. Une ordonnance royale du 28 janvier 1760, en confirmant la sentence du conseil de guerre, prescrivit le renvoi de l'armée du régiment de Piémont, et le doublement des compagnies, c'est-à-dire la mise à pied de la moitié des officiers. Cette ordonnance ne fut rapportée que le 1^{er} février 1761.

Piémont alla donc à Metz et de là à Ostende, où il resta jusqu'en mars 1761. Il rejoignit alors le prince de Soubise sur le Bas-Rhin. Il occupa au camp de Wesel la droite de l'armée, et livra avec Touraine le

16 juillet, le combat de Schedingen qui demeura sans résultat à cause de l'échec qu'éprouva dans ce même temps le maréchal de Broglie à Villingshausen. Le régiment prit encore part, cette année, à l'attaque de Wolbeck et au siège de Meppen, après lequel il alla hiverner à Clèves et Goch.

Il en sortit, au mois de mai 1762, pour aller au camp de Rées, d'où il rejoignit la réserve que le prince de Condé commandait sur le Bas-Rhin. A l'affaire du 25 août, sa brigade était placée en équerre à la droite, tandis que les compagnies de grenadiers et de chasseurs soutenaient dans un taillis, en avant du centre, huit pièces de canon de gros calibre. Au combat du Johannisberg, Piémont n'arriva qu'au moment où les alliés, chargés par le régiment devenu Béarn, abandonnaient le champ de bataille.

Après cette campagne, qui fut la dernière de la guerre de Sept Ans, Piémont entra à Wesel où il passa l'hiver. Au printemps de 1763, il retourna en France par Givet et fut envoyé à Saint-Omer, où il arriva au mois de mai. Il se rendit à Cambrai en mai 1764, puis à Lille en octobre 1765. Au mois de mai 1768, il retourna à Saint-Omer, et passa à Calais en octobre 1769, à Douai en octobre 1772, et à Briançon et Montdauphin en octobre 1774. Ce fut là qu'il fut dédoublé en avril 1776 pour former les deux régiments dont nous allons parler, et qui prirent les noms de Piémont et de Blésois.

RÉGIMENT DE PIÉMONT.

3^e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

COLONELS OU MESTRES DE CAMP.

1. Comte DE PEYRE (Jean-Henri Morel de Groslée), 18 avril 1776.
2. Marquis de LA FARE (Marie-Gabriel-Joseph-Henri), 13 avril 1780.
3. Comte DE NARBONNE (Louis-Marie-Jacques-Amalaric), 29 octobre 1786.
4. DE BLOU DE CHADENAC (Jean-Louis), 21 octobre 1791.
5. CAMBIOS D'AUDRAN (Jean-Baptiste), 27 mai 1792 (1).

Les 2^e et 4^e bataillons gardèrent le titre, le colonel, les enseignes noires à croix blanche et l'uniforme (2) de l'ancien Piémont. L'ordonnance du 19 février 1777 supprima le roulement qui existait depuis 1666

(1) Le comte de Peyre, colonel dès 1767, fut fait brigadier le 3 janvier 1770 et maréchal de camp le 1^{er} mars 1780. Le marquis de La Fare devint brigadier le 1^{er} janvier 1784. Le comte de Narbonne obtint le grade de maréchal-de-camp le 6 octobre 1791. De Blou, qui avait eu l'emploi de lieutenant-colonel le 18 avril 1776, devint aussi maréchal de camp en 1792.

Parmi les derniers lieutenants-colonels de Piémont, il en est un, outre de Blou de Chadenac, qui devint officier général, c'est Marc-Antoine Verteuil de Malleret, lieutenant-colonel le 10 février 1761 et maréchal-de-camp le 3 janvier 1770.

(2) Le premier uniforme de Piémont avait été gris, puis blanc, avec des bas rouges. Les officiers et sous-officiers portaient seuls le parement noir. La poche de l'habit était en travers avec trois boutons; il y avait aussi trois boutons sur le parement. Les boutons

entre Piémont, Champagne et Navarre, et le sort ayant été favorable au régiment, il prit le numéro 3 dans la série des régiments d'infanterie.

Aussitôt après l'opération du dédoublement, Piémont était parti pour Toulon où il arrivait en mai 1776, et où il s'embarqua pour la Corse. Il tint garnison à Saint-Florent depuis le mois de juillet 1776 jusqu'au mois de juillet 1779. Il revint alors à Toulon, et en 1783, après un court séjour à Uzès, il se mit en marche pour Metz où il entra le 16 juin.

Au mois de novembre 1787, il fut envoyé à Condé, et l'année suivante, pendant l'agitation de la Suisse, il occupa successivement Neufbrisach en avril, Grenoble en juillet et Lesançon en novembre. Il demeura dans cette dernière place jusqu'au 13 mai 1791, et se rendit alors à Schlestadt, qu'il quitta au mois d'octobre pour la citadelle de Strasbourg.

En avril 1792, le 1^{er} bataillon est envoyé à l'armée du Rhin assemblée à Landau : le 2^e reste à Strasbourg sous les ordres de Biron.

Le 1^{er} bataillon prit part cette année à l'occupation de Porentruy, à la défense de Landau contre le prince de Hohenlohe, à la prise de Spire le 30 septembre, à celle de Worms, Philisbourg et Mayence, au combat de Backenheim le 2 décembre, et, enfin à toutes les affaires qui eurent lieu dans le Palatinat et la Wété-

et le galon de chapeau étaient d'or. Sous Louis XV, tout le monde portait le parement noir et la guêtre. En 1776, Piémont eut le collet, le revers et les parements noirs et les boutons jaunes.

ravie jusqu'au mois de janvier 1793. En 1793, ce bataillon combattit sous Custines aux affaires de Stromberg, de Binghen et d'Oberfleisheim, et se signala le 22 juillet à l'attaque des hauteurs de la chapelle Sainte-Anne, où l'armée austro-prussienne était retranchée. « Je dois, dit le général Beauharnais dans son rapport, un éloge tout particulier aux premiers bataillons des 3^e et 46^e régiments, qui, après une charge de la cavalerie autrichienne qui avait repoussé notre cavalerie, ont résisté au choc des ennemis et empêché les suites funestes qui pouvaient résulter de cet échec. » Conformément à la loi du 28 janvier 1794, ce bataillon fut amalgamé, le 23 juin, avec deux bataillons de volontaires nationaux et forma la 5^e demi-brigade de bataille qui demeura attachée à l'armée de Rhin-et-Moselle.

Le 2^e bataillon de Piémont quitta Strasbourg au mois d'août 1792, et fit partie du corps d'armée de Kellermann. Il se trouva ainsi au mois de septembre aux affaires de Valmy et du camp de la Lune. Il passa ensuite à l'armée des Ardennes. Le 6 novembre il combattit à Jemmapes et prit part, jusqu'à la bataille de Neerwinden, à toutes les opérations qui eurent la Belgique pour théâtre. Il continua depuis à servir aux armées des Ardennes et de Sambre-et-Meuse, et se distingua, le 14 septembre 1793, au combat de Notzweilen et à celui de Brumpt le 30 novembre. Il devint, le 15 avril 1794, le noyau de la 6^e demi-brigade qui se fit remarquer, le 26 juin, à Fleurus, et le 13 juillet à l'affaire de Platzberg.

RÉGIMENT DE PROVENCE.

RÉGIMENT D'INFANTERIE.

COLONELS OU MESTRES DE CAMP.

1. Comte DE COELI (Marie-Jérôme Eon de Harlay), 18 avril 1776.
2. Comte DILLON (Édouard), 13 avril 1780.
3. VIAL D'ALAIS (Charles-Guillaume), 21 octobre 1791.
4. DE THIBALLIER (François-Hubert), 23 mars 1792 (1).

Les 1^{er} et 3^e bataillons du vieux Piémont furent désignés par le sort pour former le régiment de Blésois, qui, par suite de la cessation du roulement entre Piémont, Navarre et Champagne, obtint le 19 février 1777, le quatrième rang dans l'infanterie. A sa formation il avait pris, pour se distinguer de Piémont, le collet rouge et les boutons blancs. Ses drapeaux restèrent noirs et coupés en quatre quartiers par une croix blanche, mais on y ajouta un petit carré blanc au centre de chaque quartier.

Blésois passa dans l'île de Corse à la fin de juin

(1) Le comte de Cœli, premier colonel du régiment, fut fait maréchal-de-camp le 1^{er} mars 1780.

Parmi les lieutenants-colonels : Charles Louis de Foucauld, qui était lieutenant-colonel du vieux Piémont depuis le 3 janvier 1770, avait été fait brigadier le 12 novembre suivant ; Joseph de Mondénard de Bierre, nommé lieutenant-colonel le 30 janvier 1778, fut fait brigadier le 1^{er} mars 1780, et maréchal-de-camp le 1^{er} janvier 1784.

1776 et y séjourna trois ans. Débarqué à Toulon le 25 juillet 1779, il alla tenir garnison à Nîmes, d'où il se rendit au mois d'octobre de l'année suivante à Perpignan. En novembre 1781, il était au château Trompette de Bordeaux, et ce fut là que, par ordre du 12 mai, il prit le titre de Provence qu'avait quitté le second régiment issu de Picardie.

Provence se rendit à Béthune en décembre 1783, et à Saint-Omer en 1786. Au mois de juin 1789, il fut un des corps que la Cour appela près d'elle. Il resta d'abord cantonné à Neuilly, et après la journée du 14 juillet il fit partie du camp de Saint-Denis, commandé par le lieutenant-général de Falckenheim. Après la levée de ce camp il retourna à Saint-Omer et quitta définitivement cette ville le 6 mai 1791, pour se rendre à Brest. A la fin d'octobre de cette année, le 2^e bataillon, fort de 380 hommes s'embarqua avec le général de Rochambeau pour passer à Saint-Domingue. Ce bataillon, arrivé au Cap-Français en février 1792, n'est point revenu en France : il disparut peu à peu dans la longue guerre qui se termina enfin par la perte de notre plus belle colonie.

Le 1^{er} bataillon et le dépôt du 2^e, restés à Brest et à Saint-Pol de Léon, n'ont jamais quitté les provinces de l'ouest pendant la désastreuse lutte qui les ensanglanta.

Dès les premières hostilités, le 4^e régiment, envoyé dans la Vendée, fut réparti dans divers cantonnements sur la rive gauche de la Loire en avant de Nantes.

Cette disposition vicieuse causa la perte d'un détachement de 300 hommes qui fut écrasé à Saint-Colombin ; ses débris furent obligés de se rendre avec un canon et un drapeau. Les Vendéens, qui n'avaient pas pour les habits blancs la même haine que pour les bleus, et qui croyaient les troupes de ligne secrètement hostiles à la révolution, commirent l'impardonnable faute d'incorporer dans leurs rangs les prisonniers du régiment de Provence, et quelques autres soldats pris le même jour au Port-Saint-Père. Cette folle confiance devint la cause d'une des plus grandes défaites qu'ils aient éprouvées. Dans les derniers jours de juin 1793, huit mille Vendéens, commandés par Royrand, attaquent Luçon qui n'était défendu que par 1,200 républicains. Royrand avait mis ses prisonniers au premier rang, mais dès les premiers coups de fusil, ceux-ci font volte face et se réunissant au célèbre bataillon le Vengeur, ils tombent sur les royalistes, en tuent 400, en prennent 120 et mettent le reste dans une épouvantable déroute.

Les bataillons de Provence n'ont point concouru à la formation des premières demi-brigades. Ainsi, les 7^e et 8^e demi-brigades de bataille n'ont jamais existé que sur le papier. En 1796, après la pacification des départements de l'Ouest, le 1^{er} bataillon et le dépôt du 2^e bataillon du régiment qui faisaient partie de l'armée des Côtes de l'Océan, entrèrent directement dans la formation de la 52^e demi-brigade de l'an IV.

En achevant ce récit, on ne peut se défendre de rapprocher ces deux faits bizarres. En 1569, le régiment de Piémont commence sa carrière dans ce même pays de Poitou, dont la turbulente noblesse était alors protestante et ennemie des rois ; deux cent vingt sept ans plus tard, un démembrement de Piémont vient terminer son histoire dans le même pays et dans une guerre civile ; mais cette fois les Poitevins, excités encore par leurs nobles, combattent pour le trône et l'autel. Ainsi va le monde, *e sempre bene.*







